

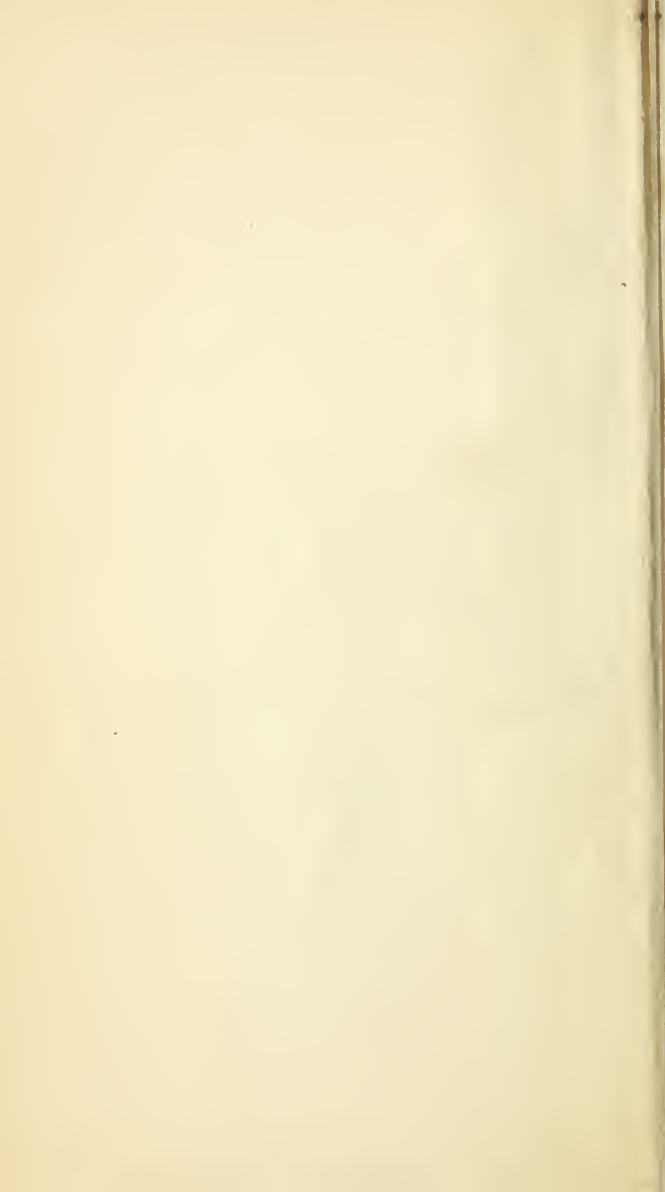
UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01319158 0









ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE.

TOME PREMIER.

3/6

LIBRAIRES ASSOCIÉS.

PISSOT, Pere & Fils, Quai des Augustins.

Veuve DESAINT, rue du Foin.

DECALAIN l'aîné, rue S. Jacques.

NYON l'aîné, rue du Jardinnet, quartier
S. André-des-Arcs.

MOUTARD, Imprimeur de la Reine, rue
des Mathurins.

DEMONVILLE, Imprimeur de l'Académie
Françoise, rue Saint-Severin.





H. Rigaud pinx

M. - Dofier sculp

BERNARD DE FONTENELLE
*Des Académies Françoises, des
Sciences, des Belles Lettres, de Londres,
de Nancy, de Berlin et de Rome*

Œ U V R E S

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

Des Académies , Françoisé , des Sciences ,
des Belles-Lettres , de Londres , de
Nancy , de Berlin & de Rome.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.



A P A R I S,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXVI.

2491

29 (4/1890)

11 Vols. to

PQ
"1797"

F7

1766

L.1



P R É F A C E.

JE puis assurer avec vérité, quoique je cours peut-être risque de n'en être pas cru, qu'en faisant ce Recueil de mes différens Ouvrages, j'avois beaucoup d'inclination à y faire des retranchemens considérables, sur-tout dans quelques-unes des premières productions de ma jeunesse. Un goût plus formé que celui de ce temps-là m'auroit rendu, non pas aussi sévère que le sont des Lecteurs, mais à-peu-

vj. *P R É F A C E.*

près autant que le peut être un Auteur qui se juge lui-même. Il me semble en effet que ceux qui rassemblent leurs Ouvrages dans un temps où ils ne comptent plus guère d'en donner de nouveaux, en devroient faire un choix, pour ne laisser à la Postérité, s'ils osent porter leurs vues si loin, que ce qui est le plus digne d'elle, & le plus propre à décorer leur nom. Cela vaudroit bien mieux que de grossir leurs Recueils de choses médiocres, qui ont attendu à se montrer au jour, qu'elles pussent être sous la protection de celles dont la fortune seroit faite.

P R É F A C E. vij

Je n'ai pourtant pas exécuté mes courageux desseins , j'en n'en ai pas été le maître. Cette Edition n'est que pour l'intérêt du Libraire , & nullement pour le mien. Il a voulu remédier au préjudice que lui apportent un grand nombre d'Editions contrefaites, & en donner une qui les fît tomber. Il n'a donc plus été possible d'y faire des retranchemens , elle auroit passé pour défectueuse. Le Public ne souffre pas qu'on lui dérobe rien de ce qu'il a une fois eu en sa possession : peut-être même sa malignité en seroit-elle affligée ; elle perdrait des sujets de s'exercer. Il pourra bien mépriser , ou-

viii *P R É F A C E.*

blier ce qu'on lui donne de trop : mais il veut en avoir le plaisir ; & si ce trop entraîne la disgrâce du reste , c'est ce qui ne lui importe guère.

Par ces raisons , je n'ai pas supprimé les Lettres du Chevalier d'Her . . . , qui , dès qu'elles parurent , se glissèrent à la suite des Dialogues des Morts & de la Pluralité des Mondes , & que je n'ai jamais avouées. L'histoire en feroit peu agréable & fort indifférente au Public ; puisqu'il les a crues de moi , & qu'il les a eues même sous mon nom , qu'il les ait encore. Je voudrois bien que sa sévérité ne tombât que sur elles.

Je parle jusqu'ici précifément comme j'ai fait dans ma dernière Edition de Paris de 1724; mais il faut présentement, à ce qu'il me semble, changer de ton, puisque je donne une Addition très-considérable par sa grosseur. *La vie de M. Corneille, avec l'Histoire du Théâtre François jusqu'à lui, & des Réflexions sur la Poétique*: Comment concilier cela avec ce grand amour pour les retranchemens dont je me suis vanté?

Il y a près de cinquante ans que cet Ouvrage est fait. Je n'avois nul empressement de le donner au Public. Je savois que je n'avois pas fait assez de

x *P R É F A C E.*

recherches sur l'Histoire du Théâtre François, ni apparemment assez de réflexions sur la Poétique; & dans ce long espace de temps, il a paru des Histoires de notre Théâtre beaucoup plus détaillées, & des Pièces nouvelles me faisoient naître de nouvelles vues sur le fond de l'Art. Cependant je ne renfermois pas mon Manuscrit avec un extrême soin; je le faisois voir quand on en avoit envie; je le prêtois, en avertissant bien que ce n'étoit pas un Ouvrage fini, & je pardonnois à ceux qui en déroboient des copies. Quand M. l'Abbé d'Olivet donna en 1720 sa belle *Histoire de l'A-*

cadémie Française, il eût pu y mettre la vie de M. Corneille, fans mon consentement, & il ne me le demanda que par politesse. Elle est donc déjà publique, & je ne la pouvois plus refuser au Libraire. Il est vrai que je la donne ici avec deux morceaux qui ne l'accompagnoient pas encore, quoiqu'ils lui appartenissent, & ces deux morceaux ne sont que dans leur ancien état. Tout le long temps qui s'est écoulé depuis qu'ils sont faits, a été rempli par des travaux d'une nature toute différente; & à l'heure qu'il est, je ne me fie plus assez à ce que je pourrois faire dans ce premier genre. On m'a re-

xij *P R É F A C E.*

présenté vivement qu'il falloit du nouveau, quel qu'il fût, dans cette nouvelle Edition; & je ne répondrois pas que l'amour paternel ne m'ait sollicité aussi. Peut-être cependant verra-t-on un jour que j'aurois pu être encore plus foible.

Ces cinquante ans d'intervalle entre la composition & l'impression de la Poétique, feront, à ce que j'espère, mon apologie, sur ce qu'il n'y est parlé que de Pièces anciennes.





A L U C I E N ,
A U X
CHAMPS ÉLISIENS.
*I*LLUSTRE MORT,

Il est bien juste , qu'après avoir pris une idée qui vous appartient , je vous en rende quelque sorte d'hommage. L'Auteur , dont on a tiré le plus de secours dans un Livre , est le vrai Héros de l'Épître Dédicatoire ; c'est lui dont on peut publier les louanges avec sincérité , & qu'on doit choisir pour Protecteur. Peut-être on trouvera que j'ai été bien hardi d'avoir osé travailler sur votre Plan ; mais il me semble que je l'eusse été encore davantage , si j'eusse travaillé sur un Plan de mon imagination. J'ai quelque lieu d'espérer que le dessein qui est de vous , fera passer les choses qui sont de moi ; & j'ose vous dire , que si par hasard mes Dialogues avoient un peu de succès , ils vous fe-

roient plus d'honneur que les vôtres mêmes ne vous en ont fait , puisqu'on verroit que cette idée est assez agréable pour n'avoir pas besoin d'être bien exécutée. J'ai fait tant de fond sur elle , que j'ai cru qu'une partie m'en pourroit suffire. J'ai supprimé Pluton , Caron , Cerbère , & tout ce qui est usé dans les Enfers. Que je suis fâché que vous ayiez épuisé toutes ces belles matières de l'égalité des Morts , du regret qu'ils ont à la vie , de la fausse fermeté que les Philosophes affectent de faire paroître en mourant , du ridicule malheur de ces jeunes gens qui meurent avant les vieillards dont ils croyoient hériter , & à qui ils faisoient la cour ! Mais après tout , puisque vous aviez inventé ce dessein , il étoit raisonnable que vous en prissiez ce qu'il y avoit de plus beau. Du moins j'ai tâché de vous imiter dans la fin que vous vous étiez proposée. Tous vos Dialogues renferment leur morale , & j'ai fait moraliser tous mes Morts : autrement ce n'eût pas été la peine de les faire parler ; des Vivans auroient suffi pour dire des choses inutiles : de plus , il y a cela de commode , qu'on peut supposer que les Morts sont gens de grande réflexion , tant à cause de leur expérience que de leur loisir ; & on doit croire , pour leur honneur , qu'ils pensent un peu plus qu'on ne fait d'ordinaire pendant la vie. Ils raisonnent

micux que nous des choses d'ici haut , parce qu'ils les regardent avec plus d'indifférence & plus de tranquillité , & ils veulent bien en raisonner , parce qu'ils y prennent un reste d'intérêt. Vous avez fait la plupart de leurs Dialogues si courts , qu'il paroît que vous n'avez pas cru qu'ils fussent de grands parleurs , & je suis entré aisément dans votre pensée. Comme les Morts ont bien de l'esprit , ils doivent voir bientôt le bout de toutes les matières. Je croirois même sans peine qu'ils devroient être assez éclairés pour convenir de tout les uns avec les autres , & par conséquent pour ne se parler presque jamais : car il me semble qu'il n'appartient de disputer qu'à nous autres ignorans , qui ne découvrons pas la vérité ; de même qu'il n'appartient qu'à des Aveugles , qui ne voient pas le but où ils vont , de s'entre-heurter dans un chemin. Mais on ne pourroit pas se persuader ici que les Morts eussent changé de caractères , jusqu'au point de n'avoir plus de sentimens opposés. Quand on a une fois conçu dans le monde une opinion des gens , on n'en sauroit revenir. Ainsi je me suis attaché à rendre les Morts reconnoissables , du moins ceux qui sont fort connus. Vous n'avez pas fait de difficulté d'en supposer quelques-uns , & peut-être aussi quelques-unes des aventures que vous leur

attribuez ; mais je n'ai pas eu besoin de ce privilège. L'Histoire me fournissoit assez de véritables Morts , & d'aventures véritables , pour me dispenser d'emprunter aucuns secours de la fiction. Vous ne serez pas surpris que les Morts parlent de ce qui s'est passé long-temps après eux , vous qui les voyez tous les jours s'entretenir des affaires les uns des autres. Je suis sûr qu'à l'heure qu'il est , vous connoissez la France par une infinité de rapports qu'on vous en a faits , & que vous savez qu'elle est aujourd'hui pour les Lettres , ce que la Grèce étoit autrefois ; sur-tout votre illustre Traducteur , qui vous a si bien fait parler notre Langue , n'aura pas manqué de vous dire que Paris a eu pour vos Ouvrages le même goût que Rome & Athènes avoient eu. Heureux qui pourroit prendre votre style comme ce grand Homme le prit , & attraper dans ses expressions cette simplicité fine & cet enjouement naïf , qui sont si propres pour le Dialogue ! Pour moi , je n'ai garde de prétendre à la gloire de vous avoir bien imité ; je ne veux que celle d'avoir bien su qu'on ne peut imiter un plus excellent modèle que vous.




DIALOGUES

DES

MORTS ANCIENS.

DIALOGUE I^{er}.
ALEXANDRE, PHRINÉ.
P H R I N É.

O U S pouvez le savoir de tous les Thébains qui ont vécu de mon temps. Ils vous diront que je leur offris de rebâtir à mes dépens les murailles de Thèbes, que vous aviez ruinées, pourvu que l'on y mît cette Inscription : *Alexandre le Grand avoit abattu ces murailles, mais la Courtisane Phriné les a relevées.*

ALEXANDRE. Vous aviez donc grand-

peur que les siècles à venir n'ignorassent quel métier vous aviez fait?

PHRI. J'y avois excellé, & toutes les Personnes extraordinaires, dans quelques professions que ce puisse être, ont la folie des Monumens & des Inscriptions.

ALE. Il est vrai que Rhodope l'avoit déjà eue avant vous. L'usage qu'elle fit de sa beauté, la mit en état de bâtir une de ces fameuses Pyramides d'Egypte qui sont encore sur pied; & je me souviens que comme elle en parloit l'autre jour à de certaines Mortes Françoises, qui prétendoient avoir été fort aimables, ces Ombres se mirent à pleurer, en disant que dans les pays & dans les siècles où elles venoient de vivre, les Belles ne faisoient plus d'assez grandes fortunes pour élever des Pyramides.

PHRI. Mais moi, j'avois cet avantage par-dessus Rhodope, qu'en rétablissant les murailles de Thèbes, je me mettois en parallèle avec vous, qui aviez été le plus grand Conquérant du monde, & que je faisois voir que ma beauté avoit pu réparer les ravages que votre valeur avoit faits.

ALE. Voilà deux choses, qui assurément n'étoient jamais entrées en com-

paraïson l'une avec l'autre. Vous vous savez donc bon gré d'avoir eu bien des galanteries ?

PHRI. Et vous, vous êtes fort satisfait d'avoir désolé la meilleure partie de l'Univers ? Que ne s'est-il trouvé une Phriné dans chaque Ville que vous avez ruinée ! il ne seroit resté aucune marque de vos fureurs.

ALE. Si j'avois à revivre , je voudrois être encore un illustre Conquérant.

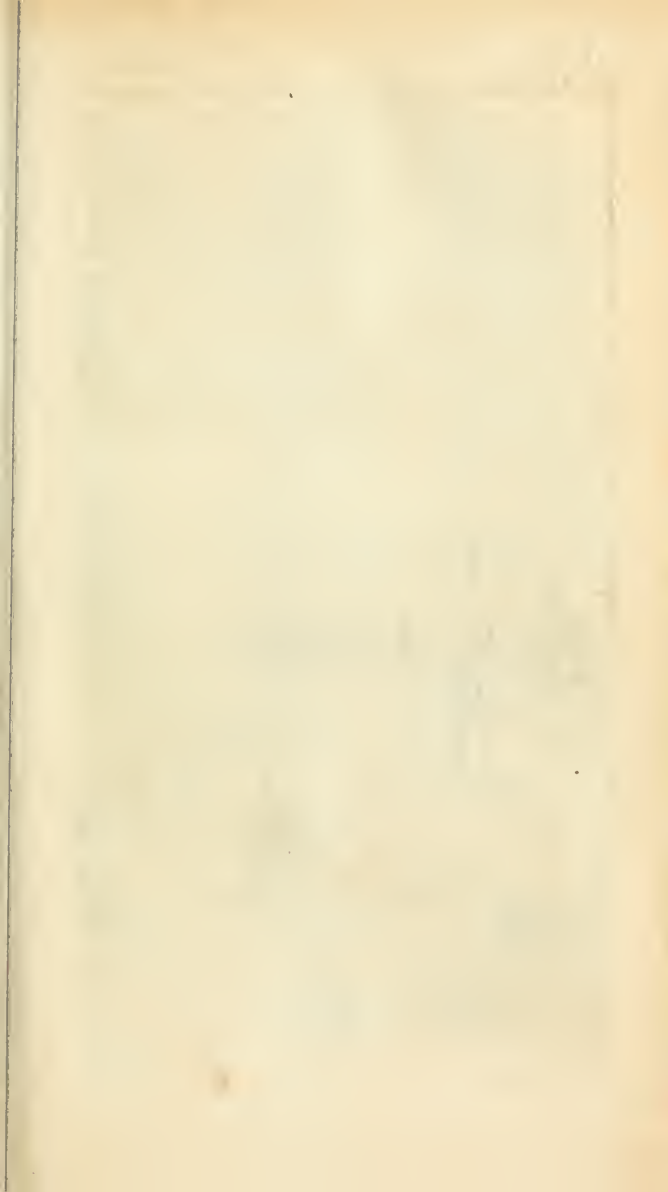
PHRI. Et moi, une aimable Conquérante. La beauté a un droit naturel de commander aux hommes, & la valeur n'en a qu'un droit acquis par la force. Les Belles sont de tous Pays, & les Rois mêmes ni les Conquérans n'en sont pas. Mais pour vous convaincre encore mieux, votre père Philippe étoit bien vaillant, vous l'étiez beaucoup aussi ; cependant vous ne pûtes, ni l'un ni l'autre, inspirer aucune crainte à l'Orateur Démofthène, qui ne fit, pendant toute sa vie, que haranguer contre vous deux : & une autre Phriné que moi (car le nom est heureux) étant sur le point de perdre une cause fort importante, son Avocat, qui avoit épuisé vainement toute son éloquence pour elle, s'avisa de lui

arracher un grand voile qui la couvroit en partie ; & aussi tôt, à la vue des beautés qui parurent , les Juges qui étoient prêts à la condamner , changèrent d'avis. C'est ainsi que le bruit de vos armes ne put , pendant un grand nombre d'années , faire taire un Orateur , & que les attraites d'une belle Personne corrompirent en un moment tout le sévère Aréopage.

ALE. Quoique vous ayiez appelé encore une Phriné à votre secours, je ne crois pas que le parti d'Alexandre en soit plus foible. Ce seroit grande pitié, si

PHRI. Je fais ce que vous m'allez dire. La Grèce, l'Asie, la Perse, les Indes, tout cela est d'un bel étalage. Cependant, si je retranchois de votre gloire ce qui ne vous en appartient pas ; si je donnois à vos Soldats , à vos Capitaines , au hasard même, la part qui leur en est due, croyez-vous que vous n'y perdissiez guerre ? Mais une Belle ne partage avec personne l'honneur de ses conquêtes ; elle ne doit rien qu'à elle-même. Croyez-moi , c'est une jolie condition que celle d'une jolie Femme.

ALE. Il a paru que vous en avez été





B. Pilart inv.

C. Duflos Sculp.

Bien persuadée. Mais pensez-vous que ce personnage s'étende aussi loin que vous l'avez poussé ?

PHRI. Non , non , car je suis de bonne foi. J'avoue que que j'ai extrêmement outré le caractère de jolie Femme ; mais vous avez outré aussi celui de grand Homme. Vous & moi , nous avons fait trop de conquêtes. Si je n'avois eu que deux ou trois galanteries tout au plus , cela étoit dans l'ordre , & il n'y avoit rien à redire ; mais d'en avoir assez pour rebâtir les murailles de Thèbes , c'étoit aller beaucoup plus loin qu'il ne falloit. D'autre côté , si vous n'eussiez fait que conquérir la Grèce , les Isles voisines , & peut-être encore quelque petite partie de l'Asie mineure , & vous en composer un Etat , il n'y avoit rien de mieux entendu , ni de plus raisonnable : mais de courir toujours , sans savoir où , de prendre toujours des Villes , sans savoir pourquoi , & d'exécuter toujours , sans avoir aucun dessein ; c'est ce qui n'a pas plu à beaucoup de personnes bien sensées.

ALÉ. Que ces personnes bien sensées en disent tout ce qu'il leur plaira. Si j'avois usé si sagement de ma valeur &

de ma fortune , on n'auroit presque point parlé de moi.

PHRI. Ni de moi non plus , si j'avois usé trop sagement de ma beauté. Quand on ne veut que faire du bruit , ce ne sont pas les caractères les plus raisonnables qui y sont les plus propres.

D I A L O G U E II.

MILON , SMINDIRIDE.

SMINDIRIDE.

TU es donc bien glorieux , Milon , d'avoir porté un bœuf sur tes épaules aux Jeux Olympiques ?

MILON. Assurément l'action fut fort belle. Toute la Grèce y applaudit , & l'honneur s'en répandit jusques sur la Ville de Crotone ma Patrie , d'où sont sortis une infinité de braves Athlètes. Au contraire , ta Ville de Sibaris sera décriée à jamais par la mollesse de ses Habitans , qui avoient banni les coqs , de peur d'en être éveillés , & qui prioient les gens à manger un an avant le jour

du repas , pour avoir le loisir de le faire aussi délicat qu'ils le vouloient.

SMIN. Tu te moques des Sibarites ; mais toi , Crotoniate grossier , crois-tu que se vanter de porter un bœuf , ce ne soit pas se vanter de lui ressembler beaucoup ?

MR. Et toi , crois-tu avoir ressemblé à un homme , quand tu t'es plains d'avoir passé une nuit sans dormir , à cause que parmi les feuilles de roses dont ton lit étoit semé , il y en avoit eu une sous toi qui s'étoit pliée en deux ?

SMIN. Il est vrai que j'ai eu cette délicatesse : mais pourquoi te paroît-elle si étrange ?

MR. Et comment se pourroit-il qu'elle ne me le parût pas ?

SMIN. Quoi ! n'as-tu jamais vu quelque Amant , qui étant comblé des faveurs d'une Maîtresse à qui il a rendu des services signalés , soit troublé dans la possession de ce bonheur , par la crainte qu'il a que la reconnoissance n'agisse dans le cœur de la Belle , plus que l'inclination ?

MR. Non , je n'en ai jamais vu. Mais quand cela seroit ?

SMIN. Et n'as-tu jamais entendu parler de quelque Conquérant , qui , au re-

tour d'une expédition glorieuse, se trou-
vât peu satisfait de ses triomphes, parce
que la fortune y auroit eu plus de part
que la valeur, ni la conduite, & que ses
desseins auroient réussi sur des mesures
fausses & mal prises?

MI. Non, je n'en ai point entendu
parler. Mais encore une fois, qu'en
veux-tu conclure?

SMIN. Que cet Amant & ce Con-
quérant, & généralement presque tous
les hommes, quoique couchés sur des
fleurs, ne sauroient dormir, s'il y en a
une seule feuille pliée en deux. Il ne
faut rien pour gâter les plaisirs. Ce sont
des lits de roses, où il est bien difficile
que toutes les feuilles se tiennent éten-
dus, & qu'aucune ne se plie; cependant
le pli d'une seule suffit pour incommo-
der beaucoup.

MI. Je ne suis pas fort savant sur
ces matières-là; mais il me semble que
toi, & l'Amant & le Conquérant que
tu supposes, & tous tant que vous êtes,
vous avez extrêmement tort. Pourquoi
vous rendez-vous si délicats?

SMIN. Ah! Milon, les gens d'esprit
ne sont pas des Crotoniates comme toi;
mais ce sont des Sibarites encore plus
raffinés que je n'étois.

MI. Je vois bien ce que c'est. Les gens d'esprit ont assurément plus de plaisirs qu'il ne leur en faut , & ils permettent à leur délicatesse d'en retrancher ce qu'ils ont de trop. Ils veulent bien être sensibles aux plus petits désagréemens , parce qu'il y a d'ailleurs assez d'agréemens pour eux ; & sur ce pied-là , je trouve qu'ils ont raison.

SMIN. Ce n'est point du tout cela. Les gens d'esprit n'ont point plus de plaisir qu'il ne leur en faut.

MI. Ils sont donc fous de s'amuser à être si délicats ?

SMIN. Voilà le malheur. La délicatesse est tout-à-fait digne des hommes ; elle n'est produite que par les bonnes qualités & de l'esprit & du cœur : on se fait bon gré d'en avoir ; on tâche à en acquérir , quand on n'en a pas. Cependant la délicatesse diminue le nombre des plaisirs , & on n'en a point trop ; elle est cause qu'on les sent moins vivement , & d'eux-mêmes ils ne sont point trop vifs. Que les hommes sont à plaindre ! Leur condition naturelle leur fournit peu de choses agréables , & leur raison leur apprend à en goûter encore moins.

DIALOGUE III.

DIDON, STRATONICE.

D I D O N.

HÉLAS ! ma pauvre Stratonice , que je suis malheureuse ! Vous savez comme j'ai vécu. Je gardai une fidélité si exacte à mon premier Mari , que je me brûlai toute vive , plutôt que d'en prendre un second. Cependant , je n'ai pu être à couvert de la médisance. Il a plu à un Poëte , nommé Virgile , de changer une Prude aussi sévère que moi , en une jeune Coquette , qui se laisse charmer de la bonne mine d'un Etranger , dès le premier jour qu'elle le voit. Toute mon Histoire est renversée. A la vérité , le bûcher où je fus consumée m'est demeuré ; mais devinez pourquoi je m'y jette. Ce n'est plus de peur d'être obligée à un second mariage ; c'est que je suis au désespoir de ce que cet Etranger m'abandonne.

STRATONICE. De bonne foi , cela peut avoir des conséquences très-dan-

gereuses. Il n'y aura plus guère de femmes qui veuillent se brûler par fidélité conjugale , si après leur mort , un Poëte est en liberté de dire d'elles tout ce qu'il voudra. Mais peut-être votre Virgile n'a-t-il pas eu si grand tort. Peut-être a-t-il démêlé dans votre vie quelque intrigue que vous espériez qui ne seroit pas connue. Que fait-on ? Je ne voudrois pas répondre de vous sur la foi de votre bûcher.

DI. Si la galanterie que Virgile m'attribue avoit quelque vraisemblance , je consentirois que l'on me soupçonnât ; mais il me donne pour Amant , Enée , un homme qui étoit mort trois cents ans avant que je fusse au monde.

STRA. Ce que vous dites-là est quelque chose. Cependant Enée & vous , vous paroissiez extrêmement être le fait l'un de l'autre. Vous aviez été tous deux contrainsts d'abandonner votre Patrie ; vous cherchiez fortune tous deux dans des pays étrangers ; il étoit veuf , vous étiez veuve : voilà bien des rapports. Il est vrai que vous êtes née trois cents ans après lui ; mais Virgile a vu tant de raisons pour vous assortir ensemble , qu'il a cru que les trois cents années

qui vous sépareroient n'étoient pas une affaire.

DI. Quel raisonnement est-ce là ? Quoi ! trois cents ans ne sont pas toujours trois cents ans ; & malgré cet obstacle , deux personnes peuvent se rencontrer & s'aimer ?

STRA. Oh ! c'est sur ce point que Virgile a entendu finesse. Assurément il étoit homme du monde ; il a voulu faire voir qu'en matière de commerces amoureux , il ne faut pas juger sur l'apparence , & que tous ceux qui en ont le moins , sont bien souvent les plus vrais.

DI. J'avois bien affaire qu'il attaquât ma réputation , pour mettre ce beau mystère dans ses Ouvrages.

STRA. Mais quoi ! vous a-t-il tournée en ridicule ? Vous a-t-il fait dire des choses impertinentes ?

DI. Rien moins. Il m'a récité ici son Poëme , & tout le morceau où il me fait paroître est assurément divin , à la médifance près. J'y suis belle ; j'y dis de très-belles choses sur ma passion prétendue ; & si Virgile étoit obligé à me reconnoître dans l'Enéide pour femme de bien , l'Enéide y perdrait beaucoup.

STRA.

STRA. De quoi vous plaignez-vous donc ? On vous donne une galanterie que vous n'avez pas eue : voilà un grand malheur ! Mais en récompense , on vous donne de la beauté & de l'esprit , que vous n'aviez peut-être pas.

DI. Quelle consolation !

STRA. Je ne fais comment vous êtes faite ; mais la plupart des femmes aiment mieux , ce me semble , qu'on médise un peu de leur vertu , que de leur esprit ou de leur beauté. Pour moi , j'étois de cette humeur-là. Un Peintre , qui étoit à la Cour du Roi de Syrie mon mari , fut mal content de moi ; & pour se venger , il me peignit entre les bras d'un Soldat. Il exposa son tableau , & prit aussi-tôt la fuite. Mes Sujets , zélés pour ma gloire , vouloient brûler ce tableau publiquement ; mais comme j'y étois peinte admirablement bien , & avec beaucoup de beauté , quoique les attitudes qu'on m'y donnoit ne fussent pas avantageuses à ma vertu , je défendis qu'on le brûlât , & fis revenir le Peintre , à qui je pardonnai. Si vous m'en croyez , vous en userez de même à l'égard de Virgile.

DI. Cela seroit bon , si le premier mé-

rite d'une femme étoit d'être belle, ou d'avoir de l'esprit.

STRA. Je ne décide point quel est ce premier mérite : mais dans l'usage ordinaire, la première question qu'on fait sur une femme que l'on ne connoît point, c'est, *est-elle belle ?* la seconde, *a-t-elle de l'esprit ?* Il arrive rarement qu'on fasse une troisième question.

D I A L O G U E I V.

ANACRÉON, ARISTOTE.

A R I S T O T E.

JE n'eusse jamais cru qu'un Faiseur de Chançonnettes eût osé se comparer à un Philosophe d'une aussi grande réputation que moi.

ANACRÉON. Vous faites sonner bien haut le nom de Philosophe : mais moi, avec mes Chançonnettes, je n'ai pas laissé d'être appelé le sage Anacréon ; & il me semble que le titre de Philosophe ne vaut pas celui de Sage.

ARI. Ceux qui vous ont donné cette

qualité-là, ne songeoient pas trop bien à ce qu'ils disoient. Qu'aviez-vous jamais fait pour la mériter?

ANA. Je n'avois fait que boire, que chanter, qu'être amoureux; & la merveille est qu'on m'a donné le nom de Sage à ce prix, au lieu qu'on ne vous a donné que celui de Philosophe, qui vous a coûté des peines infinies. Car combien avez-vous passé de nuits à éplucher les questions épineuses de la Dialectique? Combien avez vous composé de gros volumes sur des matières obscures, que vous n'entendiez peut-être pas bien vous-même?

ARI. J'avoue que vous avez pris un chemin plus commode pour parvenir à la sagesse, & qu'il falloit être bien habile, pour trouver moyen d'acquérir plus de gloire avec votre luth & votre bouteille, que les plus grands Hommes n'en ont acquis par leurs veilles & par leurs travaux.

ANA. Vous prétendez railler: mais je vous soutiens qu'il est plus difficile de boire & de chanter, comme j'ai chanté & comme j'ai bu, que de philosopher comme vous avez philosophé. Pour chanter & pour boire comme moi, il faudroit avoir dégagé son ame des pas-

sions violentes, n'aspirer plus à ce qui ne dépend pas de nous, s'être disposé à prendre toujours le temps comme il viendrait: enfin il y auroit auparavant bien de petites choses à régler chez soi; & quoiqu'il n'y ait pas grande Dialectique à tout cela, on a pourtant de la peine à en venir à bout. Mais on peut à moins de frais philosopher comme vous avez fait. On n'est point obligé à se guérir, ni de l'ambition, ni de l'avarice: on se fait une entrée agréable à la Cour du grand Alexandre; on s'attire des présens de cinq cens mille écus, que l'on n'emploie pas entièrement en expériences de Physique, selon l'intention du donateur; & en un mot, cette sorte de Philosophie mène à des choses assez opposées à la Philosophie.

ARI. Il faut qu'on vous ait fait ici-bas bien des médisances de moi: mais après tout, l'homme n'est homme que par la raison, & rien n'est plus beau que d'apprendre aux autres comment ils s'en doivent servir à étudier la Nature, & à développer toutes ces énigmes qu'elle nous propose.

ANA. Voilà comme les hommes renversent l'usage de tout. La Philosophie est en elle même une chose admirable,

& qui leur peut être fort utile : mais parce qu'elle les incommoderoit, si elle se méloit de leurs affaires, & si elle demuroit auprès d'eux à régler leurs passions, ils l'ont envoyée dans le Ciel arranger des Planètes, & en mesurer les mouvemens ; ou bien i's la promènent sur la terre, pour lui faire examiner tout ce qu'ils y voient. Enfin, ils l'occupent toujours le plus loin d'eux qu'il leur est possible. Cependant, comme ils veulent être Philosophes à bon marché, ils ont l'adresse d'étendre ce nom, & ils le donnent le plus souvent à ceux qui font la recherche des causes naturelles.

ARI. Et quel nom plus convenable leur peut-on donner ?

ANA. Le Philosophien n'a affaire qu'aux hommes, & nullement au reste de l'Univers. L'Astronome pense aux Astres, le Physicien pense à la Nature, & le Philosophe pense à soi. Mais qui eût voulu l'être à une condition si dure ? Hélas ! presque personne. On a donc dispensé les Philosophes d'être Philosophes, & on s'est contenté qu'ils fussent Astronomes ou Physiciens. Pour moi, je n'ai point été d'humeur à m'engager dans les spéculations ; mais je suis sûr qu'il y a moins de Philosophie dans beaucoup

de Livres qui font profession d'en parler, que dans quelques-unes de ces Chanfonnettes que vous méprifez tant: dans celle-ci, par exemple.

*Si l'or prolongeoit la vie ,
Je n'aurois point d'autre envie
Que d'amasser bien de l'or ;
La mort me rendant vifite ,
Je la renvoyerois bien vîte ,
En lui donnant mon tréfor.
Mais fi la Parque fèvère
Nè le permet pas ainfi ,
L'or ne m'eft plus néceffaire ;
L'amour & la bonne chère
Partageront mon fouci.*

ARI. Si vous ne voulez appeller Philofophie que celle qui regarde les mœurs, il y a dans mes Ouvrages de morale des chofes qui valent bien votre Chanfon: car enfin, cette obfcurité qu'on m'a reprochée, & qui fe trouve peut-être dans quelques-uns de mes Livres, ne fe trouve nullement dans ce que j'ai écrit fur cette matière; & tout le monde a avoué qu'il n'y avoit rien de plus beau ni de plus clair que ce que j'ai dit des paffions.

ANA. Quel abus ! Il n'est pas question de définir les passions avec méthode, comme on dit que vous avez fait, mais de les vaincre. Les hommes donnent volontiers à la Philosophie leurs maux à considérer, mais non pas à guérir ; & ils ont trouvé le secret de faire une morale qui ne les touche pas de plus près que l'Astronomie. Peut-on s'empêcher de rire, en voyant des gens qui, pour de l'argent, prêchent le mépris des richesses, & des poltrons qui se battent sur la définition du magnanime ?

DIALOGUE V.

HOMERE, ESOPPE.

HOMERE.

EN vérité, toutes les fables que vous venez de me réciter, ne peuvent être assez admirées. Il faut que vous ayez beaucoup d'art, pour déguiser ainsi en petits contes les instructions les plus importantes que la Morale puisse donner, & pour couvrir vos pensées sous des ima-

ges aussi justes & aussi familières que celles-là.

ESOPÉ. Il m'est bien doux d'être loué sur cet Art, par vous qui l'avez si bien entendu.

HO. Moi? je ne m'en suis jamais piqué.

ESO. Quoi! n'avez-vous pas prétendu cacher de grands mystères dans vos Ouvrages?

HO. Hélas! point du tout.

ESO. Cependant, tous les Savans de mon temps le disoient; il n'y avoit rien dans l'Iliade, ni dans l'Odyssée, à quoi ils ne donnassent les allégories les plus belles du monde. Ils soutenoient que tous les secrets de la Théologie, de la Physique, de la Morale, & des Mathématiques même, étoient renfermés dans ce que vous aviez écrit. Véritablement il y avoit quelque difficulté à les développer; où l'un trouvoit un sens moral, l'autre en trouvoit un physique: mais après cela, ils convenoient que vous aviez tout su, & tout dit à qui le comprenoit bien.

HO. Sans mentir, je m'étois bien douté que de certaines gens ne manqueroient point d'entendre finesse où
je

je n'en avois point entendu. Comme il n'est rien tel que de prophétiser des choses éloignées, en attendant l'évènement, il n'est rien tel aussi que de débiter des fables, en attendant l'allégorie.

Eso. Il falloit que vous fussiez bien hardi, pour vous reposer sur vos Lecteurs du soin de mettre des allégories dans vos Poëmes. Où en eussiez-vous été, si on les eût pris au pied de la lettre ?

Ho. Hé bien, ce n'eût pas été un grand malheur.

Eso. Quoi, ces Dieux qui s'estropient les uns les autres ; ce *foudroyant* Jupiter, qui, dans une assemblée de Divinités, menace l'*Auguste* Junon de la battre ; ce Mars, qui étant blessé par Diomède, crie, dites - vous, comme neuf ou dix mille hommes, & n'agit pas comme un seul (car au lieu de mettre tous les Grecs en pièces, il s'amuse à s'aller plaindre de sa blessure à Jupiter) ; tout cela eût été bon sans allégorie ?

Ho. Pourquoi non ? Vous vous imaginez que l'esprit humain ne cherche que le vrai ; détrompez - vous. L'esprit hu-

main & le faux sympathisent extrêmement. Si vous avez la vérité à dire, vous ferez fort bien de l'envelopper dans des fables; elle en plaira beaucoup plus. Si vous voulez dire des fables, elles pourront bien plaire, sans contenir aucune vérité. Ainsi, le vrai a besoin d'emprunter la figure du faux, pour être agréablement reçu dans l'esprit humain : mais le faux y entre bien sous sa propre figure; car c'est le lieu de sa naissance & de sa demeure ordinaire, & le vrai y est étranger. Je vous dirai bien plus. Quand je me fusse tué à imaginer des fables allégoriques, il eût bien pu arriver que la plupart des gens auroient pris la fable comme une chose qui n'eût point trop été hors d'apparence, & auroient laissé là l'allégorie; & en effet, vous devez savoir que mes Dieux, tels qu'ils sont, & tous mystères à part, n'ont point été trouvés ridicules.

Eso. Cela me fait trembler; je crains furieusement que l'on ne croie que les bêtes aient parlé, comme elles font dans mes Apologues.

Ho. Voilà une plaisante peur.

Eso. Hé quoi, si l'on a bien cru que

les Dieux aient pu tenir les discours que vous leur avez fait tenir, pourquoi ne croira-t-on pas que les bêtes aient parlé de la manière dont je les ai fait parler?

Ho. Ah ! ce n'est pas la même chose. Les hommes veulent bien que les Dieux soient aussi fous qu'eux ; mais ils ne veulent pas que les bêtes soient aussi sages.

DIALOGUE VI.

ATHENAIS, ICASIE.

ICASIE.

PUISQUE vous voulez savoir mon aventure, la voici. L'Empereur sous qui je vivois, voulut se marier ; & pour mieux choisir une Impératrice, il fit publier que toutes celles qui se croyoient d'une beauté & d'un agrément à prétendre au Trône, se trouvasent à Constantinople. Dieu fait l'affluence qu'il y eut. J'y allai, & je ne doutai point qu'avec beaucoup de jeu-

neffe , avec des yeux très-vifs , & un air assez agréable & assez fin , je ne pusse disputer l'Empire. Le jour que se tint l'assemblée de tant de jolies Prétendantes , nous parcourions toutes d'une manière inquiète les visages les unes des autres ; & je remarquai avec plaisir que mes Rivaless me regardoient d'assez mauvais œil. L'Empereur parut. Il passa d'abord plusieurs rangs de Belles sans rien dire ; mais quand il vint à moi , mes yeux me servirent bien , & ils l'arrêterent. *En vérité* , me dit-il , en me regardant de l'air que je pouvois souhaiter , *les Femmes sont bien dangereuses ; elles peuvent faire beaucoup de mal.* Je crus qu'il n'étoit question que d'avoir un peu d'esprit , & que j'étois Impératrice ; & dans le trouble d'espérance & de joie où je me trouvois , je fis un effort pour répondre. *En récompense , Seigneur , les Femmes peuvent faire & ont fait quelquefois beaucoup de bien.* Cette réponse gâta tout. L'Empereur la trouva si spirituelle , qu'il n'osa m'épouser.

ATHENAIS. Il falloit que cet Empereur-là fut d'un caractère bien étrange , pour craindre tant l'esprit , & qu'il ne s'y connût guère , pour croire que votre

réponse en marquât beaucoup ; car franchement , elle n'est pas trop bonne , & vous n'avez pas grand'chose à vous reprocher.

ICA. Ainsi vont les fortunes. L'esprit seul vous a faite Impératrice ; & moi , la seule apparence de l'esprit m'a empêchée de l'être. Vous saviez même encore la Philosophie , ce qui est bien pis que d'avoir de l'esprit ; & avec tout cela , vous ne laissâtes pas d'épouser Théodose le jeune.

AT. Si j'eusse eu devant les yeux un exemple comme le vôtre , j'eusse eu grand'peur. Mon père , après avoir fait de moi une fille fort savante & fort spirituelle , me déshéritait , tant il se tenoit sûr qu'avec ma science & mon bel esprit , je ne pouvois manquer de faire fortune , & à dire le vrai , je le croyois comme lui. Mais je vois présentement que je courois un grand hasard , & qu'il n'étoit pas impossible que je demeurasse sans aucun bien , & avec la seule Philosophie en partage.

ICA. Non , assurément ; mais par bonheur pour vous , mon aventure n'étoit pas encore arrivée. Il seroit assez plai-

sant que dans une occasion pareille à celle où je me trouvai , quelqu'autre qui sauroit mon Histoire , & qui voudroit en profiter , eût la finesse de ne laisser point voir d'esprit , & qu'on se moquât d'elle.

AT. Je ne voudrois pas répondre que cela lui réussît, si elle avoit un dessein ; mais bien souvent , on fait par hasard les plus heureuses sottises du monde. N'avez-vous pas oui parler d'un Peintre qui avoit si bien peint des grappes de raisin , que des oiseaux s'y trompèrent , & les vinrent becqueter ? Jugez quelle réputation cela lui donna. Mais les raisins étoient portés dans le tableau par un petit Payfan : on disoit au Peintre , qu'à la vérité il falloit qu'ils fussent bien faits , puisqu'ils attiroient les oiseaux ; mais qu'il falloit aussi que le petit Payfan fût bien mal fait , puisque les oiseaux n'en avoient point de peur. On avoit raison. Cependant , si le Peintre ne se fût pas oublié dans le petit Payfan , les raisins n'eussent pas eu ce succès prodigieux qu'ils eurent.

ICA. En vérité , quoi qu'on fasse dans le monde , on ne fait ce que l'on fait ;

& après l'aventure de ce Peintre, on doit trembler, même dans les affaires où l'on se conduit bien, & craindre de n'avoir pas fait quelque faute qui eût été nécessaire. Tout est incertain. Il semble que la fortune ait soin de donner des succès différens aux mêmes choses, afin de se moquer toujours de la raison humaine, qui ne peut avoir de règle assurée.





DIALOGUES

D E S

MORTS ANCIENS

A V E C

DES MODERNES.

DIALOGUE I^{er}.

AUGUSTE , PIERRE ARETIN.

P. A R E T I N.

OUI, je fus bel esprit dans mon siècle, & je fis auprès des Princes une fortune assez considérable.

AUGUSTE. Vous composâtes donc bien des Ouvrages pour eux ?

P. ARE. Point du tout. J'avois pension de tous les Princes de l'Europe, &

cela n'eût pas pu être, si je me fusse amusé à louer. Ils étoient en guerre les uns avec les autres : quand les uns battoient , les autres étoient battus ; il n'y avoit pas moyen de leur chanter à tous leurs louanges.

AU. Que faisiez-vous donc ?

P. ARE. Je faisois des vers contre eux. Ils ne pouvoient pas entrer tous dans un Panégyrique , mais ils entroient bien tous dans une Satyre. J'avois si bien répandu la terreur de mon nom , qu'ils me payoient tribut pour pouvoir faire des sottises en sûreté. L'Empereur Charles V , dont assurément vous avez entendu parler ici-bas , s'étant aillé faire battre fort mal-à-propos vers les Côtes d'Afrique , m'envoya aussitôt une assez belle chaîne d'or. Je la reçus , & la regardant tristement : *Ah ! c'est-là bien peu de chose , m'écriai-je , pour une aussi grande folie que celle qu'il a faite.*

AU. Vous aviez trouvé-là une nouvelle manière de tirer de l'argent des Princes.

P. ARE. N'avois-je pas sujet de concevoir l'espérance d'une merveilleuse fortune , en m'établissant un revenu sur les sottises d'autrui ! C'est un bon fonds , & qui rapporte toujours bien.

AU. Quoi que vous en puissiez dire, le métier de louer est plus sûr, & par conséquent meilleur.

P. ARE. Que voulez-vous? Je n'étois pas assez imprudent pour louer.

AU. Et vous l'étiez bien assez pour faire des Satyres sur les Têtes couronnées?

P. ARE. Ce n'est pas la même chose. Pour faire des Satyres, il n'est pas toujours besoin de mépriser ceux contre qui on les fait; mais pour donner de certaines louanges fades & outrées, il me semble qu'il faut mépriser ceux mêmes à qui on les donne, & les croire bien dupes. De quel front Virgile osoit il vous dire qu'on ignoroit quel parti vous prendriez parmi les Dieux, & que c'étoit une chose incertaine, si vous vous chargeriez du soin des affaires de la terre; ou si vous vous feriez Dieu marin, en épousant une fille de Thétis, qui auroit volontiers acheté de toutes ses eaux l'honneur de votre alliance; ou enfin, si vous voudriez vous loger dans le Ciel auprès du Scorpion, qui tenoit la place de deux signes, & qui, en votre considération, se seroit mis plus à l'étroit?

AU. Ne soyez pas étonné que Virgile

eût ce front-là. Quand on est loué, on ne prend pas les louanges avec tant de rigueur : on aide à la lettre, & la pudeur de ceux qui les donnent est bien foulagée par l'amour-propre de ceux à qui elles s'adressent. Souvent on croit mériter des louanges qu'on ne reçoit pas ; & comment croiroit-on ne mériter pas celles qu'on reçoit ?

P. ARE. Vous espériez donc sur la parole de Virgile , que vous épouseriez une Nymphé de la Mer , ou que vous auriez un appartement dans le Zodiaque ?

AU. Non , non. De ces fortes de louanges-là, on en rabat quelque chose, pour les réduire à une mesure un peu plus raisonnable ; mais à la vérité on n'en rabat guère, & on se fait à soi-même une bonne composition. Enfin, de quelque manière outrée qu'on soit loué, on en tirera toujours le profit de croire qu'on est au-dessus de toutes les louanges ordinaires, & que par son mérite, on a réduit ceux qui louoient , à passer toutes les bornes. La vanité a bien des ressources.

P. ARE. Je vois bien qu'il ne faut faire aucune difficulté de pousser les louanges dans tous les excès ; mais du

moins pour celles qui sont contraires les unes aux autres, comment a-t-on la hardiesse de les donner aux Princes? Je gage, par exemple, que quand vous vous vengiez impitoyablement de vos ennemis, il n'y avoit rien de plus glorieux, selon toute votre Cour, que de foudroyer tout ce qui avoit la témérité de s'opposer à vous; mais qu'aussi-tôt que vous aviez fait quelqu'action de douceur, les choses changeoient de face, & qu'on ne trouvoit plus dans la vengeance qu'une gloire barbare & inhumaine. On louoit une partie de votre vie aux dépens de l'autre. Pour moi, j'aurois craint que vous ne vous fussiez donné le divertissement de me prendre par mes propres paroles, & que vous ne m'eussiez dit : *Choisissez de la sévérité ou de la clémence, pour en faire le vrai caractère d'un Héros ; mais après cela, tenez-vous-en à votre choix.*

AU. Pourquoi voulez-vous qu'on y regarde de si près? Il est avantageux aux Grands que toutes les matières soient problématiques pour la flatterie. Quoi qu'ils fassent, ils ne peuvent manquer d'être loués; & s'ils le sont sur des choses opposées, c'est qu'ils ont plus d'une sorte de mérite.

P. ARE. Mais quoi , ne vous venoit-il jamais aucun scrupule sur tous les éloges dont on vous accabloit ? Etoit-il besoin de raffiner beaucoup , pour s'apercevoir qu'ils étoient attachés à votre rang ? Les louanges ne distinguent point les Princes : on n'en donne pas plus aux Héros qu'aux autres ; mais la postérité distingue les louanges qu'on a données à différens Princes. Elle confirme les unes , & déclare les autres de viles flatteries.

AU. Vous conviendrez donc du moins que je méritois les louanges que j'ai reçues , puisqu'il est sûr que la postérité les a ratifiées par son jugement. J'ai même en cela quelque sujet de me plaindre d'elle ; car elle s'est tellement accoutumée à me regarder comme le modèle des Princes , qu'on les loue d'ordinaire en me les comparant , & souvent la comparaison me fait tort.

P. ARE. Consolez-vous , on ne vous donnera plus ce sujet de plainte. De la manière dont tous les Morts qui viennent ici , parlent de Louis XIV , qui règne aujourd'hui en France , c'est lui qu'on regardera désormais comme le modèle des Princes , & je prévois qu'à l'avenir , on croira ne les pouvoir louer

davantage, qu'en leur attribuant quelque rapport avec ce grand Roi.

AU. Hé bien, ne croyez-vous pas que ceux à qui s'adressera une exagération si forte, l'écouteront avec plaisir?

P. ARE. Cela pourra être. On est si avide de louanges, qu'on les a dispensées & de la justesse, & de la vérité, & de tous les assaisonnemens qu'elles devroient avoir.

AU. Il paroît bien que vous voudriez exterminer les louanges. S'il falloit n'en donner que de bonnes, qui se mêleroit d'en donner?

P. ARE. Tous ceux qui en donneroient sans intérêt. Il n'appartient qu'à eux de louer. D'où vient que votre Virgile a si bien loué Caton, en disant qu'il préside à l'assemblée des plus gens de bien, qui, dans les Champs Elisées, sont séparés d'avec les autres? C'est que Caton étoit mort; & Virgile, qui n'espéroit rien ni de lui, ni de sa famille, ne lui a donné qu'un seul vers, & a borné son éloge à une pensée raisonnable. D'où vient qu'il vous a si mal loué en tant de paroles au commencement de ses Georgiques? Il avoit pension de vous.

AU. J'ai donc perdu bien de l'argent en louanges?

P. ARE. J'en suis fâché. Que ne faifiez-vous ce qu'a fait un de vos successeurs, qui, aussi-tôt qu'il fut parvenu à l'Empire, défendit, par un Edit exprès, que l'on composât jamais de vers pour lui?

AU. Hélas! il avoit plus de raison que moi. Les vraies louanges ne sont pas celles qui s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons.

DIALOGUE II.

SAPHO, LAURE.

LAURE.

IL est vrai que dans les passions que nous avons eues toutes deux, les Muses ont été de la partie, & y ont mis beaucoup d'agrément: mais il y a cette différence, que c'étoit vous qui chantiez vos Amans, & moi j'étois chantée par le mien.

SAPHO. Hé bien, cela veut dire que j'aimois autant que vous étiez aimée.

LAU. Je n'en suis pas surprise, car je fais que les femmes ont d'ordinaire plus de penchant à la tendresse que les hommes. Ce qui me surprend, c'est que vous ayiez marqué à ceux que vous ai-

miez , tout ce que vous sentiez pour eux , & que vous ayiez en quelque manière attaqué leur cœur par vos Poësies. Le personnage d'une femme n'est que de se défendre.

SAPH. Entre nous , j'en étois un peu fâchée ; c'est une injustice que les hommes nous ont faite. Ils ont pris le parti d'attaquer , qui est bien plus aisé que celui de se défendre.

LAU. Ne nous plaignons point ; notre parti a ses avantages. Nous qui nous défendons , nous nous rendons quand il nous plaît ; mais eux qui nous attaquent , ils ne sont pas toujours vainqueurs , quand ils le voudroient bien.

SAPH. Vous ne dites pas que si les hommes nous attaquent , ils suivent le penchant qu'ils ont à nous attaquer ; mais quand nous nous défendons , nous n'avons pas trop de penchant à nous défendre.

LAU. Ne comptez-vous pour rien le plaisir de voir , par tant de douces attaques , si long-temps continuées , & redoublées si souvent , combien ils estiment la conquête de votre cœur ?

SAPH. Et ne comptez-vous pour rien la peine de résister à ces douces attaques ? Ils en voient le succès avec plaisir

fir dans tous les progrès qu'ils font auprès de nous; & nous, nous serions bien fâchées que notre résistance eût trop de succès.

LAU. Mais enfin, quoiqu'après tous leurs soins, ils soient victorieux à bon titre, vous leur faites grace, en reconnoissant qu'ils le sont. Vous ne pouvez plus vous défendre, & ils ne laissent pas de vous tenir compte de ce que vous ne vous défendez plus.

SAPH. Ah! cela n'empêche pas que ce qui est une victoire pour eux, ne soit toujours une espèce de défaite pour nous. Ils ne goûtent dans le plaisir d'être aimés, que celui de triompher de la personne qui les aime; & les Amans heureux ne sont heureux, que parce qu'ils sont Conquérans.

LAU. Quoi, auriez-vous voulu qu'on eût établi que les femmes attaqueroient les hommes?

SAPH. Eh! quel besoin y a-t-il que les uns attaquent, & que les autres se défendent? Qu'on s'aime de part & d'autre autant que le cœur en dira.

LAU. Oh! les choses iroient trop vite, & l'amour est un commerce si agréable, qu'on a bien fait de lui donner le plus de durée que l'on a pu. Que

seroit-ce , si l'on étoit reçu dès que l'on s'offriroit ? Que deviendroient tous ces soins qu'on prend pour plaire , toutes ces inquiétudes que l'on sent , quand on se reproche de n'avoir pas assez plu , tous ces empressements avec lesquels on cherche un moment heureux , enfin tout cet agréable mélange de plaisirs & de peines qu'on appelle amour ? Rien ne seroit plus insipide , si l'on ne faisoit que s'entr'aimer.

SAPH. Hé bien , s'il faut que l'amour soit une espèce de combat , j'aimerois mieux qu'on eût obligé les hommes à se tenir sur la défensive. Aussi-bien , ne m'avez-vous pas dit que les femmes avoient plus de penchant qu'eux à la tendresse ? A ce compte , elles attaqueroient mieux.

LAU. Oui , mais ils se défendroient trop bien. Quand on veut qu'un sexe résiste , on veut qu'il résiste autant qu'il faut pour faire mieux goûter la victoire à celui qui attaque , mais non pas assez pour la remporter. Il doit n'être ni si faible , qu'il se rende d'abord , ni si fort , qu'il ne se rende jamais. C'est-là notre caractère , & ce ne seroit peut-être pas celui des hommes. Croyez-moi , après qu'on a bien raisonné ou sur l'amour , ou sur telle autre matière qu'on vou-

dra, on trouve au bout du compte que les choses sont bien comme elles sont, & que la réforme qu'on prétendrait y apporter gâteroit tout.

DIALOGUE III.

SOCRATE, MONTAIGNE.

MONTAIGNE.

C'EST donc vous, divin Socrate? Que j'ai de joie de vous voir? Je suis tout fraîchement venu en ce pays-ci, & dès mon arrivée, je me suis mis à vous y chercher. Enfin, après avoir rempli mon Livre de votre nom & de vos éloges, je puis m'entretenir avec vous, & apprendre comment vous possédiez cette vertu si naïve *, dont les *Allures* étoient si naturelles, & qui n'avoient point d'exemple, même dans les heureux siècles où vous viviez.

SOCRATE. Je suis bien aise de voir un Mort qui me paroît avoir été Philosophe : mais comme vous êtes nou-

* Termes de Montaigne.

vement venu de là-haut, & qu'il y a long - temps que je n'ai vu ici personne (car on me laisse assez seul, & il n'y a pas beaucoup de presse à rechercher ma conversation), trouvez bon que je vous demande des nouvelles. Comment va le monde ? N'est-il pas bien changé ?

MON. Extrêmement. Vous ne le reconnoîtriez pas.

SO. J'en suis ravi. Je m'étois toujours bien douté qu'il falloit qu'il devînt meilleur & plus sage qu'il n'étoit de mon temps.

MON. Que voulez-vous dire ? Il est plus fou & plus corrompu qu'il n'a jamais été. C'est le changement dont je voulois parler, & je m'attendois bien à savoir de vous l'histoire du temps que vous avez vu, & où régnoit tant de probité & de droiture.

SO. Et moi, je m'attendois au contraire à apprendre des merveilles du siècle où vous venez de vivre. Quoi, les hommes d'à présent ne se sont point corrigés des sottises de l'antiquité ?

MON. Je crois que c'est parce que vous êtes ancien, que vous parlez de l'antiquité si familièrement ; mais sachez

qu'on a grand sujet d'en regretter les mœurs, & que de jour en jour tout empire.

So. Cela se peut-il ? Il me semble que de mon temps les choses alloient déjà bien de travers. Je croyois qu'à la fin, elles prendroient un train plus raisonnable, & que les hommes profiteroient de l'expérience de tant d'années.

MON. Eh ! les hommes font-ils des expériences ? Ils sont faits comme les oiseaux, qui se laissent toujours prendre dans les mêmes filets où l'on a déjà pris cent mille oiseaux de leur espèce. Il n'y a personne qui n'entre tout neuf dans la vie, & les sottises des pères sont perdues pour les enfans.

So. Mais quoi, ne fait-on point d'expérience ? Je croirois que le monde devroit avoir une vieillesse plus sage & plus réglée que n'a été la jeunesse.

MON. Les hommes de tous les siècles ont les mêmes penchans, sur lesquels la raison n'a aucun pouvoir. Ainsi, par-tout où il y a des hommes, il y a des sottises, & les mêmes sottises.

So. Et sur ce pied-là, comment voudriez-vous que les siècles de l'antiquité eussent mieux valu que le siècle d'aujourd'hui ?

MON. Ah ! Socrate , je favois bien que vous aviez une manière particulière de raisonner , & d'envelopper si adroitement ceux à qui vous aviez affaire , dans des argumens dont ils ne prévoyoyent pas la conclusion , que vous les ameniez où il vous plaisoit ; & c'est ce que vous appelliez être la sage-femme de leurs pensées , & les faire accoucher. J'avoue que me voilà accouché d'une proposition toute contraire à celle que j'avançois : cependant , je ne saurois encore me rendre. Il est sûr qu'il ne se trouve plus de ces ames *vigoureuses* & *roides* de l'antiquité , des Aristides , des Phocions , des Périclès , ni enfin des Socrates.

So. A quoi tient-il ? Est-ce que la Nature s'est épuisée , & qu'elle n'a plus la force de produire ces grandes ames ? Et pourquoi ne se seroit-elle encore épuisée en rien , hormis en hommes raisonnables ? Aucun de ses ouvrages n'a encore dégénéré ; pourquoi n'y auroit il que les hommes qui dégénéraient ?

MON. C'est un point de fait ; ils dégénèrent. Il semble que la Nature nous ait autrefois montré quelques échantillons de grands Hommes , pour nous per-

suader qu'elle en auroit su faire, si elle avoit voulu, & qu'ensuite elle ait fait tout le reste avec assez de négligence.

So. Prenez garde à une chose. L'antiquité est un objet d'une espèce particulière; l'éloignement le grossit. Si vous eussiez connu Aristide, Phocion, Périclès & moi, puisque vous voulez me mettre de ce nombre, vous eussiez trouvé dans votre siècle des gens qui nous ressembloient. Ce qui fait d'ordinaire qu'on est si prévenu pour l'antiquité, c'est qu'on a du chagrin contre son siècle, & l'antiquité en profite. On met les anciens bien haut, pour abaisser les contemporains. Quand nous vivions, nous estimions nos ancêtres plus qu'ils ne méritoient; & à présent, notre postérité nous estime plus que nous ne méritons: mais & nos ancêtres, & nous, & notre postérité, tout cela est bien égal; & je crois que le spectacle du monde seroit bien ennuyeux pour qui le regarderoit d'un certain œil, car c'est toujours la même chose.

MON. J'aurois cru que tout étoit en mouvement, que tout changeoit, & que les siècles différens avoient leurs différens caractères, comme les hom-

mes. En effet, ne voit on pas des siècles savans, & d'autres qui sont ignorans? N'en voit-on pas de naïfs, & d'autres qui sont plus raffinés? N'en voit-on pas de sérieux & de badins, de polis & de grossiers?

So. Il est vrai.

MON. Et pourquoi donc n'y auroit-il pas des siècles plus vertueux, & d'autres plus méchans?

So. Ce n'est pas une conséquence. Les habits changent; mais ce n'est pas à dire que la figure des corps change aussi. La politesse ou la grossièreté, la science ou l'ignorance, le plus ou le moins d'une certaine naïveté, le génie sérieux ou badin, ce ne sont-là que les dehors de l'homme, & tout cela change: mais le cœur ne change point, & tout l'homme est dans le cœur. On est ignorant dans un siècle, mais la mode d'être savant peut venir: on est intéressé, mais la mode d'être désintéressé ne viendra point. Sur ce nombre prodigieux d'hommes assez déraisonnables qui naissent en cent ans, la nature en a peut-être deux ou trois douzaines de raisonnables, qu'il faut qu'elle répande par toute la terre; & vous jugez bien qu'ils ne se trouvent
jamais

Jamais nulle part en assez grande quantité, pour y faire une mode de vertu & de droiture.

MON. Cette distribution d'hommes raisonnables se fait-elle également ? Il pourroit bien y avoir des siècles mieux partagés les uns que les autres.

SO. Tout au plus il y auroit quelque inégalité imperceptible. L'ordre général de la nature a l'air bien constant.

DIALOGUE IV.

L'EMPEREUR ADRIEN,
MARGUERITE D'AUTRICHE.

M. D'AUTRICHE.

QU'AVEZ-VOUS ? Je vous vois tout échauffé.

ADRIEN. Je viens d'avoir une grosse contestation avec Caton d'Utique, sur la manière dont nous sommes morts l'un & l'autre. Je prétendois avoir paru dans cette dernière action plus Philosophe que lui.

M. D'Au. Je vous trouve bien hardi
Tome I. E

d'oser attaquer une mort aussi fameuse que la sienne. Ne fut-ce pas quelque chose de fort glorieux, que de pourvoir à tout dans Utique, de mettre tous ses amis en sûreté, & de se tuer lui-même, pour expirer avec la liberté de sa Patrie, & pour ne pas tomber entre les mains d'un Vainqueur, qui cependant lui auroit infailliblement pardonné?

AD. Oh ! si vous examiniez de près cette mort-là, vous y trouveriez bien des choses à redire. Premièrement, il y avoit si long-temps qu'il s'y préparoit, & il s'y étoit préparé avec des efforts si visibles, que personne dans Utique ne doutoit que Caton ne se dût tuer. Secondement, avant que de se donner le coup, il eut besoin de lire plusieurs fois le Dialogue où Platon traite de l'immortalité de l'ame. Troisièmement, le dessein qu'il avoit pris le rendoit de si mauvaise humeur, que s'étant couché, & ne trouvant point son épée sous le chevet de son lit (car comme on devinoit bien ce qu'il avoit envie de faire, on l'avoit ôtée de-là), il appella pour la demander un de ses Esclaves, & lui déchargea sur le visage un grand coup de poing, dont il lui cassa les dents : ce qui est si

vrai, qu'il retira sa main toute ensanglantée.

M. d'AU. J'avoue que voilà un coup de poing qui gâte bien cette mort philosophique.

AD. Vous ne sauriez croire quel bruit il fit sur cette épée ôtée, & combien il reprocha à son fils & à ses domestiques, qu'ils le vouloient livrer à César, pieds & poings liés. Enfin, il les gronda tous de telle sorte, qu'il fallut qu'ils sortissent de la chambre, & le laissassent se tuer.

M. d'AU. Véritablement les choses pouvoient se passer d'une manière un peu plus tranquille. Il n'avoit qu'à attendre doucement le lendemain pour se donner la mort : il n'y a rien de plus aisée que de mourir quand on le veut ; mais apparemment les mesures qu'il avoit prises en comptant sur sa fermeté, étoient prises si juste, qu'il ne pouvoit plus attendre, & il ne se fût peut-être pas tué, s'il eût différé d'un jour.

AD. Vous dites vrai, & je vois que vous vous connoissez en morts généreuses.

M. d'AU. Cependant, on dit qu'après qu'on eut apporté cette épée à Caton,

& que l'on se fut retiré, il s'endormit & ronfla. Cela seroit assez beau.

AD. Et le croyez-vous? Il venoit de quereller tout le monde, & de battre les Valets: on ne dort pas si aisément après un tel exercice. De plus, la main dont il avoit frappé l'Esclave, lui faisoit trop de mal pour lui permettre de s'endormir; car il ne put supporter la douleur qu'il y sentoit, & il se la fit bander par un Médecin, quoiqu'il fut sur le point de se tuer. Enfin, depuis qu'on lui eut apporté son épée jusqu'à minuit, il lut deux fois le Dialogue de Platon. Or, je prouverois bien, par un grand soupé qu'il donna le soir à tous ses amis, par une promenade qu'il fit ensuite, & par tout ce qui se passa jusqu'à ce qu'on l'eût laissé seul dans sa chambre, que quand on lui apporta cette épée, il devoit être fort tard: d'ailleurs, le Dialogue qu'il lut deux fois est très-long; & par conséquent, s'il dort, il ne dort guère. En vérité, je crains bien qu'il n'ait fait semblant de ronfler, pour en avoir l'honneur auprès de ceux qui écoutoient à la porte de sa chambre.

M. D'AU. Vous ne faites pas mal la critique de sa mort, qui ne laisse pas

d'avoir toujours dans le fond quelque chose de fort héroïque. Mais par où pouvez-vous prétendre que la vôtre l'emporte ? Autant qu'il m'en souvient, vous êtes mort dans votre lit tout uni-ment, & d'une manière qui n'a rien de remarquable.

AD. Quoi, n'est-ce rien de remarquable que ces vers que je fis presque en expirant ?

*Ma petite Ame, ma mignonne,
Tu t'en vas donc, ma fille, & Dieu sache
Où tu vas ?*

*Tu pars seulette & tremblotante. Hélas !
Que deviendra ton humeur folichonne ?
Que deviendront tant de jolis ébats ?*

Caton traita la mort comme une affaire trop sérieuse : mais pour moi, vous voyez que je badinai avec elle ; & c'est en quoi je prétends que ma philosophie alla bien plus loin que celle de Caton. Il n'est pas si difficile de braver fièrement la mort, que d'en railler nonchalamment, ni de la bien recevoir quand on l'appelle à son secours, que quand elle vient sans qu'on ait besoin d'elle.

M. d'Au. Oui , je conviens que la mort de Caton est moins belle que la vôtre ; mais par malheur , je n'avois point remarqué que vous eussiez fait ces petits vers , en quoi consiste toute la beauté.

Ad. Voilà comme tout le monde est fait. Que Caton se déchire les entrailles , plutôt que de tomber entre les mains de son ennemi , ce n'est peut-être pas au fond si grand'chose ; cependant un trait comme celui-là brille extrêmement dans l'Histoire , & il n'y a personne qui n'en soit frappé. Qu'un autre meure tout doucement , & se trouve en état de faire des tours badins sur sa mort , c'est plus que ce qu'a fait Caton ; mais cela n'a rien qui frappe , & l'Histoire n'en tient presque pas compte.

M. d'Au. Hélas ! rien n'est plus vrai que ce que vous dites ; & moi , qui vous parle , j'ai une mort que je prétends plus belle que la vôtre , & qui a fait encore moins de bruit. Ce n'est pourtant pas une mort toute entière ; mais telle qu'elle est , elle est au-dessus de la vôtre , qui est au dessus de celle de Caton.

Ad. Comment ! que voulez-vous dire ?

M. D'Au. J'étois fille d'un Empereur. Je fus fiancée à un fils de Roi, & ce Prince, après la mort de son père, me renvoya chez le mien, malgré la promesse solennelle qu'il avoit faite de m'épouser. Ensuite on me fiança encore au fils d'un autre Roi; & comme j'allois par mer trouver cet époux, mon vaisseau fut battu d'une furieuse tempête, qui mit ma vie en un danger très-évident. Ce fut alors que je me composai moi-même cette épitaphe:

*Ci gist Margot, la Gentil' Damoiselle,
Qu'a deux maris, & encore est pucelle.*

A la vérité, je n'en mourus pas; mais il ne tint pas à moi. Concevez bien cette espèce de mort-là, vous en ferez satisfait. La fermeté de Caton est outrée dans un genre, la vôtre dans un autre, la mienne est naturelle. Il est trop guindé, vous êtes trop badin, je suis raisonnable.

AD. Quoi, vous me reprochez d'avoir trop peu craint la mort?

M. D'Au. Oui, il n'y a pas d'apparence que l'on n'ait aucun chagrin en mourant; & je suis sûre que vous vous

fîtes alors autant de violence pour badiner, que Caton pour se déchirer les entrailles. J'attends un naufrage à tous momens, sans m'épouvanter, & je compose de sang-froid mon épitaphe: cela est fort extraordinaire; & s'il n'y avoit rien qui adoucît cette histoire, on auroit raison de ne la croire pas, ou de croire que je n'eusse agi que par fanfaronnade. Mais en même temps, je suis une pauvre fille deux fois fiancée, & qui ai pourtant le malheur de mourir fille; je marque le regret que j'en ai, & cela met dans mon histoire toute la vraisemblance dont elle a besoin. Vos vers, prenez-y garde, ne veulent rien dire; ce n'est qu'un galimathias composé de petits termes folâtres: mais les miens ont un sens fort clair, & dont on se contente d'abord, ce qui fait voir que la nature y parle bien plus que dans les vôtres.

AN. En vérité, je n'enfse jamais cru que le chagrin de mourir avec votre virginité, eût dû vous être si glorieux.

M. D'Au. Plaisantez-en tant que vous voudrez; mais ma mort, si elle peut s'appeler ainsi, a encore un avantage essentiel sur celle de Caton & sur la vôtre. Vous aviez tant fait les Philosophes l'un & l'autre pendant votre vie, que vous

vous étiez engagés d'honneur à ne craindre point la mort ; & s'il vous eût été permis de la craindre , je ne fais ce qui en fût arrivé. Mais moi , tant que la tempête dura , j'étois en droit de trembler , & de pousser des cris jusqu'au Ciel , sans que personne y trouvât à redire , ni m'en estimât moins ; cependant , je demeurai assez tranquille pour faire mon épitaphe.

AD. Entre nous , l'épitaphe ne fut-elle point faite sur la terre ?

M. D'AU. Ah ! cette chicane-là est de mauvaise grace ; je ne vous en ai pas fait de pareille sur vos vers.

AD. Je me rends donc de bonne foi ; & j'avoue que la vertu est bien grande , quand elle ne passe point les bornes de la nature.

DIALOGUE V.

ERASISTRATE, HERVÉ.

ERASISTRATE.

VOUS m'apprenez des choses merveilleuses. Quoi , le sang circule dans le

corps? les veines le portent des extrémités au cœur, & il sort du cœur pour entrer dans les artères, qui le reportent vers les extrémités?

HERVÉ. J'en ai fait voir tant d'expériences, que personne n'en doute plus.

ERA. Nous nous trompions donc bien, nous autres Médecins de l'antiquité, qui croyions que le sang n'avoit qu'un mouvement très-lent du cœur vers les extrémités du corps, & on vous est bien obligé d'avoir aboli cette vieille erreur!

HER. Je le prétends ainsi, & même on doit m'avoir d'autant plus d'obligation, que c'est moi qui ai mis les gens en train de faire toutes ces belles découvertes qu'on fait aujourd'hui dans l'Anatomie. Depuis que j'ai eu trouvé une fois la circulation du sang, c'est à qui trouvera un nouveau conduit, un nouveau canal, un nouveau réservoir. Il semble qu'on ait refondu tout l'homme. Voyez combien notre Médecine moderne doit avoir d'avantage sur la vôtre. Vous vous méliez de guérir le corps humain, & le corps humain ne vous étoit seulement pas connu.

ERA. J'avoue que les Modernes sont meilleurs Physiciens que nous; ils connoissent mieux la nature: mais ils ne

sont pas meilleurs Médecins ; nous guérissions les malades aussi-bien qu'ils les guérissent. J'aurois bien voulu donner à tous ces Modernes , & à vous tout le premier , le Prince Antiochus à guérir de sa fièvre quarte. Vous savez comme je m'y pris , & comme je découvris par son pouls qui s'émut plus qu'à l'ordinaire en la présence de Stratonice , qu'il étoit amoureux de cette belle Reine , & que tout son mal venoit de la violence qu'il se faisoit pour cacher sa passion. Cependant je fis une cure aussi difficile & aussi considérable que celle-là , sans savoir que le sang circulât ; & je crois qu'avec tout le secours que cette connoissance eût pu vous donner , vous eussiez été fort embarrassé en ma place. Il ne s'agissoit point de nouveaux conduits , ni de nouveaux réservoirs ; ce qu'il y avoit de plus important à connoître dans le malade , c'étoit le cœur.

HER. Il n'est pas toujours question du cœur , & tous les malades ne sont pas amoureux de leur belle-mère , comme Antiochus. Je ne doute point que faute de savoir que le sang circule , vous n'ayiez laissé mourir bien des gens entre vos mains.

ERA. Quoi, vous croyez vos nouvelles découvertes fort utiles?

HER. Assurément.

ERA. Répondez donc, s'il vous plaît, à une petite question que je vais vous faire. Pourquoi voyons nous venir ici tous les jours autant de morts qu'il en soit jamais venu?

HER. Oh! s'ils meurent, c'est leur faute; ce n'est plus celle des Médecins.

ERA. Mais cette circulation du sang, ces conduits, ces canaux, ces réservoirs, tout cela ne guérit donc de rien?

HER. On n'a peut-être pas encore eu le loisir de tirer quelqu'usage de tout ce qu'on a appris depuis peu; mais il est impossible qu'avec le temps on n'en voie de grands effets.

ERA. Sur ma parole, rien ne changera. Voyez-vous, il y a une certaine mesure de connoissances utiles, que les hommes ont eue de bonne heure, à laquelle ils n'ont guère ajouté, & qu'ils ne passeront guère, s'ils la passent. Ils ont cette obligation à la nature, qu'elle leur a inspiré fort promptement ce qu'ils avoient besoin de savoir; car ils étoient perdus, si elle eût laissé à la lenteur de leur raison à le chercher. Pour

les autres choses qui ne sont pas nécessaires, elles se découvrent peu-à peu, & dans de longues suites d'années.

HER. Il seroit étrange qu'en connoissant mieux l'homme, on ne le guérît pas mieux. A ce compte, pourquoi s'amuseroit-on à perfectionner la science du corps humain ? Il vaudroit mieux laisser-là tout.

ERA. On y perdrait des connoissances fort agréables : mais pour ce qui est de l'utilité, je crois que découvrir un nouveau conduit dans le corps de l'homme, ou une nouvelle étoile dans le Ciel, est bien la même chose. La nature veut que dans de certains temps, les hommes se succèdent les uns aux autres par le moyen de la mort ; il leur est permis de se défendre contr'elle jusqu'à un certain point : mais passé cela, on aura beau faire de nouvelles découvertes dans l'Anatomie, on aura beau pénétrer de plus en plus dans les secrets de la structure du corps humain, on ne prendra point la nature pour dupe ; on mourra comme à l'ordinaire.



DIALOGUE VI.

*COSME II DE MÉDICIS;
BÉRÉNICE.*

C. DE MÉDICIS.

JE viens d'apprendre de quelques Savans, qui sont morts depuis peu, une nouvelle qui m'afflige beaucoup. Vous saurez que Galilée, qui étoit mon Mathématicien, avoit découvert de certaines planètes qui tournent autour de Jupiter, auxquelles il donna en mon honneur le nom d'Astres de Médicis. Mais on m'a dit qu'on ne les connoît presque plus sous ce nom-là, & qu'on les appelle simplement Satellites de Jupiter. Il faut que le monde soit présentement bien méchant & bien envieux de la gloire d'autrui.

BÉRÉNICE. Sans doute, je n'ai guère vu d'effets plus remarquables de sa malignité.

C. DE MÉ. Vous en parlez bien à votre aise, après le bonheur que vous avez eu. Vous aviez fait vœu de couper vos

cheveux, si votre mari Ptolomée revenoit vainqueur de je ne fais quelle guerre. Il revint, ayant défait ses ennemis; vous consacraâtes vos cheveux dans un Temple de Vénus, & le lendemain, un Mathématicien les fit disparoître, & publia qu'ils avoient été changés en une constellation, qu'il appella *la Chevelure de Bérénice*. Faire passer des étoiles pour des cheveux d'une femme, c'étoit bien pis que de donner le nom d'un Prince à de nouvelles planètes. Cependant votre chevelure a réussi, & ces pauvres Astres de Médicis n'ont pu avoir la même fortune.

BÉ. Si je pouvois vous donner ma chevelure céleste, je vous la donnerois pour vous consoler, & même je serois assez généreuse pour ne prétendre pas que vous me fussiez fort obligé de ce présent-là.

C. DE MÉ. Il seroit pourtant considérable, & je voudrois que mon nom fut aussi assuré de vivre que le vôtre.

BÉ. Hélas, quand toutes les constellations porteroient mon nom, en serois je mieux? Ils seroient là haut dans le Ciel, & moi, je n'en serois pas moins ici bas. Les hommes sont plaisans; ils ne peuvent se dérober à la mort, & ils

tâchent à lui dérober deux ou trois syllabes qui leur appartiennent. Voilà une belle chicane qu'ils s'avisent de lui faire. Ne vaudroit-il pas mieux qu'ils consentissent de bonne grace à mourir, eux & leurs noms?

C. DE MÉ. Je ne suis point de votre avis: on ne meurt que le moins qu'il est possible, & tout mort qu'on est, on tâche à tenir encore à la vie par un marbre où l'on est représenté, par des pierres que l'on a élevées les unes sur les autres, par son tombeau même. On se noie, & on s'accroche à tout cela.

BÉ. Oui, mais les choses qui devroient garantir nos noms de la mort, meurent elles-mêmes à leur manière. A quoi attacherez-vous votre immortalité? Une Ville, un Empire même ne vous en peut pas bien répondre.

C. DE MÉ. Ce n'est pas une mauvaise invention que de donner son nom à des astres; ils demeurent toujours.

BÉ. Encore de la manière dont j'en entends parler, les astres eux-mêmes sont-ils sujets à caution. On dit qu'il y en a de nouveaux qui viennent, & d'anciens qui s'en vont; & vous verrez qu'à la longue, il ne me restera peut-être pas un cheveu dans le Ciel. Du moins ce
qui

qui ne peut manquer à nos noms, c'est une mort, pour ainsi dire, grammaticale; quelques changemens de lettres les mettent en état de ne pouvoir plus servir qu'à donner de l'embarras aux Savans. Il y a quelque temps que je vis ici bas des morts qui contestoient avec beaucoup de chaleur l'un contre l'autre. Je m'approchai; je demandai qui ils étoient, & on me répondit que l'un étoit le grand Constantin, & l'autre un Empereur Barbare. Ils disputoient sur la préférence de leurs grandeurs passées. Constantin disoit qu'il avoit été Empereur de Constantinople; & le Barbare, qu'il l'avoit été de Stamboul. Le premier, pour faire valoir sa Constantinople, disoit qu'elle étoit située sur trois Mers, sur le Pont-Euxin, sur le Bosphore de Thrace, & sur la Propontide. L'autre répliquoit que Stamboul commandoit aussi à trois Mers, à la Mer noire, au Détroit, & à la Mer de Marmara. Ce rapport de Constantinople & de Stamboul étonna Constantin: mais après qu'il se fut informé exactement de la situation de Stamboul, il fut encore bien plus surpris de trouver que c'étoit Constantinople, qu'il n'avoit pu reconnoître, à cause du changement

des noms. *Hélas*, s'écria-t-il, *j'eusse aussi bien fait de laisser à Constantinople son premier nom de Byzance. Qui démêlera le nom de Constantin dans Stamboul ? Il y tire bien à sa fin.*

C. DE MÉ. De bonne foi, vous me consolez un peu, & je me résous à prendre patience. Après tout, puisque nous n'avons pu nous dispenser de mourir, il est assez raisonnable que nos noms meurent aussi; ils ne sont pas de meilleure condition que nous.





DIALOGUES

D E S

MORTS MODERNES.

D I A L O G U E I^{er}.

*A N N E D E B R E T A G N E ;
M A R I E D ' A N G L E T E R R E .*

A . D E B R E T A G N E .

ASSURÉMENT ma mort vous fit grand plaisir. Vous passâtes aussi tôt la mer pour aller épouser Louis XII, & vous saisir du Trône que je laissois vuide. Mais vous n'en jouîtes guère, & je fus vengée de vous par votre jeunesse même & par votre beauté, qui vous rendoient trop aimable aux yeux du Roi, & le consoloient trop aisément de ma perte;

F ij

car elles hâterent sa mort , & vous empêchèrent d'être long-temps Reine.

M. D'ANGLETERRE. Il est vrai que la Royauté ne fit que se montrer à moi , & disparut en moins de rien.

A. DE BRE. Et après cela , vous devîntes Duchesse de Suffolk ? C'étoit une belle chute. Pour moi , grace au Ciel , j'ai eu une autre destinée. Quand Charles VIII mourut , je ne perdis point mon rang par sa mort , & j'épousai son successeur , ce qui est un exemple de bonheur fort singulier.

M. D'AN. M'en croiriez-vous , si je vous disois que je ne vous ai jamais envié ce bonheur-là ?

A. DE BRE. Non ; je conçois trop bien ce que c'est que d'être Duchesse de Suffolk , après qu'on a été Reine de France.

M. D'AN. Mais j'aimois le Duc de Suffolk.

A. DE BRE. Il n'importe. Quand on a goûté les douceurs de la Royauté , en peut-on goûter d'autres ?

M. D'AN. Oui , pourvu que ce soient celles de l'amour. Je vous assure que vous ne devez point me vouloir de mal de ce que je vous ai succédé. Si j'eusse toujours pu disposer de moi , je n'eusse été que Duchesse ; & je retournai bien

vîte en Angleterre pour y prendre ce titre, dès que je fus déchargée de celui de Reine.

A. DE BRE. Aviez-vous les sentimens si peu élevés ?

M. D'AN. J'avoue que l'ambition ne me touchoit point. La nature a fait aux hommes des plaisirs simples, aisés, tranquilles, & leur imagination leur en a fait qui sont embarrassans, incertains, difficiles à acquérir; mais la nature est bien plus habile à leur faire des plaisirs, qu'ils ne le sont eux-mêmes. Que ne se reposent-ils sur elle de ce soin-là? Elle a inventé l'amour, qui est fort agréable, & ils ont inventé l'ambition, dont il n'étoit pas besoin.

A DE BRE. Qui vous a dit que les hommes aient inventé l'ambition? La nature n'inspire pas moins les desirs de l'élévation & du commandement, que le penchant de l'amour.

M. D'AN. L'ambition est aisée à reconnoître pour un ouvrage de l'imagination; elle en a le caractère: elle est inquiète, pleine de projets chimériques; elle va au-delà de ses souhaits, dès qu'ils sont accomplis; elle a un terme qu'elle n'attrape jamais.

A. DE BRE. Et malheureusement

l'amour en a un qu'il attrape trop tôt.

M. D'AN. Ce qui en arrive , c'est qu'on peut être plusieurs fois heureux par l'amour , & qu'on ne le peut être une seule fois par l'ambition ; ou , s'il est possible qu'on le soit , du moins ces plaisirs-là sont faits pour trop peu de gens : & par conséquent ce n'est point la nature qui les propose aux hommes , car les faveurs sont toujours très-générales. Voyez l'amour , il est fait pour tout le monde. Il n'y a que ceux qui cherchent leur bonheur dans une trop grande élévation , à qui il semble que la nature ait envié les douceurs de l'amour. Un Roi qui peut s'assurer de cent mille bras , ne peut guère s'assurer d'un cœur : il ne fait si on ne fait pas pour son rang , tout ce qu'on auroit fait pour la personne d'un autre. Sa Royauté lui coûte tous les plaisirs les plus simples & les plus doux.

A. DE BRE. Vous ne rendez pas les Rois beaucoup plus malheureux par cette incommodité que vous trouvez à leur condition. Quand on voit ses volontés non - seulement suivies , mais prévenues : une infinité de fortunes qui dépendent d'un mot qu'on peut prononcer quand on veut , tant de soins ,

tant de desseins, tant d'empressements, tant d'application à plaire, dont on est le seul objet : en vérité on se console de ne pas savoir tout-à-fait au juste si on est aimé pour son rang ou pour sa personne. Les plaisirs de l'ambition sont faits, dites-vous, pour trop peu de gens; ce que vous leur reprochez, est leur plus grand charme. En fait de bonheur, c'est l'exception qui flatte, & ceux qui règnent sont exceptés si avantageusement de la condition des autres hommes, que, quand ils perdroient quelque chose des plaisirs qui sont communs à tout le monde, ils seroient récompensés du reste.

M. L'AN. Ah ! jugez de la perte qu'ils font, par la sensibilité avec laquelle ils reçoivent ces plaisirs simples & communs, lorsqu'il s'en présente quelqu'un à eux. Apprenez ce que me conta ici l'autre jour une Princesse de mon sang, qui a régné en Angleterre, & fort long-temps, & fort heureusement, & sans mari. Elle donnoit une première audience à des Ambassadeurs Hollandois, qui avoient à leur suite un jeune homme bien fait. Dès qu'il vit la Reine, il se tourna vers ceux qui étoient auprès de lui, & leur dit quelque chose

assez bas, mais d'un certain air qui fit qu'elle devina à-peu-près ce qu'il disoit; car les femmes ont un instinct admirable. Les trois ou quatre mots que dit ce jeune Hollandois, qu'elle n'avoit pas entendus, lui tinrent plus à l'esprit que toute la harangue des Ambassadeurs; & aussi-tôt qu'ils furent fortis, elle voulut s'assurer de ce qu'elle avoit pensé. Elle demanda à ceux à qui avoit parlé ce jeune homme, ce qu'il leur avoit dit. Ils lui répondirent, avec beaucoup de respect, que c'étoit une chose qu'on n'osoit redire à une grande Reine, & se défendirent long-temps de la répéter. Enfin, quand elle se servit de son autorité absolue, elle apprit que le Hollandois s'étoit écrié tout bas : *Ah ! voilà une femme bien faite*, & avoit ajouté quelque expression assez grossière, mais vive, pour marquer qu'il la trouvoit à son gré. On ne fit ce récit à la Reine qu'en tremblant; cependant il n'en arriva rien autre chose, sinon que, quand elle congédia les Ambassadeurs, elle fit au jeune Hollandois un présent fort considérable. Voyez comme au travers de tous les plaisirs de grandeur & de Royauté dont elle étoit environnée, ce plaisir

p'aisir d'être trouvée belle alla la frapper vivement.

A. DE BRE. Mais enfin elle n'eût pas voulu l'acheter par la perte des autres. Tout ce qui est trop simple n'accommodé point les hommes. Il ne suffit pas que les plaisirs touchent avec douceur; on veut qu'ils agitent & qu'ils transportent. D'où vient que la vie pastorale, telle que les Poëtes la dépeignent, n'a jamais été que dans leurs Ouvrages, & ne réussiroit pas dans la pratique? Elle est trop douce & trop unie.

M. D'AN. J'avoue que les hommes ont tout gâté. Mais d'où vient que la vue d'une Cour la plus superbe & la plus pompeuse du monde les flatte moins que les idées qu'ils se proposent quelquefois de cette vie pastorale? C'est qu'ils étoient faits pour elle.

A. DE BRE. Ainsi le partage de vos plaisirs simples & tranquilles, n'est plus que d'entrer dans les chimères que les hommes se forment?

M. D'AN. Non, non. S'il est vrai que peu de gens aient le goût assez bon pour commencer par ces plaisirs-là, du moins on finit volontiers par eux, quand on le peut. L'imagination a fait sa course

sur les faux objets, & elle revient aux vrais.

D I A L O G U E II.

C H A R L E S V, E R A S M E.

E R A S M E.

N'EN doutez point ; s'il y avoit des rangs chez les Morts, je ne vous céderois pas la préséance.

CHARLES. Quoi ! Un Grammairien ; un Savant, & pour dire encore plus, & pousser votre mérite jusqu'où il peut aller, un homme d'esprit prétendrait l'emporter sur un Prince qui s'est vu maître de la meilleure partie de l'Europe ?

ERAS. Joignez-y encore l'Amérique, & je ne vous en craindrai pas davantage. Toute cette grandeur n'étoit pour ainsi dire qu'un composé de plusieurs hasards ; & qui désassembleroit toutes les parties dont elle étoit formée, vous le feroit voir bien clairement. Si Ferdinand, votre grand-père, eût été homme de parole, vous n'aviez presque rien en Italie ; si d'autres Princes que lui eussent

eu l'esprit de croire qu'il y avoit des Antipodes , Christophe Colomb ne se fût point adressé à lui , & l'Amérique n'étoit point au nombre de vos Etats ; si après la mort du dernier Duc de Bourgogne , Louis XI eût bien songé à ce qu'il faisoit , l'héritière de Bourgogne n'étoit point pour Maximilien , ni les Pays-Bas pour vous ; si Henri de Castille , frère de votre grand'mère Isabelle , n'eût point été en mauvaise réputation auprès des femmes , ou si sa femme n'eût point été d'une vertu assez douteuse , la fille de Henri eût passé pour être sa fille , & le Royaume de Castille vous échappoit.

CHAR. Vous me faites trembler. Il me semble qu'à l'heure qu'il est , je perds ou la Castille , ou les Pays-Bas , ou l'Amérique , ou l'Italie.

ERAS. N'en raillez point. Vous ne sauriez donner un peu plus de bon sens à l'un , ou de bonne foi à l'autre , qu'il ne vous en coûte beaucoup. Il n'y a pas jusqu'à l'impuissance de votre grand-oncle , ou jusqu'à la coquetterie de votre grand'tante qui ne vous soient nécessaires. Voyez combien c'est un édifice délicat , que celui qui est fondé sur tant de choses qui dépendent du hasard.

CHAR. En vérité, il n'y a pas moyen de soutenir un examen aussi sévère que le vôtre. J'avoue que vous faites disparaître toute ma grandeur & tous mes titres.

ERAS. Ce sont-là pourtant ces qualités dont vous prétendiez vous parer ; je vous en ai dépouillé sans peine. Vous souvient-il d'avoir oui-dire que l'Athénien Cimon, ayant fait beaucoup de Perses prisonniers, exposa en vente d'un côté leurs habits, & de l'autre leurs corps tout nuds ; & que comme les habits étoient d'une grande magnificence, il y eut presse à les acheter, mais que pour les hommes, personne n'en voulut ? De bonne foi, je crois que ce qui arriva à ces Perses-là, arriveroit à bien d'autres, si l'on séparoit leur mérite personnel d'avec celui que la fortune leur a donné.

CHAR. Mais quel est ce mérite personnel ?

ERAS. Faut-il le demander ? Tout ce qui est en nous. L'esprit, par exemple, les Sciences.

CHAR. Et l'on peut avec raison en tirer de la gloire ?

ERAS. Sans doute. Ce ne sont pas des biens de fortune, comme la noblesse ou les richesses,

CHAR. Je suis surpris de ce que vous dites. Les Sciences ne viennent-elles pas aux Savans , comme les richesses viennent à la plupart des gens riches ? N'est-ce pas par voie de succession ? Vous héritez des anciens, vous autres hommes doctes, ainsi que nous de nos pères. Si on nous a laissé tout ce que nous possédons, on vous a laissé aussi ce que vous savez ; & de-là vient que beaucoup de Savans regardent ce qu'ils ont reçu des anciens , avec le même respect que quelques gens regardent les terres & les maisons de leurs aïeux, où ils seroient bien fâchés de rien changer.

ERAS. Mais les Grands naissent héritiers de la grandeur de leurs pères, & les Savans n'étoient pas nés héritiers des connoissances des anciens. La science n'est point une succession qu'on reçoit , c'est une acquisition toute nouvelle que l'on entreprend de faire ; ou si c'est une succession, elle est assez difficile à recueillir , pour être fort honorable.

CHAR. Hé bien, mettez la peine qui se trouve à acquérir les biens de l'esprit , contre celle qui se trouve à conserver les biens de la fortune, voila les choses égales ; car enfin, si vous ne regardez que la difficulté, souvent les affaires du

monde en ont bien autant que les spéculations du cabinet.

ERAS. Mais ne parlons point de la science , tenons-nous-en à l'esprit ; ce bien-là ne dépend aucunement du hasard.

CHAR. Il n'en dépend point ? Quoi ! l'esprit ne consiste-t-il pas dans une certaine conformation du cerveau , & le hasard est-il moindre , de naître avec un cerveau bien disposé , que de naître d'un père qui soit Roi ? Vous étiez un grand génie : mais demandez à tous les Philosophes à quoi il tenoit que vous ne fussiez stupide & hébété ; presque à rien , à une petite disposition de fibres ; enfin , à quelque chose que l'anatomie la plus délicate ne sauroit jamais appercevoir. Et après cela , ces Messieurs les beaux-Esprits nous oferont soutenir qu'il n'y a qu'eux qui aient des biens indépendans du hasard , & ils se croiront en droit de mépriser tous les autres hommes ?

ERAS. A votre compte , être riche ou avoir de l'esprit , c'est le même mérite.

CHAR. Avoir de l'esprit , est un hasard plus heureux ; mais au fond , c'est toujours un hasard.

ERAS. Tout est donc hasard ?

CHAR. Oui , pourvu qu'on donne ce

nom à un ordre que l'on ne connoît point. Je vous laisse à juger si je n'ai pas dépouillé les hommes encore mieux que vous n'aviez fait; vous ne leur ôtiez que quelques avantages de la naissance, & je leur ôte jusqu'à ceux de l'esprit. Si avant que de tirer vanité d'une chose, ils vouloient s'assurer bien qu'elle leur appartînt, il n'y auroit guère de vanité dans le monde.

DIALOGUE III.

*ELISABETH D'ANGLETERRE,
LE DUC D'ALENÇON.*

L E D U C.

MAIS pourquoi m'avez vous si longtemps flatté de l'espérance de vous épouser, puisque vous étiez résolue dans l'ame à ne rien conclure?

ELISABETH. J'en ai bien trompé d'autres qui ne valoient pas moins que vous. J'ai été la Penelope de mon siècle. Vous, le Duc d'Anjou votre frère, l'Archiduc, le Roi de Suède, vous étiez tous des

poursuivans , qui en vouliez à une Isle bien plus considérable que celle d'Ithaque ; je vous ai tenus en haleine pendant une longue suite d'années , & à la fin , je me suis moquée de vous.

LE DUC. Il y a ici de certains Morts , qui ne tomberoient pas d'accord que vous ressemblassiez tout-à-fait à Pénélope ; mais on ne trouve point de comparaisons qui ne soient défectueuses en quelque point.

ELI. Si vous n'étiez pas encore aussi étourdi que vous l'étiez , & que vous puissiez songer à ce que vous dites....

LE DUC. Bon , je vous conseille de prendre votre sérieux. Voilà comme vous avez toujours fait des fanfaronnades de virginité ; témoin cette grande contrée d'Amérique , à laquelle vous fîtes donner le nom de Virginie , en mémoire de la plus douteuse de toutes vos qualités. Ce pays-là seroit assez mal nommé , si ce n'étoit que par bonheur il est dans un autre monde : mais il n'importe ; ce n'est pas-là de quoi il s'agit. Rendez-moi un peu raison de cette conduite mystérieuse que vous avez tenue , & de tous ces projets de mariage qui n'ont abouti à rien. Est-ce que les six mariages de Henri VIII votre père vous apprirent

à ne vous point marier, comme les cour-
fes perpétuelles de Charles V apprirent
à Philippe II à ne point sortir de Ma-
drid?

ELI. Je pourrois m'en tenir à la rai-
son que vous me fournissez ; en effet ,
mon père passa toute sa vie à se marier
& à se démarier , à répudier quelques-
unes de ses femmes , & à faire couper la
tête aux autres. Mais le vrai secret de ma
conduite , c'est que je trouvois qu'il n'y
avoit rien de plus joli que de former des
deseins , de faire des préparatifs , & de
n'exécuter point. Ce qu'on a le plus ar-
demment désiré , diminue de prix dès
qu'on l'obtient ; & les choses ne passent
point de notre imagination à la réalité ,
qu'il n'y ait de la perte. Vous venez en
Angleterre pour m'épouser : ce ne sont
que bals , que fêtes , que réjouissances ;
je vais même jusqu'à vous donner un
anneau. Jusques-là , tout est le plus
riant du monde ; tout ne consiste qu'en
apprêts & en idées : aussi ce qu'il y a d'a-
gréable dans le mariage est déjà épuisé.
Je m'en tiens-là , & vous renvoie.

LE DUC. Franchement , vos maximes
ne m'eussent point accommodé ; j'eusse
voulu quelque chose de plus que des
chimères.

ELI. Ah ! si l'on ôtoit les chimères aux hommes, quel plaisir leur resteroit-il ? Je vois bien que vous n'aurez pas senti tous les agrémens qui étoient dans votre vie ; mais en vérité vous êtes bien malheureux qu'ils aient été perdus pour vous.

LE DUC. Quoi ! quels agrémens y avoit-il dans ma vie ? Rien ne m'a jamais réussi. J'ai pensé quatre fois être Roi : d'abord il s'agissoit de la Pologne, ensuite de l'Angleterre, & des Pays-Bas ; enfin la France devoit apparemment m'appartenir : cependant je suis arrivé ici sans avoir régné.

ELI. Et voilà ce bonheur dont vous ne vous êtes pas aperçu. Toujours des imaginations, des espérances, & jamais de réalité. Vous n'avez fait que vous préparer à la Royauté pendant toute votre vie, comme je n'ai fait pendant toute la mienne que me préparer au mariage.

LE DUC. Mais comme je crois qu'un mariage effectif pouvoit vous convenir, je vous avoue qu'une véritable Royauté eût été assez de mon goût.

ELI. Les plaisirs ne sont point assez solides pour souffrir qu'on les approfondisse ; il ne faut que les effleurer : ils

ressembler à ces terres marécageuses, sur lesquelles on est obligé de courir légèrement, sans y arrêter jamais le pied.

DIALOGUE IV.

*GUILLAUME DE CABESTAN,
ALBERT-FRÉDÉRIC
DE BRANDEBOURG.*

A. F. DE BRANDEBOURG.

JE vous aime mieux d'avoir été fou aussi-bien que moi. Apprenez-moi un peu l'histoire de votre folie : comment vint-elle ?

G. DE CABESTAN. J'étois un Poëte Provençal, fort estimé dans mon siècle, ce qui ne fit que me porter malheur. Je devins amoureux d'une Dame, que mes Ouvrages rendirent illustre : mais elle prit tant de goût à mes vers, qu'elle craignit que je n'en fisse un jour pour quelqu'autre ; & afin de s'assurer de la fidélité de ma Muse, elle me donna un maudit breuvage, qui me fit tourner

l'esprit, & me mit hors d'état de composer.

A. F. DE BRAN. Combien y a-t-il que vous êtes mort ?

G. DE CA. Il y a peut-être quatre cents ans.

A. F. DE BRAN. Il falloit que les Poëtes fussent bien rares dans votre siècle, puisqu'on les estimoit assez pour les empoisonner de cette manière-là. Je suis fâché que vous ne soyez pas né dans le siècle où j'ai vécu ; vous eussiez pu faire des vers pour toutes sortes de Belles, sans aucune crainte de poison.

G. DE CA. Je le fais. Je ne vois aucun de tous ces beaux-Esprits, qui viennent ici se plaindre d'avoir eu ma destinée. Mais vous, de quelle manière devîntes-vous fou ?

A. F. DE BRAN. D'une manière fort raisonnable. Un Roi l'est devenu pour avoir vu un Spectre dans une forêt ; ce n'étoit pas grand'chose : mais ce que je vis étoit beaucoup plus terrible.

G. DE CA. Eh ! que vîtes-vous ?

A. F. DE BRAN. L'appareil de mes noces. J'épousois Marie-Eléonore de Clèves, & je fis pendant cette grande fête des réflexions sur le mariage, si

judicieuses , que j'en perdis le jugement.

G. DE CA. Aviez-vous dans votre maladie quelques bons intervalles ?

A. F. DE BRAN. Oui.

G. DE CA. Tant pis : & moi je fus encore plus malheureux ; l'esprit me revint tout-à-fait.

A. F. DE BRAN. Je n'eusse jamais cru que ce fût-là un malheur ?

G. DE CA. Quand on est fou, il faut l'être entièrement, & ne cesser jamais de l'être. Ces alternatives de raison & de folie n'appartiennent qu'à ces petits fous qui ne le sont que par accident, & dont le nombre n'est nullement considérable. Mais voyez ceux que la nature produit tous les jours dans son cours ordinaire, & dont le monde est peuplé ; ils sont toujours également fous, & ils ne se guérissent jamais.

A. F. DE BRAN. Pour moi, je me ferois figuré que le moins qu'on pouvoit être fou, c'étoit toujours le mieux.

G. DE CA. Ah ! vous ne savez donc pas à quoi sert la folie ? Elle sert à empêcher qu'on ne se connoisse : car la vue de soi-même est bien triste ; & comme il n'est jamais temps de se connoître, il ne faut pas que la folie aban-

donne les hommes un seul moment.

A. F. DE BRAN. Vous avez beau dire ; vous ne me persuaderez point qu'il y ait d'autres fous , que ceux qui le sont comme nous l'avons été tous deux. Tout le reste des hommes a de la raison ; autrement ce ne seroit rien perdre que de perdre l'esprit , & on ne distingueroit point les frénétiques d'avec les gens de bon sens.

G. DE CA. Les frénétiques sont seulement des fous d'un autre genre. Les folies de tous les hommes étant de même nature , elles se sont si aisément ajustées ensemble , qu'elles ont servi à faire les plus forts liens de la société humaine ; témoin ce desir d'immortalité , cette fausse gloire , & beaucoup d'autres principes , sur quoi roule tout ce qui se fait dans le monde : & l'on n'appelle plus fous , que de certains fous qui sont , pour ainsi dire , hors d'œuvre , & dont la folie n'a pu s'accorder avec celles de tous les autres , ni entrer dans le commerce ordinaire de la vie.

A. F. DE BRAN. Les frénétiques sont si fous , que le plus souvent ils se traitent de fous les uns les autres ; mais les autres hommes se traitent de personnes sages.

G. DE CA. Ah ! que dites-vous ? Tous les hommes s'entre-montrent au doigt , & cet ordre est fort judicieusement établi par la Nature. Le Solitaire se moque du Courtisan ; mais en récompense il ne le va point troubler à la Cour : le Courtisan se moque du Solitaire ; mais il le laisse en repos dans sa retraite. S'il y avoit quelque parti qui fût reconnu pour le seul parti raisonnable ; tout le monde voudroit l'embrasser , & il y auroit trop de presse ; il vaut mieux qu'on se divise en plusieurs petites troupes , qui ne s'entr'embarrassent point , parce que les unes rient de ce que les autres font.

A. F. DE BRAN. Tout mort que vous êtes , je vous trouve bien fou avec vos raisonnemens ; vous n'êtes pas encore bien guéri du breuvage qu'on vous donna.

G. DE CA. Et voilà l'idée qu'il faut qu'un fou conçoive toujours d'un autre. La vraie sagesse distingueroit trop ceux qui la posséderoient ; mais l'opinion de sagesse égale tous les hommes , & ne les satisfait pas moins.



D I A L O G U E V.

AGNÈS SOREL, ROXELANE.

A. S O R E L.

A Vous dire le vrai, je ne comprends point votre galanterie Turque. Les Bellès du Serrail ont un Amant qui n'a qu'à dire ; *je le veux* : elles ne goûtent jamais le plaisir de la résistance , & elles ne lui fournissent jamais le plaisir de la victoire ; c'est-à-dire que tous les agrémens de l'amour sont perdus pour les Sultans & pour leurs Sultanes.

ROXELANE. Que voulez-vous ? Les Empereurs Turcs , qui sont extrêmement jaloux de leur autorité, ont négligé, par des raisons de politique, ces douceurs de l'amour si raffinées. Ils ont craint que les Belles, qui ne dépendroient pas absolument d'eux, n'usurpassent trop de pouvoir sur leur esprit, & ne se mélassent trop des affaires.

A. So. Hé bien, que savent-ils si ce feroit un malheur ? L'amour est quelquefois bon à bien des choses ; & moi
qui

qui vous parle, si je n'avois été Maîtresse d'un Roi de France, & si je n'avois eu beaucoup d'empire sur lui, je ne fais où en seroit la France à l'heure qu'il est. Avez-vous oui-dire combien nos affaires étoient désespérées sous Charles VII, & en quel état se trouvoit réduit tout le Royaume, dont les Anglois étoient presque entièrement les maîtres ?

Ro. Oui ; comme cette histoire a fait grand bruit, je fais qu'une certaine Pucelle sauva la France. C'est donc vous qui étiez cette Pucelle là ? Et comment étiez-vous en même temps Maîtresse du Roi ?

A. So. Vous vous trompez : je n'ai rien de commun avec la Pucelle dont on vous a parlé. Le Roi, dont j'étois aimée, vouloit abandonner son Royaume aux usurpateurs étrangers, & s'aller cacher dans un pays de montagnes, où je n'eusse pas été trop aise de le suivre. Je m'avisai d'un stratagème pour le détourner de ce dessein. Je fis venir un Astrologue, avec qui je m'entendois secrètement ; & après qu'il eut fait semblant de bien étudier ma nativité, il me dit un jour, en présence de Charles VII, que tous les Astres étoient trompeurs, ou que j'inspirerois une

longue passion à un grand Roi. Aussitôt je dis à Charles : *Vous ne trouverez donc pas mauvais , Sire , que je passe à la Cour d'Angleterre : car vous ne voulez plus être Roi ; & il n'y a pas assez de temps que vous m'aimiez pour avoir rempli ma destinée.* La crainte qu'il eut de me perdre lui fit prendre la résolution d'être Roi de France, & il commença dès-lors à se rétablir. Voyez combien la France est obligée à l'amour, & combien ce Royaume doit être galant, quand ce ne seroit que par reconnoissance.

Ro. Il est vrai, mais j'en reviens à ma Pucelle. Qu'a-t-elle donc fait ? L'Histoire se seroit-elle assez trompée, pour attribuer à une jeune Payfanne, pucelle, ce qui appartenoit à une Dame de la Cour, Maîtresse du Roi.

A. So. Quand l'Histoire se seroit trompée jusqu'à ce point, ce ne seroit pas une si grande merveille. Cependant il est sûr que la Pucelle anima beaucoup les Soldats : mais moi, j'avois auparavant animé le Roi. Elle fut d'un grand secours à ce Prince, qu'elle trouva ayant les armes à la main contre les Anglois ; mais sans moi, elle ne l'eût pas trouvé en cet état. Enfin vous ne douterez plus de la part que j'ai dans cette

grande affaire, quand vous faurez le témoignage qu'un des Successeurs * de Charles VII a rendu en ma faveur dans ce quatrain.

*Gentille Agnès, plus d'honneur en mérite;
La cause étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un Cloître ouvrir;
Close Nonnain, ou bien dévot Hermite.*

Qu'en dites-vous, Roxelane ? Vous m'avouerez que si j'eusse été une Sultane comme vous, & que je n'eusse pas eu droit de faire à Charles VII la menace que je lui fis, il étoit perdu.

Ro. J'admire la vanité que vous tirez de cette petite action. Vous n'aviez nulle peine à acquérir beaucoup de pouvoir sur l'esprit d'un Amant, vous qui étiez libre & maîtresse de vous-même; mais moi, toute Esclave que j'étois, je ne laissai pas de m'affervir le Sultan. Vous avez fait Charles VII Roi, presque malgré lui; & moi, de Soliman, j'en fis mon époux, malgré qu'il en eût.

* François I^{er}.

A. SO. Hé quoi ! on dit que les Sultans n'épousent jamais ?

RO. J'en conviens ; cependant je me mis en tête d'épouser Soliman , quoique je ne pusse l'amener au mariage par l'espérance d'un bonheur qu'il n'eût pas encore obtenu. Vous allez entendre un stratagème plus fin que le vôtre. Je commençai à bâtir des Temples & à faire beaucoup d'autres actions pieuses ; après quoi je fis paroître une mélancolie profonde. Le Sultan m'en demanda la cause mille & mille fois ; & quand j'eus fait toutes les façons nécessaires , je lui dis que le sujet de mon chagrin étoit que toutes mes bonnes actions , à ce que m'avoient dit nos Docteurs , ne me servoient de rien ; & que comme j'étois Esclave , je ne travaillois que pour Soliman mon Seigneur. Aussi-tôt Soliman m'affranchit , afin que le mérite de mes bonnes actions tombât sur moi même : mais quand il voulut vivre avec moi comme à l'ordinaire , & me traiter en Sultane du Serrail , je lui marquai beaucoup de surprise , & lui représentai avec un grand sérieux qu'il n'avoit nul droit sur la personne d'une femme libre. Soliman avoit la conscience délicate ; il alla

consulter ce cas à un Docteur de la Loi, avec qui j'avois intelligence. Sa réponse fut, que le Sultan se gardât bien de prendre rien sur moi, qui n'étois plus son Esclave, & que s'il ne m'épousoit, je ne pouvois être à lui. Alors le voilà plus amoureux que jamais. Il n'avoit qu'un seul parti à prendre, mais un parti fort extraordinaire & même dangereux, à cause de la nouveauté; cependant il le prit & m'épousa.

A. So. J'avoue qu'il est beau d'assujettir ceux qui se précautionnent tant contre notre pouvoir.

Ro. Les hommes ont beau faire; quand on les prend par les passions, on les mène où l'on veut. Qu'on me fasse revivre, & qu'on me donne l'homme du monde le plus impérieux, je ferai de lui tout ce qu'il me plaira, pourvu que j'aie beaucoup d'esprit, assez de beauté, & peu d'amour.



D I A L O G U E VI.

*JEANNE 1^{re}. DE NAPLES;
ANSELME.*

J. D E N A P L E S.

QUOI ! ne pouvez-vous pas me faire quelque prédiction ? Vous n'avez pas oublié toute l'Astrologie que vous saviez autrefois ?

ANSELME. Et comment la mettre en pratique ? nous n'avons point ici de Ciel ni d'Etoiles.

J. DE NA. Il n'importe. Je vous dispense d'observer les règles si exactement.

AN. Il seroit plaisant qu'un Mort fit des prédictions. Mais encore , sur quoi voudriez-vous que j'en fisse ?

J. DE NA. Sur moi , sur ce qui me regarde.

AN. Bon ! Vous êtes morte , & vous le serez toujours ; voilà tout ce que j'ai à vous prédire. Est-ce que notre condition ou nos affaires peuvent changer ?

J. DE NA. Non ; mais aussi c'est ce qui m'ennuie cruellement : & quoique je sache qu'il ne m'arrivera rien , si vous vouliez pourtant me prédire quelque chose , cela ne laisseroit pas de m'occuper. Vous ne sauriez croire combien il est triste de n'envisager aucun avenir. Une petite prédiction, je vous en prie , telle qu'il vous plaira.

AN. On croiroit , à voir votre inquiétude, que vous seriez encore vivante. C'est ainsi qu'on est fait là-haut. On n'y sauroit être en patience ce qu'on est ; on anticipe toujours sur ce qu'on fera : mais ici il faut que l'on soit plus sage.

J. DE NA. Ah ! les hommes n'ont-ils pas raison d'en user comme ils font ? Le présent n'est qu'un instant , & ce seroit grand' pitié qu'ils fussent réduits à borner-là toutes leurs vues. Ne vaut-il pas mieux qu'ils les étendent le plus qu'il leur est possible , & qu'ils gagnent quelque chose sur l'avenir ? C'est toujours autant dont ils se mettent en possession par avance.

AN. Mais aussi ils empruntent tellement sur l'avenir par leurs imaginations & par leurs espérances , que quand il est enfin présent , ils trouvent qu'il est tout

épuisé , & ils ne s'en accommodent plus. Cependant ils ne se défont point de leur impatience , ni de leur inquiétude : le grand leurre des hommes , c'est toujours l'avenir ; & nous autres Astrologues , nous le savons mieux que personne. Nous leur disons hardiment qu'il y a des Signes froids & des Signes chauds ; qu'il y en a de mâles & de femelles ; qu'il y a des Planètes bonnes & mauvaises , & d'autres qui ne sont ni bonnes ni mauvaises d'elles mêmes , mais qui prennent l'un ou l'autre caractère , selon la compagnie où elles se trouvent : & toutes ces fadaïses sont fort bien reçues , parce qu'on croit qu'elles mènent à la connoissance de l'avenir.

J. DE NA. Quoi ! n'y mènent-elles pas en effet ? Je trouve bon que vous , qui avez été mon Astrologue , vous me disiez du mal de l'Astrologie !

AN. Ecoutez , un Mort ne voudroit pas mentir. Franchement , je vous trompois avec cette Astrologie que vous estimez tant.

J. DE NA. Oh ! je ne vous en crois pas vous-même. Comment m'eussiez-vous prédit que je devois me marier quatre fois ? Y avoit-il la moindre apparence

parence qu'une personne un peu raisonnable s'engageât quatre fois de suite dans le mariage? Il falloit bien que vous eussiez lu cela dans les Cieux.

AN. Je les consultai beaucoup moins que vos inclinations : mais après tout , quelques Prophéties qui réussissent ne prouvent rien. Voulez-vous que je vous mène à un Mort qui vous contera une histoire assez plaisante? Il étoit Astrologue, & ne croyoit non plus que moi à l'Astrologie. Cependant , pour essayer s'il y avoit quelque chose de sûr dans son art , il mit un jour tous ses soins à bien observer les règles , & prédit à quelqu'un des événemens particuliers , plus difficiles à deviner que vos quatre mariages. Tout ce qu'il avoit prédit arriva. Il ne fut jamais plus étonné. Il alla revoir aussi-tôt tous les calculs astronomiques , qui avoient été le fondement de ses prédictions. Savez-vous ce qu'il trouva ? Il s'étoit trompé ; & si ses supputations eussent été bien faites , il auroit prédit tout le contraire de ce qu'il avoit prédit.

J. DE NA. Si je croyois que cette histoire fût vraie, je serois bien fâchée qu'on ne la fût pas dans le monde , pour se détromper des Astrologues.

AN. On fait bien d'autres histoires à leur désavantage, & leur métier ne laisse pas d'être toujours bon. On ne se défabusera jamais de tout ce qui regarde l'avenir ; il a un charme trop puissant. Les hommes, par exemple, sacrifient tout ce qu'ils ont à une espérance ; & tout ce qu'ils avoient, & ce qu'ils viennent d'acquérir, ils le sacrifient encore à une autre espérance : & il semble que ce soit là un ordre malicieux établi dans la Nature, pour leur ôter toujours d'entre les mains ce qu'ils tiennent. On ne se soucie guère d'être heureux dans le moment où l'on est : on remet à l'être dans un temps qui viendra, comme si ce temps qui viendra devoit être autrement fait que celui qui est déjà venu.

J. DE NA. Non, il n'est pas fait autrement, mais il est bon qu'on se l'imagine.

AN. Et que produit cette belle opinion ? Je fais une petite fable qui vous le dira bien. Je l'ai apprise autrefois à la Cour d'Amour *, qui se tenoit dans votre Comté de Provence. Un homme avoit soif, & étoit assis sur le bord d'une fontaine : il ne vouloit point boire de l'eau qui couloit devant lui, parce qu'il

* C'étoit une espèce d'Académie.

espéroit qu'au bout de quelque temps il en alloit venir une meilleure. Ce temps étant passé : *Voici encore la même eau*, disoit-il; *ce n'est point celle-là dont je veux boire ; j'aime mieux attendre encore un peu.* Enfin , comme l'eau étoit toujours la même , il attendit si bien , que la source vint à tarir , & il ne but point.

J. DE NA. Il m'en est arrivé autant , & je crois que de tous les Morts qui sont ici , il n'y en a pas un à qui la vie n'ait manqué , avant qu'il en eût fait l'usage qu'il en vouloit faire. Mais qu'importe; je compte pour beaucoup le plaisir de prévoir , d'espérer , de craindre même , & d'avoir un avenir devant soi. Un Sage , selon vous , seroit comme nous autres Morts , pour qui le présent & l'avenir sont parfaitement semblables ; & ce Sage par conséquent s'ennuieroit autant que je fais.

AN. Hélas ! c'est une plaisante condition que celle de l'homme , si elle est telle que vous le croyez. Il est né pour aspirer à tout , & pour ne jouir de rien , pour marcher toujours , & pour n'arriver nulle part.





DIALOGUES

D E S

MORTS ANCIENS.

DIALOGUE I^{er}.

*HÉROSTRATE, DÉMÉTRIUS;
D E P H A L E R E .*

HÉROSTRATE.

TROIS cents soixante Statues élevées dans Athènes à votre honneur ! C'est beaucoup.

DÉMÉTRIUS. Je m'étois faisi du Gouvernement; & après cela, il étoit assez aisé d'obtenir du Peuple des Statues.

HÉ. Vous étiez bien content de vous être ainsi multiplié vous-même trois

cents soixante fois, & de ne rencontrer que vous dans toute une Ville?

DÉ. Je l'avoue ; mais , hélas ! cette joie ne fut pas de longue durée. La face des affaires changea. Du jour au lendemain , il ne resta pas une seule de mes Statues : on les abattit ; on les brisa.

HÉ. Voilà un terrible revers ! Et qui fut celui qui fit cette belle expédition ?

DÉ. Ce fut Démétrius Poliorcete , fils d'Antigonus.

HÉ. Démétrius Poliorcete ! J'aurois bien voulu être en sa place. Il y avoit beaucoup de plaisir à abattre un si grand nombre de Statues faites pour un même homme.

DÉ. Un pareil souhait n'est digne que de celui qui a brûlé le Temple d'Ephèse. Vous conservez encore votre ancien caractère.

HÉ. On m'a bien reproché cet embrasement du Temple d'Ephèse ; toute la Grèce en a fait beaucoup de bruit : mais en vérité cela est pitoyable ; on ne juge guère sainement des choses.

DÉ. Je suis d'avis que vous vous plaigniez de l'injustice qu'on vous a faite de détester une si belle action , &

de la loi par laquelle les Ephésiens défendirent que l'on prononçât jamais le nom d'Hérostrate.

HÉ. Je n'ai pas du moins sujet de me plaindre de l'effet de cette loi ; car les Ephésiens furent de bonnes gens, qui ne s'apperçurent pas que défendre de prononcer un nom , c'étoit l'immortaliser. Mais leur loi même, sur quoi étoit-elle fondée ? J'avois une envie démesurée de faire parler de moi, & je brûlai leur Temple. Ne devoient-ils pas se tenir bienheureux que mon ambition ne leur coûtât pas davantage ? On ne les en pouvoit quitter à meilleur marché. Un autre auroit peut-être ruiné toute la Ville & tout leur Etat.

DÉ. On diroit, à vous entendre, que vous étiez en droit de ne rien épargner pour faire parler de vous, & que l'on doit compter pour des grâces tous les maux que vous n'avez pas faits.

HÉ. Il est facile de vous prouver le droit que j'avois de brûler le Temple d'Ephèse. Pourquoi l'avoit-on bâti avec tant d'art & de magnificence ? Le dessein de l'Architecte n'étoit-il pas de faire revivre son nom ?

DÉ. Apparemment.

HÉ. Hé bien , ce fut pour faire vivre aussi mon nom, que je brûlai ce Temple.

DÉ. Le beau raisonnement ! Vous est-il permis de ruiner pour votre gloire les ouvrages d'un autre ?

HÉ. Oui ; la vanité qui avoit élevé ce Temple par les mains d'un autre , l'a pu ruiner par les miennes : elle a un droit légitime sur tous les ouvrages des hommes ; elle les a faits , & elle les peut détruire. Les plus grands Etats même n'ont pas sujet de se plaindre qu'elle les renverse , quand elle y trouve son compte ; ils ne pourroient pas prouver une origine indépendante d'elle. Un Roi , qui , pour honorer les funérailles d'un cheval , feroit raser la Ville de Bucephalie , lui feroit-il une injustice ? Je ne le crois pas : car on ne s'avisa de bâtir cette Ville que pour assurer la mémoire de Bucephale , & par conséquent , elle est affectée à l'honneur des chevaux.

DÉ. Selon vous , rien ne seroit en sûreté. Je ne fais si les hommes même y seroient.

HÉ. La vanité se joue de leurs vies ;

ainsi que de tout le reste. Un père laisse le plus d'enfans qu'il peut , afin de perpétuer son nom. Un Conquérant , afin de perpétuer le sien , extermine le plus d'hommes qu'il lui est possible.

DÉ. Je ne m'étonne pas que vous employiez toutes sortes de raisons pour soutenir le parti des destructeurs : mais enfin , si c'est un moyen d'établir sa gloire , que d'abattre les monumens de la gloire d'autrui , du moins il n'y a pas de moyen moins noble que celui-là.

HÉ. Je ne fais s'il est moins noble que les autres ; mais je fais qu'il est nécessaire qu'il se trouve des gens qui le prennent.

DÉ. Nécessaire !

HÉ. Assurément. La terre ressemble à de grandes tablettes où chacun veut écrire son nom. Quand ces tablettes sont pleines , il faut bien effacer les noms qui y sont déjà écrits , pour y en mettre de nouveaux. Que seroit-ce , si tous les monumens des anciens subsistoient ? les modernes n'auroient pas où placer les leurs. Pouviez-vous espérer que trois cents soixante Statues fussent long-temps sur pied ? Ne voyez-vous pas bien que votre gloire tenoit trop de place ?

DÉ. Ce fut une plaisante vengeance que celle que Démétrius Poliorcete exerça sur mes Statues. Puisqu'elles étoient une fois élevées dans toute la Ville d'Athènes, ne valoit-il pas autant les y laisser?

HÉ. Oui; mais avant qu'elles fussent élevées, ne valoit-il pas autant ne les point élever? Ce sont les passions qui font & qui défont tout. Si la raison dominoit sur la terre, il ne s'y passeroit rien. On dit que les Pilotes craignent au dernier point ces mers pacifiques où l'on ne peut naviger, & qu'ils veulent du vent, au hasard d'avoir des tempêtes. Les passions font chez les hommes des vents qui sont nécessaires pour mettre tout en mouvement, quoiqu'ils causent souvent des orages.



D I A L O G U E II.

CALLIRHÉE , PAULINE.

P A U L I N E.

P OUR moi , je tiens qu'une femme est en péril , dès qu'elle est aimée avec ardeur. De quoi un Amant passionné ne s'avise-t-il pas , pour arriver à ses fins ? J'avois long-temps résisté à Mundus , qui étoit un jeune Romain fort bien fait ; mais enfin , il remporta la victoire par un stratagème. J'étois fort dévote au Dieu Anubis. Un jour une Prêtresse de ce Dieu me vint dire de sa part qu'il étoit amoureux de moi , & qu'il me demandoit un rendez-vous dans son Temple. Maîtresse d'Anubis ! figurez-vous quel honneur. Je ne manquai pas au rendez-vous ; j'y fus reçue avec beaucoup de marques de tendresse : mais à vous dire la vérité , cet Anubis , c'étoit Mundus. Voyez si je pouvois m'en défendre. On dit bien que des femmes se sont rendues à des Dieux déguisés en hommes , & quelquefois

en bêtes ; à plus forte raison devratt-on se rendre à des hommes déguisés en Dieu.

CALLIRHÉE. En vérité, les hommes sont bien remplis d'avarice. J'en parle par expérience, & il m'est arrivé presque la même aventure qu'à vous. J'étois une fille de la Troade, & sur le point de me marier ; j'allois, selon la coutume du pays, accompagnée d'un grand nombre de personnes, & fort parée, offrir ma virginité au Fleuve Scamandre. Après que je lui eus fait mon compliment, voici Scamandre qui sort d'entre les roseaux, & qui me prend au mot. Je me crus fort honorée, & peut-être n'y eut-il pas jusqu'à mon Fiancé qui ne le crût aussi. Tout le monde se tint dans un silence respectueux. Mes Compagnes envioient secrètement ma félicité, & Scamandre se retira dans ses roseaux quand il voulut. Mais combien fus-je étonnée un jour que je rencontrais ce Scamandre qui se promenoit dans une petite Ville de la Troade, & que j'appris que c'étoit un Capitaine Athénien qui avoit sa flotte sur cette côte-là !

PAU. Quoi, vous l'aviez donc pris pour le vrai Scamandre ?

CAL. Sans doute.

PAU. Et étoit-ce la mode en votre pays que le Fleuve acceptât les offres que les filles à marier venoient lui faire?

CAL. Non ; & peut-être s'il eût eu coutume de les accepter, on ne les lui eût pas faites. Il se contentoit des honnêtetés qu'on avoit pour lui, & n'en abusoit pas.

PAU. Vous deviez donc bien avoir le Scamandre pour suspect?

CAL. Pourquoi? Une jeune fille ne pouvoit-elle pas croire que toutes les autres n'avoient pas eu assez de beauté pour plaire au Dieu, ou qu'elles ne lui avoient fait que de fausses offres, auxquelles il n'avoit pas daigné répondre? Les femmes se flattent si aisément! Mais vous, qui ne voulez pas que j'aie été la dupe du Scamandre, vous l'avez bien été d'Anubis.

PAU. Non pas tout à-fait. Je me doutois un peu qu'Anubis pouvoit être un simple mortel.

CAL. Et vous l'allâtes trouver? cela n'est pas excusable.

PAU. Que voulez-vous? J'entendois dire à tous les Sages, que si l'on n'aidoit soi même à se tromper, on ne goûteroit guère de plaisirs.

CAL. Bon , aider à se tromper ! Ils ne l'entendoient pas apparemment dans ce sens-là. Ils vouloient dire que les choses du monde les plus agréables sont dans le fond si minces , qu'elles ne toucheroient pas beaucoup , si l'on y faisoit une réflexion un peu sérieuse. Les plaisirs ne sont pas faits pour être examinés à la rigueur , & on est tous les jours réduit à leur passer bien des choses sur lesquelles il ne seroit pas à propos de se rendre difficile. C'est-là ce que vos Sages. . . .

PAU. C'est aussi ce que je veux dire. Si je me fusse rendue difficile avec Anubis , j'eusse bien trouvé que ce n'étoit pas un Dieu ; mais je lui passai sa Divinité , sans vouloir l'examiner trop curieusement. Et où est l'Amant dont on souffriroit la tendresse , s'il falloit qu'il essuyât un examen de notre raison ?

CAL. La mienne n'étoit pas si rigoureuse. Il se pouvoit trouver tel Amant qu'elle eût consenti que j'aimasse ; & enfin il est plus aisé de se croire aimée d'un homme sincère & fidèle , que d'un Dieu.

PAU. De bonne foi , c'est presque la même chose. J'eusse été aussi-tôt persuadée de la fidélité & de la constance de Mundus , que de sa Divinité.

CAL. Ah ! il n'y a rien de plus outré que ce que vous dites. Si l'on croit que des Dieux aient aimé , du moins on ne peut pas croire que cela soit arrivé souvent ; mais on a vu souvent des Amans fidèles qui n'ont point partagé leur cœur , & qui ont sacrifié tout à leurs Maîtresses.

PAU. Si vous prenez pour de vraies marques de fidélité les soins, les empressemens, des sacrifices, une préférence entière, j'avoue qu'il se trouvera assez d'Amans fidèles ; mais ce n'est pas ainsi que je compte. J'ôte du nombre de ces Amans tous ceux dont la passion n'a pu être assez longue pour avoir le loisir de s'éteindre d'elle-même , ou assez heureuse pour en avoir sujet. Il ne me reste que ceux qui ont tenu bon contre le temps & contre les faveurs, & ils sont à-peu-près en même quantité que les Dieux qui ont aimé des Mortelles.

CAL. Encore faut-il qu'il se trouve de la fidélité , même selon cette idée. Car , qu'on aille dire à une femme qu'on est un Dieu épris de son mérite, elle n'en croira rien ; qu'on lui jure d'être fidèle, elle le croira. Pourquoi cette différence ? C'est qu'il y a des exemples

de l'un, & qu'il n'y en a pas de l'autre.

PAU. Pour les exemples, je tiens la chose égale; mais ce qui fait qu'on ne donne pas dans l'erreur de prendre un homme pour un Dieu, c'est que cette erreur-là n'est pas soutenue par le cœur. On ne croit pas qu'un Amant soit une Divinité, parce qu'on ne le souhaite pas; mais on souhaite qu'il soit fidèle, & on croit qu'il l'est.

CAL. Vous vous moquez. Quoi! toutes les femmes prendroient leurs Amans pour des Dieux, si elles souhaitoient qu'ils le fussent?

PAU. Je n'en doute presque pas. Si cette erreur étoit nécessaire pour l'amour, la nature auroit disposé notre cœur à nous l'inspirer. Le cœur est la source de toutes les erreurs dont nous avons besoin; il ne nous refuse rien dans cette matière-là.



D I A L O G U E I I I.

*C A N D A U L E , G I G É S.**C A N D A U L E.*

P L U S j'y pense , & plus je trouve qu'il n'étoit point nécessaire que vous me fîfiez mourir.

G I G É S. Que pouvois-je faire ? Le lendemain que vous m'eûtes fait voir les beautés cachées de la Reine, elle m'envoya querir, me dit qu'elle s'étoit apperçue que vous m'aviez fait entrer le soir dans sa chambre , & me fit, sur l'offense qu'avoit reçue sa pudeur, un très-beau discours, dont la conclusion étoit qu'il falloit me résoudre à mourir, ou à vous tuer, & à l'épouser en même temps; car, à ce qu'elle prétendoit, il étoit de son honneur, ou que je possédasse ce que j'avois vu, ou que je ne pusse jamais me vanter de l'avoir vu. J'entendis bien ce que tout cela vouloit dire. L'outrage n'étoit pas si grand, que la Reine n'eût bien pû le dissimuler; & son honneur pouvoit vous laisser vivre,

vre , si elle eût voulu : mais franchement elle étoit dégoûtée de vous , & elle fut ravie d'avoir un prétexte de gloire pour se défaire de son mari. Vous jugez bien que dans l'alternative qu'elle me proposoit , je n'avois qu'un parti à prendre.

CAN. Je crains fort que vous n'eussiez pris plus de goût pour elle, qu'elle n'avoit de dégoût pour moi. Ah ! que j'eus tort de ne pas prévoir l'effet que sa beauté feroit sur vous, & de vous prendre pour un trop honnête homme !

GI. Reprochez-vous plutôt d'avoir été si sensible au plaisir d'être le mari d'une femme bien faite , que vous ne pûtes vous en taire.

CAN. Je me reprocherois la chose du monde la plus naturelle. On ne sauroit cacher sa joie dans un extrême bonheur.

GI. Cela feroit pardonnable , si c'étoit un bonheur d'amant ; mais le vôtre étoit un bonheur de mari. On peut être indiscret pour une maîtresse ; mais pour une femme ! Et que croiroit-on du mariage , si l'on en jugeoit par ce que vous fîtes ? On s'imagineroit qu'il n'y a rien de plus délicieux :

CAN. Mais sérieusement , pensez-vous qu'on puisse être content d'un bonheur

qu'on possède sans témoins? Les plus braves veulent être regardés pour être braves , & les gens heureux veulent être aussi regardés pour être parfaitement heureux. Que fais-je même, s'ils ne se résoudroient pas à l'être moins , pour le paroître davantage ? Il est toujours sûr qu'on ne fait point de montre de sa félicité, sans faire aux autres une espèce d'insulte dont on se sent satisfait.

GR. Il seroit fort aisé , selon vous , de se venger de cette insulte. Il ne faudroit que fermer les yeux , & refuser aux gens ces regards , ou , si vous voulez , ces sentimens de jalousie qui font partie de leur bonheur.

CAN. J'en conviens. J'entendois l'autre jour conter à un Mort , qui avoit été Roi de Perse , qu'on le menoit captif & chargé de chaînes dans la Ville capitale d'un grand Empire. L'Empereur victorieux , environné de toute sa Cour , étoit assis sur un Trône magnifique & fort élevé ; tout le Peuple remplissoit une grande place qu'on avoit ornée avec beaucoup de soin. Jamais spectacle ne fut plus pompeux. Quand ce Roi parut , après une longue marche de Prisonniers & de dépouilles , il s'arrêta vis-à-vis de l'Empereur , & s'é-

cria d'un air gai : *Sottise, sottise, & toutes choses sottise*. Il disoit que ces seuls mots avoient gâté à l'Empereur tout son triomphe ; & je le conçois si bien, que je crois que je n'eusse pas voulu triompher à ce prix-là du plus cruel & du plus redoutable de mes ennemis.

GI. Vous n'eussiez donc plus aimé la Reine, si je ne l'eusse pas trouvée belle ; & si en la voyant, je me fusse écrié : *Sottise, sottise* ?

CAN. J'avoue que ma vanité de mari en eût été blessée. Jugez sur ce pied-là combien l'amour d'une femme aimable doit flatter sensiblement, & combien la discrétion doit être une vertu difficile.

GI. Ecoutez : tout mort que je suis, je ne veux dire cela à un Mort qu'à l'oreille ; il n'y a pas tant de vanité à tirer de l'amour d'une Maîtresse. La Nature a si bien établi le commerce de l'amour, qu'elle n'a pas laissé beaucoup de choses à faire au mérite. Il n'y a point de cœur à qui elle n'ait destiné quelqu'autre cœur ; elle n'a pas pris soin d'assortir toujours ensemble toutes les personnes dignes d'estime : cela est fort mêlé ; & l'expérience ne fait que trop voir que le choix d'une femme aimable ne prouve rien, ou presque rien en faveur de ce-

lui sur qui il tombe. Il me semble que ces raisons-là devroient faire des Amans discrets.

CAN. Je vous déclare que les femmes ne voudroient point d'une indiscretion de cette espèce, qui ne seroit fondée que sur ce qu'on ne se feroit pas un grand honneur de leur amour.

GI. Ne suffit il pas de s'en faire un plaisir extrême? La tendresse profitera de ce que j'ôterai à la vanité.

CAN. Non, elles n'accepteroient pas ce parti.

GI. Mais songez que l'honneur gâte tout cet amour, dès qu'il y entre. D'abord, c'est l'honneur des femmes qui est contraire aux intérêts des Amans; & puis, du débris de cet honneur-là, les Amans s'en composent un autre, qui est fort contraire aux intérêts des femmes. Voilà ce que c'est que d'avoir mis l'honneur d'une partie dont il ne devoit point être.



DIALOGUE IV.

HÉLÈNE, FULVIE.

HÉLÈNE.

IL faut que je sache de vous, Fulvie, une chose qu'Auguste m'a dite depuis peu. Est-il vrai que vous conçûtes pour lui quelque inclination; mais que comme il n'y répondit pas, vous excitâtes votre mari Marc-Antoine à lui faire la guerre?

FULVIE. Rien n'est plus vrai, ma chère Hélène; car parmi nous autres Mortes, cet aveu ne tire pas à conséquence. Marc-Antoine étoit fou de la Comédienne Cithéride, & j'eusse bien voulu me venger de lui, en me faisant aimer d'Auguste; mais Auguste étoit difficile en Maîtresse: il ne me trouva ni assez jeune, ni assez belle; & quoique je lui fisse entendre qu'il s'embarquoit dans la guerre civile, faute d'avoir quelques soins pour moi, il me fut impossible d'en tirer aucune complaisance. Je vous dirai même, si vous voulez, des vers qu'il fit sur ce sujet, &

qui ne sont pas trop à mon honneur :
les voici.

*Parce qu'Antoine est charmé de Glaphire
(c'est ainsi qu'il appelle Cithéride),
Fulvie à ses beaux yeux me veut assujettir.
Antoine est infidèle. Hé bien donc, est-ce à
dire*

Que des fautes d'Antoine on me fera pâtir ?

Qui, moi, que je serve Fulvie ?

Suffit-il qu'elle en ait envie ?

A ce compte, on verroit se retirer vers moi

Mille épouses mal satisfaites.

*Aime-moi, me dit-elle, ou combattons : mais
quoi ?*

*Elle est bien laide ! Allons, sonnez,
trompettes.*

HÉ. Nous avons donc causé, vous
& moi, les deux plus grandes guerres
qui aient peut-être jamais été : vous
celle d'Antoine & d'Auguste, & moi
celle de Troyes ?

FUL. Mais il y a cette différence,
que vous avez causé la guerre de Troyes
par votre beauté, & moi celle d'Au-
guste & d'Antoine par ma laideur.

HÉ. En récompense , vous avez un autre avantage sur moi ; c'est que votre guerre est beaucoup plus plaisante que la mienne. Mon mari se venge de l'affront qu'on lui a fait en m'aimant , ce qui est assez naturel ; & le vôtre vous venge de l'affront qu'on vous a fait en ne vous aimant pas , ce qui n'est pas trop ordinaire aux maris.

FUL. Oui ; mais Antoine ne savoit pas qu'il faisoit la guerre pour moi , & Ménélas savoit bien que c'étoit pour vous qu'il la faisoit. C'est-là un point qu'on ne sauroit lui pardonner ; car au lieu que Ménélas , suivi de toute la Grèce , assiégea Troyes pendant dix ans , pour vous retirer d'entre les bras de Pâris , n'est-il pas vrai que si Pâris eût voulu absolument vous rendre , Ménélas eût dû soutenir dans Sparte un siège de dix ans pour ne vous pas recevoir ? De bonne foi , je trouve qu'ils avoient tous perdu l'esprit , tant Grecs que Troyens. Les uns étoient fous de vous redemander , & les autres l'étoient encore plus de vous retenir. D'où vient que tant d'honnêtes gens se sacrifioient aux plaisirs d'un jeune homme , qui ne savoit ce qu'il faisoit ? Je ne pouvois m'empêcher de rire , en lisant cet endroit

d'Homère, où, après neuf ans de guerre, & un combat dans lequel on vient tout fraîchement de perdre beaucoup de monde, il s'assemble un Conseil devant le Palais de Priam. Là, Antenor est d'avis que l'on vous rende, & il n'y avoit pas, ce me semble, à balancer : on devoit seulement se repentir de s'être avisé un peu tard de cet expédient. Cependant Pâris témoigne que la proposition lui déplaît; & Priam, qui, à ce que dit Homère, est égal aux Dieux en sagesse, embarrassé de voir son Conseil qui se partage sur une affaire si difficile, & ne sachant quel parti prendre, ordonne que tout le monde aille souper.

HÉ. Du moins la guerre de Troyes avoit cela de bon, qu'on en découvroit aisément tout le ridicule; mais la guerre civile d'Auguste & d'Antoine ne paroïssoit pas ce qu'elle étoit. Lorsqu'on voyoit tant d'Aigles Romaines en campagne, on n'avoit garde de s'imaginer que ce qui les animoit si cruellement les unes contre les autres, c'étoit le refus qu'Auguste vous avoit fait de ses bonnes grâces.

FUL. Ainli vont les choses parmi les hommes : on y voit de grands mouvemens; mais les ressorts en sont d'ordinaire

naire assez ridicules. Il est important , pour l'honneur des événemens les plus considérables , que les causes en soient cachées.

DIALOGUE V.

*PARMENISQUE, THÉOCRITE
DE CHIO.*

THÉOCRITE.

TOUT de bon , ne pouviez - vous plus rire , après que vous eûtes descendu dans l'Antre de Trophonius ?

PARMENISQUE. Non. J'étois d'un sérieux extraordinaire.

THÉO. Si j'eusse su que l'Antre de Trophonius avoit cette vertu , j'eusse bien dû y faire un petit voyage. Je n'ai que trop ri pendant ma vie , & même elle eût été plus longue , si j'eusse moins ri. Une mauvaïseraillerie m'a amené dans le lieu où nous sommes. Le Roi Antigonus étoit borgne. Je l'avois cruellement offensé ; cependant il avoit promis de n'en avoir aucun ressentiment , pourvu que j'allasse me présenter devant lui. On m'y

Tome I.

L

conduisoit presque par force , & mes amis me disoient pour m'encourager : *Allez , ne craignez rien ; votre vie est en sûreté , dès que vous aurez paru aux yeux du Roi.* Ah ! leur répondis-je , *si je ne puis obtenir ma grace , sans paroître à ses yeux , je suis perdu.* Antigonus , qui étoit disposé à me pardonner un crime , ne me put pardonner cette plaisanterie , & il m'en coûta la tête pour avoir raillé hors de propos.

PAR. Je ne fais si je n'eusse point voulu avoir votre talent de railler , même à ce prix-là.

THÉO. Et moi , combien voudrois-je présentement avoir acheté votre sérieux !

PAR. Ah ! vous n'y songez pas. Je pensai mourir du sérieux que vous souhaitez si fort : rien ne me divertissoit plus ; je faisois des efforts pour rire , & je n'en pouvois venir à bout. Je ne jouissois plus de tout ce qu'il y a de ridicule dans le monde ; ce ridicule étoit devenu triste pour moi. Enfin , désespéré d'être si sage , j'allai à Delphes , & je priai instamment le Dieu de m'enseigner un moyen de rire. Il me renvoya en termes ambigus au pouvoir maternel. Je crus qu'il entendoit ma Patrie : j'y retourne ; mais ma Patrie ne put vaincre

mon sérieux. Je commençois à prendre mon parti , comme dans une maladie incurable , lorsque je fis par hasard un voyage à Délos : là , je contemplai avec surprise la magnificence des Temples d'Apollon , & la beauté de ses Statues. Il étoit par-tout en marbre ou en or , & de la main des meilleurs Ouvriers de la Grèce ; mais quand je vins à une Latone de bois , qui étoit très-mal faite , & qui avoit tout l'air d'une vieille , je m'éclatai de rire , par la comparaison des Statues du fils à celle de la mère. Je ne puis vous exprimer assez combien je fus étonné , content , charmé d'avoir ri. J'entendis alors le vrai sens de l'Oracle. Je ne-présentai point d'offrandes à tous ces Apollons d'or ou de marbre ; la Latone de bois eut tous mes dons & tous mes vœux. Je lui fis je ne fais combien de sacrifices , je l'ensumai toute d'encens , & j'eusse élevé un Temple à *Latone qui fait rire* , si j'eusse été en état d'en faire la dépense.

THÉO. Il me semble qu'Apollon pouvoit vous rendre la faculté de rire , sans que ce fût aux dépens de sa mère : vous n'auriez vu que trop d'objets qui étoient

propres à faire le même effet que Latone.

PAR. Quand on est de mauvaise humeur, on trouve que les hommes ne valent pas la peine qu'on en rie; ils sont faits pour être ridicules, & ils le sont, cela n'est pas étonnant: mais une Déesse qui se met à l'être, l'est bien davantage. D'ailleurs, Apollon vouloit apparemment me faire voir que mon sérieux étoit un mal qui ne pouvoit être guéri par tous les remèdes humains, & que j'étois réduit dans un état où j'avois besoin du secours même des Dieux.

THÉO. Cette joie & cette gaieté que vous enviez, est encore un bien plus grand mal. Tout un Peuple en a autrefois été atteint, & en a extrêmement souffert.

PAR. Quoi! il s'est trouvé tout un Peuple trop disposé à la gaieté & à la joie?

THÉO. Oui, c'étoient les Tirinthiens.

PAR. Les heureuses gens!

THÉO. Point du tout. Comme ils ne pouvoient plus prendre leur sérieux sur rien, tout alloit en désordre parmi eux. S'ils s'assembloient sur la place, tous leurs entretiens rouloient sur des

folies, au lieu de rouler sur les affaires publiques ; s'ils recevoient des Ambassadeurs, ils les tournoient en ridicules ; s'ils tenoient le Conseil de Ville, les avis des plus graves Sénateurs n'étoient que des bouffonneries ; & en toutes sortes d'occasions, une parole ou une action raisonnable eût été un prodige chez les Tirinthiens. Ils se sentirent enfin incommodés de cet esprit de plaisanterie, du moins autant que vous l'aviez été de votre tristesse ; & ils allèrent consulter l'Oracle de Delpes, aussi-bien que vous, mais pour une fin bien différente, c'est-à-dire, pour lui demander les moyens de recouvrer un peu de sérieux. L'Oracle répondit que s'ils vouloient sacrifier un taureau à Neptune, sans rire, il seroit désormais en leur pouvoir d'être plus sages. Un sacrifice n'est pas une action si plaisante d'elle-même ; cependant, pour la faire sérieusement, ils y apportèrent bien des préparatifs : ils résolurent de n'y recevoir point de jeunes gens, mais seulement des vieillards, & non pas encore toutes sortes de vieillards, mais seulement ceux qui avoient ou des maladies, ou beaucoup de dettes, ou des femmes bien incommodes. Quand toutes

ces personnes choisies furent sur le bord de la mer , pour immoler la victime , il fut besoin , malgré les femmes , les dettes , les maladies & l'âge , qu'ils composassent leur air , baissassent les yeux à terre , & se mordissent les lèvres : mais par malheur , il se trouva là un enfant qui s'y étoit coulé ; on voulut le chasser , selon l'ordre , & il cria : *Quoi , avez-vous peur que je n'avale votre taureau ?* Cette sottise déconcerta toutes ces gravités contrefaites : on éclata de rire ; le sacrifice fut troublé , & la raison ne revint point aux Tirinthetaiens. Ils eurent grand tort , après que le taureau leur eut manqué , de ne pas songer à cet Antre de Trophonius , qui avoit la vertu de rendre les gens si sérieux , & qui fit un effet si remarquable sur vous.

PAR. A la vérité , je descendis dans l'Antre de Trophonius ; mais l'Antre de Trophonius , qui m'attrista si fort , n'est pas ce qu'on pense.

THÉO. Et qu'est-ce donc ?

PAR. Ce sont les réflexions : j'en avois fait , & je ne riois plus. Si l'Oracle eût ordonné aux Tirinthetaiens d'en faire , ils étoient guéris de leur enjouement.

THÉO. J'avoue que je ne fais pas trop ce que c'est que les réflexions ; mais je

ne puis concevoir pourquoi elles seroient si chagrines. Ne sauroit-on avoir des vues saines, qui ne soient en même temps tristes? N'y a-t-il que l'erreur qui soit gaie, & la raison n'est-elle faite que pour nous tuer?

PAR. Apparemment, l'intention de la Nature n'a pas été qu'on pensât avec beaucoup de raffinement; car elle vend ces sortes de pensées-là bien cher. Vous voulez faire des réflexions, nous dit-elle; prenez-y garde; je m'en vengerai, par la tristesse qu'elles vous causeront.

THÉO. Mais vous ne me dites point pourquoi la Nature ne veut pas qu'on pousse les réflexions jusqu'où elles peuvent aller?

PAR. Elle a mis les hommes au monde pour y vivre; & vivre, c'est ne savoir ce que l'on fait la plupart du temps. Quand nous découvrons le peu d'importance de ce qui nous occupe & de ce qui nous touche, nous arrachons à la Nature son secret: on devient trop sage, & on ne veut plus agir; voilà ce que la Nature ne trouve pas bon.

THÉO. Mais la raison qui vous fait penser mieux que les autres, ne laisse pas de vous condamner à agir comme eux.

PAR. Vous dites vrai. Il y a une raison qui nous met au dessus de tout par les pensées ; il doit y en avoir ensuite une autre , qui nous ramène à tout par les actions : mais à ce compte-là même , ne vaut-il pas presque autant n'avoir point pensé ?

D I A L O G U E VI.

B R U T U S , F A U S T I N E ,

B R U T U S .

Q U O I ! se peut-il que vous 'ayez pris plaisir à faire mille infidélités à l'Empereur Marc-Aurèle , à un mari qui avoit toutes les complaisances imaginables pour vous , & qui étoit sans contredit le meilleur homme de tout l'Empire Romain ?

FAUSTINE. Et se peut-il que vous ayez assassiné Jules-César , qui étoit un Empereur si doux & si modéré ?

BRU. Je voulois épouvanter tous les Usurpateurs par l'exemple de César , que sa douceur & sa modération n'avoient pu mettre en sûreté,

FAU. Et si je vous disois que je vou-
lois effrayer tellement tous les maris ;
que personne n'osât songer à l'être après
l'exemple de Marc-Aurèle , dont la
bonté avoit été si mal payée ?

BRU. C'étoit-là un beau dessein ! Il
faut qu'il y ait des maris ; car qui gou-
verneroit les femmes ? Mais Rome n'a-
voit point besoin d'être gouvernée par
César.

FAU. Qui vous l'a dit ? Rome com-
mençoit à avoir des fantaisies aussi dé-
réglées & des humeurs aussi étranges
que celles qu'on attribue à la plupart
des femmes ; elle ne pouvoit plus se
passer de maître , mais elle ne se plaisoit
pourtant pas à en avoir un. Les fem-
mes sont justement du même caractère :
on doit convenir aussi que les hommes
sont trop jaloux de leur domination ;
ils l'exercent dans le mariage , c'est déjà
un grand article ; mais ils voudroient
même l'exercer en amour. Quand ils
demandent qu'une Maîtresse leur soit
fidelle , fidelle veut dire soumise. L'em-
pire devoit être également partagé en-
tre l'Amant & la Maîtresse ; cependant
il passe toujours de l'un ou de l'autre
côté , & presque toujours du côté de
l'Amant.

BRU. Vous voilà étrangement révoltée contre tous les hommes !

FAU. Je suis Romaine, & j'ai des sentimens Romains sur la liberté.

BRU. Je vous assure qu'à ce compte-là , tout l'Univers est plein de Romaines : mais avouez que les Romains tels que moi sont un peu plus rares.

FAU. Tant mieux qu'ils soient si rares. Je ne crois pas qu'un honnête homme voulût faire ce que vous avez fait , & assassiner son bienfaiteur.

BRU. Je ne crois pas non plus qu'il y eût d'honnêtes femmes qui voulussent imiter votre conduite : pour la mienne , vous ne sauriez disconvenir qu'elle n'ait été assez ferme. Il a fallu bien du courage pour n'être pas touché par l'amitié que César avoit pour moi.

FAU. Croyez-vous qu'il ait fallu moins de courage pour tenir bon contre la douceur & la patience de Marc-Aurèle ? Il regardoit avec indifférence toutes les infidélités que je lui faisois ; il ne me vouloit pas faire l'honneur d'être jaloux ; il m'ôtoit le plaisir de le tromper. J'en étois en si grande colère , qu'il me prenoit quelquefois envie d'être femme de bien. Cependant , je me sauvai toujours de cette foiblesse ; & , après ma

mort même , Marc-Aurèle ne m'a-t-il pas fait le déplaisir de me bâtir des Temples , de me donner des Prêtres , d'instituer en mon honneur des Fêtes Faußiniennes ? Cela n'est-il pas capable de faire enrager ? M'avoir fait une Apothéose magnifique ? m'avoir érigée en Déesse ?

BRU. J'avoue que je ne connois plus les femmes : voilà les plaintes du monde les plus bizarres.

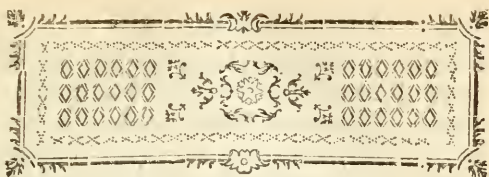
FAU. N'eussiez-vous pas mieux aimé être obligé de conjurer contre Sylla que contre César ? Sylla eût excité votre indignation & votre haine par son extrême cruauté. J'eusse bien mieux aimé aussi avoir à tromper un homme jaloux ; ce même César , par exemple , de qui nous parlons. Il avoit une vanité insupportable ; il vouloit avoir l'Empire de la terre tout entier , & sa femme toute entière ; & parce qu'il vit que Clodius partageoit l'une avec lui , & Pompée l'autre , il ne put souffrir ni Pompée , ni Clodius. Que j'eusse été heureuse avec César !

BRU. Il n'y a qu'un moment que vous vouliez exterminer tous les maris , & à cette heure vous aimez mieux les plus méchans.

FAU. Je voudrois qu'il n'y en eût point, afin que les femmes fussent toujours libres ; mais s'il faut qu'il y en ait, les plus méchans sont ceux qui me plaisent davantage, par le plaisir que l'on a de reprendre sa liberté.

BRU. Je crois que pour les femmes de votre humeur, le meilleur est qu'il y ait des maris. Plus le sentiment de la liberté est vif, plus il y entre de malignité.





DIALOGUES

D E S

MORTS ANCIENS,

A V E C

LES MODERNES.

DIALOGUE I^{er}.

SÉNÈQUE, SCARRON.

SÉNÈQUE.

Vous me comblez de joie, en m'apprenant que les Stoïciens subsistent encore, & que dans ces derniers temps, vous avez fait profession de cette Secte.

SCARRON. J'ai été, sans vanité, plus

Stoïcien que vous, plus que Chrysispe, & plus que Zénon votre Fondateur. Vous étiez tous en état de philosopher à votre aise; vous, en votre particulier, vous aviez des richesses immenses. Pour les autres, ou ils ne manquoient pas de bien, ou ils jouissoient d'une assez bonne santé, ou enfin ils avoient tous leurs membres: ils alloient, ils venoient à la manière ordinaire des hommes. Mais moi, j'étois dans une très-mauvaise fortune, tout contrefait, presque sans figure humaine, immobile, attaché à un lieu comme un tronc d'arbre, souffrant continuellement; & j'ai fait voir que tous ces maux s'arrêtoient au corps, & ne pouvoient passer jusqu'à l'ame du Sage; le chagrin a toujours eu la honte de ne pouvoir entrer chez moi par tous les chemins qu'il s'étoit faits.

SÉ. Je suis ravi de vous entendre parler ainsi. A votre langage seul, je vous reconnoîtrois pour un grand Stoïcien. Et n'étiez-vous pas l'admiration de votre siècle?

SC. Oui, je l'étois. Je ne me contentois pas de souffrir mes maux avec patience, je leur insultois par les railleries. La fermeté eût fait honneur à un

autre, mais j'allois jusqu'à la gaieté.

SÉ. O Sagesse Stoïcienne, tu n'es donc pas une chimère, comme on se le persuade ! Tu te trouves parmi les hommes, & voici un Sage que tu n'avois pas rendu moins heureux que Jupiter même. Venez, que je vous présente à Zénon & à nos autres Stoïciens; je veux qu'ils voient le fruit des admirables leçons qu'ils ont données au monde.

Sc. Vous m'obligerez beaucoup, de me faire connoître à des Morts si illustres.

SÉ. Comment vous nommerai-je à eux ?

Sc. Scarron.

SÉ. Scarron ? Je connois ce nom-là. N'ai-je pas ouï parler de vous à plusieurs Modernes qui sont ici ?

Sc. Cela se peut.

SÉ. N'avez-vous pas fait quantité de vers plaisans, comiques ?

Sc. Oui : j'ai même été l'inventeur d'un genre de Poësie qu'on appelle le *Burlesque*. C'est tout ce qu'il y a de plus outré en fait de plaisanteries.

SÉ. Mais vous n'étiez donc pas un Philosophe ?

Sc. Pourquoi non ?

SÉ. Ce n'est pas l'occupation d'un Stoïcien , que de faire des Ouvrages de plaisanterie , & de songer à faire rire.

SC. Oh ! je vois bien que vous n'avez pas compris les perfections de la plaisanterie. Toute sagesse y est renfermée. On peut tirer du ridicule de tout ; j'en tirerois de vos Ouvrages même , si je voulois , & fort aisément : mais tout ne produit pas du sérieux , & je vous défie de tourner jamais mes Ouvrages de manière qu'ils en produisent. Cela ne veut-il pas dire que le ridicule domine par-tout , & que les choses du monde ne sont pas faites pour être traitées sérieusement ? J'ai mis en vers burlesques la divine Enéide de votre Virgile ; & l'on ne sauroit mieux faire voir que le magnifique & le ridicule sont si voisins , qu'ils se touchent. Tout ressemble à ces ouvrages de perspective , où des figures dispersées çà & là vous forment , par exemple , un Empereur , si vous le regardez d'un certain point ; changez ce point de vue , ces mêmes figures vous représentent un Gueux.

SÉ. Je vous plains de ce qu'on n'a pas compris que vos vers badins fussent faits pour mener les gens à des réflexions si profondes. On vous eût respecté

pecté plus qu'on n'a fait , si l'on eût su combien vous étiez grand Philosophe ; mais il n'étoit pas facile de le deviner , par les pièces qu'on dit que vous avez données au Public.

Sc. Si j'avois fait de gros volumes pour prouver que la pauvreté , les maladies , ne doivent donner aucune atteinte à la gaieté du Sage , n'eussent-ils pas été dignes d'un Stoïcien ?

Sé. Cela est sans difficulté.

Sc. Et j'ai fait je ne sais combien d'Ouvrages , qui prouvent que malgré la pauvreté , malgré les maladies , j'avois cette gaieté : cela ne vaut-il pas mieux ? Vos Traités de Morale ne sont que des spéculations sur la sagesse ; mais mes vers en étoient une pratique continue.

Sé. Je suis certain que votre prétendue sagesse n'étoit pas un effet de votre raison , mais de votre tempérament.

Sc. Et c'est-là la meilleure espèce de sagesse qui soit au monde.

Sé. Bon ! Ce sont de plaisans Sages , que ceux qui le sont par tempérament. S'ils ne sont pas fous , doit-on leur en tenir compte ? Le bonheur d'être vertueux peut quelquefois venir de la Na-

ture ; mais le mérite de l'être ne peut jamais venir que de la raison.

Sc. On ne fait ordinairement guère de cas de ce que vous appelez un mérite ; car si un homme a quelque vertu, & qu'on puisse démêler qu'elle ne lui soit pas naturelle , on ne la compte presque pour rien. Il sembleroit pourtant que parce qu'elle est acquise à force de soins , elle en devroit être plus estimée : n'importe ; c'est un pur effet de la raison , on ne s'y fie pas.

SÉ. On doit encore moins se fier à l'inégalité du tempérament de vos Sages : ils ne sont Sages que selon qu'il plaît à leur sang. Il faudroit savoir comment les parties intérieures de leur corps sont disposées , pour savoir jusqu'où ira leur vertu. Ne vaut-il pas mieux incomparablement ne se laisser conduire qu'à la raison , & se rendre si indépendant de la Nature , qu'on soit en état de n'en craindre plus de surprises ?

Sc. Ce seroit le meilleur , si cela étoit possible : mais par malheur , la Nature garde toujours ses droits ; elle a ses premiers mouvemens qu'on ne lui peut jamais ôter ; ils ont souvent bien fait du chemin , avant que la raison en soit avertie ; & quand elle s'est mise enfin en

devoir d'agir , elle trouve déjà bien du désordre : encore est-ce une grande question , que de savoir si elle pourra le réparer. En vérité , je ne m'étonne pas si l'on voit tant de gens qui ne se fient pas tout à-fait à la raison.

SÉ. Il n'appartient pourtant qu'à elle de gouverner les hommes , & de régler tout dans l'Univers.

SC. Cependant , elle n'est guère en état de faire valoir son autorité. J'ai ouï dire que quelque cent ans après votre mort , un Philosophe Platonicien demanda à l'Empereur qui régnoit alors , une petite Ville de Calabre toute ruinée , pour la rebâtir , la policer selon les loix de la République de Platon , & l'appeller Platonopolis ; mais l'Empereur la refusa au Philosophe , & ne se fia pas assez à la raison du divin Platon , pour lui donner le Gouvernement d'une Bicoque. Jugez par-là combien la raison a perdu de son crédit. Si elle étoit estimable le moins du monde , il n'y auroit que les hommes qui la pussent estimer , & les hommes ne l'estiment pas.



D I A L O G U E II.

*ARTÉMISE, RAIMOND
LULLE.*

A R T É M I S E.

CELA m'est tout-à-fait nouveau. Vous dites qu'il y a un secret pour changer les métaux en or , & que ce secret s'appelle la Pierre Philosophale , ou le grand Œuvre ?

R. LULLE. Oui , & je l'ai cherché long-temps.

AR. L'avez-vous trouvé ?

R. LUL. Non ; mais tout le monde l'a cru , & on le croit encore. La vérité est que ce secret-là n'est qu'une chimère.

AR. Pourquoi donc le cherchiez-vous ?

R. LUL. Je n'en ai été désabusé qu'ici-bas.

AR. C'est , ce me semble , avoir attendu un peu tard.

R. LUL. Je vois bien que vous avez envie de me railler. Nous nous res-

semblons pourtant plus que vous ne croyez.

AR. Moi, je vous ressemblerois ! Moi qui fus un modèle de fidélité conjugale, qui bus les cendres de mon mari, qui lui élevai un superbe monument, admiré de tout l'Univers ! Comment pourrois je ressembler à un homme qui a passé sa vie à chercher le secret de changer les métaux en or ?

R. LUL. Oui, oui, jefais bien ce que je dis. Après toutes les belles choses dont vous venez de vous vanter, vous devîntes foible d'un jeune homme qui ne vous aimoit pas : vous lui sacrifiâtes ce bâtiment magnifique, dont vous eussiez pu tirer tant de gloire ; & les cendres de Mausole que vous aviez avalées, ne furent pas un assez bon remède contre une nouvelle passion.

AR. Je ne vous croyois pas si bien instruit de mes affaires. Cet endroit de ma vie étoit assez inconnu, & je ne m'imaginerois pas qu'il y eût bien des gens qui le fussent.

R. LUL. Vous avouerez donc que nos destinées ont du rapport, en ce qu'on nous fait à tous deux un honneur que nous ne méritons pas ; à vous, de croire que vous aviez été toujours fi-

delle aux manes de votre mari , & à moi , de croire que j'étois venu à bout du grand Œuvre ?

AR. Je l'avouerai très-volontiers. Le Public est fait pour être la dupe de beaucoup de choses ; il faut profiter des dispositions où il est.

R. LUL. Mais n'y auroit-il plus rien qui nous fût commun à tous deux ?

AR. Jusqu'à présent , je me trouve fort bien de vous ressembler. Dites.

R. LUL. N'avons-nous point tous deux cherché une chose qui ne se peut trouver ; vous , le secret d'être fidelle à votre mari , & moi , celui de changer les métaux en or ? Je crois qu'il en est de la fidélité conjugale comme du grand Œuvre.

AR. Il y a des gens qui ont si mauvaise opinion des femmes , qu'ils diront peut-être que le grand Œuvre n'est pas assez impossible pour entrer dans cette comparaison.

R. LUL. Oh ! je vous le garantis aussi impossible qu'il faut.

AR. Mais d'où vient qu'on le cherche , & que vous-même , qui paroissez avoir été homme de bon sens , vous avez donné dans cette rêverie ?

R. LUL. Il est vrai qu'on ne peut trou-

ver la Pierre Philosophale, mais il est bon qu'on la cherche: en la cherchant, on trouve de fort beaux secrets qu'on ne cherchoit pas.

AR. Ne vaudroit il pas mieux chercher ces secrets qu'on peut trouver, que de songer à ceux qu'on ne trouvera jamais?

R. LUL. Toutes les Sciences ont leur chimère, après laquelle elles courent, sans la pouvoir attraper; mais elles attrapent en chemin d'autres connoissances fort utiles. Si la Chymie a sa Pierre Philosophale, la Géométrie a sa Quadrature du Cercle, l'Astronomie ses Longitudes, les Mécaniques leur mouvement perpétuel; il est impossible de trouver tout cela, mais fort utile de le chercher. Je vous parle une Langue que vous n'entendez peut-être pas bien: mais vous entendrez bien du moins que la Morale a aussi sa chimère; c'est le désintéressement, la parfaite amitié. On n'y parviendra jamais, mais il est bon que l'on prétende y parvenir: du moins en le prétendant, on parvient à beaucoup d'autres vertus, ou à des actions dignes de louange & d'estime.

AR. Encore une fois, je serois d'avis qu'on laissât là toutes les chimères, &

qu'on ne s'attachât qu'à la recherche de ce qui est réel.

R. LUL. Pourrez-vous le croire ! Il faut qu'en toutes choses les hommes se proposent un point de perfection au-delà même de leur portée. Ils ne se mettroient jamais en chemin, s'ils croyoient n'arriver qu'où ils arriveront effectivement ; il faut qu'ils aient devant les yeux un terme imaginaire qui les anime. Qui m'eût dit que la Chymie n'eût pas dû m'apprendre à faire de l'or, je l'eusse négligée. Qui vous eût dit que l'extrême fidélité dont vous vous piquiez à l'égard de votre mari, n'étoit point naturelle, vous n'eussiez pas pris la peine d'honorer la mémoire de Mausole par un tombeau magnifique. On perdrait courage, si on n'étoit pas soutenu par des idées fausses.

AR. Il n'est donc pas inutile que les hommes soient trompés ?

R. LUL. Comment, inutile ? Si par malheur la vérité se montrait telle qu'elle est, tout seroit perdu ; mais il paroît bien qu'elle sait de quelle importance il est qu'elle se tienne toujours assez bien cachée.



DIALOGUE

DIALOGUE III.

APICIUS, GALILÉE.

APICIUS.

AH! que je suis fâché de n'être pas né dans votre siècle!

GALILÉE. Il me semble que de l'humeur dont vous étiez, vous deviez vous accommoder assez bien du siècle où vous vécûtes. Vous ne vouliez que manger délicieusement, & vous vous trouvátes au monde & dans Rome, justement lorsque Rome étoit maîtresse paisible de l'Univers, qu'on y voyoit arriver de tous côtés les oiseaux & les poissons les plus rares, & qu'enfin toute la terre sembloit n'avoir été subjuguée par les Romains que pour contribuer à leur bonne chère.

API. Mais mon siècle étoit ignorant; & s'il y eût eu un homme comme vous, j'eusse été le chercher au bout du monde. Les voyages ne me coûtoient rien. Savez-vous celui que je fis pour une certaine sorte de poisson dont je mangeois

à Minturne dans la Campanie ? On me dit que ce poisson-là étoit bien plus gros en Afrique ; aussi-tôt j'équipe un vaisseau , & fais voile en Afrique. La navigation fut difficile & dangereuse. Quand nous approchâmes des côtes d'Afrique , je ne fais combien de Barques de Pêcheurs vinrent au-devant de moi , car ils étoient déjà avertis de mon voyage , & m'apportèrent de ces poissons qui en étoient le sujet. Je ne les trouvai pas plus gros que ceux de Minturne ; & dans le même moment , sans être touché de la curiosité de voir un Pays que je n'avois jamais vu , sans avoir égard aux prières de l'Equipage , qui vouloit se rafraîchir à terre , j'ordonnai aux Pilotes que l'on retournât en Italie. Vous pouvez croire que j'eusse essuyé bien plus volontiers cette fatigue-là pour vous.

GA. Je ne puis deviner quel eût été votre dessein. J'étois un pauvre Savant , accoutumé à une vie frugale , toujours attaché aux Etoiles , & fort peu habile en ragoûts.

API. Mais vous avez inventé les lunettes de longue vue ; après vous , on a fait pour les oreilles ce que vous aviez fait pour les yeux , & j'entends dire qu'on a inventé des trompettes qui re-

doublent & grossissent la voix. Enfin, vous avez perfectionné & vous avez appris aux autres à perfectionner les sens. Je vous eusse prié de travailler pour le sens du goût, & d'imaginer quelque instrument qui augmentât le plaisir de manger.

GA. Fort bien, comme si le goût n'avoit pas naturellement toute sa perfection.

API. Pourquoi l'a-t-il plutôt que la vue?

GA. La vue est aussi très-parfaite. Les hommes ont de fort bons yeux.

API. Et qui sont donc les mauvais yeux auxquels vos lunettes peuvent servir?

GA. Ce sont les yeux des Philosophes. Ces gens-là, à qui il importe de savoir si le Soleil a des taches, si les Planètes tournent sur leur centre, si la Voie de Lait est composée de petites Etoiles, n'ont pas les yeux assez bons pour découvrir ces objets aussi clairement & aussi distinctement qu'il faudroit : mais les autres hommes, à qui tout cela est indifférent, ont la vue admirable. Si vous ne voulez que jouir des choses, rien ne vous manque pour en jouir,

mais tout vous manque pour les connoître. Les hommes n'ont besoin de rien, & les Philosophes ont besoin de tout. L'Art n'a point de nouveaux instrumens à donner aux uns, & jamais il n'en donnera assez aux autres.

API. Je consens que l'Art ne donne pas au commun des hommes de nouveaux instrumens pour mieux manger, mais je voudrois qu'il en donnât aux Philosophes, comme il leur donne des lunettes pour mieux voir; & alors je les tiendrois bien payés des soins que la Philosophie leur coûte: car enfin, à quoi sert-elle, si elle ne fait des découvertes? & qu'a-t'on affaire de découvertes, si ce n'est sur les plaisirs?

GA. Il y a long-temps que l'on a fait cette plainte.

API. Mais puisque la raison fait quelquefois des acquisitions nouvelles, pourquoi les sens n'en feront-ils pas aussi? Il seroit bien plus important qu'ils en fissent.

GA. Ils en vaudroient beaucoup moins. Ils sont si parfaits, qu'ils ont trouvé d'abord tous les plaisirs qui les pouvoient flatter. Si la raison trouve de nouvelles connoissances, il faut l'en

plaindre ; c'est qu'elle étoit naturellement très-imparfaite.

API. Et les Rois de Perse , qui proposoient de grandes récompenses à ceux qui inventeroient de nouveaux plaisirs , étoient-ils fous ?

GA. Oui ; je suis assuré qu'ils ne se sont pas ruinés à ces sortes de récompenses. Inventer de nouveaux plaisirs ! Il eût fallu auparavant faire naître dans les hommes de nouveaux besoins.

API. Quoi ! chaque plaisir seroit fondé sur un besoin ? J'aimerois autant abandonner l'un pour l'autre. La Nature ne nous auroit donc rien donné gratuitement ?

GA. Ce n'est pas ma faute. Mais vous qui condamnez mon avis , vous avez plus d'intérêt qu'un autre qu'il soit vrai.

S'il se trouvoit des plaisirs nouveaux , vous consoleriez-vous jamais de n'avoir pas été réservé pour vivre dans les derniers temps où vous eussiez profité des découvertes de tous les siècles ? Pour les connoissances nouvelles , je fais que vous ne les enviiez pas à ceux qui les auront.

API. J'entre dans votre sentiment ; il favorise mes inclinations plus que je ne croyois. Je vois que ce n'est pas un grand

avantage que les connoissances , puisqu'elles sont abandonnées à ceux qui veulent s'en saisir , & que la Nature n'a pas pris la peine d'égaliser sur cela les hommes de tous les siècles ; mais les plaisirs sont de plus grand prix. Il y auroit eu trop d'injustice à souffrir qu'un siècle en eût pu avoir plus qu'un autre , & par cette raison , le partage en a été égal.

D I A L O G U E I V.

PLATON , MARGUERITE
D'ECOSSE.

M. D'ECOSSE.

VENEZ à mon secours , divin Platon ! venez prendre mon parti , je vous en conjure.

PLATON. De quoi s'agit-il ?

M. D'E. Il s'agit d'un baiser que je donnai avec assez d'ardeur à un savant homme * fort laid. J'ai beau dire encore

* *Alain Chartier.*

à présent pour ma justification ce que je dis alors, que j'avois voulu baiser cette bouche d'où étoient sorties tant de belles paroles; il y a là je ne fais combien d'Ombres qui se moquent de moi, & qui me soutiennent que de telles faveurs ne sont que pour les bouches qui sont belles, & non pour celles qui parlent bien, & que la science ne doit point être payée en même monnoie que la beauté. Venez apprendre à ces Ombres, que ce qui est véritablement digne de causer des passions échappe à la vue, & qu'on peut être charmé du beau, même au travers de l'enveloppe d'un corps très-laid dont il sera revêtu.

PLA. Pourquoi voulez-vous que j'aie débiter ces choses-là? Elles ne sont pas vraies.

M D'E. Vous les avez déjà débitées mille & mille fois?

PLA. Oui, mais c'étoit pendant ma vie. J'étois Philosophe, & je voulois parler d'amour; il n'eût pas été de la bienséance de mon caractère que j'en eusse parlé comme les Auteurs des Fables Miliésiennes *: je couvrois ces matières-là d'un galimathias philosophique, comme

* *Romans de ce temps-là.*

d'un nuage, qui empêchoit que les yeux de tout le monde ne les reconnussent pour ce qu'elles étoient.

M. D'E. Je ne crois pas que vous songiez à ce que vous me dites. Il faut bien que vous ayez parlé d'un autre amour que de l'amour ordinaire, quand vous avez décrit si pompeusement ces voyages que les Ames aîlées font dans des chariots sur la dernière voûte des Cieux, où elles contempnent le beau dans son essence ; leurs chûtes malheureuses d'un lieu si élevé jusques sur la terre, par la faute d'un de leurs chevaux qui est très-mal-aisé à mener ; le froissement de leurs aîles ; leur séjour dans le corps ; ce qui leur arrive à la rencontre d'un beau visage qu'elles reconnoissent pour une copie de ce beau qu'elles ont vu dans le Ciel ; leurs aîles qui se réchauffent, qui recommencent à pousser, & dont elles tâchent de se servir pour s'envoler vers ce qu'elles aiment ; enfin, cette crainte, cette horreur, cette épouvante dont elles sont frappées à la vue de la beauté qu'elles savent qui est divine, cette sainte fureur qui les transporte, & cette envie qu'elles sentent de faire des sacrifices à l'objet de leur amour, comme on en fait aux Dieux,

PLA. Je vous assure que tout cela, bien entendu & fidèlement traduit, veut seulement dire que les belles personnes sont propres à inspirer bien des transports.

M. D'E. Mais, selon vous, on ne s'arrête point à la beauté corporelle, qui ne fait que rappeler le souvenir d'une beauté infiniment plus charmante. Serroit-il possible que tous ces mouvemens si vifs que vous aviez dépeints, ne fussent causés que par de grands yeux, une petite bouche & un teint frais? Ah! donnez-leur pour objet la beauté de l'ame, si vous voulez les justifier, & vous justifier vous-même de les avoir dépeints.

PLA. Voulez-vous que je vous dise la vérité? La beauté de l'esprit donne de l'admiration, celle de l'ame donne de l'estime, & celle du corps de l'amour. L'estime & l'admiration sont assez tranquilles; il n'y a que l'amour qui soit impétueux.

M. D'E. Vous êtes devenu libertin depuis votre mort; car non-seulement pendant votre vie, vous parliez un autre langage sur l'amour, mais vous mettiez en pratique les idées sublimes que vous en aviez conçues. N'avez-vous pas été

amoureux d'Arquéanasse de Colophon ;
 lorsqu'elle étoit vieille ? Ne fites-vous
 pas ces Vers pour elle ?

L'aimable Arquéanasse a mérité ma foi.

Elle a des rides ; mais je voi

*Une Troupe d'Amours se jouer dans ses
 rides.*

*Vous qui pûtes la voir avant que ses
 appas*

*Eussent du cours des ans reçu ces petits
 vuides,*

Ah ! que ne souffrîtes-vous pas ?

Assurément cette Troupe d'Amours
 qui se jouoient dans les rides d'Arquéa-
 nasse , c'étoient les agrémens de son es-
 prit que l'âge avoit perfectionné. Vous
 plaigniez ceux qui l'avoient vue jeune ;
 parce que sa beauté avoit fait des im-
 pressions trop sensibles sur eux , & vous
 aimiez en elle le mérite qui ne pouvoit
 être détruit par les années.

PLA. Je vous suis trop obligé de ce
 que vous voulez bien interpréter si fa-
 vorablement une petite Satyre que je
 fis contre Arquéanasse , qui croyoit me
 donner de l'amour à l'âge qu'elle avoit.

Mes passions n'étoient point si métaphysiques que vous pensez , & je puis vous le prouver par d'autres vers que j'ai faits. Si j'étois encore vivant , je ferois la même cérémonie que je fais faire à mon Socrate , lorsqu'il va parler d'amour ; je me couvrerois le visage , & vous ne m'entendriez qu'au travers d'un voile : mais ici ces façons-là ne sont pas nécessaires. Voici mes vers.

*Lorsqu' Agathis , par un baiser de flame ;
Consent à me payer des maux que j'ai
sentis ,
Sur mes lèvres soudain je sens venir mort
ame ,
Qui veut passer sur celles d' Agathis.*

M. D'E. Est - ce Platon que j'entends ?

PLA. Lui-même.

M. D'E. Quoi ! Platon , avec ses épaules quarrées , sa figure sérieuse , & toute la Philosophie qu'il avoit dans la tête , Platon a connu cette espèce de baiser ?

PLA. Oui.

M. D'E. Mais songez-vous bien que

le baiser que je donnai à mon Savant, fut tout-à-fait philosophique, & que celui que vous donnâtes à votre Maîtresse ne le fut point du tout; que je fis votre personnage, & que vous fîtes le mien.

PLA. J'en tombe d'accord; les Philosophes sont galans, tandis que ceux qui seroient nés pour être galans, s'amuse à être Philosophes. Nous laissons courir après les chimères de la Philosophie les gens qui ne les connoissent pas, & nous nous rabattons sur ce qu'il y a de réel.

M. D'E. Je vois que je m'étois très-mal adressée à l'Amant d'Agathis, pour la défense de mon baiser. Si j'avois eu de l'amour pour ce Savant si laid, je trouverois encore bien moins mon compte avec vous. Cependant, l'esprit peut causer des passions par lui-même, & bien en prend aux femmes: elles se sauvent de ce côté là, si elles ne sont pas belles.

PLA. Je ne fais si l'esprit cause des passions; mais je fais bien qu'il met le corps en état d'en faire naître sans le secours de la beauté, & lui donne l'agrément qui lui man-

quoit : & ce qui en est une preuve , c'est qu'il faut que le corps soit de la partie , & fournisse toujours quelque chose du sien , c'est-à-dire , tout au moins de la jeunesse ; car s'il ne s'aide point du tout , l'esprit lui est absolument inutile.

M. D'E. Toujours de la matière dans l'amour !

PLA. Telle est sa nature. Donnez-lui , si vous voulez , l'esprit seul pour objet , vous n'y gagnerez rien ; vous ferez étonnée qu'il rentrera aussi-tôt dans la matière. Si vous n'aimiez que l'esprit de votre Savant , pourquoi le baisâtes-vous ? C'est que le corps est destiné à recueillir le profit des passions que l'esprit même auroit inspirées.



D I A L O G U E V.

*S T R A T O N , R A P H A E L
D' U R B I N .*

S T R A T O N .

JE ne m'attendois pas que le conseil que je donnai à mon Esclave, dût produire des effets si heureux. Il me valut là haut la vie & la Royauté tout ensemble ; & ici , il m'attire l'admiration de tous les Sages.

RAPHAEL D'UR. Et quel est ce conseil ?

STRA. J'étois à Tyr. Tous les Esclaves de cette Ville se révoltèrent , & égorgèrent leurs Maîtres : mais un Esclave que j'avois , eut assez d'humanité pour épargner ma vie , & pour me dérober à la fureur de tous les autres. Ils convinrent de choisir pour Roi celui d'entr'eux , qui , à un certain jour , apercevrait le premier le lever du Soleil. Ils s'assemblèrent dans une Campagne. Toute cette multitude avoit les

yeux attachés sur la partie orientale du Ciel, d'où le Soleil devoit sortir : mon Esclave seul que j'avois instruit de ce qu'il avoit à faire , regardoit vers l'Occident. Vous ne doutez pas que les autres ne le traitassent de fou. Cependant, en leur tournant le dos , il vit les premiers rayons du Soleil qui paroissent sur le haut d'une tour fort élevée, & ses Compagnons en étoient encore à chercher vers l'Orient le corps même du Soleil. On admira la subtilité d'esprit qu'il avoit eue : mais il avoua qu'il me la devoit , & que je vivois encore , & aussi-tôt je fus élu Roi , comme un homme divin.

R. D'UR. Je vois bien que le conseil que vous donnâtes à votre Esclave , vous fut fort utile , mais je ne vois pas ce qu'il avoit d'admirable.

STRA. Ah ! tous les Philosophes qui sont ici vous répondront pour moi, que j'appris à mon Esclave ce que tous les Sages doivent pratiquer ; que pour trouver la vérité , il faut tourner le dos à la multitude, & que les opinions communes sont la règle des opinions saines, pourvu qu'on les prenne à contre-sens.

R. D'UR. Ces Philosophes-là parlent

bien en Philosophes. C'est leur métier de médire des opinions communes & des préjugés; cependant il n'y a rien de plus commode, ni de plus utile.

STRA. A la manière dont vous en parlez, on devine bien que vous ne vous êtes pas mal trouvé de les suivre.

R. D'UR. Je vous assure que si je me déclare pour les préjugés, c'est sans intérêt; car au contraire, ils me donnèrent dans le monde un assez grand ridicule. On travailloit à Rome dans les ruines pour en retirer des Statues, & comme j'étois bon Sculpteur & bon Peintre, on m'avoit choisi pour juger si elles étoient antiques. Michel-Ange, qui étoit mon Concurrent, fit secrètement une Statue de Bacchus parfaitement belle. Il lui rompit un doigt après l'avoir faite, & l'enfouit dans un lieu où il savoit qu'on devoit creuser. Dès qu'on l'eut trouvée, je déclarai qu'elle étoit antique. Michel-Ange soutint que c'étoit une figure moderne. Je me fondois principalement sur la beauté de la Statue, qui, dans les principes de l'Art, méritoit de venir d'une main Grecque; & à force d'être contredit, je poussai le Bacchus jusqu'au temps de Policlète ou de Phidias. A la fin, Michel-Ange

chel-Ange montra le doigt rompu, ce qui étoit un raisonnement sans réplique. On se moqua de ma préoccupation; mais sans cette préoccupation, qu'eussé-je fait? J'étois Juge, & cette qualité-là veut qu'on décide.

STRA. Vous eussiez décidé selon la raison.

R. D'UR. Et la raison décide-t-elle? Je n'eusse jamais su, en la consultant, si la Statue étoit antique ou non; j'eusse seulement su qu'elle étoit très belle: mais le préjugé vient au secours, qui me dit qu'une belle Statue doit être antique: voilà une décision, & je juge.

STRA. Il se pourroit bien faire que la raison ne fourniroit pas des principes incontestables sur des matières aussi peu importantes que celles-là; mais sur tout ce qui regarde la conduite des hommes, elle a des décisions très-sûres; le malheur est qu'on ne la consulte pas.

R. D'UR. Consultons-la sur quelque point, pour voir ce qu'elle établira. Demandons-lui s'il faut qu'on pleure ou qu'on rie à la mort de ses amis & de ses parens. D'un côté, vous dira-t-elle, ils sont perdus pour vous; pleurez. D'un autre côté, ils sont délivrés des misères de la vie; riez. Voilà des réponses de la

raison; mais la Coutume du Pays nous détermine. Nous pleurons, si elle nous l'ordonne: & nous pleurons si bien, que nous ne concevons pas qu'on puisse rire sur ce sujet-là: ou nous en rions, & nous en rions si bien, que nous ne concevons pas qu'on puisse pleurer.

STRA. La raison n'est pas toujours si irrésolue. Elle laisse à faire au préjugé ce qui ne mérite pas qu'elle fasse elle-même; mais sur combien de choses très-considérables a-t-elle des idées nettes, d'où elle tire des conséquences qui ne le sont pas moins?

R. D'UR. Je suis fort trompé, si elles ne sont en petit nombre, ces idées nettes.

STRA. Il n'importe; on ne doit ajouter qu'à elles une foi entière.

R. D'UR. Cela ne se peut, parce que la raison nous propose un trop petit nombre de maximes certaines, & que notre esprit est fait pour en croire davantage. Ainsi, le surplus de son inclination à croire va au profit des préjugés, & les fausses opinions achèvent de la remplir.

STRA. Et quel besoin de se jeter dans l'erreur? Ne peut-on pas dans les choses douteuses suspendre son jugement?

La raison s'arrête, quand elle ne fait quel chemin prendre.

R. D'UR. Vous dites vrai; elle n'a point alors d'autre secret, pour ne point s'écarter, que de ne pas faire un seul pas : mais cette situation est un état violent pour l'esprit humain; il est en mouvement, il faut qu'il aille. Tout le monde ne fait pas douter : on a besoin de lumières pour y parvenir, & de force pour s'en tenir-là. D'ailleurs, le doute est sans action, & il faut de l'action parmi les hommes.

STRA. Aussi doit-on conserver les préjugés de la coutume pour agir comme un autre homme; mais on doit se défaire des préjugés de l'esprit, pour penser en homme sage.

R. D'UR. Il vaut mieux les conserver tous. Vous ignorez apparemment les deux réponses de ce vieillard Samnite, à qui ceux de sa Nation envoyèrent demander ce qu'ils avoient à faire, quand ils eurent enfermé dans le Pas des Fourches Caudines toute l'Armée des Romains leurs ennemis mortels, & qu'ils furent en pouvoir d'ordonner souverainement de leur destinée. Le vieillard répondit que l'on passât au fil de l'épée tous les

Romains. Son avis parut trop dur & trop cruel, & les Samnites renvoyèrent vers lui pour lui en représenter les inconvéniens. Il répondit que l'on donnât la vie à tous les Romains, sans conditions. On ne suivit ni l'un, ni l'autre conseil, & on s'en trouva mal. Il en va de même des préjugés; il faut les conserver tous, ou les exterminer tous absolument. Autrement, ceux dont vous vous êtes défait vous font entrer en défiance de toutes les opinions qui vous restent. Le malheur d'être trompé sur bien des choses, n'est pas récompensé par le plaisir de l'être sans le savoir; & vous n'avez ni les lumières de la vérité, ni l'agrément de l'erreur.

STRA. S'il n'y a pas de moyen d'éviter l'alternative que vous proposez, on ne doit pas balancer à prendre son parti. Il faut se défaire de tous ses préjugés.

R. D'UR. Mais la raison chassera de notre esprit toutes les anciennes opinions, & n'en mettra pas d'autres en la place. Elle y causera une espèce de vuide. Et qui peut le soutenir? Non, non, avec aussi peu de raison qu'en ont les hommes, il leur faut autant de préjugés qu'ils ont accoutumé d'en avoir.

Les préjugés sont le supplément de la raison. Tout ce qui manque d'un côté, on le trouve de l'autre.

DIALOGUE VI.

LUCRÈCE ; BARBE
PLOMBERGE.

B. PLOMBERGE.

Vous ne voulez pas me croire ; cependant il n'y a rien de plus vrai. L'Empereur Charles V eut avec la Princesse que je vous ai nommée, une intrigue à laquelle je servis de prétexte ; mais la chose alla plus loin. La Princesse me pria de vouloir bien aussi être la mère d'un petit Prince qui vint au jour, & j'y consentis pour lui faire plaisir. Vous voilà bien étonnée ! N'avez-vous pas ouï-dire que quelque mérite qu'ait une personne, il faut qu'elle se mette encore au-dessus de ce mérite par le peu d'estime qu'elle en doit faire ; que les gens d'esprit, par exemple, doivent être en cette manière au-dessus de leur

esprit même? Pour moi, j'étois au-dessus de ma vertu; j'en avois plus que je ne me souciois d'en avoir.

LUCRÈCE. Bon! Vous badinez? on ne peut jamais en avoir trop.

B. PLOM. Sérieusement, qui voudroit me renvoyer au monde, à condition que je serois une personne accomplie, je ne crois pas que j'acceptasse le parti: je fais qu'étant si parfaite, je donneroies du chagrin à trop de gens; je demanderois toujours à avoir quelque défaut ou quelque foiblesse pour la consolation de ceux avec qui j'aurois à vivre.

LU. C'est-à-dire, qu'en faveur des femmes qui n'avoient pas tant de vertu, vous aviez un peu adouci la vôtre?

B. PLOM. J'en avois adouci les apparences, de peur qu'elles ne me regardassent comme leur accusatrice auprès du Public, si elles m'eussent cru beaucoup plus sévère qu'elles.

LU. Elles vous étoient en vérité fort obligées, & sur-tout la Princesse, qui étoit assez heureuse d'avoir trouvé une mère pour ses enfans. Et ne vous en donna-t-elle qu'un?

B. PLOM. Non.

LU. Je m'en étonne; elle devoit pro-

fiter davantage de la commodité qu'elle avoit , car vous ne vous embarrassiez point du tout de la réputation.

B. PLOM. Je vais vous surprendre. Sachez que l'indifférence que j'ai eue pour la réputation m'a réussi. La vérité s'est fait connoître , malgré tous mes soins ; & on a démêlé à la fin que le Prince qui passoit pour mon fils, ne l'étoit point. On m'a rendu plus de justice que je n'en demandois , & il me semble qu'on m'ait voulu récompenser par-là de ce que je n'avois point fait parade de ma vertu , & de ce que j'avois généreusement dispensé le Public de l'estime qu'il me devoit.

LU. Voilà une belle espèce de générosité ! Il ne faut point là dessus faire de grace au Public.

B. PLOM. Vous le croyez ? Il est bien bizarre ; il tâche quelquefois à se révolter contre ceux qui prétendent lui imposer d'une manière trop impérieuse la nécessité de les estimer. Vous devriez savoir cela mieux que personne. Il y a eu des gens qui ont été en quelque sorte blessés de votre trop d'ardeur pour la gloire ; ils ont fait ce qu'ils ont pu pour ne vous pas tenir autant de

compte de votre mort qu'elle le méritoit.

LU. Et quel moyen ont ils trouvé d'attaquer une action si héroïque?

B. PLOM. Que fais-je? Ils ont dit que vous vous étiez tuée un peu tard; que votre mort en eût valu mille fois davantage, si vous n'eussiez pas attendu les derniers efforts de Tarquin; mais qu'apparemment vous n'aviez pas voulu vous tuer à la légère, & sans bien savoir pourquoi. Enfin, il paroît qu'on ne vous a rendu justice qu'à regret, & à moi on me l'a rendue avec plaisir. Peut-être a-ce été parce que vous couriez trop après la gloire, & que moi je la laissois venir, sans souhaiter même qu'elle vînt.

LU. Ajoutez que vous faisiez tout ce qui vous étoit possible pour l'empêcher de venir.

B. PLOM. Mais n'est-ce rien que d'être modeste? Je l'étois assez pour vouloir bien que ma vertu fût inconnue. Vous au contraire, vous mîtes toute la vôtre en étalage & en pompe. Vous ne voulûtes même vous tuer que dans une assemblée de parents. La vertu n'est elle pas contente du témoignage qu'elle

qu'elle se rend à elle-même? N'est-il pas d'une grande ame de mépriser cette chimère de gloire?

LU. Il s'en faut bien garder. Ce seroit une sagesse trop dangereuse. Cette chimère-là est ce qu'il y a de plus puissant au monde; elle est l'ame de tout; on la préfère à tout; & voyez comme elle peuple les Champs Elisées. La gloire nous amène ici plus de gens que la fièvre. Je suis du nombre de ceux qu'elle y a amenés; j'en puis parler.

B. PLOM. Vous êtes donc bien prise pour dupe, aussi bien qu'eux, vous qui êtes morte de cette maladie-là? Car du moment qu'on est ici - bas, toute la gloire imaginable ne fait aucun bien.

LU. C'est-là un des secrets du lieu où nous sommes; il ne faut pas que les Vivans le sachent.

B. PLOM. Quel mal y auroit-il qu'ils se défissent d'une idée qui les trompe?

LU. On ne feroit plus d'actions héroïques.

B. PLOM. Pourquoi? On les feroit par la vue de son devoir. C'est une vue bien plus noble; elle n'est fondée que sur la raison.

LU. Et c'est justement ce qui la rend trop foible. La gloire n'est fondée que

sur l'imagination, & elle est bien plus forte. La raison elle-même n'approuveroit pas que les hommes ne se conduifissent que par elle ; elle fait trop que le secours de l'imagination lui est nécessaire. Lorsque Curtius étoit sur le point de se sacrifier pour sa Patrie, & de sauter tout armé & à cheval dans ce gouffre qui s'étoit ouvert au milieu de Rome ; si on lui eût dit : *Il est de votre devoir de vous jeter dans cet abyme ; mais soyez sûr que personne ne parlera jamais de votre action* : de bonne foi, je crains bien que Curtius n'eût fait retourner son cheval en arrière. Pour moi, je ne réponds point que je me fusse tuée, si j'en'eusse envisagé que mon devoir. Pourquoi me tuer ? J'eusse cru que mon devoir n'étoit point blessé par la violence qu'on m'avoit faite ; tout au plus j'eusse cru le satisfaire par des larmes : mais pour se faire un nom, il falloit se percer le sein, & je me le perçai.

B. PLOM. Vous dirai-je ce que j'en pense ? J'aimerois autant qu'on ne fît point de grandes actions, que de les faire par un principe aussi faux que celui de la gloire.

LU. Vous allez un peu trop vite. Au fond tous les devoirs se trouvent rem-

plis, quoiqu'on ne les remplisse pas par la vue du devoir; toutes les grandes actions qui doivent être faites par les hommes se trouvent faites : enfin , l'ordre que la Nature a voulu établir dans l'Univers va toujours son train; ce qu'il y a à dire , c'est que ce que la Nature n'auroit pas obtenu de notre raison , elle l'obtient de notre folie.





DIALOGUES

DES

MORTS MODERNES.

DIALOGUE I^{er}.
SOLIMAN, JULIETTE
DE GONZAGUE.

SOLIMAN.

AH! pourquoi est-ce ici la première fois que je vous vois ? Pourquoi ai-je perdu toute la peine que je pris pendant ma vie à vous faire chercher ? J'eusse eu dans mon Serrail la plus belle personne de l'Italie, & à présent, je ne vois qu'une Ombre qui n'a point de traits, & qui ressemble à toutes les autres.

J. DE GONZAGUE. Je ne puis trop vous remercier de l'amour que vous eûtes pour moi , sur la réputation que j'avois d'être belle. Cela même redoubla beaucoup cette réputation , & je vous dois les plus agréables momens que j'aie passés. Sur-tout je me souviendrai toujours avec plaisir de la nuit où le Pirate Barberousse , à qui vous aviez donné ordre de m'enlever , pensa me surprendre dans Cayette , & m'obligea de sortir de la Ville dans un désordre & avec une précipitation extrême.

So. Par quelle raison preniez-vous la fuite , si vous étiez bien-aîsé qu'on vous cherchât de ma part ?

J. DE GON. J'étois ravie qu'on me cherchât , & plus encore qu'on ne pût m'attraper. Rien ne me flattoit plus que de penser que je manquois au bonheur de l'heureux Soliman , & qu'on me trouvoit à dire dans le Serrail , dans un lieu si rempli de belle personne ; mais je n'en voulois pas davantage. Le Serrail n'est agréable que pour celles qui y sont souhaitées , & non pour celles qu'on y enferme.

So. Je vois bien ce qui vous faisoit

peur ; ce grand nombre de Rivaless ne vous eût point accommodée. Peut-être aussi craigniez-vous que parmi tant de femmes aimables , il n'y en eût beaucoup qui ne fissent que servir d'ornement au Serrail ?

J. DE GON. Vous me donnez-là de jolis sentimens.

SO. Qu'est-ce que le Serrail avoit donc de si terrible ?

J. DE GON. J'y eusse été blessée au dernier point de la vanité de vous autres Sultans , qui , pour faire montre de votre grandeur , y enfermez je ne sais combien de belles personnes , dont la plupart vous sont inutiles , & ne laissent pas d'être perdues pour le reste de la terre ; d'ailleurs , croyez vous que l'on s'accommode d'un Amant , dont les déclarations d'amour sont des ordres indispensables , & qui ne soupire que sur le ton d'une autorité absolue ? Non , je n'étois point propre pour le Serrail : il n'étoit point besoin que vous me fîssiez chercher ; je n'eusse jamais fait votre bonheur.

SO. Comment en êtes-vous si sûre ?

J. DE GON. C'est que je fais que vous n'eussiez pas fait le mien.

SO. Je n'entends pas bien la consé-

quence. Qu'importe que j'eusse fait votre bonheur ou non ?

J. DE GON. Quoi ! vous concevez qu'on puisse être heureux en amour par une personne que l'on ne rend pas heureuse ? qu'il y ait, pour ainsi dire, des plaisirs solitaires qui n'aient pas besoin de se communiquer, & qu'on en jouisse quand on ne les donne pas ? Ah ! ces sentimens font horreur à des cœurs bien faits.

So. Je suis Turc ; il me seroit pardonnable de n'avoir pas toute la délicatesse possible. Cependant, il me semble que je n'ai pas tant de tort. Ne venez-vous pas de condamner bien fortement la vanité ?

J. DE GON. Oui.

So. Et n'est-ce pas un mouvement de vanité, que de vouloir faire le bonheur des autres ? N'est-ce pas une fierté insupportable de ne consentir que vous me rendiez heureux, qu'à condition que je vous rendrai heureuse aussi ? Un Sultan est plus modeste ; il reçoit du plaisir de beaucoup de femmes très aimables, à qui il ne se pique point d'en donner. Ne riez point de ce raisonnement ; il est plus solide qu'il ne vous paroît. Songez-y ;

étudiez le cœur humain , & vous trouverez que cette délicatesse que vous estimez tant , n'est qu'une espèce de rétribution orgueilleuse : on ne veut rien devoir.

J. DE GON. Hé bien donc , je conviens que la vanité est nécessaire.

So. Vous la blâmez tant tout-à-l'heure ?

J. DE GON. Oui , celle dont je parlois ; mais j'approuve fort celle-ci. Avez-vous de la peine à concevoir que les bonnes qualités d'un homme tiennent à d'autres qui sont mauvaises , & qu'il feroit dangereux de le guérir de ses défauts ?

So. Mais on ne fait à quoi s'en tenir. Que faut-il donc penser de la vanité ?

J. DE GON. A un certain point , c'est vice ; un peu en-deçà , c'est vertu.



DIALOGUE II.

PARACELSE, MOLIERE,

MOLIERE.

N'Y eût-il que votre nom, je serois charmé de vous, Paracelse! On croiroit que vous seriez quelque Grec ou quelque Latin, & on ne s'aviserait jamais de penser que Paracelse étoit un Philosophe Suisse.

PARACELSE. J'ai rendu ce nom aussi illustre qu'il est beau. Mes Ouvrages sont d'un grand secours à tous ceux qui veulent entrer dans les secrets de la Nature, & sur-tout à ceux qui s'élèvent jusqu'à la connoissance des Génies & des Habitans Elémentaires.

Mo. Je conçois aisément que ce font-là les vraies Sciences. Connoître les hommes que l'on voit tous les jours; ce n'est rien; mais connoître les Génies que l'on ne voit point, c'est toute autre chose,

PA. Sans doute. J'ai enseigné fort exactement quelle est leur nature, quels

sont leurs emplois , leurs inclinations ; leurs différens ordres , quel pouvoir ils ont dans l'Univers.

Mo. Que vous étiez heureux d'avoir toutes ces lumières ! Car à plus forte raison vous saviez parfaitement tout ce qui regarde l'homme ; & cependant beaucoup de personnes n'ont pu seulement aller jusques-là.

PA. Oh ! il n'y a si petit Philosophe qui n'y soit parvenu.

Mo. Je le crois. Vous n'aviez donc plus rien qui vous embarrassât sur la nature de l'ame humaine, sur ses fonctions , sur son union avec le corps ?

PA. Franchement , il ne se peut pas qu'il ne reste toujours quelques difficultés sur ces matières ; mais enfin on en fait autant que la Philosophie en peut apprendre.

Mo. Et vous n'en saviez pas davantage ?

PA. Non. N'est ce pas bien assez ?

Mo. Assez ? Ce n'est rien du tout. Et vous sautiez ainsi par dessus les hommes que vous ne connoissiez pas , pour aller aux Génies ?

PA. Les Génies ont quelque chose qui pique bien plus la curiosité naturelle.

Mo. Oui : mais il n'est pardonnable de songer à eux , qu'après qu'on n'a plus rien à connoître dans les hommes. On diroit que l'esprit humain a tout épuisé , quand on voit qu'il se forme des objets de sciences qui n'ont peut-être aucune réalité , & dont il s'embarasse à plaisir. Cependant il est sûr que des objets très-réels lui donneroient , s'il vouloit , assez d'occupation.

PA. L'esprit néglige naturellement les Sciences trop simples , & court après celles qui sont mystérieuses. Il n'y a que celles-là sur lesquelles il puisse exercer toute son activité.

Mo. Tant pis pour l'esprit ; ce que vous dites est tout-à-fait à sa honte. La vérité se présente à lui ; mais parce qu'elle est simple , il ne la reconnoît point , & il prend des mystères ridicules pour elle , seulement parce que ce sont des mystères. Je suis persuadé que si la plupart des gens voyoient l'ordre de l'univers tel qu'il est , comme ils n'y remarqueroient ni vertu des nombres , ni propriétés des Planètes , ni fatalités attachées à de certains temps ou à de certaines révolutions , ils ne

pourroient pas s'empêcher de dire sur cet ordre admirable : *Quoi ! n'est-ce que cela ?*

PA. Vous traitez de ridicules des mystères où vous n'avez su pénétrer, & qui en effet sont réservés aux grands hommes.

Mo. J'estime bien plus ceux qui ne comprennent point ces mystères là, que ceux qui les comprennent ; mais malheureusement la Nature n'a pas fait tout le monde capable de n'y rien entendre.

PA. Mais vous qui décidez avec tant d'autorité, quel métier avez-vous donc fait pendant votre vie ?

Mo. Un métier bien différent du vôtre. Vous avez étudié les vertus des Génies, & moi, j'ai étudié les sottises des hommes.

PA. Voilà une belle étude ! Ne fait-on pas bien que les hommes sont sujets à faire assez de sottises ?

Mo. On le fait en gros & confusément ; mais il en faut venir aux détails, & alors on est surpris de l'étendue de cette science.

PA. Et à la fin, quel usage en faisiez-vous ?

Mo. J'assemblois dans un certain lieu

le plus grand nombre de gens que je pouvois , & là je leur faisois voir qu'ils étoient tous des fots.

PA. Il falloit de terribles discours pour leur persuader une pareille vérité !

MO. Rien n'est plus facile. On leur prouve leurs sottises , sans employer de grands tours d'éloquence , ni des raisonnemens bien médités. Ce qu'ils font est si ridicule , qu'il ne faut qu'en faire autant devant eux , & vous les voyez aussi-tôt crever de rire.

PA. Je vous entends , vous étiez Comédien. Pour moi , je ne conçois pas le plaisir qu'on prend à la Comédie. On y va rire des mœurs qu'elle représente ; & que ne rit-on des mœurs mêmes ?

MO. Pour rire des choses du monde , il faut en quelque façon en être dehors , & la Comédie vous en tire : elle vous donne tout en spectacle , comme si vous n'y aviez point de part.

PA. Mais on rentre aussi-tôt dans ce tout dont on s'étoit moqué , & on recommence à en faire partie ?

MO. N'en doutez pas ; l'autre jour , en me divertissant , je fis ici une fable sur ce sujet. Un jeune oïson voloît avec la mauvaise grace qu'ont tous ceux de

son espèce , quand ils volent ; & pendant ce vol d'un moment , qui ne l'élevoit qu'à un pied de terre , il insultoit au reste de la basse-cour. *Malheureux Animaux* , disoit-il , *je vous vois au-dessous de moi , & vous ne savez pas fendre ainsi les airs*. La moquerie fut courte , l'oison retomba dans le même temps.

PA. A quoi donc servent les réflexions que la Comédie fait faire , puisqu'elles ressemblent au vol de cet oison , & qu'au même instant on retombe dans les sottises communes ?

Mo. C'est beaucoup que de s'être moqué de soi ; la Nature nous y a donné une merveilleuse facilité pour nous empêcher d'être la dupe de nous-mêmes. Combien de fois arrive-t-il que dans le temps qu'une partie de nous fait quelque chose avec ardeur & avec empressement , une autre partie s'en moque ? Et s'il en étoit besoin même , on trouveroit encore une troisième partie qui se moqueroit des deux premières ensemble. Ne diroit-on pas que l'homme soit fait de pièces rapportées ?

PA. Je ne vois pas qu'il y ait matière sur tout cela d'exercer beaucoup son esprit. Quelques légères réflexions , quelques plaisanteries souvent mal fon-

dées , ne méritent pas une grande estime : mais quels efforts de méditation ne faudroit-il pas faire pour traiter des sujets plus relevés ?

Mo. Vous revenez à vos Génies , & moi , je ne reconnois que mes Sots. Cependant , quoique je n'aie jamais travaillé que sur ces sujets si exposés aux yeux de tout le monde , je puis vous prédire que mes Comédies vivront plus que vos sublimes Ouvrages. Tout est sujet aux changemens de la mode ; les productions de l'esprit ne sont pas au-dessus de la destinée des habits. J'ai vu je ne fais combien de Livres & de genres d'écrire enterrés avec leurs Auteurs , ainsi que chez de certains Peuples on enterre avec les Morts les choses qui leur ont été les plus précieuses pendant leur vie. Je connois parfaitement quelles peuvent être les révolutions de l'Empire des Lettres ; & avec tout cela , je garantis la durée de mes Pièces. J'en fais bien la raison. Qui veut peindre pour l'immortalité , doit peindre des Sots.



D I A L O G U E I I I.

M A R I E S T U A R T , D A V I D
R I C C I O .

D. R I C C I O :

N O N , je ne me consolerais jamais de ma mort.

M. S T U A R T . Il me semble cependant qu'elle fut assez belle pour un Musicien. Il fallut que les principaux Seigneurs de la Cour d'Ecosse, & le Roi mon mari lui-même conspirassent contre toi ; & l'on n'a jamais pris plus de mesures, ni fait plus de façon pour faire mourir aucun Prince.

D. R I C . Une mort si magnifique n'étoit point faite pour un misérable Joueur de luth, que la pauvreté avoit envoyé d'Italie en Ecosse. Il eût mieux valu que vous m'eussiez laissé passer doucement mes jours à votre Musique, que de m'élever dans un rang de Ministre d'Etat, qui a sans doute abrégé ma vie.

M. S T U A R T . Je n'eusse jamais cru
te

te trouver si peu sensible aux graces que je t'ai faites. Etoit-ce une légère distinction, que de te recevoir tous les jours seul à ma table? Crois-moi, Riccio, une faveur de cette nature ne faisoit point de tort à ta réputation.

D. RIC. Elle ne me fit point d'autre tort, sinon qu'il fallut mourir pour l'avoir reçue trop souvent. Hélas! je dînois tête à tête avec vous, comme à l'ordinaire, lorsque je vis entrer le Roi, accompagné de celui qui avoit été choisi pour être un de mes meurtriers, parce que c'étoit le plus affreux Ecoissois qui ait jamais été, & qu'une longue fièvre quarte dont il relevoit, l'avoit encore rendu plus effroyable. Je ne fais s'il me donna quelques coups; mais autant qu'il m'en souvient, je mourus de la seule frayeur que sa vue me fit.

M. STUART. J'ai rendu tant d'honneur à ta mémoire, que je t'ai fait mettre dans le tombeau des Rois d'Ecosse.

D. RIC. Je suis dans le tombeau des Rois d'Ecosse?

M. STUART. Il n'est rien de plus vrai.

D. RIC. J'ai si peu senti le bien que cela m'a fait, que vous m'en apprenez maintenant la première nouvelle. O mon luth! faut-il que je t'aie quitté,

pour m'amuser à gouverner un Royaume!

M. STUART. Tu te plains? Songe que ma mort a été mille fois plus malheureuse que la tienne.

D. RIC. Oh! vous étiez née dans une condition sujette à de grands revers; mais moi, j'étois né pour mourir dans mon lit. La Nature m'avoit mis dans la meilleure situation du monde pour cela: point de bien, beaucoup d'obscurité, un peu de voix seulement, & de génie pour jouer du luth.

M. STUART. Ton luth te tient toujours au cœur. Hé bien, tu as eu un méchant moment; mais combien as-tu eu auparavant de journées agréables? Qu'eusses-tu fait, si tu n'eusses jamais été que Musicien? Tu te serois bien ennuyé dans une fortune si médiocre.

D. RIC. J'eusse cherché mon bonheur dans moi-même.

M. STUART. Va, tu es un fou. Tu t'es gâté depuis ta mort par des réflexions oisives, ou par le commerce que tu as eu avec les Philosophes qui sont ici. C'est bien aux hommes à avoir leur bonheur dans eux-mêmes!

D. RIC. Il ne leur manque que d'en être persuadés. Un Poëte de mon Pays a décrit un Château enchanté, où des

Amans & des Amantes se cherchent sans cesse avec beaucoup d'empressement & d'inquiétude, se rencontrent à chaque moment, & ne se reconnoissent jamais. Il y a un charme de la même nature sur le bonheur des hommes : il est dans leurs propres pensées, mais ils n'en savent rien ; il se présente mille fois à eux, & ils le vont chercher bien loin.

M. STUART. Laisse-là le jargon & les chimères des Philosophes. Lorsque rien ne contribue à nous rendre heureux, sommes-nous d'humeur à prendre la peine de l'être par notre raison ?

D. RIC. Le bonheur mériterait pourtant bien qu'on prît cette peine-là.

M. STUART. On la prendrait inutilement ; il ne sauroit s'accorder avec elle : on cesse d'être heureux, si-tôt que l'on sent l'effort que l'on fait pour l'être. Si quelqu'un sentoit les parties de son corps travailler pour s'entretenir dans une bonne disposition, croiriez-vous qu'il se portât bien ? Moi, je tiendrois qu'il seroit malade. Le bonheur est comme la santé : il faut qu'il soit dans les hommes, sans qu'ils l'y mettent ; & s'il y a un bonheur que la raison produise, il ressemble à ces santé qui ne se soutiennent qu'à force de remèdes,

& qui sont toujours très-foibles & très-incertaines.

D I A L O G U E IV.

*LE TROISIÈME FAUX
DÉMÉTRIUS, DESCARTES.*

D E S C A R T E S.

JE dois connoître les Pays du Nord presque aussi bien que vous. J'ai passé une bonne partie de ma vie à philosopher en Hollande; & enfin, j'ai été mourir en Suède, Philosophe plus que jamais.

LE FAUX DÉ. Je vois, par le plan que vous me faites de votre vie, qu'elle a été bien douce; elle n'a été occupée que par la Philosophie; il s'en faut bien que je n'aie vécu si tranquillement.

DES. Ça été votre faute. De quoi vous avisiez-vous de vouloir vous faire Grand Duc de Moscovie, & de vous servir dans ce dessein des moyens dont vous vous servîtes? Vous entreprîtes de vous faire passer pour le Prince Démétrius, à

qui le Trône appartenoit, & vous aviez déjà devant les yeux l'exemple de deux faux Démétrius, qui, ayant pris ce nom l'un après l'autre, avoient été reconnus pource qu'ils étoient, & avoient péri malheureusement. Vous deviez bien vous donner la peine d'imaginer quelque tromperie plus nouvelle; il n'y avoit plus d'apparence que celle-là, qui étoit déjà usée, dût réussir.

LE FAUX DÉ. Entre nous, les Mofcovites ne sont pas des Peuples bien raffinés. C'est leur folie que de prétendre ressembler aux anciens Grecs; mais Dieu sait sur quoi cela est fondé.

DES. Encore n'étoient-ils pas si sots, qu'ils pussent se laisser duper par trois faux Démétrius de suite. Je suis assuré que quand vous commençâtes à vouloir passer pour Prince, ils disoient presque tous d'un air de dédain : *Quoi ! est-il encore question de voir des Démétrius ?*

LE FAUX DÉ. Je ne laissai pourtant pas de me faire un parti considérable. Le nom de Démétrius étoit aimé : on couroit toujours après ce nom. Vous savez ce que c'est que le Peuple.

DES. Et le mauvais succès qu'avoient eu les deux autres Démétrius, ne vous faisoit-il point de peur ?

LE FAUZ DÉ. Au contraire, il m'encourageoit. Ne devoit-on pas croire qu'il falloit être le vrai Démétrius, pour oser paroître après ce qui étoit arrivé aux deux autres? C'étoit encore assez de hardiesse, quelque vrai Démétrius qu'on fût.

DES. Mais quand vous eussiez été le premier qui eussiez pris ce nom, comment aviez-vous le front de le prendre, sans être assuré de le pouvoir soutenir par des preuves très-vraisemblables?

LE FAUX DÉ. Mais vous qui me faites tant de questions, & qui êtes si difficile à contenter, comment osiez-vous vous ériger en Chef d'une Philosophie nouvelle, où toutes les vérités inconnues jusqu'alors, devoient être renfermées?

DES. J'avois trouvé beaucoup de choses assez apparentes pour me pouvoir flatter qu'elles étoient vraies, & assez nouvelles pour pouvoir faire une secte à part.

LE FAUX DÉ. Et n'étiez-vous point effrayé par l'exemple de tant de Philosophes, qui, avec des opinions aussi bien fondées que les vôtres, n'avoient pas laissé d'être reconnus à la fin pour

de mauvais Philosophes? On vous en nommeroit un nombre prodigieux , & vous ne me sauriez nommer que deux faux Démétrius qui avoient été avant moi. Je n'étois que le troisième dans mon espèce , qui eût entrepris de tromper les Moscovites ; mais vous n'étiez pas le millième dans la vôtre , qui eussiez entrepris d'en faire accroire à tous les hommes.

DES. Vous saviez bien que vous n'étiez pas le Prince Démétrius ; mais moi je n'ai publié que ce que j'ai cru vrai , & je ne l'ai pas cru sans apparence. Je ne suis revenu de ma Philosophie que depuis que je suis ici.

LE FAUX DÉ. Il n'importe ; votre bonne foi n'empêchoit pas que vous n'eussiez besoin de hardiesse , pour assurer hautement que vous aviez enfin découvert la vérité. On a déjà été trompé par tant d'autres qui l'assuroient aussi , que quand il se présente de nouveaux Philosophes , je m'étonne que tout le monde ne dise d'une voix : *Quoi ! est il encore question de Philosophes & de Philosophie ?*

DES. On a quelque raison d'être toujours trompé par les promesses des Philosophes. Il se découvre de temps en

temps quelques petites vérités peu importantes, mais qui amusent. Pour ce qui regarde le fond de la Philosophie, j'avoue que cela n'avance guère. Je crois aussi que l'on trouve quelquefois la vérité sur des articles considérables : mais le malheur est qu'on ne fait pas qu'on l'ait trouvée ; car la Philosophie (je crois qu'un Mort peut dire tout ce qu'il veut) ressemble à un certain jeu à quoi jouent les enfans, où l'un d'eux, qui a les yeux bandés, court après les autres. S'il en attrape quelqu'un, il est obligé de le nommer ; s'il ne le nomme pas, il faut qu'il lâche la prise & recommence à courir. Il en va de même de la vérité. Il n'est pas que nous autres Philosophes, quoique nous ayions les yeux bandés, nous ne l'attrapions quelquefois ; mais quoi ! nous ne lui pouvons pas soutenir que c'est elle que nous avons attrapée, & dès ce moment-là elle nous échappe.

LE FAUX DÉ. Il n'est que trop visible qu'elle n'est point faite pour nous. Aussi vous verrez qu'à la fin on ne songera plus à la trouver ; on perdra courage, & on fera bien.

DÉS. Je vous garantis que votre prédiction n'est pas bonne. Les hommes
ont

ont un courage incroyable pour les choses dont ils sont une fois entêtés. Chacun croit que ce qui a été refusé à tous les autres lui est réservé. Dans vingt-quatre mille ans, il viendra des Philosophes qui se vanteront de détruire toutes les erreurs qui auront régné pendant trente mille, & il y aura des gens qui croiront qu'en effet on ne fera alors que commencer à ouvrir les yeux.

LE FAUX DÉ. Quoi! c'étoit hasarder infiniment, que de vouloir tromper les Moscovites pour la troisième fois; & à vouloir tromper tous les hommes pour la trente millième, il n'y aura rien à hasarder? Ils sont donc encore plus dupes que les Moscovites?

DES. Oui, sur le chapitre de la vérité. Ils en sont plus amoureux que les Moscovites ne l'étoient du nom de Démétrius.

LE FAUX DÉ. Si j'avois à recommencer, je ne voudrois point être faux Démétrius; je me ferois Philosophe: mais si on venoit à se dégoûter de la Philosophie & à se désespérer de pouvoir découvrir la vérité. . . . car je craindrois toujours cela.

DES. Vous aviez bien plus sujet de

craindre quand vous étiez Prince. Croyez que les hommes ne se décourageront point ; cela ne leur arrivera jamais. Puisque les Modernes ne découvrent pas la vérité plus que les Anciens , il est bien juste qu'ils aient au moins autant d'espérance de la découvrir. Cette espérance est toujours agréable , quoique vaine. Si la vérité n'est due ni aux uns , ni aux autres , du moins le plaisir de la même erreur leur est dû.

D I A L O G U E V.

L A

*DUCHESSE DE VALENTINOIS ,
ANNE DE BOULEN.*

A. D E B O U L E N.

J'ADMIRE votre bonheur. Il semble que Saint-Valier votre père ne commette un crime que pour faire votre fortune. Il est condamné à perdre la tête ; vous allez demander sa grace au Roi. Etre jolie , & demander des graces à un

jeune Prince, c'est s'engager à en faire, & aussi-tôt vous voilà Maîtresse de François I^{er}.

LA DUCHESSE. Le plus grand bonheur que j'aie eu en cela, est d'avoir été amenée à la galanterie par l'obligation où est une fille de sauver la vie à son père. Le penchant que j'y avois, pouvoit aisément être caché sous un prétexte si honnête & si favorable.

A. DE BOU. Mais votre gout se déclarera bientôt par les suites; car vos galanteries durèrent plus long-temps que le péril de votre père.

LA DUC. Il n'importe. En fait d'amour, toute l'importance est dans les commencemens. Le monde sait bien que qui fait un pas, en fera davantage; il ne s'agit que de bien faire ce premier pas. Je me flatte que ma conduite n'a pas mal répondu à l'occasion que la fortune m'offrit, & que je ne passerai pas dans l'Histoire pour n'avoir été que médiocrement habile. On admiroit que le Connétable de Montmorency eût été le Ministre & le Favori de trois Rois; mais j'ai été la Maîtresse de deux, & je prétends que c'est davantage.

A. DE BOU. Je n'ai garde de discon;

venir de votre habileté, mais je crois que la mienne l'a surpassée. Vous vous êtes fait aimer long-temps, mais je me suis fait épouser. Un Roi vous rend des soins: tant qu'il a le cœur touché, cela ne lui coûte rien. S'il vous fait Reine, ce n'est qu'à l'extrémité, & quand il n'a plus d'espérance.

LA DUC. Vous faire épouser, n'étoit pas une grande affaire; mais me faire toujours aimer, en étoit une. Il est aisé d'irriter l'amour, quand on ne le satisfait pas; & fort mal-aisé de ne pas l'éteindre, quand on le satisfait. Enfin, vous n'aviez qu'à refuser toujours avec la même sévérité, & il falloit que j'accordasse toujours avec de nouveaux agrémens.

A. DE BOU. Puisque vous me pressez si fort par vos raisons, il faut que j'ajoute à ce que j'ai dit, que si je me suis fait épouser, ce n'est pas pour avoir eu beaucoup de vertu.

LA DUC. Et moi, si je me suis fait aimer très-constamment, ce n'est pas pour avoir eu beaucoup de fidélité.

A. DE BOU. Je vous dirai donc en-

côte , que je n'avois ni vertu , ni réputation de vertu.

LA DUC. Je l'avois compris ainsi , car j'eusse compté la réputation pour la vertu même.

A. DE BOU. Il me semble que vous ne devez pas mettre au nombre de vos avantages , des infidélités que vous fîtes à votre Amant , & qui , selon toutes les apparences , furent secrettes ; elles ne peuvent servir à relever votre gloire. Mais quand je commençai à être aimée du Roi d'Angleterre , le Public , qui étoit instruit de mes aventures , ne me garda point le secret , & cependant je triomphai de la Renommée.

LA. DUC. Je vous prouverois peut-être , si je voulois , que j'ai été infidelle à Henri II , avec assez peu de mystère pour m'en pouvoir faire honneur ; mais je ne veux point m'arrêter sur ce point-là. Le manque de fidélité se peut ou cacher , ou réparer : mais comment cacher , comment réparer le manque de jeunesse ? J'en suis pourtant venue à bout. J'étois coquette , & je me faisois adorer : ce n'est rien ; mais j'étois âgée. Vous , vous étiez jeune , & vous vous laissâtes couper la tête. Toute grande

mère que j'étois , je suis assurée que j'aurois eu assez d'adresse pour empêcher qu'on ne me la coupât.

A. DE BOU. J'avoue que c'est-là la tache de ma vie ; n'en parlons point. Je ne puis me rendre sur votre âge même , qui étoit votre fort : il étoit assurément moins difficile à déguiser que la conduite que j'avois eue. Je devois avoir bien troublé la raison de celui qui se résolvoit à me prendre pour sa femme ; mais il suffisoit que vous eussiez prévenu en votre faveur , & accoutumé peu-à-peu aux changemens de votre beauté , les yeux de celui qui vous trouvoit toujours belle.

LA DUC. Vous ne connoissez pas bien les hommes. Quand on paroît aimable à leur yeux , on paroît à leur esprit tout ce qu'on veut , vertueuse même , quoiqu'on ne soit rien moins ; la difficulté n'est que de paroître aimable à leurs yeux aussi long-temps qu'on voudroit.

A. DE BOU. Vous m'avez convaincue ; je vous cède : mais du moins que je sache de vous par quel secret vous réparâtes votre âge. Je suis morte , & vous pouvez me l'apprendre , sans craindre que j'en profite.

LA DUC. De bonne foi, je ne le fais pas moi-même. On fait presque toujours les grandes choses sans savoir comment on les fait, & on est tout surpris qu'on les a faites. Demandez à César comment il se rendit le maître du monde; peut-être ne vous répondra-t-il pas aisément.

A. DE BOU. La comparaison est glorieuse.

LA DUC. Elle est juste. Pour être aimée à mon âge, j'ai eu besoin d'une fortune pareille à celle de César. Ce qu'il y a de plus heureux, c'est qu'aux gens qui ont exécuté d'aussi grandes choses que lui & moi, on ne manque point de leur attribuer après coup des desseins & des secrets infailibles, & de leur faire beaucoup plus d'honneur qu'ils ne méritoient.



DIALOGUE VI.

*FERNAND CORTEZ;
MONTEZUME.*

F. C O R T E Z.

A VOUEZ la vérité. Vous étiez bien grossiers , vous autres Américains ; quand vous preniez les Espagnols pour des hommes descendus de la sphère du feu , parce qu'ils avoient du canon , & quand leurs Navires vous paroissoient de grands oiseaux qui voloient sur la mer.

MONTEZUME. J'en tombe d'accord. Mais je veux vous demander si c'étoit un Peuple poli que les Athéniens.

F. COR. Comment ! ce sont eux qui ont enseigné la politesse au reste des hommes.

MON. Et que dites-vous de la manière dont se servit le Tyran Pisistrate pour rentrer dans la Citadelle d'Athènes , d'où il avoit été chassé ? N'habilla-t-il pas une femme en Mi-

nerve (car on dit que Minerve étoit la Déesse qui protégeoit Athènes.)? Ne monta-t-il pas sur un chariot avec cette Déesse de sa façon, qui traversa toute la Ville avec lui, en le tenant par la main, & en criant aux Athéniens: *Voici Pisistrate que je vous amène, & que je vous ordonne de recevoir?* Et ce Peuple si habile & si spirituel ne se soumit-il pas à ce Tyran, pour plaire à Minerve, qui s'en étoit expliquée de sa propre bouche?

F. COR. Qui vous en a tant appris sur le chapitre des Athéniens?

MON. Depuis que je suis ici, je me suis mis à étudier l'Histoire par les conversations que j'ai eues avec différens Morts. Mais enfin, vous conviendrez que les Athéniens étoient un peu plus dupes que nous. Nous n'avions jamais vu de navires ni de canons: mais ils avoient vu des femmes; & quand Pisistrate entreprit de les réduire sous son obéissance par le moyen de sa Déesse, il leur marqua assurément moins d'estime, que vous ne nous en marquâtes en nous subjuguant avec votre artillerie.

F. COR. Il n'y a point de Peuple qui ne puisse donner une fois dans un pari

neau grossier. On est surpris ; la multitude entraîne les gens de bon sens. Que vous dirai je ? Il se joint encore à cela des circonstances qu'on ne peut pas deviner , & qu'on ne remarqueroit peut-être pas , quand on les verroit.

MON. Mais a-ce été par surprise que les Grecs ont cru dans tous les temps , que la science de l'avenir étoit contenue dans un trou souterrain , d'où elle sortoit en exhalaisons ? Et par quel artifice leur avoit-on persuadé , que quand la Lune étoit éclipsée , ils pouvoient la faire revenir de son évanouissement par un bruit effroyable ? Et pourquoi n'y avoit-il qu'un petit nombre de gens qui osassent se dire à l'oreille , qu'elle étoit obscurcie par l'ombre de la Terre ? Je ne dis rien des Romains , & de ces Dieux qu'ils prioient à manger dans leurs jours de réjouissances ; & de ces poulets sacrés , dont l'appétit décidoit de tout dans la Capitale du monde. Enfin , vous ne sauriez me reprocher une sottise de nos Peuples d'Amérique , que je ne vous en fournisse une plus grande de vos Contrées ; & même je m'engage à ne vous mettre en ligne de compte que des sottises Grecques ou Romaines.

F. COR. Avec ces sottises-là cependant , les Grecs & les Romains ont inventé tous les Arts & toutes les Sciences , dont vous n'aviez pas la moindre idée.

MON. Nous étions bien heureux d'ignorer qu'il y eût des Sciences au monde ; nous n'eussions peut-être pas eu assez de raison pour nous empêcher d'être Savans. On n'est pas toujours capable de suivre l'exemple de ceux d'entre les Grecs , qui apportèrent tant de soins à se préserver de la contagion des Sciences de leurs voisins. Pour les Arts , l'Amérique avoit trouvé des moyens de s'en passer , plus admirables peut-être que les Arts mêmes de l'Europe. Il est aisé de faire des Histoires ; quand on fait écrire ; mais nous ne savions point écrire , & nous faisons des Histoires. On peut faire des Ponts , quand on fait bâtir dans l'eau ; mais la difficulté est de n'y savoir point bâtir , & de faire des Ponts. Vous devez vous souvenir que les Espagnols ont trouvé dans nos terres des énigmes où ils n'ont rien entendu ; je veux dire , par exemple , des pierres prodigieuses , qu'ils ne concevoient pas qu'on eût pu élever sans machines aussi haut qu'elles

étoient élevées. Que dites-vous à tout cela? Il me semble que jusqu'à présent, vous ne m'avez pas trop bien prouvé les avantages de l'Europe sur l'Amérique.

F. COR. Ils sont assez prouvés par tout ce qui peut distinguer les Peuples polis d'avec les Peuples barbares. La civilité règne parmi nous; la force & la violence n'y ont point de lieu; toutes les Puissances y sont modérées par la justice; toutes les guerres y sont fondées sur des causes légitimes; & même, voyez à quel point nous sommes scrupuleux. Nous n'allâmes porter la guerre dans votre Pays, qu'après que nous eûmes examiné fort rigoureusement s'il nous appartenoit, & décidé cette question pour nous.

MON. Sans doute c'étoit traiter des Barbares avec plus d'égards qu'ils ne méritoient; mais je crois que vous êtes civils & justes les uns avec les autres, comme vous étiez scrupuleux avec nous. Qui ôteroit à l'Europe ses formalités, la rendroit bien semblable à l'Amérique. La civilité mesure tous vos pas, dicte toutes vos paroles, embarrasse tous vos discours, & gêne toutes vos actions: mais elle ne va point jusqu'à

vos sentimens; & toute la justice qui devroit se trouver dans vos desseins, ne se trouve que dans vos prétextes.

F. COR. Je ne vous garantis point les cœurs : on ne voit les hommes que par dehors. Un héritier qui perd un parent, & gagne beaucoup de bien, prend un habit noir. Est-il bien affligé? Non, apparemment. Cependant, s'il ne le prenoit pas, il blesseroit la raison.

MON. J'entends ce que vous voulez dire. Ce n'est pas la raison qui gouverne parmi vous, mais du moins elle fait sa protestation que les choses devroient aller autrement qu'elles ne vont; que les héritiers, par exemple, devroient regretter leurs parens : ils reçoivent cette protestation; & pour lui en donner acte, ils prennent un habit noir. Vos formalités ne servent qu'à marquer un droit qu'elle a, & que vous ne lui laissez pas exercer; & vous ne faites pas, mais vous représentez ce que vous devriez faire.

F. COR. N'est-ce pas beaucoup? La raison a si peu de pouvoir chez vous, qu'elle ne peut seulement rien mettre dans vos actions, qui vous avertisse de ce qui y devroit être.

MON. Mais vous vous souvenez d'elle

aussi inutilement, que de certains Grecs dont on m'a parlé ici, se souvenoient de leur origine. Ils s'étoient établis dans la Toscane, Pays barbare selon eux, & peu-à-peu ils en avoient si bien pris les coutumes, qu'ils avoient oublié les leurs. Ils sentoient pourtant je ne fais quel déplaisir d'être devenus Barbares, & tous les ans, à certain jour, ils s'assembloient : ils lisoient en Grec les anciennes Loix qu'ils ne suivoient plus, & qu'à peine entendoient-ils encore ; ils pleuroient, & puis se séparaient. Au sortir de-là, ils reprenoient gaiement la manière de vivre du Pays. Il étoit question chez eux des Loix Grecques, comme chez vous de la raison. Ils savoient que ces Loix étoient au monde ; ils en faisoient mention, mais légèrement & sans fruit : encore les regrettoient-ils en quelque sorte ; mais pour la raison que vous avez abandonnée, vous ne la regrettez point du tout. Vous avez pris l'habitude de la connoître & de la mépriser.

F. COR. Du moins, quand on la connoît mieux, on est bien plus en état de la suivre.

MON. Ce n'est donc que par cet endroit que nous vous cédon ? Ah ! que

n'avions nous des vaisseaux pour aller découvrir vos terres , & que ne nous avisions-nous de décider qu'elles nous appartenoient ! Nous eussions eu autant de droit de les conquérir , que vous en eûtes de conquérir les nôtres.





JUGEMENT

DE

PLUTON

SUR LES DEUX PARTIES

*Des Nouveaux Dialogues
des Morts.*

A MONSIEUR

L. M. D. S. A.

*M*ONSIEUR,

Tenez-m'en compte si vous voulez ; sans vous , je n'eussè point fait le Jugement de Pluton. Je vous ai dit bien des fois qu'il n'y avoit rien de plus inutile , ni en même temps de plus aisé , que de faire des Critiques. Critiquez tant qu'il vous plaira , faites-vous revenir.

nir quelqu'un de son premier jugement ? personne du monde. Et puis , pourquoi feroit-on revenir les gens ? Leur premier jugement a souvent été fort bon. Pour la facilité , vous demeurerez d'accord qu'on en a assez à découvrir les défauts d'autrui. Tout paresseux que je sois , je voudrois être gagé pour critiquer tous les Livres qui se font. Quoique l'emploi paroisse assez étendu , je suis assuré qu'il me resteroit encore du temps pour ne rien faire. Aussi n'admire-t-on pas beaucoup la pénétration avec laquelle un Critique démêle ce que l'on peut condamner dans un Ouvrage : ou bien on n'en avoit pas encore apperçue les défauts , & alors on ne convient pas avec lui qu'ils y soient ; ou bien on les avoit apperçus , & on lui ôte la gloire de sa remarque. En un mot , ou il a été prévenu par son Lecteur , ou il n'en est pas suivi. A ce compte , pourquoi ai-je fait une critique ? Est-ce pour m'opposer au succès des *Dialogues des Morts* ? Je n'ai pas tant d'autorité auprès du Public. Est-ce pour montrer qu'il se trouve des défauts par-tout ? Ce ne seroit rien de surprenant. Est-ce enfin pour donner à entendre que je ferois quelque chose de meilleur que ce que je critique ? Moins encore cela que tout le reste. Quoi donc ? je ne sais si on voudra

bien croire que cette mauvaise Critique des Dialogues des Morts , que nous lûmes en Manuscrit , vous & moi ; cette Critique qui ce critiquoit rien , mais qui en récompense disoit des injures , nous donna l'idée d'en faire une plus sévère à l'égard de l'Ouvrage , & plus honnête à l'égard de l'Auteur. Nos premières pensées nous réjouirent , & vous voulûtes que je travaillasse. Je l'ai fait. Si je l'ai fait sans succès , je serai assez payé de la peine que j'ai prise , par le plaisir de vous avoir prouvé que je suis ,

MONSIEUR ,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur,
D. H.





JUGEMENT

DE

PLUTON

SUR

LES DIALOGUES

DES MORTS.

PREMIÈRE PARTIE.



A MAIS il n'y eut tant de désordre dans les Enfers. C'est une confusion incroyable. Il y avoit auparavant différens quartiers, où l'on mettoit ensemble tous les Morts de même condition ; ils s'y entretenoient de ce qui leur étoit convenable, ou bien ils ne disoient mots :

S i

mais depuis qu'ils ont lu les Dialogues qu'on leur fait faire , tout est renversé ; les Courtisannes se sont jettées dans le quartier des Héros , & leur ont dit cent sottises , dont la gravité de ces Messieurs a été fort offensée ; les Savans , qui faisoient la cour aux Princes , les ont traités comme les Princes devoient traiter les Savans ; les rangs qui étoient réglés entr'eux selon l'ordre naturel , ont été troublés , & l'on a vu Charles V qui marchoit à la suite d'Erasme , & qui le traitoit de Majesté. Si Pluton a affaire d'un Mort , il ne fait plus où le prendre. L'autre jour il fit chercher Aretin par tout l'Enfer. Comme on ne le trouvoit point , on croyoit qu'il se fût évadé , & on n'avoit garde de s'imaginer qu'il étoit avec Auguste. Pluton rencontra par malheur Anacréon & Aristote qui parloient ensemble ; & dans le temps qu'il pouffoit l'un par les épaules dans le quartier des Poëtes , & l'autre dans celui des Philosophes , il aperçut de-là Homère & Esope qui étoient sortis chacun de leur demeure pour se faire des complimens , & puis pour se dire des injures ; & un peu plus loin , l'Empereur Adrien & Marguerite d'Autriche qui étoient venus des deux

Bouts de l'Enfer, dans le dessein de se battre. Il vit bien qu'il seroit difficile de remédier à ce mal; & en attendant qu'il pût remettre l'ordre dans son Empire, il voulut décharger sa mauvaise humeur sur le Livre qui avoit causé tant de trouble. Il résolut d'en faire la critique publiquement: mais comme il n'est pas trop fin sur ces matières, & qu'il n'a qu'un sens commun assez droit, mais peu délicat, il jugea à propos de recevoir les accusations de tout le monde contre les Dialogues des Morts, & de former sur cela son Jugement. Il fit donc publier dans les Enfers, qu'à tel jour on jugeroit ce Livre dans son Palais; que pour Lucien & les trente-six Morts intéressés dans les dix-huit Dialogues, ils n'y manquaissent pas absolument.

Le jour venu, l'Assemblée fut nombreuse; Pluton étoit assis sur son Trône, avec un air fort chagrin: il bâilloit à chaque moment, parce qu'il venoit de lire ce Livre, & il se plaignoit même d'une grosse migraine, qui lui étoit venue de ce qu'il l'avoit lu avec application. Eaque & Rhadamante étoient à ses côtés, plus resrognés & plus sombres qu'à l'ordinaire. Tous les Morts

gardoient un profond silence , lorsque Pluton se leva , & fit cette terrible & courte Harangue.

Morts ! Où diable l'Auteur des Dialogues a-t-il pris que j'étois usé ? Je lui ferai voir qu'il n'en est rien. Que tout l'Enfer soit témoin de ma vengeance , & que le bruit en aille jusqu'à la Boutique de Brunet.

Il n'en dit pas davantage : aussi-tôt voilà je ne fais combien d'accusateurs qui commencent à parler tous à la fois. Chaque leur fit signe de se taire , & dit qu'il auroit soin de faire parler chacun en son rang ; & même pour observer un ordre plus juridique , & ne pas donner lieu de croire qu'un Livre eût été condamné sans avoir été défendu , il ordonna à Lucien de représenter l'Auteur des nouveaux Dialogues , & de répondre pour lui ; mais Lucien déclara nettement qu'il ne vouloit point se charger de cela. Quoi ! lui dit Chaque , vous êtes le Héros du Livre ; c'est à vous qu'il est dédié , & vous ne le voudrez pas défendre ? Il faut que celui à qui s'adresse l'Epître dédicatoire , paye ou protège. Vous n'avez rien donné à votre Auteur ; protégez-le donc tout au moins. Je ne suis engagé à faire ni l'un ,

ni l'autre , répondit Lucien. Si l'Auteur avoit pu trouver un autre Héros que moi , il l'auroit pris. Il n'a choisi un Mort que faute de Vivans. Et puis , qui vous a dit que les Epîtres dédicatoires obligeassent à quelque chose ? Informez-vous-en à beaucoup de grands Seigneurs que je vois ici , dont le nom est à la tête d'une infinité de Livres.

Le Stoïcien Chrisippe , qui étoit présent , & qui , outre qu'il est naturellement chagrin , n'a pas trop sujet d'être des amis de Lucien , prit la parole pour dire que Lucien avoit raison de ne pas vouloir faire le personnage d'Avocat dans un Jugement où il eût dû paroître lui-même en qualité de Criminel ; que c'étoit lui qui avoit donné le mauvais exemple de faire parler les Morts ; que toutes les fautes de son Imitateur pouvoient fort justement être mises sur son compte , & qu'on lui donneroit peut-être de la peine à lui-même , si l'on vouloit examiner ses propres Dialogues. Pluton qui étoit de mauvaise humeur contre tous les Dialogues , approuva que l'on fît le procès à ceux mêmes de Lucien ; & Chrisippe , ravi d'avoir une occasion de se venger , continua ainsi.

Je vois, dit-il, que Lucien se prépare à m'écouter avec un air railleur & dédaigneux. Il est vrai qu'il a eu les rieurs pour lui en l'autre monde, mais je ne fais s'il les aura en celui-ci. Il est du nombre de ces plaisans fort sujets aux répétitions, & qui n'ont qu'un même ton de plaisanterie. On lui dit dans l'Épître qu'on lui adresse : *qu'on est bien fâché qu'il eût épuisé toutes ces belles matières de l'égalité des Morts, du regret qu'ils ont à la vie, de la fausse fermeté que les Philosophes affectent de faire paroître en mourant, du ridicule malheur de ces jeunes gens qui meurent avant les vieillards dont ils croyoient hériter, & à qui ils faisoient la cour.* Je vous assure que quelque tentation qu'eût pu avoir son Imitateur de retoucher un peu à ces matières-là, il ne lui eût pas été possible de le faire. Lucien y a donné bon ordre; il a tourné ses sujets en mille manières toutes fort semblables. Sur-tout, combien de Dialogues sur ces pauvres héritiers trompés ! Qui l'obligeroit à dire toujours des choses nouvelles, on le réduiroit peut-être à une petite demi-douzaine de Dialogues de Morts. Pour moi, j'opinerois qu'à cause de ses répétitions, on le mît ici en la place de Sisyphé,

&

& qu'on lui donnât cette grosse pierre à tourner & à retourner sans fin, comme il a fait ses sujets.

Tous les Morts se mirent à rire. Lucien rit aussi, mais ce n'étoit point de bonne grace. Chrisippe, encouragé par ce petit applaudissement, vouloit poursuivre; mais Rhadamante, qui est un Juge exact, & qui ne permet pas que l'on s'éloigne jamais du fait dont il s'agit, dit fort sévèrement: il n'est pas ici question de Lucien. Sa réputation est faite; si l'on vouloit s'y opposer, il falloit s'en aviser plutôt. Vous êtes bien bon, interrompit Caton d'Utique, avec un air encore plus sévère que celui de Rhadamante; & ces Messieurs les Faiseurs de Dialogues ménagent-ils les réputations les plus anciennes? Quel égard a-t-on eu pour moi? Je suis un Mort de seize cents ans, admiré pendant seize cents ans; & au bout de ce temps-là, on vient m'inquiéter sur ma mort. Elle n'a pas eu le bonheur de plaire à l'Auteur d'un petit Livre. *Elle est trop guindée*, dit-il; je mourus trop sérieusement. Je ne fus pas assez réjouissant dans cette action; je ne fis point de turlupinades, comme eût dû faire un vrai Philo-

sophe ; je ne m'avisai point de dire ;

Ma petite Ame , ma Mignonne.

Enfin , ce qui gâte tout , je ne ronflai point. Il est pourtant sûr que je donnai ordre à tout , sans aucun trouble ; que je ne différâi à me tuer , & que je ne lus deux fois ce Dialogue de Platon , que pour attendre qu'on m'eût apporté des nouvelles de mes amis qui s'étoient mis sur la mer , & qui tâchoient de se dérober à César ; que dès qu'on me les eut apportées , je me donnai le coup. Comment cet homme-là veut-il que l'on meure ? Qu'il nous fasse la grace de nous donner le modèle d'une mort qui lui plaise , afin qu'on se règle là-dessus , & qu'un Héros soit sûr de son fait , quand il lui prendra envie de mourir. Faudra-t-il faire des vers ; car il y en a dans les deux Morts dont il paroît content ? Les grands Hommes seront-ils obligés à dire des sottises à leur ame , & les filles à se plaindre de leur virginité , gardée malgré elles ? A-ce été pour nous proposer ces beaux exemples de grandeur d'ame , qu'il a fallu se moquer du Jugement que dix-sept siècles avoient prononcé sur ma

mort? Où est le respect qu'on doit à l'Antiquité? De quel droit va-t-on dégrader ses Héros?

Toute l'Assemblée commençoit à être émue de la véhémence avec laquelle Caton haranguoit : mais l'Empereur Adrien se leva , & dit froidement : Ne faites point tant de bruit pour les intérêts de l'Antiquité; elle n'a point lieu de se plaindre du nouvel Auteur des Dialogues. Il vous dégrade à la vérité , & vous ôte votre rang de Héros: mais l'Antiquité n'y perd rien ; car il me met aussi-tôt en votre place , moi qui n'étois point auparavant compté pour un Héros, par la manière dont j'étois mort. J'en demande pardon à la bonne Compagnie qui est ici; mais j'eus bien de la peine à me résoudre à la venir trouver. Je fus extrêmement inquiet pendant ma maladie. Je voulois absolument que les Médecins imaginassent un moyen de me faire vivre , & je suis fort obligé à l'Auteur des Dialogues de m'avoir fait grace sur tout cela. Aussi je vous assure que son Livre est fort joli , & que je me plais fort à le lire : il me console de tous ceux que je fais qui ont dit du mal de ma mort. Il

ne faut désespérer de rien. Je mourois comme un poltron dans la plupart des Histoires ; & après je ne fais combien de temps , me voilà sans y penser devenu Héros.

Oui , mais je ne trouve pas mon compte comme vous à ce Livre-là , répondit Caton. Oh ! reprit Adrien , où l'un gagne , il faut que l'autre y perde ; c'est la loi commune. Les Auteurs sont maîtres de leurs graces ; ils les distribuent à qui bon leur semble.

Sur cela , Pluton redoubla son sérieux , & défendit à Adrien de débiter des maximes si dangereuses ; & pour régler ce qui étoit en contestation entre Caton & Adrien , il prononça de l'avis d'Eaque & de Rhadamante :

Qu'il n'étoit point permis de changer les caractères , & de faire Adrien de Caton , & Caton d'Adrien , même sous prétexte de compensation , ou pour remettre d'un côté ce qu'on ôteroit de l'autre.

Après cet Arrêt , Caton cria qu'on laissoit encore indécidée la principale question , qui étoit le mépris de l'Antiquité ; qu'à moins que l'on n'y mît ordre , il n'y avoit point de Morts si vénérables qui pussent être à l'abri des plaisanteries ; qu'il falloit fixer un temps

dans lequel une belle action passeroit pour être consacrée , & ne seroit plus sujette à la censure. Aussi-tôt Alexandre, Homère, Aristote, Virgile, se mirent à demander la même chose que Caton. On remarqua alors que Lucien cherchoit à se tirer tout doucement de la foule, & à s'évader; mais Alexandre cria qu'on l'empêchât de sortir. Ce n'est pas sans raison, dit ce grand Prince, que Lucien voudroit être loin d'ici. La question que l'on traite le regarde; il a appris à son Copiste, à ne respecter rien de tout ce que le monde respecte. Lucien attaque tout ce qu'il connoît de plus grand & de plus élevé; le Copiste en fait autant. Quelquefois Lucien attaque un grand homme, le Copiste un autre : mais quand par malheur on est du premier ordre entre les grands hommes, il faut qu'on se trouve dans les Dialogues de ces deux Auteurs; c'est ce qui m'est arrivé. Lucien s'étoit déjà souvenu de moi dans ses plaisanteries; mais son prétendu Imitateur a jugé que ma vie pouvoit encore fournir quelque chose, & que j'étois assez illustre pour devoir tomber plus d'une fois entre les mains des Faiseurs de Dialogues. Encore Lucien m'a fait reprocher par

mon père ce qu'il trouvoit à redire dans mes actions; mais celui-ci me fait insulter par Phriné. On ne seroit pas surpris que Phriné voulût apprendre à une jeune personne l'art de la coquetterie; mais quelle m'apprenne à moi l'art militaire! Phriné pouvoit prétendre à régler le nombre des conquêtes d'une Courtisane naissante, & lui dire : *Ne recevez point tant d'Amans à la fois; c'en est trop; il en arrivera quelque désordre.* Mais Phriné règle le nombre de mes conquêtes, & me dit : *Vous ne deviez point songer à la Perse, ni aux Indes; il ne vous falloit que la Grèce, les Isles voisines; & par grace, je vous donne encore quelque petite partie de l'Asie mineure.* Enfin, Phriné entend si bien la guerre, qu'on croiroit qu'elle y auroit été. N'en est-il rien, *petite Conquérante*, dit-il, en se tournant vers elle? *Petite Conquérante*, répondez donc, où en aviez-vous tant appris? Phriné répondit toute en colère: J'ai déjà dit je ne fais combien de fois, que je ne voulois point qu'on m'appellât *la petite Conquérante*. Tous ces Morts me viennent rire au nez, en me donnant ce nom-là: mais je prétends bien qu'ils s'en corrigent; car l'Auteur des nouveaux Dialogues lui-même

s'en est corrigé , & on m'a dit que dans la seconde Edition je ne suis plus *une petite Conquérante* , mais *une aimable Conquérante*. Si l'on vouloit encore me faire plus de plaisir , on m'appelleroit *jolie Femme*. Je vois que toutes ces femmes de bien , & qui avec cela n'ont pas laissé d'être agréables , sont au désespoir de ce qu'on m'a honorée de cette qualité dans les Dialogues. Elles prétendoient en être en possession , & il est vrai qu'on ne l'avoit jamais donnée à une personne de mon métier ; mais enfin , je suis ravie que leur vanité ait été rabattue , & que parmi toutes celles de mon espèce , on ait fait choix de moi pour être la première que l'on nommât *jolie Femme*. Hé bien donc , reprit Alexandre , l'*aimable Conquérante* , la *jolie Femme* , ou tout ce qu'il vous plaira , dites-nous où vous aviez pris des raisonnemens si profonds : car il paroît bien que vous êtes une bonne tête ; quand vous mettez les Conquérans au-dessous des femmes , *parce que les Conquérans ont besoin d'Armées pour leurs entreprises , & que les femmes n'en ont pas besoin pour les leurs ; que vous étiez seule , exécutant tout par vous-même dans vos plus grandes expéditions , & que je n'é-*

zois pas le seul qui agit dans les miennes.
Laissez-moi en repos , répondit Phriné.
Je ne veux disputer avec vous que dans
les nouveaux Dialogues , où l'on ne
vous donne pas trop d'esprit ; mais ici ,
vous êtes un vrai Sophiste. Je crois que
c'est parce que vous êtes sous les yeux
de votre Précepteur Aristote. Aussi-tôt
Pluton prononça :

*Que Phriné ne se mêleroit que de son
métier.*

Et elle , en faisant une grande révé-
rence , répondit : Très-volontiers.

Aristote , dans le même moment ,
cria qu'il en falloit ordonner autant à
l'égard d'Anacréon. On m'a fait autant
de tort qu'à mon Disciple , disoit il.
On lui a mis en tête une Courtisanne ,
& à moi un vieux Débauché ; & c'est
le vieux Débauché qui me fait ma leçon
sur la Philosophie , comme c'est la
Courtisanne qui la fait à Alexandre sur
la Guerre : car dans les nouveaux Dia-
logues , c'est une règle infailible , que
vous trouverez toujours tout renversé.
Du moment que vous voyez ensemble
un Sage & un Fou , assurez-vous que le
Fou sera au-dessus du Sage. Si l'Auteur
s'avise d'assortir ensemble Agamemnon
& Thersite , soyez sûrs qu'Agamemnon

n'en sortira pas à son honneur. Sur ce pied-là, vous ne devez pas être étonnés qu'on m'envoie à l'Ecole d'Anacréon; qu'Anacréon me définisse la Philosophie *un Art de chanter & de boire*, & change le Lycée en Cabaret. On a dû s'attendre à tout ce renversement, dans un Livre qui ouvre par la victoire que Phriné remporte sur Alexandre. Aussi je ne me plains pas principalement de ce qu'Anacréon a tout l'avantage : je me plains de ce que je ne fais pas du moins le lui disputer un peu; je me plains de ce que je suis un sot. Quoi! n'avoir pas un seul mot à lui répondre! Etre confondu par sa Chançonnette! Où sont tous mes livres? Ne me fournissoient-ils rien dont je pusse me servir? Avois-je perdu la parole ou la mémoire? Toi-même, Anacréon, pour te redire un bon mot qui a été dit dans notre Grèce, n'as-tu point de honte de m'avoir vaincu? Point du tout, répondit Anacréon : quand je lus le titre de notre Dialogue, je tremblai; je crus que tu m'allois faire des réprimandes dignes de ta gravité : mais je ne fus jamais plus content, que quand je vis que c'étoit moi qui étois le Docteur du Dialogue. J'ai donné commif-

sion à tous les chers Disciples que j'ai dans l'autre Monde, de bien boire à la santé de l'Auteur, de déclarer la guerre à tous les Péripatéticiens, & de ne rien épargner pour faire recevoir mon nouveau Système de Philosophie dans l'Université.

Comme Pluton vit qu'Anacréon ne faisoit que badiner, & qu'il ne disoit rien de sérieux pour la défense du Dialogue, il déclara :

Qu'un Dialogue ne seroit point composé d'Anacréon, qui parleroit tout seul; qu'Aristote seroit obligé de lui répondre; & qu'une petite Chanson ne seroit point du même poids que quantité de gros in-folio.

Virgile prit aussi-tôt la parole pour se plaindre de ce qu'on avoit tourné en ridicule le commencement de ses Géorgiques, où il faisoit un compliment à Auguste. Vous faites le plaisant, dit-il à Arétin. Vous vous réjouissez sur cette Fille de Thétis, & sur ce Scorpion. Cela auroit pu paroître extraordinaire, s'il eût été dit dans votre Siècle; mais dans le mien, c'étoit comme si j'eusse loué Auguste sur sa valeur & sur sa conduite. Fort bien, dit Arétin. L'Auteur des Dialogues a dit que les Belles sont de tous Pays, & moi je dis que les

sottises sont de tous les Siècles. Vous seriez bien heureux d'avoir été Ancien, pour avoir droit de dire des choses que nous autres Modernes nous n'eussions osé dire. Mais, Seigneur Arétin, reprit Virgile, vous avez bien oublié l'Histoire Romaine. N'avez-vous jamais ouï parler de ces Apothéoses qu'on faisoit pour les Empereurs ? César étoit devenu une Etoile après sa mort : on pouvoit prédire à Auguste une destinée aussi glorieuse. Présentement que la mode des Apothéoses, est passée, on parleroit une autre Langue aux Princes. Mais, repliqua Arétin, il n'y avoit rien de plus ridicule que ces Apothéoses. Vous pouviez louer Auguste d'une manière simple & naturelle, sans lui prédire ces honneurs impertinens qu'il attendoit après sa mort : mais parce que l'Apothéose est beaucoup plus surprenante & moins raisonnable, vous ne manquez pas de la choisir. Il n'importe, reprit Virgile ; que l'Apothéose fût raisonnable ou non, il suffit que c'étoit une coutume reçue chez les Romains. Ah ! vous faites tort aux Romains, dit Arétin. A peine le Peuple le plus ignorant eût-il été la dupe de cette sottise-là. Je le veux bien, repli-

qua Virgile ; mais répondez-moi juste. Les Romains avoient-ils moins de foi à ces Apothéoses, qu'à tout ce que l'on contoit des Champs Elisés ? Non, répondit Arétin , je ne crois pas que les Champs Elisés fussent mieux établis. Cependant , reprit Virgile , vous approuvez fort la manière dont je loue Caton , en disant *qu'il préside à l'Assemblée des plus gens de bien , qui , dans les Champs Elisés , sont séparés d'avec les autres*. Si les Champs Elisés , aussi-bien que les Apothéoses , ne passeroient que pour des fadaïses , la louange de Caton ne vaut pas mieux que celle d'Auguste. Oh ! dit aussi-tôt Arétin , la louange que vous donnez à Caton , veut seulement dire que s'il y avoit des Champs Elisés , on y sépareroit les gens de bien d'avec les autres , & qu'on mettroit Caton à la tête de cette Compagnie. Hé bien , répondit Virgile , la louange que j'ai donnée à Auguste , vouloit dire aussi que si les grands Hommes étoient reçus après leur mort parmi les Divinités , on respecteroit assez Auguste , pour lui laisser choisir le rang & l'emploi qu'il lui plairoit. L'une & l'autre louange est fondée sur une supposition ; & l'une de ces suppositions n'est pas

plus simple que l'autre. En vérité, mon ami Arétin, voici un mauvais pas, dont vous ne vous tirerez pas aisément. Croyez-moi, il faut de la mémoire pour mentir, & du jugement pour plaisanter.

Caton, qui étoit fort aigri contre le nouvel Auteur, se souvint que dans le même endroit dont il s'agissoit entre Virgile & Arétin, il y avoit encore une contradiction, & se mit à déclamer tout de nouveau avec beaucoup de force. On approuve, disoit-il, la louange que Virgile m'a donnée. Elle est donc juste & vraie dans les principes de l'Auteur, qui demande tant de choses aux louanges. Je suis donc le plus honnête homme de tous les gens de bien. Je n'ai donc pas été un lâche, qui n'ai osé ni vivre, ni mourir de bonne grace. Ne m'établira-t-on point de caractère ? Ne dira-t-on point ce que l'on veut que je sois ?

Diogène interrompit Caton, & dit avec un air railleur & piquant : Il faut bien défendre contre Caton ce pauvre Auteur qui n'est pas ici. Il s'est contredit, il est vrai ; mais il a fort bien fait. Il imitoit Lucien, Lucien se contredisoit. J'en puis parler mieux qu'un

autre, car c'est en partie sur mon chapitre que Lucien s'est contredit. Dans un de ses Dialogues, Cerbère dit à Menippe qu'il a vu descendre Socrate aux Enfers, fort chagrin, regrettant sa famille, & pleurant comme un enfant, & qu'il ne se souvient point que personne ait fait une belle entrée en ce lieu-là, hormis ce Menippe à qui il parle, & moi. Dans un autre Dialogue, ce n'est plus de même; il n'y a que les sept Sages, gens qui ne sont pas tout-à-fait irréprochables, comme on fait, qui soient morts gaiement, & qui fassent voir dans les Enfers qu'ils sont contents de leur condition. Me voilà donc exclus du nombre des vrais Philosophes; & d'ailleurs, Cerbère en a plus vu qu'il ne dit. Il paroît assez que l'Auteur des Nouveaux Dialogues a cru qu'il étoit de son devoir d'imiter cette contradiction, & il faut avouer qu'il l'a imitée fort heureusement. Caton auroit extrêmement tort de se plaindre de lui; je ne me plains seulement pas de Lucien, qui n'a aucune excuse, lui qui s'est contredit sans avoir imité personne.

Lucien, qui véritablement n'avoit rien à répondre, & qui de plus ne vou-

loit point se commettre avec Diogène qu'il craignoit, n'entreprit point de se défendre & de se justifier; & Pluton voyant son silence, déclara:

Qu'il défendoit à tous Faiseurs de Dialogues des Morts, d'approuver jamais rien, ni de dire du bien de personne, de peur des contradictions.

Après cela, Homère fit signe qu'on l'écoutât, & dit d'une manière assez tranquille, qu'il avoit laissé parler ceux qui étoient les plus pressés de faire leurs plaintes; que Virgile auroit pourtant bien dû avoir plus d'égard pour le Prince des Poètes, & ne pas parler avant lui; que Lucien & son Imitateur l'avoient assez mal traité, mais l'Imitateur, encore plus que Lucien; que du moins, quand Lucien avoit voulu dire du mal d'Homère, il l'avoit fait dire par quelqu'autre que par Homère: mais que chez le nouvel Auteur, c'étoit lui qui disoit du mal de lui-même, & qui apprenoit aux autres qu'il n'avoit entendu finesse à rien, & qu'on lui faisoit trop d'honneur d'y en entendre; qu'il auroit bien souhaité qu'on lui eût dit si l'Auteur avoit reçu de lui un pouvoir de le faire parler de la sorte; qu'autrement, il défavouoit tout, & qu'il entre-

prenoit de soutenir que ses Ouvrages étoient pleins de mystères & d'allégories; que si l'on ne réprimoit cette licence des Auteurs, Achille avoueroit bientôt qu'il mourroit de peur dans le combat, & Pénélope, qu'elle avoit favorisé tous ses Amans dans l'absence d'Ulysse; qu'enfin, il n'y avoit point de Mort qui pût s'assurer de n'être pas resuscité quelque jour, pour se décrier lui-même.

Les plaintes d'Homère parurent si justes, & de plus, son autorité leur donnoit tant de poids, que Pluton, sans écouter Esope qui vouloit répondre, défendit :

Que l'on fit jamais parler personne contre soi-même, à moins que d'en avoir une procuration en bonne forme.

Mais Homère n'étoit pas encore content. Il fit souvenir Pluton qu'il falloit venger l'Antiquité des insultes que les deux Auteurs des Dialogues lui avoient faites en cent endroits. Quoi ! disoit-il, Lucien n'a point respecté mon nom, qui s'étoit déjà établi pendant plus de mille années ! L'Imitateur de Lucien, encore plus hardi que lui, ne respecte pas ce même nom, qui a présentement une antiquité de près de trois mille ans !

ans ! Ce nombre infini d'hommes , qui , dans une longue suite de siècles , ont adoré mes Ouvrages , c'étoient donc des fous ? On condamne dans un moment , & sans y faire trop de réflexion , tant de jugemens qui ont tous été conformes ? La préoccupation peut beaucoup , dira-t-on. Quand les uns ont crié merveille , tous les autres le crient aussi. Ceux qui seroient d'avis contraire , n'osent se déclarer. Je n'ai qu'un mot à dire. Qu'on me fasse entendre comment j'ai pu avoir une si grande réputation , sans la mériter , & je croirai en effet ne l'avoir pas méritée.

Homère fut secondé de je ne sais combien d'Anciens , qui étoient tous fort offensés du peu d'égards que l'on avoit eus pour eux. Chacun représentoit avec indignation le nombre d'années qui parloient pour lui , & accabloit les Juges de la quantité des témoignages rendus en sa faveur. Enfin , Pluton ayant plus délibéré qu'à l'ordinaire sur l'Arrêt qu'il alloit rendre , ordonna :

Que les Anciens seroient toujours vénérables ; que Lucien , qui étoit un des premiers qui se fussent révoltés contr'eux , & tous ceux qui suivroient son exemple , ne seroient jamais réputés Anciens , & seroient étern-

nellement sujets à la critique, comme de malheureux Modernes.

Ensuite on entendit un certain murmure dans la foule des Morts, qui avoient été auparavant dans un grand silence. Tout le monde prêta l'oreille. C'étoit le Duc d'Alençon, qui disoit à Elisabeth d'Angleterre : Quoi ! Votre Majesté ne trouvera pas bon que je demande réparation pour elle ? Votre Majesté ne parlera point ; mais je supplie Votre Majesté de me permettre de parler. Je n'agirai & je ne paroîtrai agir que par mon propre mouvement. Je demande cela en grace à Votre Majesté ; je ne puis souffrir que Votre Majesté ait été offensée en mon nom.

Tous les Morts se mirent à rire d'entendre répéter tant de fois *Votre Majesté* ; & de plus, ces titres là ne sont guère usités dans la Langue du Pays. Mais le Duc d'Alençon entreprit fort sérieusement de se justifier, & dit qu'il ne traitoit la Reine avec des respects si profonds & si peu ordinaires chez les Morts, qu'afin de réparer le peu de politesse qu'il avoit pour elle dans les Nouveaux Dialogues ; qu'il y alloit de son honneur à ne pas laisser croire qu'il eût su si peu vivre ; qu'il ne vouloit point

qu'on le prît pour un homme qui pût reprocher à des Reines en propres termes, *qu'elles n'avoient plus leur Virginité.* C'est sur cela, continua-t-il, que nous étions tout-à-l'heure en contestation, Elisabeth & moi. Je voulois demander raison pour elle de l'injure qu'on lui a faite ; mais elle s'obstine à dire qu'une femme doit toujours éviter ces sortes d'éclaircissemens, & qu'il vaut bien mieux dissimuler l'outrage, que d'en tirer réparation. Vous feriez bien mieux, interrompit brusquement le Comte de Leicester, de demander raison de l'injustice qu'on vous a faite à vous-même. On veut que vous disiez à Elisabeth, *que la Virginité étoit la plus douteuse de toutes ses qualités ;* & en même temps, on veut que vous vous plaigniez de ce qu'elle ne vous épousa pas. Ce n'est pas être trop poli pour un Prince, ni trop délicat pour un Amant. Ah ! s'écria une Précieuse nouvellement morte, soupçonner Elisabeth de quelques actions indécentes ! Cela se peut-il ? Elisabeth ne trouvoit rien de plus joli que *de former des desseins, de faire des préparatifs, & de n'exécuter point.* Elisabeth faisoit peut-être quelque pas dans le Pays de Tendre ; mais assurément elle se gardoit

bien d'aller jusqu'au bout. Et n'est-ce pas à elle que nous devons cette maxime admirable ? *Ce qu'on obtient, vaut toujours moins qu'il ne valoit, quand on ne faisoit que l'espérer ; & les choses ne passent point de notre imagination à la réalité, qu'il n'y ait de la perte.*

Que vous êtes peu délicate, interrompit Smindiride, qui ne vaut guère mieux qu'une Précieuse ! Vous croyez que l'imagination augmente les plaisirs ; c'est tout le contraire. *Hélas ! que les hommes sont à plaindre ! Leur condition naturelle leur fournit peu de choses agréables, & leur raison leur apprend à en goûter encore moins.* Vous êtes fou, dit un gros Hollandois, si vous vous plaignez de la condition naturelle des hommes ; & du peu de choses agréables qu'elle leur fournit. Ce sont les plaisirs simples & communs qui sont les plus doux. Savez vous combien Elisabeth fut flattée de cette expression à la Hollandoise, dont je me servis pour la louer ? Je n'étois point un homme qui raffinât beaucoup sur les plaisirs ; je ne savois sur cette matière là que ce que tout le monde fait : cependant la Reine d'Angleterre fut contente de ma science ; & à mon départ, j'eus un beau présent.

Je crains bien , dit le Crotoniate Milon , en s'adressant à la Précieuse qui avoit parlé , que ce gros garçon là n'ait tiré la Reine hors de ses plaisirs d'imagination. Il a bien la mine. . . . Taisez-vous , dit Pluton tout en colère. La tête me tourne. Je ne fais plus où j'en suis. Je ne fais plus de quoi il est question. Je n'entends rien à leur dispute sur les plaisirs. Je n'entends rien non plus au caractère d'Elisabeth. Elisabeth ne veut que des préparatifs & des espérances ; & puis , voila Elisabeth qui a des goûts plus solides avec le Hollandois. On reproche à cette personne , qui ne veut jamais de réalité , que sa Virginité est fort douteuse ; & puis , malgré cela , on voudroit l'avoir épousée. On dit que les plaisirs sont dans l'imagination ; on dit qu'ils n'y sont pas : on dit qu'il faut raffiner & chimériser sur les plaisirs ; on dit que les plus simples & les plus communs sont les meilleurs. Qui me tirera de tous ces embarras-là ?

Ce ne fera pas moi , répondit Eaque. Ni moi non plus , dit Rhadamante. Nous aurions bien moins de peine à juger nos Criminels , qu'à vuider les différends de tous ces Discoureurs que vous avez fait venir ici , & qui ne con-

viennent jamais de rien ni les uns avec les autres, ni avec eux-mêmes. Hé bien, reprit brusquement Pluton, puisque vous ne savez tous deux par où vous y prendre, j'ordonne :

Que le Duc d'Alençon, Elisabeth d'Angleterre, Smindiride & le Hollandois, ne se trouveront jamais dans un même Livre.

A peine Pluton avoit prononcé ces dernières paroles, que Mercure entra dans l'Assemblée. On voyoit bien à son air qu'il apportoit quelques nouvelles; & en effet, si-tôt qu'il fut arrivé, il dit qu'il venoit de dessus la Terre, & que les Vivans lui avoient donné une commission dont il vouloit s'acquitter. Cette commission étoit une Lettre pour les Morts, dont ils l'avoient chargé, & il la lut tout haut en ces termes.



LETTRE
DES VIVANS
AUX MORTS.

TRÈS-HONORÉS MORTS,

Il court parmi nous des Dialogues que l'on a mis sous votre nom , parce qu'on y a traité des matières si importantes , que des Vivans n'eussent pas pu avoir ensemble de ces sortes d'entretiens , eux qui ne disent que des choses inutiles. Nous avons examiné fort sérieusement de quoi nous étions capables , & avec tout le respect que nous vous devons , nous avons trouvé que dans nos conversations ordinaires , nous en dirions bien autant que ce que l'on vous fait dire. Vos raisonnemens ne nous ont pas paru si sublimes , que nous désespérassions d'y pouvoir atteindre. Les Femmes particuliè-

rement, croient qu'on peut être pleine de vie & de santé, & avoir autant d'esprit que Didon & Stratonice, que Sapho & Laure, qu'Agnès Sorel & Roxelane. Elles se tiennent offensées de ce qu'on s'est cru obligé d'aller déterrer ces Morts, pour ne leur faire tenir que les discours qu'elles tiennent. Ce n'est pas que ces discours paroissent inutiles aux Femmes d'ici-haut : au contraire, elles jugent que ce que dit Stratonice à Didon sur son intrigue avec Enée, peut être d'une grande consolation pour celles qui auront fait parler d'elles un peu plus qu'il ne faudroit ; que les Histoires d'Agnès Sorel & Roxelane sont fort propres à persuader aux Femmes, qu'elles sont nées pour avoir un empire absolu sur leurs Amans, & que Sapho & Laure leur apprennent parfaitement bien de quelle manière elles doivent exercer leur imagination sur les sujets qui leur conviennent : mais enfin, elles sont si convaincues de leur propre mérite, qu'elles ne trouvent point tout cela au-dessus de leur portée. Nous vous prions donc, très honorés Morts, de souffrir que nous ayons ici-haut des conversations aussi spirituelles & aussi utiles que les vôtres, en attendant que nous ayons l'honneur de vous aller entretenir nous-mêmes ; ce qui ne sera assurément que le plus tard que nous pourrons.

Mercure

Mercure ayant lu cette Lettre , la priere des Vivans fut trouvée juste par tous les Morts , & aussi-tôt Pluton déclara :

Qu'il ne seroit point besoin d'être Mort ; pour dire des choses aussi pleines de morale & de raisonnement , que celles qui se disent dans les nouveaux Dialogues.

Laure voulut pourtant s'opposer à cet Arrêt. Elle représenta que si elle eût été vivante , elle n'auroit jamais dit que , *Quand on veut qu'un Sexe résiste , on veut qu'il résiste autant qu'il faut pour faire mieux goûter la victoire à celui qui la doit remporter , mais non pas assez pour la remporter lui-même ; & qu'il doit n'être ni si foible qu'il se rende d'abord , ni si fort qu'il ne se rende jamais ; qu'il y avoit dans ce raisonnement un fonds de Logique , & une certaine combinaison méditée , dont une autre qu'une Morte n'auroit pas été capable ; que si l'on vouloit bien pénétrer dans la profondeur de cette pensée , il sembleroit qu'on auroit tenu les Etats du Genre humain , pour déterminer lequel des deux Sexes auroit dû attaquer ou se défendre , & qu'après une mûre délibération de Philosophes qui auroient examiné la question selon leurs règles , on auroit*

donné le parti d'attaquer aux hommes ; & celui de se défendre aux femmes ; que c'étoit-là ce qui s'appelloit traiter les matières solidement ; que cette solidité étoit d'autant plus admirable , que les matières étoient galantes ; & qu'enfin il étoit bien sûr que des femmes vivantes ne l'auroient jamais attrapée , elles qui ne font qu'effleurer les choses légèrement , & y répandre des agrémens fort superficiels.

Si-tôt qu'elle eut cessé de parler , Pétrarque se montra , & dit que depuis les nouveaux Dialogues, Laure étoit gâtée ; qu'auparavant elle avoit eu l'esprit raisonnable , mais qu'elle vouloit présentement faire des Dissertations sur tout ; que sa nouvelle folie étoit d'approfondir toujours les matières , & de les traiter méthodiquement ; que quand il croyoit lui dire quelque chose de galant & d'agréable , il trouvoit une raisonneuse qui se mettoit à argumenter contre lui ; qu'il ne pouvoit plus vivre avec elle ; que de plus , il n'étoit point content qu'elle s'accoutumât avec Sapho , qui étoit une très-dangereuse compagnie ; que véritablement Laure avoit pris le bon parti , en soutenant que c'étoit aux hommes à attaquer , & aux femmes à se défendre ;

mais qu'il craignoit qu'à la longue elle ne perdît les bons sentimens où elle étoit encore, & qu'il ne lui prît envie d'attaquer à l'exemple de Sapho.

Louis XII, Roi de France, & le Duc de Suffolck se joignirent à Pétrarque, & firent d'Anne de Bretagne & de Marie d'Angleterre les mêmes plaintes qu'il avoit faites d'abord de Laute. Ces deux Princesses avoient pris dans les nouveaux Dialogues l'habitude de ne parler que par lieux communs, & en propositions générales. Elles avoient ensemble de longues conversations, où elles ne se répondoient l'une à l'autre que par des Sentences, & il n'étoit presque plus possible de les tirer de leurs spéculations, pour leur faire dire quelque chose qui fût de l'usage commun. Jamais Anne de Bretagne n'avoit tant fait souffrir Louis XII pendant sa vie, quoiqu'elle eût quelquefois l'humeur assez aigre & assez difficile ; & le Duc de Suffolck avoit encore été plus content de Marie d'Angleterre, du temps qu'ils étoient mariés ensemble, quoique l'inclination qu'elle avoit pour la galanterie donnât toujours de justes appréhensions à un mari.

Pluton, pour remédier à ces désordres, défendit:

Que l'on fit les femmes si grandes raisonneuses, de peur des conséquences.

Après cela, on vit Hervé qui venoit accuser Charles V devant Pluton, sur ce que cet Empereur refusoit de répondre à une question d'Anatomie qu'il lui faisoit. Je lui demande, disoit Hervé, un petit éclaircissement sur les veines lactées & sur les anastomoses, & il ne me le veut pas donner. Aussi-tôt tous ces Morts se mirent à dire: Il faut qu'Hervé soit fou; faire des questions d'Anatomie à Charles V! Est-il Chirurgien? Hé quoi, leur repondit Hervé, ignorez vous que Charles V parle à Erasme comme un Docteur sur les fibres & sur la conformation du cerveau, en quoi il prétend que l'esprit consiste? Il fait que l'Anatomie la plus délicate ne sauroit appercevoir cette différence d'organes qui fait la différence des génies; & après cela, il ne voudra pas répondre à mes questions?

Qu'on me délivre de cet Extravagant, dit Charles V tout en colere. Où a-t-il trouvé qu'un Empereur dût savoir l'Anatomie? Hé! qui ne le croiroit, reprit

Hervé , à vous entendre parler comme vous faites dans les nouveaux Dialogues? Ce que je dis d'Anatomie n'est rien du tout , répondit Charles V , ou du moins ce n'est rien que tout le monde ne sache. Mais , repliqua Hervé , vous le dites dans les termes de l'Art , & d'une manière qui sent tout-à-fait son Physicien de profession ; c'est-là ce qui m'a mis en erreur. Hé bien , dit Charles V , est-il défendu à un grand Prince de savoir quelques termes des Sciences? Non , répondit Hervé ; mais il lui est défendu de s'en servir. Il faut que dans les Sciences un Prince ne prenne que les choses , & laisse les termes aux Savans , & qu'il ne paroisse pas avoir appris ce qu'il fait , mais le deviner.

Pluton fut de l'avis d'Hervé , & il ordonna :

Que Charles V ne parleroit plus si savamment de Physique , ou qu'il l'apprendroit tout de bon.

Je fais bien , ajouta le Roi des Enfers , qu'il y a encore une certaine Bérénice , qui est un peu Grammairienne pour une Reine. Elle parle d'une *mort grammaticale des noms* , & de l'embarras que ces noms donnent aux Savans , dès qu'il y a quelques lettres de changées.

Je ne conçois pas trop bien où une femme & une Princesse a pris cela. Il faut qu'elle ait bien étudié, & que de plus elle n'en fasse pas trop de mystère : mais laissons-la en repos, il faut finir ; elle sera comprise dans l'Arrêt de Charles V. Passons à d'autres.

Hervé se présenta encore une fois, & dit qu'il s'étoit plaint que Charles V, qui étoit Empereur, raisonnoit trop bien sur la Physique, & que présentement il se plaignoit qu'Erasistrate, qui étoit Médecin, ne raisonnoit pas assez bien sur la Médecine. J'ai découvert la circulation du sang, disoit Hervé, & Erasistrate marque assez de mépris pour ma découverte. Mais pourquoi, à votre avis ? C'est que, sans savoir que le sang circulât, il a guéri le Prince Antiochus de sa fièvre quarte, par un moyen à la vérité fort ingénieux, mais qui ne deviendra jamais une règle de Médecine. Car, je vous prie, établira-t-on que quand un Médecin aura un Malade à guérir de la fièvre, il fera passer devant lui toutes les femmes de sa connoissance, lui tiendra le pouls pendant ce temps-là, remarquera celle dont la vue redoublera l'émotion de son pouls, & ensuite ira négocier, pour faire obtenir à son Malade

cette femme dont il sera amoureux? Cependant Erasistrate tient que la connoissance de la circulation du sang n'est pas nécessaire, parce qu'effectivement elle ne l'étoit pas dans la maladie d'Antiochus, & qu'il ne s'agissoit que de savoir quel chagrin rongeoit ce jeune Prince. N'est-ce pas là une belle conséquence? Si c'est ainsi qu'il raisonnoit du temps qu'il exerçoit la Médecine là haut; oh! que vous êtes en grand nombre, Morts qu'il a envoyés en ces lieux!

La fin de cette Harangue fut suivie d'un éclat de rire. Erasistrate voulut répondre; mais Pluton, qui ne crut pas que sa réponse pût être bonne, ne lui en donna pas le loisir, & prononça brusquement :

Qu' Erasistrate, quoiqu'il eût guéri Antiochus, seroit obligé à respecter la circulation du sang.

Il y avoit quelques momens que Montagne paroissoit avoir envie de parler. Il s'avançoit, & puis se retiroit; il ouvroit la bouche, & la refermoit tout d'un coup. Pluton qui le remarqua, lui dit : Qu'avez-vous? voulez-vous parler? J'en aurois bien envie, répondit il, mais je cherche des termes pour m'expliquer honnêtement. On me fait accou-

cher dans les nouveaux Dialôgues ; mais on me fait accoucher avec tant de facilité, que j'en ai honte. On n'a point du tout ménagé mon honneur. Souvenez-vous que Socrate, cette Sage-femme avec qui l'on m'a mis, me veut prouver que les Anciens ne valoiènt pas mieux que les hommes d'à-présent. Il me dit d'abord, pour m'attraper, avec cet air que vous lui connoissiez, que de son temps les choses alloient tellement de travers, qu'elles auroient bien dû prendre à la fin un train plus raisonnable, & qu'il avoit cru que les hommes profiteroient de l'expérience de tant d'années. Moi qui ne me souviens plus de ce que j'ai entrepris de soutenir, je lui répons : *Que les hommes ne sont point d'expérience, parce que dans tous les Siècles ils ont les mêmes penchans, sur lesquels la raison n'a aucun pouvoir ; & qu'ainsi, par-tout où il y a des hommes, il y a des sottises, & les mêmes sottises.* Sur cela, Socrate, tout joyeux, me demande bien vîte : *Et sur ce pied-là, comment voudriez-vous que les Siècles de l'Antiquité eussent mieux valu que le Siècle d'aujourd'hui ?* La vérité est, qu'après ce que j'ai dit, je n'ai rien à lui répondre ; je suis surpris, & j'accouche sottement. Je vous assure

que si j'avois à recommencer, je donnerois bien plus de peine à ma Sage-femme ; car moi qui prétends que les Siècles aient dégénéré, puis-je dire aussi-tôt : *Que tous les hommes ont les mêmes penchans ; que par-tout où il y a des hommes, il y a les mêmes sottises ?* J'avoue que je me suis vanté dans mes Essais de n'avoir guère de mémoire, mais encore n'en pouvois-je pas manquer jusqu'à ce point-là. Socrate triomphe, je le crois bien ; un autre moins habile quelui, auroit aussi triomphé en sa place. Ma défaite devoit être un peu plus difficile, ne fût-ce que pour la gloire de Socrate.

Ne prétendez point m'intéresser dans vos plaintes, dit ce Philosophe moqueur : je suis très-content de ce Dialogue ; il me fait plus d'honneur que tout ce qu'on a jamais dit à ma louange. Quand vous venez me trouver, plein d'une admiration pour les Anciens, que vous ne m'avez pas encore marquée, je vous demande des nouvelles du Monde. Vous me répondez qu'il est fort changé ; & que je ne le reconnoîtrois pas. Moi qui ai lu dans votre ame, & qui veux vous surprendre par une opinion toute contraire à la vôtre que j'ai devinée, je vous dis : *Que je suis ravi de ce que vous m'ap-*

prenez ; que je m'étois toujours bien douté que le monde deviendrait meilleur & plus sage qu'il n'étoit de mon temps : car puisqu'il n'est pas là mon sentiment, je ne puis avoir d'autre dessein que de vous étonner, en me jettant dans l'extrémité opposée à celle où vous étiez , & de commencer déjà à combattre votre pensée. Mais n'est-ce pas être bien habile, que de la savoir avant que vous me l'ayez dite ? Dans les Dialogues où Platon me fait parler , je ne réfute aucunes opinions, que je ne les aie fait répéter je ne fais combien de fois, & en je ne fais combien de manières, à ceux qui les soutiennent : mais dans ces nouveaux Dialogues-ci, j'ai bien plus d'esprit ; je devine ce que j'ai à réfuter. Roi des Enfers, dit Montagne à Pluton, vous entendez bien le langage de Socrate ; c'est ainsi qu'il fait la critique de notre Auteur. Point du tout, reprit Socrate, toujours sur le même ton ; je ne fais point de critique. L'Auteur m'a fait Prophète, il est vrai ; mais assurément, c'est à cause de ce Démon familier que j'avois.

Pluton, qui prit la chose sérieusement, ordonna :

Que Socrate ne se serviroit point dans les disputes, de son Démon familier, pour

deviner les pensées des autres ; & que Montagne n'accoucheroit plus si facilement.

Il y avoit encore quelques Morts qui se préparoient à parler , lorsque Caron entra dans l'Assemblée , d'un air qui fit bien juger qu'il apportoit quelque nouvelle importante. Ce n'est pas fait , dit-il , d'un ton à faire trembler tout le monde ; nous ne sommes pas encore quittes des Dialogues des Morts. En voici une seconde Partie , que j'ai surprise à un Mort que je passois dans ma barque , & qui s'en étoit chargé. Aussi-tôt ce fut un bruit incroyable dans l'Assemblée. Tous les Morts se jettèrent sur Caron , lui arrachèrent le Livre , & sortirent aussi-tôt pour l'aller lire tous ensemble , sans songer qu'ils manquoient de respect pour Pluton , qu'ils laissoient là seul sur son Trône.





JUGEMENT

D E

PLUTON

S U R

LES DIALOGUES

D E S M O R T S.

S E C O N D E P A R T I E.

IL s'amassa encore une infinité d'autres Morts, qui accouroient en foule au nom de cette seconde Partie; chacun vouloit savoir s'il n'y étoit point intéressé. La difficulté fut de trouver quelqu'un qui pût la lire à une Assemblée si nombreuse; car il falloit satisfaire l'impatience de

tout le monde à la fois. A la fin , Stentor fut choisi pour Lecteur; ce Stentor qui avoit la voix si bonne, qu'il se faisoit entendre de toute une Armée. D'abord , quand il nomma Hérostrate & Démétrius de Phalère, on remarqua la joie de Démétrius, qui s'attendoit bien à être loué sur l'art qu'il avoit eu d'accorder ensemble la Politique & la Philosophie, & sur cequ'il avoit été également propre aux spéculations du Cabinet , & aux soins du Gouvernement. Au contraire, l'infame Hérostrate baissa la tête, & tâcha de se cacher dans la foule , parce qu'il ne douta point qu'on ne lui fit son procès sur l'embrasement du Temple d'Ephèse , avec toute la rigueur qu'il méritoit: mais il reprit un peu de courage dans le commencement du Dialogue , où il vit que les choses ne tournoient point si mal pour lui ; ensuite il fut surpris de s'entendre raisonner si subtilement, que Démétrius ne savoit que lui répondre, & lui-même il ne savoit qu'en croire. A la fin, il fut ravi d'étonnement & de joie, quand il reconnut certainement qu'il étoit le Héros du Dialogue; que l'action qu'il croyoit qu'on lui dût reprocher, y étoit cou-

ronnée, & que Démétrius étoit confondu.

Le pauvre Démétrius ne pouvoit aussi revenir de son étonnement. Il avoit tant de honte de voir ses espérances trompées, & il se trouvoit si peu d'esprit dans ce Dialogue, en comparaison d'Hérostrate, qu'il ne put ni n'osa jamais dire une parole. Les Morts rioient en eux-mêmes du trouble & de l'embarras où il étoit ; car comme il n'y en avoit pas un seul qui n'en craignît autant pour son compte, ils ne vouloient pas rire ouvertement.

Au second Dialogue, ils jettèrent tous les yeux sur Pauline, qui parut assez interdite. On la pria malicieusement de vouloir bien nommer les Sages à qui elle avoit ouï-dire : *Qu'une femme devoit aider elle-même à se tromper, pour goûter quelques plaisirs ; qu'il ne falloit point qu'elle examinât trop la divinité d'un Amant, qui, dans le dessein de la surprendre, se vouloit faire passer pour un Dieu.* La plupart des Morts disoient qu'elles auroient été volontiers à l'école de ces Sages-là, si elles les eussent connus ; & que les femmes n'auroient plus tant d'aversion pour la Philosophie, si elle donnoit de pareilles leçons.

Pauline commença à répondre d'un air embarrassé , que les Amans fidèles n'étoient pas en plus grand nombre que les Dieux Amans, & que cependant on ne trouvoit pas mauvais que des femmes crussent qu'on auroit pour elles une constance éternelle ; & elle prétendit qu'aller se jeter entre les bras de son faux Anubis, c'étoit la même chose que si elle eût été assez dupe pour compter sur la fidélité d'un Amant.

Toutes les Mortes généralement se récrièrent là-dessus. Il y en avoit entr'elles une infinité qui s'étoient flattées qu'on les dût aimer fidèlement, & qui n'eussent pourtant pas fait la sottise d'aller trouver Anubis dans son Temple. Pauline, qui étoit malheureusement engagée à soutenir que les Amans fidèles étoient extrêmement rares, s'embarrassa dans une définition de la fidélité, dont elle eut bien de la peine à sortir. Elle ne faisoit aucun cas des soins, des empressemens, des sacrifices, de la préférence entière qu'on donne à sa Maîtresse sur toutes choses. Tout cela, dont bien des femmes se contenteroient, n'étoit rien ; il falloit, pour être fidèle, tenir bon contre le temps & contre les faveurs : mais toute l'Assemblée convint que

Pauline devoit être réduite à une étrange extrémité , pour avoir recours à une définition si chimérique ; & on lui demanda grace pour les pauvres Humains, qui ne pouvoient atteindre à la perfection qu'elle exigeoit d'eux, & qui auroient encore assez de peine à s'acquitter de ce qu'elle ne comptoit presque pour rien.

Je crois que les femmes vivantes feroient de même avis que les Mortes. Il n'est point besoin que par des idées rigoureuses de fidélité, on mette les Amans en droit de ne songer point du tout à être fidèles; & tout ce que dit Pauline sur cette matière-là, est de ces choses qui ne peuvent être reçues ni en ce monde, ni en l'autre.

Pour Callirhée, quoiqu'elle fût dans le même cas que Pauline, on ne la traita pas avec la même rigueur. C'étoit une bonne Innocente, qui avouoit la chose comme elle s'étoit passée, qui n'entendoit finesse à rien, & qui ne cherchoit point à se défendre par des raisonnemens sophistiques. On est ordinairement disposé plus favorablement pour ces sortes de gens - là, que pour de faux beaux-Esprits. Elisabeth d'Angleterre fut la seule qui voulut attaquer Callirhée,

rhée. Cette Reine , fort contente d'avoir dit : *Que les plaisirs étoient des terres marécageuses , sur lesquelles il falloit courir fort légèrement , sans y arrêter le pied ;* reprocha fièrement à Callirhée que c'étoit être bien hardie , que d'oser dire après cela : *Que les choses du monde les plus agréables sont dans le fond si minces , qu'elles ne toucheroient plus guère , si l'on y faisoit une réflexion un peu sérieuse ; que les plaisirs n'étoient pas faits pour être examinés à la rigueur , & qu'on étoit tous les jours réduit à leur passer bien des choses , sur lesquelles il ne seroit pas à propos de se rendre difficile.* Callirhée , qui étoit simple & timide , n'osa répondre à Elisabeth , & peut-être qu'une autre qu'elle eût été bien embarrassée à se justifier.

Candaule parut à cette grande Assemblée de Morts, le meilleur Mort du monde. Il n'a aucun ressentiment contre Gigès , qui lui a ôté sa femme qu'il aimoit si tendrement , & la vie qu'il n'avoit pas sujet de haïr ; il tâche seulement à deviner pourquoi Gigès l'a tué. Pourvu qu'il puisse prouver qu'il n'a pas tant de tort d'avoir voulu faire voir sa femme dans le bain à ce perfide favori , il est content. Il se console , en s'imagi-

nant que c'est une nécessité indispensable que de faire parade de son bonheur, & en supposant qu'un Empereur fut fort fâché, parce qu'un Roi captif cria *sottise, sottise*. D'un autre côté, on trouva Gigès bien cruel de détruire tous les raisonnemens que fait ce bon Roi, & de ne lui vouloir seulement pas laisser des pensées qui le flattent un peu; mais on fut encore bien plus irrité contre Gigès, quand on lui entendit dire: *Que la Nature a si bien établi le commerce de l'Amour, qu'elle n'a pas laissé beaucoup de choses à faire au mérite; qu'il n'y a point de cœur à qui elle n'ait destiné quelque autre cœur, & que le choix d'une femme aimable ne prouve rien, ou presque rien, en faveur de celui sur qui il tombe.*

Quoi! disoient les Morts qui avoient été galans pendant leur vie, Gigès a-t-il entrepris de décrier l'Amour, & d'en dégoûter le monde? Pourquoi ne veut-il point que les Amans sentent le plaisir d'être distingués? Trouveroit-on quelque chose de si doux à être aimé, si on croyoit ne l'être que par une certaine nécessité de la Nature, qui a voulu qu'on aimât? On ne pourroit donc point se flatter de rien devoir à ses soins, à sa fidélité, à son propre mérite? Et que

devient l'amour ? Quand l'idée que Gigès en donne seroit solide , elle seroit du moins trop dure ; on n'a pas besoin de vérités désagréables.

Ah ! s'écria Elisabeth d'Angleterre ; si l'on ôtoit les chimères aux hommes , quel plaisir leur resteroit-il ? Qu'ai-je fait à Gigès , pour l'obliger à pratiquer le contraire de mes maximes ? Est-ce pour me contredire , qu'il veut désabuser les hommes des plus agréables chimères de l'amour ? Tout-à-l'heure , Pauline nous donnoit une idée si sublime de la fidélité , que personne n'y eût pu parvenir ; & voici présentement Gigès qui nous donne une idée de l'amour si méprisable , que je ne fais si personne voudroit s'abaisser jusqu'à être amoureux.

Quelle fut la surprise d'Homère , lorsqu'il se vit intéressé dans le Dialogue d'Hélène & de Fulvie ! Ce Prince des Poètes se plaignit fortement de ce qu'on l'attaquoit encore une fois. Que veut donc dire cette étrange licence , disoit-il tout en colère ? Toujours des plaisanteries sur moi ! Suis-je le seul aux dépens de qui on puisse divertir le Public ? Se fait-on présentement un honneur de m'insulter ? Faut-il dire du mal de moi , pour être bel-Esprit ? A-t-on mis la ré-

putation à ce prix-là ? Mais encore, quel est l'endroit que l'on attaque ? C'est peut-être l'endroit le plus judicieux de mes deux Poëmes. On tient un Conseil devant le Palais de Priam, au retour d'un combat qui a été fort long & fort opiniâtre. Les avis se partagent ; on commence à s'échauffer de part & d'autre : mais comme il n'est pas temps alors de s'amuser à contester, & que des gens qui reviennent de la bataille tout fatigués, ne s'accommoderoient pas d'un Conseil qui dureroit trop long-temps, Priam remet les délibérations à un autre jour, & ordonne, non pas que l'on aille souper, mais que l'on se retire chez soi, qu'on prenne le repos dont on a besoin, & qu'on répare ses forces ; car ce sont deux choses différentes, que d'ordonner qu'on aille souper, ou que l'on aille réparer ses forces & prendre du repos. L'Auteur qui a affecté la première expression, n'eût pas voulu employer la seconde. Les termes ne sont pas indifférens à ces Messieurs qui veulent plaifanter ; & souvent, qui leur en changeroit un seul, feroit un grand tort aux traits les plus spirituels de leurs Ouvrages. Mais ne faut-il que pouvoir attraper un mot, qui sera devenu bas par

l'usage populaire, pour être en droit de badiner sur la divine Iliade? La réputation d'Homère ne sauroit-elle le garantir de ces sortes d'insultes? Il n'en dit pas davantage. Tous les Morts se mirent de son parti, & Fulvie fut obligée à désavouer ce qu'on lui faisoit dire.

Quand Stentor prononça les noms de Parménisque & de Théocrite de Chio, tous les Morts se regardèrent l'un l'autre. Ces noms leur étoient inconnus, & ils jettoient les yeux de tous côtés, pour voir si Théocrite de Chio & Parménisque ne se montroient point. Comme on ne les voyoit point paroître, Stentor cria encore plusieurs fois: *Parménisque & Théocrite de Chio*, & fit retentir tous les échos de l'Enfer. A la fin on les vit accourir tous deux hors d'haleine. Ils ne s'étoient point attendus à avoir part dans les nouveaux Dialogues, & avoient négligé de se trouver à l'Assemblée. Dès que Théocrite entendit son histoire, il s'écria: Ah! falloit-il que cet Auteur me tirât de l'obscurité où j'étois, pour faire revivre une détestable pointe que j'espérois que l'on auroit oubliée? Quel plaisir prend-il à rouvrir mes plaies, à me faire souvenir, & à faire souvenir les autres, que j'ai été un

mauvais plaisant, & qu'il m'en a coûté la vie? Etoit-il besoin qu'il eût recours à moi, pour orner son Livre d'une froide plaisanterie? Il en eût si bien trouvé quelqu'une de lui-même, s'il eût voulu!

Parménisque parut si sublime & si élevé sur la fin de son Dialogue, qu'on lui demanda s'il avoit appris dans l'Antre de Trophonius à parler ainsi, & si les Oracles qui s'y rendoient étoient de ce style? Il avoua de bonne foi qu'il n'entendoit point ce qu'on lui faisoit dire, & pria Stentor de le répéter. Stentor le répéta, & Parménisque y trouvant encore plus d'obscurité que la première fois, demanda du temps pour y penser. Apparemment, dit-il, l'intention de l'Auteur n'a pas été que l'on m'entendît; car il vend l'intelligence de mes paroles bien cher. Vous voulez m'entendre, Morts; prenez-y garde. L'Auteur s'en vengera par la peine que vous aurez à déchiffrer mes sentences énigmatiques. On lui demanda pourquoi cette obscurité auroit été affectée par l'Auteur; & Parménisque répondit: Il a mis les Morts dans ses Dialogues pour y parler; & parler, c'est ne savoir ce qu'on dit la plupart du temps. Quand nous découvrons le peu de solidité de ce qu'il

nous débite, & de ce qui nous éblouit quelquefois, nous arrachons à l'Auteur son secret. On devient sage, & on ne l'admire plus; on pense, & on n'est plus sa dupe: voilà ce que l'Auteur ne trouve pas bon. Pour moi, dussé-je me mettre mal avec lui, je m'en vais travailler à pénétrer dans ses pensées. Je fais bien que cette étude pourra me rendre plus chagrin & plus sombre, que ne fit l'Antre de Trophonius; mais il n'importe. Je vous prie seulement, Morts, que si quelqu'un d'entre vous entend plutôt que moi cette belle phrase: *Il y a une raison qui nous met au-dessus de tout par les pensées; il y en a une autre qui nous ramène ensuite à tout par les actions*, il ait la bonté de m'en avertir, afin que j'y perde moins de temps.

Là-dessus, il y eut un Mort malicieux, qui dit à Parménisque: Je ne vous en quitte pas pour l'éclaircissement de cette phrase là; il y en a encore une à laquelle je vous prie de vouloir bien travailler. On l'a mise dans votre bouche; c'est celle-ci: *Quand on est de mauvaise humeur, on trouve que les hommes ne valent pas la peine qu'on en rie. Ils sont faits pour être ridicules, & ils le sont; cela n'est pas étonnant; mais une Déesse qui se met*

à l'être , *l'est bien davantage.* J'aurois bien envie de savoir , continua-t-il , pourquoi cette pauvre Déesse étoit si ridicule. Elle étoit de bois & mal faite ; est-ce là tant de quoi rire ? Il falloit que vous ne fussiez pas si mélancolique. Je ne plains point les gens chagrins , à qui une Latone de bois suffira pour leur rendre leur belle humeur. Mais d'où vient que vous ne pouviez rire de tant de sottises des hommes ? c'est qu'ils sont faits pour être ridicules , & il n'est pas étonnant qu'ils le soient. Et est-il essentiel à la Déesse Latone , que ses Statues soient de marbre & d'un travail excellent ? Quand un mauvais Ouvrier fait une Latone , peut-on dire pour cela que Latone fait quelque chose contre la nature d'une Divinité , & qu'elle se met à être ridicule ? Parménisque promet qu'il songeroit à cette difficulté aussi-bien qu'aux autres , & prit congé de l'Assemblée.

Peu de temps après , il y eut une grosse querelle entre l'Impératrice Faustine & la Sultane Roxelane. Celle-ci trouvoit fort mauvais que Faustine entreprît de soutenir : *Que les hommes exercent leur domination sur les femmes , même en amour ; que quoique l'empire dût être également*

également partagé entre l'Amant & la Maîtresse, il passoit toujours de l'un ou de l'autre côté, & presque toujours du côté de l'Amant. Je vois bien, disoit Roxelane irritée, qu'on ne se souvient plus ni de mon histoire, ni de la hardiesse avec laquelle j'ai promis de gouverner toujours à ma fantaisie l'homme du monde le plus impérieux, pourvu que j'eusse beaucoup d'esprit, assez de beauté, & peu d'amour. J'avois établi la gloire de toutes les femmes, & Faustine la vient détruire. Et qui croiroit que Faustine dût mettre si haut le pouvoir des hommes; elle qui a toujours fait de son mari tout ce qu'elle a voulu; elle qui a eu tant de pouvoir sur lui, qu'elle en avoit honte; elle qui est si impérieuse, que présentement même elle voudroit qu'il ne fût point de maris? Est-ce à elle à se plaindre que les hommes usurpent la domination sur les femmes?

Faustine ne demeura point sans réplique. Elle se mit à déclamer contre les hommes avec tant d'emportement, que les femmes elles-mêmes la défavouèrent, & que Marc-Aurèle tâcha de s'enfuir de l'Assemblée. Roxelane la traita comme une folle, si reconnue pour ce qu'elle

étoit, que dans le Dialogue où elle parle, on la faisoit convenir de la nécessité qu'il y a que les femmes soient gouvernées, & se plaindre en même temps de ce qu'elles le font; vrais discours d'une tête bien mal réglée. La dispute s'échauffa entre ces deux femmes, comme il devoit arriver naturellement; & à la fin, ce fut une confusion étrange entre toutes les Morts. Les unes se plaignoient d'avoir été tyrannisées par les hommes; les autres se louèrent de la facilité avec laquelle leurs Amans s'étoient laissé conduire par elles. Si l'Auteur des Dialogues eût été là, il se fût trouvé bien embarrassé. Il eût fallu qu'il eût tâché d'accorder Faustine & Roxelane, dont il avoit excité la querelle, & cela n'eût pas été trop aisé; ou il eût été réduit à décider en faveur de l'une des deux, & c'eût été décider contre lui même. Une si grande affaire ne se fût pas terminée sans beaucoup de peine, si on eût voulu la terminer par un Jugement régulier. Mais les Morts, ennuyés de cette dispute, qui prenoit le train de ne point finir, chassèrent hors de l'Assemblée Roxelane & Faustine, & les envoyèrent vuider ailleurs leurs différends.

Stentor voulant continuer sa lecture, nomma Sénèque & Scarron ; & aussitôt Sénèque se montrant à tous ces Morts : Je n'ai point besoin, leur dit-il, d'entendre lire ce Dialogue, pour savoir ce qu'il contient. Puisque moi, qui suis un Philosophe très-sérieux, & si j'ose le dire, assez considérable dans l'Antiquité, on me met avec un Poëte badin, cela veut dire que le Poëte l'emporte bien pardessus moi. Je vous déclare que je me tiens dès-à-présent pour vaincu ; je cède tout l'avantage à Scarron ; je ne suis pas assez téméraire pour le lui disputer. A ces mots, il se retira : mais Scarron, avec son air gai, dit qu'il n'avoit garde d'en faire autant ; qu'il avoit trop d'envie de voir comment on l'alloit ériger en Philosophe, & qu'il ne le pouvoit absolument deviner. Il se mit donc à écouter fort attentivement : mais quand il entendit qu'on mettoit bien haut la constance avec laquelle il avoit soutenu le manque de fortune, les maladies, & que c'étoit par-là qu'il l'emportoit sur Sénèque, sur Chrysispe, sur Zénon & sur tous les Stoïciens : Ah ! par le Styx, s'écria-t-il, cet Auteur des Dialogues est brave

homme; il fait bien trouver le mérite des gens. Je ne connoissois point encore celui qu'il me donne; je n'avois pas fait réflexion que j'avois reçu tous mes malheurs avec beaucoup de Philosophie.

Mais quoi, dit fort sérieusement Lucilius, le grand ami de Sénèque, & son Disciple, d'où vient que cet Auteur se déclare toujours contre la raison? Quelle inimitié y a-t-il entre la raison & lui? *On ne doit point, à ce qu'il prétend, compter sur elle : on ne s'y doit point fier ; elle ne mérite point d'estime.* Et qu'est-ce donc qui en mérite? A quoi se fiera-t-on? Sur quoi comptera-t-on? La raison seule ne produit-elle pas toutes les vertus? car elles cessent de l'être, dès qu'elles ne sont que des effets du tempérament. Le mot même de vertu enferme l'idée d'un effort que l'on fait pour s'attacher à ce qui est honnête. On peut naturellement se porter vers les objets de vertu; mais il faut s'y porter avec effort pour être vertueux. Depuis quand n'estime-t-on plus les bonnes qualités qui sont acquises à force de soins? Socrate est donc déshonoré, pour avoir vaincu les mauvaises inclinations

qu'il avoit reçues de la Nature, & pour n'avoir dû sa sagesse qu'à lui-même ?

Comme Stentor vit que Lucilius s'embarquoit dans un discours un peu sérieux, il l'interrompit assez promptement pour lire le Dialogue d'Artémise & de Raimond Lulle. Ce Dialogue fit beaucoup de plaisir à une infinité de Mortes qui avoient été fort coquettes, & qui ne savoient pas qu'Artémise fût des leurs. Elles furent charmées *de la comparaison du grand Œuvre & de la Fidélité conjugale* : mais elles ne laisserent pas de tomber d'accord qu'elle étoit outrée, & qu'il n'y avoit aucune raison de soutenir que ces deux choses fussent également impossibles. Franchement, dit l'une d'entr'elles, si la Fidélité conjugale n'est pas aussi impossible que le grand Œuvre, elle a ses difficultés, qui sont presque insurmontables avec de certains maris de méchante humeur, bourrus & impérieux. Pour moi, j'avoue que je ne me ferois pas exposée à toutes les aventures qui ont fait parler de moi, si le mien eût mérité, en continuant d'être mon Amant, que j'eusse pris soin de les éviter. Les maris sont des gens insupportables. Ils ne

se contentent pas de n'avoir chez eux ni complaisance , ni galanterie ; ils courent par-tout celles dont ils espèrent se faire écouter : & voilà comment ils gâtent les femmes qui sont portées naturellement à la sagesse , & qui enragent d'être forcées à se consoler de leur perfidie , en suivant le mauvais exemple qu'ils leur donnent. Toutes les Mortes du caractère de celle qui débitoit ce raisonnement , commencèrent à lui applaudir , & trouvèrent admirable l'excuse qu'elle donnoit au dérèglement qui avoit paru dans leur conduite.

On ne fut point surpris de voir dans le Dialogue d'Apicius & de Galilée , que les sens l'emportassent sur la raison. Dans les principes de l'Auteur , cela ne pouvoit manquer : mais on fut étonné que Galilée eût tant d'esprit , & qu'on lui fit dire la plupart des bonnes choses qui sont dans ce Dialogue. Galilée étoit un excellent Mathématicien ; il avoit un génie rare pour la Philosophie. C'est lui qui a pour ainsi dire donné entrée aux autres dans le Ciel par les Lunettes , & par l'usage qu'il en a fait le premier. Apicius au contraire n'avoit jamais fait d'autre étude que celle des bons morceaux. Il étoit entièrement enseveli dans

les plaisirs grossiers de la Table , & par conséquent , disoit-on , selon les règles que l'Auteur paroît avoir établies , c'étoit Apicius qui devoit briller dans le Dialogue , & le partage de Galilée étoit de n'avoir pas le sens commun ; car Galilée ne vaut pas mieux qu'Aristote , Apicius ne vaut guère moins qu'Anacréon , & on a vu qu'Anacréon avoit bien plus d'esprit qu'Aristote.

Tous les Morts redoublèrent leur attention , quand ils entendirent Marguerite d'Ecosse débiter tout le système de Platon sur le Beau. Quelques-uns lui demandèrent où elle en avoit tant appris ; & cette Princesse , sans s'embarasser trop , leur répondit que ce n'étoit pas assurément dans les Livres , & qu'il falloit qu'elle eût pris toute cette science sur les lèvres de ce Savant qu'elle avoit baisé ; tant il y a toujours à profiter , disoit-elle , avec les habiles gens ! Mais Platon traita l'affaire plus sérieusement ; il protesta contre tout ce qu'on lui faisoit dire ; il se plaignit qu'on eût renversé son caractère , pour lui mettre dans la bouche tout ce qui étoit le plus opposé à ses sentimens. Marguerite d'Ecosse parla en Platonicienne , disoit-il , & Platon parle comme auroit dû

faire Marguerite d'Ecosse. Je ne suis plus dans ce Dialogue-là le divin Platon, ou du moins, je me suis bien humanisé.

Là-dessus, Arquéanasse de Colophon, qui étoit irritée contre lui, à cause des vers qu'il avoit faits sur elle, & qui étoit encore de plus mauvaise humeur, parce qu'elle voyoit qu'au bout de deux mille ans on se souvenoit qu'elle avoit été vieille, soutint à Platon qu'il n'avoit point été si sage qu'il le vouloit faire croire; qu'on ne lui avoit point fait tort, en le faisant parler sur l'amour d'une manière assez libre; qu'il en avoit lui-même donné le droit à l'Auteur des Dialogues, en laissant à la postérité de méchans petits vers fort indignes d'un Philosophe de sa réputation, & qu'elle étoit ravie qu'il en fût puni comme il l'étoit.

Platon répondit qu'il étoit fort surprenant qu'on aimât mieux juger de lui par deux petites Epigrammes qu'il avoit peut-être faites en l'air, que par tant d'Ouvrages de Philosophie si sérieux & si solides; que sur ces deux petites Epigrammes on le crût galant, & qu'on ne le voulût pas croire Philosophe sur tous ses Ouvrages de Philoso-

phie. Il se trouva un Mort, qui, pour le consoler, lui dit qu'on ne le faisoit point trop sortir de son caractère; que comme sa manière de s'expliquer étoit sublime, & quelquefois fort enveloppée, on lui avoit assez bien fait parler cette langue-là; & que pour l'embaras de la pensée & du tour, il devoit être assez content d'un certain endroit, où il prétendoit démêler comment l'esprit ne fait point de passions, mais seulement met le corps en état d'en faire.

On trouva bien encore un autre sublime dans le Dialogue de Straton & de Raphaël d'Urbain. Straton, qui croyoit que son nom fût oublié depuis longtemps, fut ravi de s'entendre nommer. Il se dressa sur ses pieds, & se prépara à écouter fort attentivement, tout joyeux de ce qu'on l'avoit choisi pour être un Personnage: mais sa joie fut bien rabattue, quand il ne put rien comprendre à tout ce qu'on lui faisoit dire. Il avoua qu'il ne savoit ce que c'étoit que les préjugés, & il crut que ce devoit être quelque invention nouvelle, parce que de son temps on n'en parloit point.

Raphaël d'Urbain, grace à une ap-

plication prodigieuse , entendit un peu de quoi il étoit question : mais il ne laissa pas d'être surpris qu'on ne lui eût pas fait dire un mot de son métier , & qu'on l'eût jetté dans une Métaphysique fort abstraite. On demanda s'il n'avoit pas été assez grand Homme pour pouvoir parler de toute autre chose que de Peinture & de Sculpture ; que du moins c'étoit-là l'idée qu'on avoit eue de lui : mais il répondit naïvement , que ce qu'il avoit le mieux su , c'étoit ces deux Arts , & qu'il se tireroit encore plus aisément de cette matière-là , que des préjugés. Je crois même , ajouta-t il , que parce qu'on sait que je ne dois pas être fort habile sur les préjugés , on a pris la liberté de me faire dire sur cela quelque chose qui n'est pas trop juste. Straton me dit : *Qu'il faut conserver les préjugés de la coutume pour agir comme un autre homme , & se défaire de ceux de l'esprit pour penser en homme sage ;* & je réponds brusquement : *Qu'il vaut mieux les conserver tous.* Je n'entends pas bien ma réponse. Ai je voulu dire que le meilleur parti étoit de conserver tous les préjugés , tant ceux de l'esprit que ceux de la coutume ? Mais il est toujours bon de bannir ceux de l'esprit , puisqu'ils

font obstacle à la découverte de toutes les vérités. Ai-je voulu dire qu'il valoit mieux ne se pas défaire des préjugés de l'esprit, que de s'en défaire, & de conserver en même temps ceux de la coutume ? Mais un Sage seroit un extravagant, s'il falloit qu'il se défît des préjugés de la coutume, & qu'il ne fût pas fait au-dehors comme les autres. Qu'on me dise donc ce que j'ai voulu dire. Je crois que si on eût mis en ma place quelque Philosophe, on l'eût fait parler avec plus de justesse; mais on a cru qu'un Peintre n'y devoit pas regarder de si près.

Stentor se préparoit à passer au Dialogue suivant, lorsqu'il lui vint de la part de Pluton un ordre de quitter la lecture, & de lui apporter le Livre. Il obéit aussi-tôt, & sortit de l'Assemblée. Tous les Morts, dont le nom est inconnu (& c'est le plus grand nombre); furent extrêmement fâchés de voir cette lecture finie. Ils se réjouissoient aux dépens des Morts illustres qui étoient intéressés dans ces Dialogues. Ils étoient ravis de les y voir maltraités; & pour eux, grace à leur obscurité, ils ne craignoient rien. Ils étoient bien sûrs que l'Auteur ne les attraperoit ni dans les

Histoires, ni dans le Dictionnaire historique, & qu'ils étoient tout-à-fait hors de prise d'un homme si dangereux. Ainsi, durant que Stentor lisoit, ils étoient proprement à la Comédie, & ils voulurent beaucoup de mal à Pluton qui troubloit leurs plaisirs.

Pluton s'étoit rendu aux prières d'une infinité de Morts modernes, qui avoient été le conjurer qu'il ne souffrît point qu'on lût les Dialogues où ils avoient part. Ils lui avoient représenté, que du moins, pour les Anciens, leur réputation étoit faite, & que le mal qu'on diroit d'eux ne leur feroit pas tant de tort; mais qu'à l'égard des Modernes, qui n'étoient pas si bien établis, il étoit important qu'on ne prît pas sur leur chapitre des impressions défavantageuses, & que leur gloire, qui ne faisoit encore que de naître, étoit trop foible pour résister à toutes ces plaisanteries. Voilà pourquoi Pluton envoya quérir Stentor, & se saisit de son Livre, dans le dessein de ne le laisser jamais voir à personne : mais comme Stentor étoit curieux, il en avoit lu le reste en allant trouver Pluton, & cela fut cause que Pluton l'obligea au secret, par les sermens les plus redouta-

bles qui se fassent aux Enfers : mais à dire le vrai , tous les sermens des Enfers ne sont pas grand'chose ; les Morts ne craignent plus de mourir.

Quel respect Stentor s'attira de tous les Modernes ! Ils alloient lui faire la cour avec grand soin , pour l'empêcher de parler & de révéler le mal qu'on pouvoit avoir dit d'eux. Quelques-uns convenoient qu'il ne falloit pas nommer ceux qui y avoient part , & le prioient de nommer ceux qui n'y en avoient point. Mais Stentor , qui se plaisoit à les tenir tous en crainte , gardoit fort exactement le silence. Si l'un de ces Morts avoit querelle contre un autre , il lui soutenoit tout en colère qu'on n'avoit eu garde de manquer à le mettre dans les Dialogues ; mais le secret ne put durer fort long temps.

Un jour , David Riccio eut la hardiesse de soutenir à Achille , qu'ils avoient été tous deux Joueurs de Luth , mais avec cette différence , qu'Achille s'étoit amusé à en jouer , tandis qu'il eût été question de faire le devoir d'un grand Capitaine ; & que pour lui , il avoit quitté le Luth , pour prendre en main le Gouvernement d'un Royaume. La dispute alla si loin , que les Héros

de l'Iliade qui en furent avertis , virent fondre sur David Riccio , dont l'insolence leur donnoit en même temps de la surprise & de l'indignation. Stentor y vint avec les autres , quoiqu'il ne soit Héros que par la force de ses poulmons. Il se mit à crier d'un ton redoutable , & propre à se faire entendre par tout l'Enfer : Est-ce là le téméraire qui ose se comparer à Achille ? Je veux bien qu'il sache que , quoiqu'il ait été Ministre d'Etat , on se souvient toujours de son origine , & que dans les nouveaux Dialogues , on lui donne un caractère aussi bas qu'au plus misérable Violon qui ait jamais été.

David Riccio demeura tout interdit. Il s'étoit flatté qu'après ses aventures , & le rang qu'il avoit tenu dans le monde , il ne passeroit pas pour n'avoir pas eu le courage élevé ; & il ne lui fût jamais tombé en pensée que , malgré toutes les entreprises ambitieuses qu'il avoit faites , on le pût dépeindre comme un homme lâche & timide. Achille fut vengé , par le trouble & par la confusion de David Riccio ; & la Duchesse de Valentinois , qui le trouva là présente , insulta encore à ce malheureux , en disant qu'elle n'avoit jamais de joie plus

fenfible , què quand elle voyoit rabattre l'orgueil de ces fortes de gens à qui la fortune avoit fait oublier la bafefse de leur naiffance , & qu'elle remerciéroit volontiers , si elle pouvoit , l'Auteur des Dialogues , de ce qu'il avoit maltraité David Riccio.

Stentor ne put s'empêcher de repliquer à la Duchesse: Et remerciez-vous cet Auteur , s'il faisoit rouler toute votre histoire sur ce que vous avez été une vieille Coquette ? Que voulez-vous dire , reprit-elle , en changeant de visage ? Je veux dire , répondit Stentor , que dans les nouveaux Dialogues , vous disputez à Anne de Boulen le prix de la Coquetterie ; & qu'enfin , vous l'emportez sur elle , parce que vous vous êtes fait aimer , toute grand-mère que vous étiez. Je me vante donc de mon âge , dit la Duchesse ? cela n'est point du tout naturel ; les femmes ne veulent point d'un mérite qui soit fondé sur les années. Votre Auteur ne connoît donc pas bien les femmes , répondit Stentor ; car il vous fait bien fière de votre âge.

Molière ne put laisser passer cette occasion de plaisanter sur les Vieilles qui conservent encore toutes leurs inclina-

tions galantes, & sur les soins que les Femmes prennent pour déguiser leurs années. Il traita cette matière si agréablement, que Stentor, tout surpris de l'entendre, lui dit : Mais ce n'est point ainsi que vous parlez dans les nouveaux Dialogues ? Vous y tenez de certains discours de Philosophie, qui ne valent pas ce que vous venez de dire. Des Discours de Philosophie, s'écria Molière ! On se moque. Mon caractère est-il si peu connu, qu'on ne puisse pas me faire parler sur des sujets qui me conviennent. Je ne fais, répondit Stentor ; mais enfin, j'aimerois bien mieux vous entendre sur ces Vieilles que vous nous dépeignez si plaisamment, que sur cet ordre de l'Univers dont vous entretenez Paracelse.

Ce fut ainsi que Stentor commença à divulguer le secret, & ensuite il ne se contraignit plus du tout à le garder. Descartes apprit que lui, qui est le Père des Tourbillons & de la Matière subtile, il parloit de Colin-Maillard, & qu'on le faisoit revenir en enfance. Juliette de Gonzague fut qu'elle disoit à Soliman des choses qui démentoient assez la pruderie dont elle se piquoit. Il n'y eut que Montézume qui fut content.

Quand

Quand ce Roi du Mexique eut su combien on le supposoit habile dans l'Histoire Grecque & Romaine, il en conçut tant de vanité, qu'il osa disputer contre Thucydide & Tite-Live. Aussi ne suivit-il pas tous ces Morts modernes, qui allèrent porter leurs plaintes au Roi des Enfers. Ceux dont Stentor avoit lu les Dialogues, s'aviserent, à l'exemple de ces derniers, de se plaindre aussi; & la foule fut aussi grande chez Pluton, qu'elle l'avoit été la première fois. Il fut fâché de se voir engagé de nouveau à un examen si ennuyeux; mais il ne pouvoit pas refuser la justice à ses Sujets. Du moins il voulut, pour éviter la confusion, que chacun mît ses plaintes par écrit; & quand il les eut reçues toutes, il fut assez étonné de trouver parmi ce nombre une Requête, dont voici les termes.





A

P L U T O N.

R E Q U Ê T E

D E S M O R T S

D É S I N T É R E S S É S.

R O I des Enfers. Nous commençons par vous protester que l'on ne parle de nous en aucune manière dans les nouveaux Dialogues. Nous sommes heureusement échappés à l'Auteur, soit parce qu'il ne nous a pas connus, soit parce qu'il ne nous a pas jugés propres pour ses desseins : mais nous ne laissons pas de nous intéresser pour le sens commun, qui est blessé, à ce qu'il nous paroît, en quelques endroits de ce Livre. Permettez-nous de vous les marquer, & de vous en demander justice.

Les Belles sont de tous Pays, & les

Rois mêmes ni les Conquérans n'en sont pas.

Est-ce que les Belles sont reconnues par-tout pour belles, & que les Rois ni les Conquérans ne sont pas reconnus par-tout pour Rois ou pour Conquérans ? Mais qu'une Belle Chinoise vienne en Europe, pour voir si on l'y trouvera belle avec son visage plat, ses petits yeux & son nez large ; elle s'appercvra bien que les Belles ne sont pas de tous Pays. Un Conquérant Chinois, qui pourroit venir jusqu'en Europe, s'y feroit assurément bien mieux reconnoître pour un Conquérant, si la fortune le favorisoit ; & Alexandre lui-même, dont il est question dans ce Dialogue, ne fut-il pas la terreur des Indiens ? Phriné n'eût pas été leur charme. Un Grec savoit défaire des Armées aux Indes comme ailleurs : mais une Grecque n'y eût pas su si bien donner de l'amour. Les goûts pour la beauté sont différens dans les Nations ; mais dans toutes les Nations, on cède au plus fort. Ainsi, les Conquérans sont de tous Pays, & les Belles n'en sont pas.

Les vraies louanges ne sont pas celles qui s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons.

Cette maxime ne nous paroît pas trop juste. Nous convenons que les louanges

qu'on arrache de la bouche de ses Ennemis mêmes , sont de vraies louanges : mais ce sont de vraies louanges aussi , que celles qui sont données par des gens qui ne se font point tant de violence pour les donner. Il n'est point besoin que ceux qui louent ne le fassent qu'à regret. Titus , que l'on avoit nommé les délices du Genre Humain , devoit-il donc n'être point flatté de cette louange , parce que ses Sujets n'avoient point eu de répugnance à convenir qu'il la méritât ? Et Attila étoit-il mieux loué par ceux qui , en l'appellant le Fléau de la colère céleste , étoient bien fâchés d'être réduits à le reconnoître pour un grand Homme de Guerre ?

L'ambition est aisée à reconnoître pour un ouvrage de l'imagination ; elle en a le caractère ; elle est inquiète , pleine de projets chimériques ; elle va au-delà de ses souhaits , dès qu'ils sont accomplis.

Croiroit-on que ce fût par toutes ces qualités que l'Auteur prétend distinguer l'ambition d'avec l'amour ? Il faut que l'amour soit devenu bien tranquille. Il eût aisément passé pour un ouvrage de l'imagination , du temps que nous étions vivans ; car il étoit inquiet & plein de projets chimériques , & ne se contentoit presque jamais. Nous croyons

pourtant qu'il n'a pas encore tout-à-fait changé de nature. L'Auteur oppose l'amour à l'ambition ; & après qu'il a dit bien du mal de l'ambition , nous remarquons qu'il n'oseroit rien dire de l'amour. Apparemment si l'amour étoit reconnu pour une passion si paisible & si douce , on n'eût pas manqué de faire bien valoir cet avantage qu'il auroit eu sur l'ambition.

De quelle manière devîntes-vous fou ?
D'une manière fort raisonnable.

Nous consentons à laisser passer cette pointe , pourvu que nous ne la retrouvions pas au bout de dix lignes. Je fis des réflexions si judicieuses , que j'en perdis le jugement.

Les frénétiques sont si fous , que le plus souvent ils se traitent de fous les uns les autres.

Si les frénétiques ne donnoient point d'autre marque de folie , nous n'aurions pas mauvaise opinion d'eux. Ce n'est pas être fou , que d'appeller fous ceux qui le sont.

Voilà , Roi des Enfers , les endroits les plus considérables dont nous avons cru être obligés de nous plaindre , par le seul intérêt de la raison. Il y a parmi nous des Morts Grammairiens , qui vouloient vous importuner d'un assez grand nombre d'expressions

qu'ils trouvoient à reprendre dans les nouveaux Dialogues. Nous n'avons point été de leur avis. Les critiques qui se font aux Enfers doivent être plus solides. Il faut qu'elles roulent sur les choses & non pas sur les mots ; & de plus , comme l'Auteur change volontiers ses expressions d'une Edition à l'autre , nous pourrions prendre de la peine inutilement. Il vaut mieux ne lui pas faire de grace sur les pensées , puisque c'est sur cela qu'il ne se corrige point. Nous attendons vos décisions avec impatience. Faites voir , grand Roi , que vous êtes l'Apollon des Enfers , & que le Styx vaut bien l'Hippociène.

Pluton répondit à cette Requête de la manière du monde la plus favorable. Il ordonna que tout ce qu'elle critiquoit seroit tenu pour bien critiqué ; & sur les plaintes des autres Morts , voici des Réglemens qu'il fit , de l'avis d'Eaque & de Rhadamante.

I.

Que nonobstant le bien que l'Auteur des Dialogues dit d'Hérostrate , il seroit rétabli dans sa mauvaise réputation.

I I.

Que des Amans fidèles ne passeroient

point pour être aussi rares que des Dieux Amans , & que Pauline chercheroit d'autres raisons pour justifier son aventure.

III.

Qu'il ne seroit point permis de railler Homère deux fois , & qu'on ne permettroit point la récidive.

IV.

Que Scarron reconnoîtroit publiquement, que hors des Dialogues il le cédoit en tout à Sénèque.

V.

Que Molière ne parleroit point de Philosophie , ni Descartes de Colin-Maillard.

VI.

Que Montézume ne sauroit à fond que l'Histoire du Mexique.

VII.

Que Galilée n'auroit point dans des Dialogues plus d'esprit qu'Apicius.

VIII.

Que les Femmes ne tireroient point d'a-

vantage de la dangereuse Chymie de Raymond Lulle.

I X.

Que Candaule ne seroit point d'une humeur si paisible , de peur qu'il ne donnât un mauvais exemple aux Maris , & que Gigès auroit des idées plus nobles de l'amour.

X.

Que Faustine demanderoit pardon à Roxelane de l'avoir contredite , & Roxelane à Faustine.

X I.

Que Platon ne seroit point Galant, mais seulement Philosophe.

X I I.

Que la Duchesse de Valentinois seroit dispensée de se vanter de son âge.

X I I I.

Que David Riccio pourroit parler quand il voudroit en Ministre d'Etat , & ne seroit point obligé à n'avoir que des sentimens d'un Joueur de Luth,

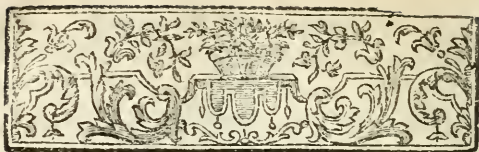
X I V.

X I V.

Qu'on laverait Théocrite de Chio dans le Fleuve Léthé , pour lui faire perdre la mémoire de ses mauvaises pointes , & que l'on donneroit un an à Parménisque pour s'expliquer , aussi bien qu'à Raphaël d'Urbain.

Ces Réglemens furent publiés par tout l'Enfer , avec défense expresse à tous Morts de venir encore étourdir Pluton sur cette matière , à moins que quelque Vivant ne s'avisât de copier le Copiste par de nouveaux Dialogues , qui méritassent d'être critiqués.





LETTRES GALANTES.

A MADAME DE G.

LETTRE I.



Ly a long-temps, Madame, que j'aurois pris la liberté de vous aimer, si vous aviez le loisir d'être aimée de moi : mais vous êtes trop occupée par je ne fais combien d'autres Soupirans, & j'ai jugé plus à propos de vous garder mon amour. Il pourra arriver quelque temps plus favorable où je le placerai. Peut-être votre cour sera-t-elle moins grosse, pendant quelque petit intervalle : peut-être serez-vous bien-aise d'inspirer de la jalousie & du dépit à quelqu'un, en faisant paroître tout-à-coup

un nouvel Amant. Comptez que vous en avez un de réserve, dont vous pourrez vous servir quand il vous plaira. Je tiendrai toujours mes soins & mes vœux tout prêts; vous n'aurez qu'à me faire signe que je commence, & je commencerai. Ne dites point que vous n'aimez de l'amour que la foule des Amans, & qu'ainsi il est temps que je vienne, parce que je ferai toujours nombre. Ayez plus d'économie & de ménage. Les Belles ont souvent vingt conquêtes à la fois; & quand tout cela vient à manquer en même temps, figurez-vous la désolation. Gardez quelque chose pour l'avenir; j'attendrai quinze ou vingt ans, si vous voulez. Je me passerai à un peu moins d'éclat que vous n'en avez aujourd'hui: je vous relâche cette extrême vivacité dont est votre teint; aussi-bien il y a beaucoup de superflu dans votre beauté. Je ne veux que le nécessaire, que vous aurez toujours. Quand vous me donnerez le temps que je vous demande, ce n'est qu'un temps que vous auriez donné aux réflexions. Encore puis-je me flatter que je vaux mieux qu'elles, & que je vous occuperai plus agréablement. Les plus petits sentimens valent mieux que les

plus belles réflexions. Au lieu de rêver creux, ou de ne rêver à rien, vous pourrez rêver à moi. Adieu, Madame, jusqu'à nos Amours.

A M O N S I E U R D U T.

L E T T R E I I.

O N dit qu'outre votre procès, vous avez de l'amour, & que vous aimez la Femme de votre Rapporteur. On ne prend ordinairement dans la maison de ses Juges que du chagrin, de la haine, du dépit; & vous, vous y avez pris de la tendresse. Je ne conçois pas comment, dans un homme qui plaide, il reste encore quelque chose qui puisse aimer; mais peut-être aussi n'aimez-vous que pour plaire mieux. Il vous est plus commode d'attendre dans la chambre de Madame, que dans l'anti-chambre de Monsieur, où vous vous promeneriez avec d'autres Plaideurs, qui vous conteroient leurs affaires, & ne vous donneroient pas la consolation d'écouter la vôtre attentivement. Vous avez bien fait de convertir en assidui-

tés amoureuses les fâcheuses assiduités qu'il falloit avoir dans cette maison-là ; & encore vaut-il mieux faire la cour à la Dame du logis qu'au Secrétaire. Il ne vous coûtera pas plus pour l'un que pour l'autre ; au contraire , je crois que vous y gagnez , & que les rigueurs du Secrétaire auroient passé celles de la Dame , quelque vertueuse qu'elle soit. Je ris , quand je songe que vos tendres soins ne lui demandent apparemment qu'une bonne sollicitation auprès de son mari , & qu'elle s'applique les soupirs que vous poussez pour le gain de votre cause. Je ne doute point que vous ne mettiez sur son compte les nuits que vos affaires vous font passer sans dormir. C'est assurément un beau secret , que de rendre toutes les inquiétudes d'un Plaideur méritoires en amour. Mais si vous êtes amoureux tout de bon , que vous êtes occupé ! Conter vos raisons au mari & à la femme tour-à-tour ! Parler procès à l'un , & galanterie à l'autre ! Au sortir d'un cabinet où l'on a crié avec une espèce de fureur , aller soupirer tendrement dans une chambre ! N'avoir que la distance de deux appartements , pour quitter le hideux personnage de Plaideur ,

& prendre l'agréable personnage d'Amant ! La tête ne vous tourne-t-elle pas quelquefois ? Ne vous méprenez-vous point , & ne parlez-vous point de galanterie au mari , & de procès à la femme ? Vous vous allez faire une grande habitude de vigilance. Vous avez des Rivaux d'un côté , & de l'autre des Parties , & ce sont autant de personnes dont il faut éclairer la conduite. Vous serez bien habile , si vous empêchez que les uns ne vous fassent quelque supercherie , tandis que vous songerez aux autres. Vous verrez qu'ils se ligueraient ensemble , & que tantôt on fera un faux rapport de vous à la Dame , tantôt on mettra une fausse pièce dans le procès. Adieu , Monsieur. Si vous n'aimez pas tout de bon , vous entendez bien vos affaires ; si vous aimez , vous vous êtes fait bien des affaires nouvelles.

A U M É M E.

L E T T R E I I I.

JE ne doute point que le compliment de condoléance qu'il faut vous faire sur

la perte de votre procès, ne doive être accompagné d'un compliment de congratulation. Votre affaire étoit fort bonne, & vous l'avez perdue. Cela veut dire que vous plaissiez à Madame de L. Vous n'avez que trop bien sollicité votre Rapporteur, & que trop engagé dans vos intérêts une personne qui le touchoit. La justice que l'amour vous a rendue, vous a attiré l'injustice du Palais. Je vous crois consolé de reste; car l'homme galant l'emporte bien chez vous sur le plaideur. Il n'y a que six mois que vous plaidez, & il y a vingt ans tout au moins que vous êtes galant: il étoit bien raisonnable que vous réussissiez mieux dans le métier où vous avez plus d'expérience. Songez que vous étiez déshonoré, si vous aviez gagné le procès, & manqué la Dame. C'est comme si un homme d'épée avoit bien résolu une question de Philosophie, & s'étoit mal battu. Tous ceux qui perdent leur cause, ne sont pas vengés comme vous; & la femme du Rapporteur ne répare pas toujours les torts que le mari leur a faits. Vous allez être plus amoureux de cette belle Dame, que vous ne l'avez encore été; la haine que vous avez pour son époux, tour-

nera à son profit. Au reste , vous qui avez toujours été discret à l'égard des Belles , gardez-vous bien de vous plaindre du procès perdu. Vous ne sauriez parler de l'injustice du mari , sans publier les faveurs de la femme ; sur-tout une requête civile seroit la chose du monde la plus indiscrete & la plus contraire aux loix de l'Amour. N'y songez seulement pas ; prenez votre parti doucement , & comptez ce que votre Rapporteur vous fait coûter , au nombre des dépenses que vous avez faites pour les Dames.

A MONSIEUR le M. DE V.

L E T T R E I V.

POURQUOI vous moquez vous tant de notre ami le Chevalier , sur ce qu'il aime une Grifette ? Vous voudriez donc qu'on ne pût entrer dans un cœur que comme on entre dans l'Ordre de Malte , en faisant ses preuves ? Pour moi , je trouve deux beaux yeux aussi nobles que le Roi , & je ne demande point qu'ils me produisent d'autres titres , que

de la vivacité & de la douceur. Croyez-vous que je pardonne la laideur d'un visage , parce que ce visage-là sera descendu de vingt Ducs. Point du tout. Je compte toutes les laides pour roturieres. J'ai pourtant vu des gens , qui , dans des personnes assez éloignées d'être belles , aimoient seulement leurs illustres Ancêtres , & les titres de leur Maison : mais je vous avoue que je n'aurois pas les sentimens assez élevés pour être amoureux d'un arbre généalogique. Si notre Chevalier étoit dans le Pays où l'on choisit les Rois à la bonne mine , il aimeroit présentement une Princesse : mais parce qu'il est en France , il n'aime qu'une Grisetle. Hé bien , il n'a qu'à la prendre pour une Princesse étrangère , qui n'est pas reconnue. Sérieusement , si vous sentiez votre cœur sur le point de s'aller rendre à une jolie personne , l'arrêteriez-vous pour dire : *Attendons ; nous sommes contents de la beauté , mais nous n'avons pas encore examiné la noblesse ?* Je suis sûr que votre cœur préviendrait bientôt votre examen. Le goût du Chevalier me semble fort bon. Il n'y a presque plus rien de naturel chez beaucoup de Dames du grand monde , ni teint , ni taille , ni

sentimens; la nature s'est réfugiée chez les Grifettes, & il l'y va chercher. Tout le malheur est qu'il ne soupirera point dans des appartemens de sept pieces de plain-pied, & superbement meublés, & que dans toute la maison où sa Maîtresse sera, il ne verra rien de si beau qu'elle: mais s'il a dessein de la tromper, je le condamne tout-à-fait. Les gens comme lui font entendre d'ordinaire à ces Belles-là, qu'il n'est pas du bon air de se défendre; que ce n'est point là comme en usent les femmes de qualité; & là-dessus, ces pauvres créatures se rendent, seulement pour montrer qu'elles savent vivre. Je veux qu'on respecte la simplicité; si l'on veut être fourbe, qu'on le soit dans le grand monde, où le commerce de la fourberie est établi.



29¹



l'ar. des inv.

Autant-en emporte le vent

Cl. Duflos sculp.

A MADEMOISELLE DE C,*

*Qui étoit nouvellement venue d'Angleterre
en France.*

L E T T R E V.

JE vous écris , Mademoiselle , dans une Langue que vous n'entendez pas encore beaucoup ; mais en récompense , je vous écrirai sur une matière que vous n'aurez pas de peine à entendre. Quand je vous dirai que je vous trouve la plus aimable personne du monde , je crois que vous n'aurez pas besoin d'interprète. Vous devriez m'entendre , même en Chinois ; car après qu'on vous a vue , que peut-on vous dire autre chose ? J'ai bien vu des vaisseaux , qui ayant presque fait le tour du monde , revenoient en France , chargés de curiosités étrangères : mais ils n'ont jamais rien apporté de si curieux que ce que le vôtre a apporté , quoiqu'il n'ait pas fait un grand voyage. En vérité , ce n'est pas parce que vous venez d'un autre Pays , que je vous estime tant. Fussiez-vous Fran-

çoise, je vous estimerois encore beaucoup. Cependant, il me semble que votre petit jargon étranger contribue un peu au plaisir que je me fais de vous voir. Vous ne sauriez croire combien votre visage s'anime, & combien il naît de graces au moment que vous cherchez un mot. Toute l'éloquence qui manque alors à votre bouche, est dans vos yeux. Je ne fais plus comment on peut aimer des personnes qui parlent François sans aucune difficulté. Au nom de Dieu, ne l'apprenez point mieux que vous ne le savez; ce seroit mille petits amours perdus. Il ne vous faut que trois ou quatre mots, qui sont d'un usage indispensable. *Aimer*, par exemple, *soupirer*, *tendresse*; avec cela, vous irez loin. Que j'envie, Mademoiselle, le bonheur de celui pour qui vous bégayeriez ces mots là!

A MADEMOISELLE DE I.

L E T T R E V I.

MON devoir m'oblige, Mademoiselle, à vous parler d'une chose qu'il

y a long-temps que je vous cache. Je suis bien fâché de ne vous la pouvoir plus dissimuler, & d'être réduit à vous apprendre une nouvelle qui vous déplaira peut-être ; mais enfin, je me reprocherois de ne vous l'apprendre pas, & ma conscience en murmurerait trop. Il y a aujourd'hui justement un mois, Mademoiselle, que je vous aime. Vous prendrez cela comme il vous plaira ; vous vous fâcherez, vous vous mettrez en colère : pour moi, je n'ai voulu que faire l'acquit de ma conscience ; après cela, je ne m'inquiète de rien. Je tiens qu'il n'y a rien de plus injuste que de voir une aussi aimable personne que vous, sans l'aimer. L'amour est le revenu de la beauté, & qui voit la beauté sans amour, lui retient son revenu d'une manière qui crie vengeance. Je ne pourrois pas dormir, si je me sentoiss l'ame chargée de ce péché là. Vous me direz que je dois vous aimer sans vous le dire. J'entends bien votre expédient, Mademoiselle ; mais vous savez que quand on paye, on est bien aise d'en tirer quittance, ou de prendre acte comme on a payé. Je m'acquitte de l'amour que je vous dois, mais je déclare en même temps que je m'en acquitte. Que

fais je? Vous viendriez peut-être quelque jour m'inquiéter là-dessus; il n'est rien tel que de prendre ses sûretés. Vous auriez beau me dire que je n'aurois rien à craindre. Mon Dieu, on ne fait ce qui peut arriver; vous changerez peut-être d'humeur. Enfin, il est sûr que quand vous saurez que je vous aime, il n'y aura rien de gâté.

A LA MÊME.

L E T T R E V I I.

Vous vous êtes bien gendarmée de ma déclaration; vous êtes bien satisfaite de vous-même; votre vertu a fait son tintamarre: mais voulez-vous gager qu'à bout du compte vous m'aimerez? Oui, je fais bien ce que je dis; je fais bien ce que je sens, qui me répond que je me ferai aimer. N'ayez point si bonne opinion de votre indifférence; j'ai de la constance pour vaincre quatre indifférences comme la vôtre. Le temps ne me coûte rien, en fait d'aussi jolies personnes que vous. Faut-il des années? Hé bien, des années, soit. Je n'ai rien de plus agréable

à faire. Vous ne m'accorderez aucunes graces? Je vous jouerai le tour d'aimer jusqu'à vos duretés. Vous ne me ferez que des graces très-légères? elles me paroîtront d'un très-grand prix, parce qu'elles partiront de vous. Vous m'opposerez des Rivaux? Je les ferai tous désertter par mes assiduités, & par le désespoir ou je les mettrai de vous pouvoir rendre autant de soins que moi. Enfin, prenez tel parti qu'il vous plaira: je ferai enrager votre lassitude; & après bien du temps, comblée de services, de fidélité, de tendresse, de respect, vous ne saurez plus de quel côté vous tourner, & il faudra m'aimer par lassitude. Ce qu'il y aura d'admirable, c'est que quand vous m'aimerez, je ne vous en aimerai pas moins. Vous allez compter cela pour rien; mais sachez que c'est une grande promesse que je vous fais. Vous vous imaginez, vous autres Belles, qu'il ne faut faire aucune difficulté de laisser-là vos Amans des années entières sans les aimer; & après cela, vous vous avisez, quand il vous plaît, d'aimer à votre tour: mais qu'arrive-t-il? Ils ont commencé d'aimer plutôt que vous; ils finissent plutôt, & vous achevez la carrière toutes seules,

Vous n'aurez point cet inconvénient-là à craindre avec moi. J'aime fort bien, quoique je sois aimé. Si vous ne m'en croyez pas, c'est un point de fait qui gît en expérience : éprouvez-le.

A L A M É M E.

L E T T R E V I I I.

DEPUIS que je suis votre Amant déclaré, j'ai fait bien du progrès auprès de vous. Vous ne voulez plus être un moment seule avec moi; vous ne me recevez plus à votre toilette; vous ne souffririez pas que je vous eusse pris le bout du doigt. Bon, Mademoiselle, cela va bien; j'avance. Vous me retronchez toutes les faveurs que vous m'accordiez par nonchalance ou par mégarde: je n'aurai plus rien qui ne signifie quelque chose. Il est vrai qu'il faut retourner sur mes pas, & que vous me remettez au beau commencement; mais n'importe. Par la voie que j'avois prise, on avance beaucoup d'abord, & on est après tout étonné qu'on n'avance plus du tout; au lieu que par la nouvelle

velle voie que vous me faites prendre, on avance très lentement, mais on avance toujours. Il n'est rien tel que les méthodes régulières. Voyez où en sont Cyrus & Aronce au commencement du premier Tome; cependant ces Héros-là, avec leurs pas de tortue, ne laissent pas d'arriver au douzième. J'ai seulement un petit conseil à vous donner. On voit que vous me traitez plus mal qu'à l'ordinaire, & on devine par-là que je vous aime, & qu'il doit y avoir quelque chose entre vous & moi. Vous pourriez même me traiter si mal, qu'on croiroit que vous m'aimeriez. Ne publiez point notre commerce, Mademoiselle, je vous en conjure. Ayez devant le monde plus de discrétion que vous n'en avez, & faites-moi quelques faveurs qui sauvent votre réputation. Est ce à moi à être plus discret que vous? Est-ce aux Hommes à faire ces sortes de prières-là aux Dames. Admirez, s'il vous plaît, combien je suis éloigné d'avoir les maximes ordinaires. D'autres, qui ménageroient moins l'honneur des Belles, vous prieroient de leur continuer vos rigueurs; mais pour moi, je ne suis point de ces Fanfarons-là.

A L A M É M E.

L E T T R E I X.

JE vais m'éloigner de vous pour quelque temps, Mademoiselle, c'est-à-dire, que je vais vous aimer plus que je n'ai encore fait. L'absence a pour moi cette propriété-là, qu'elle n'a, je crois, pour personne; elle m'attendrit. Je me figure toujours les gens que je ne vois point, les plus aimables du monde, & je ne manque point à être content d'eux. Vous vous présenterez à moi sensible, reconnoissante. Je m'imaginerai que si je vous voyois, vous auriez cent petites bontés pour moi; je serai plus charmé de votre idée sur cet article-là, que je ne l'ai été de vous même. Si vous prétendiez, par votre sévérité, vous établir chez moi un caractère d'Héroïne, en vérité, vous perdriez bien votre peine: dès que je ne vous vois plus, il ne me souvient point de vos rigueurs. J'ai une imagination douce qui ne s'accoutume point à se les représenter; il faut

que je les voie pour les croire. Je fais bien qu'à mon retour, vous travaillerez fortement à redresser le mauvais pli que mon imagination aura pris : mais toujours j'aurai eu, malgré vous, un peu de bon temps pendant l'absence. Je serai trop heureux, si je ne fais pas la folie de revenir le plutôt que je pourrai. Si vous voyez ma fidélité avec quelque plaisir, je vous promets que je vous ferai encore plus fidèle, absent que présent. Je ne puis rien voir de si aimable que votre idée, purifiée de vos défauts, & je n'aurai qu'elle dans la tête : mais quand je vous vois rigoureuse au dernier point, je puis voir quelque chose, qui par cet endroit-là vaille mieux que vous. Je ne veux point vous tromper ; je ne vous aime que parce que je ne connois rien de plus digne d'être aimé ; & du jour que j'aurai découvert ailleurs plus de mérite, ne comptez plus sur moi. J'ai bien exactement calculé si ce que vous avez d'esprit & de beauté par-dessus les autres, récompensoit le moins de tendresse que vous avez. J'ai trouvé qu'il le récompensoit, & sur cela je me suis mis à vous aimer. Je ne fais pourtant s'il ne se pourroit pas rencontrer quelque personne qui aimât assez bien,

pour regagner par-là les autres avantages que vous auriez sur elle : en ce cas-là , je vous avertirois qu'il faudroit prendre garde à vous ; car enfin , il ne faut pas vous imaginer qu'il n'y ait au monde que la beauté & l'esprit qui touchent : la tendresse vaut encore son prix ; & il est écrit en grosses lettres sur mon cœur , comme sur la Pomme de Discorde : *A la plus aimable.*

A L A M É M E.

L E T T R E X.

N E savois-je pas bien que l'absence étoit fort contraire à la tranquillité de mon cœur ? Je n'ai jamais été plus rempli de vous. Je veux en parler à quelque prix que ce soit , & sur le chemin même , je mourois d'envie de trouver quelqu'un qui vous connût. Le premier jour de mon voyage , je ne rencontrai personne , & je ne pus faire autre chose que semer toute la route de soupirs , qui retournoient sur mes pas. Le lendemain , je joignis un Cavalier , dont le bon air & la bonne mine me firent espérer qu'il

feroit homme à vous connoître. Après que nous eûmes épuisé les lieux communs des Voyageurs , je lui demandai d'où il venoit ; il venoit de aussi-bien que moi. J'espérai beaucoup. Je le mis en termes généraux sur le chapitre des Dames de la Ville : je me plaignis qu'il n'y en avoit pas une seule qui pût passer pour belle ; & cela , comme vous voyez , pour l'engager à me dire le contraire , & à vous nommer : mais mon homme ne vouloit entrer dans aucun détail. Il est vrai qu'il me parloit toujours agréablement , & avec beaucoup de politesse. Enfin , plein de l'impatience de venir à mes fins , je lui nomme comme une belle personne Mademoiselle de V. & lui demande s'il la connoissoit. Il me dit qu'il l'avoit vue. Me voilà plein d'espérance. Je vous nomme ; il ne vous connoissoit point , & il me dit pour ses raisons qu'il n'avoit fait que passer par & n'avoit vu que par hasard Mademoiselle de V. Alors je donne un coup d'éperon , & le laisse-là. Il vint dîner à la même Hôtel-lerie où j'étois déjà arrivé ; je ne voulus point le revoir. J'avois bien affaire de la conversation , quelque agréable qu'elle fût , puisqu'il ne parloit point de vous.

J'ai été plus heureux à ma campagne : j'ai trouvé dans ces déserts éloignés le Baron de..., que vous connoissez un peu. Je lui ai fait croire qu'il étoit amoureux de vous, pour avoir occasion de lui en parler souvent. Je lui porte votre santé avec un souris fin & malicieux, & il la reçoit de même. J'avoue que j'achète un peu cher le plaisir de parler de vous. Tout le mérite de cet homme-là consiste à se connoître en Bêtes. Il n'a dans l'esprit que ses chiens & ses chevaux, & je vous assure que j'ai souvent peine à lui faire quitter cette manière-là, pour le mettre sur votre chapitre. Aussi je ne lui demande presque pas de réponse : il me suffit qu'il m'écoute ; & au fond, le Baron vaut encore mieux qu'un écho, ou un autre sourd. Quand je ne l'ai point, j'ai de grandes allées sombres, qui sont extrêmement dangereuses pour un Amant ; elles inspirent des rêveries pernicieuses, & c'est une chose mortelle que le souvenir de votre beauté, fortifié de ces allées-là. Il est encore venu des rossignols, avec qui assurément vous vous entendez. Vous me les avez envoyés, afin qu'ils m'enfonçassent encore la tendresse dans l'ame par leurs chansons. Ils les chantent si bien, qu'il faut

qu'ils les aient apprises de vous. Je suis d'une foiblesse étrange; je n'oserois plus entendre un ruisseau qui gazouille, que cela ne m'aille au cœur. Quelquefois dans mes promenades, en m'entretenant avec votre idée, je la tutoie. N'en foyez pas scandalisée. Votre idée m'est devenue extrêmement familière.

A M O N S I E U R C . . .

L E T T R E X I.

EST-IL vrai, Monsieur, que vous perdez l'esprit? On nous a dit que vous devenez Philosophe, mais d'une Philosophie la plus extraordinaire du monde. Vous ne croyez plus qu'il y ait de couleurs; vous soutenez que les bêtes sont des machines comme des horloges; enfin, vous renversez tellement toutes choses, que l'on ne fait plus où l'on en est. J'en parlois l'autre jour à Madame de B. . . . qui est fort de vos amies, & qui en vérité a bien regret à votre raison. Elle étrangleroit Descartes, si elle le tenoit. Aussi faut-il avouer que sa Philosophie est une vilaine Philosophie; elle enlaidit

toutes les Dames. S'il n'y a donc point de teint, que deviendront les lis & les roses de nos Belles. Vous aurez beau leur dire que les couleurs sont dans les yeux de ceux qui les regardent, & non dans les objets; les Dames ne veulent point dépendre des yeux d'autrui pour leur teint: elles veulent l'avoir à elles en propre; & s'il n'y a point de couleur la nuit, M. de N. . . est donc bien attrapé, qui est devenu amoureux de Mademoiselle D. L. G. sur son beau teint, & l'a épousée? Il seroit fort fâcheux pour lui de croire tenir le plus beau blanc & le plus bel incarnat du monde, & de ne tenir rien. Nous fîmes encore un raisonnement, Madame de B. . . & moi, qui assurément vous embarrassera. Vous dites que les bêtes sont des machines, aussi-bien que des montres? Mais mettez une machine de chien & une machine de chienne l'une auprès de l'autre; il en pourra résulter une troisième petite machine: au lieu que deux montres feront l'une auprès de l'autre toute leur vie, sans faire jamais une troisième montre. Or, nous trouvons par notre Philosophie, Madame de B. . . & moi, que toutes les choses qui étant deux, ont la vertu de se faire trois, sont d'une noblesse
bien

bien élevée au-dessus de la machine. Nous vous donnons du temps pour nous répondre ; nous savons bien qu'il faudra que vous consultiez vos livres. Madame de B.... vous avertit par moi , que quand vous viendrez ici , elle ne vous recevra point chez elle , si vous ne faites réparation à son teint ; & moi je vous assure que je suis une machine montée à vous estimer & à vous aimer toujours.

A M A D A M E D....

Qui prétendoit avoir entretenu quatre heures un Esprit familier , qui parloit par la bouche d'une petite Fille , à laquelle il s'étoit attaché.

L E T T R E X I I.

JE commence , Madame , à connoître les gens de l'autre monde : ils ont les mêmes goûts que ceux de ce monde-ci ; ils recherchent votre conversation aussi bien que nous. Nous pourrez vous bien souffrir, nous autres simples Mortels, après vous être accoutumée aux Esprits?

Ils vous distinguent de la manière du monde la plus honnête. D'ordinaire ces Messieurs-là sont brusques; ils ouvrent vos rideaux, tirent votre couverture, vous donnent quelques soufflets, & on ne fait ce qu'ils deviennent. Ils démeubleront toute une chambre, sans dire pourquoi. Enfin, je n'avois jamais été content de leur procédé, & je trouvois qu'ils ne venoient ici que pour faire des tours de laquais, où le plus souvent il n'y avoit pas le mot pour rire. Aussi y en a-t-il quelques-uns d'entr'eux qui se rangent volontairement à l'écurie, & ne se jugent dignes que de panser les chevaux. Mais enfin, il s'est trouvé un honnête Esprit, qui, sans battre, ni faire de vacarme, a bien voulu entrer dans une conversation réglée. Et dans quelle conversation? dans une conversation de quatre heures. Il faut que vous ayiez bien du mérite. Ces gens-là n'ont jamais dit quatre paroles suivies. Ils ne font que donner des nasardes, parce qu'ils ne daignent entretenir personne; & vous, ils vous entretiennent quatre heures. Vous êtes la première qui ayiez eu un tête-à-tête tranquille avec un Esprit, lui dans son fauteuil, & vous dans le vôtre. Mais voyez comme

cet Esprit fait vivre : il n'a osé d'abord s'adresser à vous ; il s'est attaché à une petite fille , par la bouche de qui il vous a entretenue. Il me semble que je vois quelqu'un de vos Amans qui commence par gagner votre Demoiselle. Assurément l'Esprit a de grandes déc'arations à vous faire , puisqu'il prend ces voies-là. Il ne vous a encore parlé que de matières générales , pour ne vous pas effrayer. Vous dites que vous n'avez rien su tirer de lui sur les affaires de l'autre monde : eh ! mon Dieu , je vois bien sa politique. Vous êtes assez aimable pour lui faire trahir tous les secrets du Pays d'où il vient : mais il veut vous vendre ces confidences-là un peu cher ; j'avoue que j'en ferois autant en sa place. Du moins vous l'aurez bien interrogé sur ce monde-ci. Je crois vous tenir assez au cœur , pour me flatter que vous lui aurez demandé de mes nouvelles , & que vous aurez voulu savoir de lui la vérité de tout ce que je vous proteste. Il n'aura pas manqué de vous dire que j'en proteste autant à bien d'autres ; qu'une véritable passion & moi , nous sommes des choses incompatibles ; que je ne saurois aller au-delà de l'amitié un peu égayée : mais je vous prie

très-humblement de ne l'en croire pas. L'Esprit est jaloux de moi; il fait que je vous aime plus qu'il ne fait, & il veut me détruire. On est bien malheureux, quand on a des ennemis cachés comme lui. Je ne doute point qu'il n'oublie pour moi la politesse qu'il a eue pour vous; & qu'après vous avoir entretenue fort galamment, il ne vienne m'insulter avec toute l'incivilité qu'ont accoutumé d'avoir ceux de son espèce. Mais j'espère du moins que vous reconnoîtrez bien ce qui le fera agir, & que les coups qu'il me donnera prouveront autant à mon avantage, que mes soins & mes assiduités. Je ne m'attendois pas que vous me fîssiez des rivaux qui pussent venir déménager ma chambre toutes les nuits, jeter tous les meubles par les fenêtres, & me rouer peut-être de coups, sans que je fusse en pouvoir de m'y opposer: voilà ce que c'est que de m'être adressé à une Dame trop aimable. L'Esprit quittera bientôt assurément la petite Fille qui lui sert de prétexte, & s'attachera à vous-même; mais fût-il ici, je lui dirois en sa présence, que quand il parlera par votre bouche, on ne s'appercevra point que vous y ayiez rien gagné.

A MADemoISELLE DE I.

L E T T R E X I I I.

ON a bien raison de dire, Mademoiselle, que le mystère est un assaisonnement très-nécessaire à l'amour. Si la passion que j'ai pour vous étoit moins connue, un procès que j'ai ici en iroit bien mieux. Je plaide contre mon Receveur, & je vois bien qu'il se moque de mes poursuites. Il cherche à gagner toujours du temps, parce qu'il connoît que je vous aime, & qu'il est persuadé que j'aurai la foiblesse de retourner bientôt à. . . . pour vous voir. J'ai beau faire le méchant, il n'en tient compte. C'est grand'pitié, Mademoiselle, qu'il faille essuyer vos mépris & ceux de mon Receveur! Il faut que cet homme-là ait pris de vos mémoires, tant il vous imite en tout. Il fait bien en sa conscience ce qu'il me doit, & il a pris une forte résolution de ne rien payer. Il me chicane de toutes manières sur les moindres choses; il m'engage dans des procédures qui ne finiront de dix ans, suivant le

train qu'elles prennent. La bonne foi que j'ai avec lui ne le touche point; il ne songe qu'à trouver l'occasion de me faire une tromperie. Du moins ce que j'espère, c'est que le Jugement que j'obtiendrai contre lui, sera valable aussi contre vous; il sera tout-à-fait en cas pareil, & vous n'aurez rien à y répondre. Je m'en vais presser mon homme vivement, non pas à cause des quatre mille écus qu'il me doit, mais à cause de la tendresse que vous me devez. Je m'animerai beaucoup davantage contre lui, & lui ferai moins de quartier, parce qu'il vous représente.

A L A M É M E.

L E T T R E X I V.

JE m'apperçois de ce que vous m'avez mandé, Mademoiselle, que vous entreriez dans les intérêts de mon Receveur, & que vous solliciteriez pour lui. Comme vous ne cherchez tous deux qu'à prolonger les affaires, vos Juges viennent de vous accorder un délai d'un temps infini. Vous allez triompher;

mais j'ai trouvé un moyen de me venger de vous. Je pars , & dans deux jours je vous reverrai. Je vais désormais partager mon temps entre mon Chicaneur & ma Chicaneuse. Le loisir que l'un me laissera , je l'emploierai à agir contre l'autre. Je prévois que vous m'allez donner bien de l'exercice. Dès que je serai auprès de vous , vous me ferez rappeler par votre Associé , qui me donnera quelque assignation ; & quand j'en serai à poursuivre l'Associé , il saura bien me faire lâcher prise , en vous obligeant à me mander quelque chose de tendre qui me fera aussi-tôt voler vers vous. Mais il n'importe , je m'aguerrirai , & deviendrai un si impitoyable Plaideur , que vous aurez sujet de trembler au moindre avantage que j'aurai sur l'un de vous deux. J'aimerois mieux que ce fût vous sur qui je commençasse à en avoir , car je vous trouve encore plus obstinée que mon Receveur ; & je crois que votre exemple auroit plus de pouvoir sur lui , que le sien n'en aura sur vous. Si vous me payiez mes soins que vous avez reçus , il verroit bien qu'il ne pourroit pas se dispenser de me payer mon argent qu'il a reçu aussi. Ainsi je vais travailler à obte-

nir de vous quelque chose qui le puisse convaincre, & je lui ferai aussi-tôt signifier les faveurs que vous m'aurez faites. Il me seroit commode de terminer les deux affaires tout d'un coup, tandis que je serai auprès de vous, & de n'être plus obligé de retourner plaider à une Jurisdiction de Campagne. Je vous assure que vous m'allez retrouver par cette raison-là plus ardent & plus passionné que jamais ; & vous ferez peut-être la première qui ferez contente des effets de l'absence.

A L A M Ê M E.

L E T T R E X V.

JE vous trouvai hier, Mademoiselle; plus belle & plus brillante que jamais. Je ne sais si vous êtes embellie en effet, ou si c'est mon imagination qui vous a embellie. Voilà ce que c'est que d'aimer trop, on ne fait jamais bien au juste la vérité des choses. De bonne foi, je douterois quelquefois que vous fussiez aussi aimable que vous me paroissez, si je n'entendois dire à bien des gens que

vous l'êtes véritablement. Vous pourriez être laide, que je ne m'en apercevrais pas, car je vous aime jusqu'à la folie: aussi, quand je commençai à vous aimer, comme je sentoís que je devois me défier de mon jugement sur votre chapitre, j'allai demander à tout le monde s'il étoit vrai que vous eussiez les grands yeux vifs, l'agréable bouche, & l'air fin que je vous voyois: on me dit qu'il n'y avoit à tout cela aucune illusion; & sur cette réponse, je laissai faire à mon cœur ce qu'il voulut. Quand j'y songe pourtant, je trouve qu'il vaudroit mieux pour moi que vous ne fussiez belle que par mon imagination, plutôt que de l'être effectivement. Dieu fait avec combien de plaisir vous recevriez un amour qui vous embelliroit. Si vous ne m'aimiez pas, je vous rendrois tout d'un coup votre première laideur, en cessant de vous aimer. Mais vous seriez bien fâchée de me devoir votre beauté, car il faudroit que vous n'en fîssiez d'usage que pour moi, & ce n'est pas là votre compte. On est bien malheureux que vos agrémens ne doivent rien à personne; cela vous rend trop fière. Je ne fais pourtant si ceux que je vous trouvais hier, ne vous étoient point

inspirés par quelqu'un. Il est sûr que vos yeux n'étoient pas tout-à-fait au même état que je les avois laissés, quand je partis. Il y avoit quelque chose de changé, un certain brillant, un feu plus doux, qui me parut de fort mauvais augure pour ma passion ; car ce feu & ce brillant étoient venus pendant mon absence. Je vous défie d'aimer que je ne m'en apperçoive. Hélas ! on dit que l'œil du Maître est nécessaire par-tout : mais l'œil de l'Amant l'est encore bien davantage. J'ai été éloigné deux mois, & voilà les fruits de mon éloignement. Si j'eusse été ici, j'eusse bien empêché vos yeux de devenir plus vifs ; il me semble même que je les surpris en flagrant délit avec un Cavalier qui étoit chez vous ; il vous regardoit, & vous le regardiez. Je veux un peu examiner cette affaire-là. Mon cœur m'a dit que j'ai un rival, mais je ne crois pas légèrement mon cœur ; car il me dit, par exemple, que vous devriez m'aimer, & cependant m'aimez-vous ?



A LA MÊME.

L E T T R E X V I.

JE ne doute plus que je n'aie un rival; il se déclara hier, par la mauvaise humeur ou il fut de me voir long-temps chez vous. J'admire comme vous avez pris votre temps juste, pendant mon absence, pour vous faire aimer de lui. Je gage que si j'eusse été présent, il n'eût jamais osé songer à vous; il eût vu de quelle manière je vous aime, & il n'eût pas cru pouvoir vous aimer autant. Aussi, comme vous savez que j'épouvante ceux qui voudroient s'engager à vous, vous profitez de mon éloignement pour faire des conquêtes; mais je vais me montrer à mon rival avec toute ma passion. Du moins s'il a votre cœur, j'empêcherai qu'il ne l'ait à bon marché. Peut-être l'inclination que vous eussiez eue pour lui, eût été cause que vous n'en eussiez exigé qu'une tendresse légère, & que vous eussiez suppléé par votre bonté ce qui eût manqué à son amour. Mais quand il verra le mien, il faudra bien qu'il

tâche de l'égalér, & il auroit honte d'être préféré à un homme qui vous aimeroit plus que lui. Ainsi, par mes soins & mes assiduités, je pousserai votre cœur au plus haut prix qu'il se pourra, & vous m'aurez l'obligation d'être plus tendrement aimée par le rival que vous venez de me donner. Si vous étiez bien raisonnable, vous me tiendriez compte, non-seulement de mon amour, mais encore du sien. J'aurois droit de vous demander cette double reconnoissance. Cependant, comme je veux être généreux, je consens que vous ne me payiez que ma tendresse, & que pour celle de mon rival, vous n'y songiez point du tout.

A LA JEUNE ANGLOISE,

L E T T R E X V I I.

IL court un bruit de vous, Mademoiselle : on dit que vous êtes aimée d'un Cavalier Anglois, & que vous n'êtes pas mal disposée pour lui. Vous moquez-vous ? Falloit-il passer la mer pour venir aimer un Anglois en France ?

Quel profit tirez-vous de votre voyage ? Voilà ce qui fait souvent qu'on perd la peine qu'on a prise d'aller dans des Pays étrangers ; on n'y voit que des gens de sa Nation. Eh ! du moins donnez-nous le temps que vous passerez chez nous. Je vois bien que l'Angleterre a grand'peur que vous ne lui échappiez , puisqu'elle vous tient toujours par un Amant Anglois. Mais vous faites une insulte cruelle à la France , dont vous venez mépriser tous les Cavaliers. Prenez garde à vous , la France n'est point aujourd'hui sur le pied qu'on se moque d'elle ; & moi qui vous parle , j'ai tant de zèle pour ma Patrie , que je n'épargnerai rien pour la venger de vous. Je puis vous dire ce que dit Scévole à Porfenna : *Si je manque mon dessein , nous sommes encore trois cents de la même conjuration.* Soyez sûre qu'on ne vous laissera point de repos. Vous avez répondu à ceux qui vous reprochoient le Cavalier Anglois , que vous l'aimiez pour la commodité de lui parler & de l'entendre ; mais , en vérité , cette raison-là n'est pas valable. Votre Anglois n'entend que ce que vous lui dites : mais un François entendroit cent choses que vous ne lui diriez pas ; il liroit dans vos yeux

ce que l'autre attend que votre bouche lui dise. D'ailleurs, je vous donne ma parole, qu'en moins de rien vous sauriez notre Langue; elle n'est fort difficile que pour les personnes qui n'aiment point: mais dès qu'on aime un François, la Langue Françoisse est aisée. Les Etrangers l'en estimeront moins, s'ils favoient cela; c'est pourquoi on ne dit pas ce secret à tout le monde: on les fait passer par des grammaires & par des méthodes qui ne finissent point. Mais pour vous, on vous eût fait la grace de vous abrégier ce chemin. Ecoutez, il est encore temps; apprenez un peu de François avec moi.

A MADEMOISELLE DE L. M.

L E T T R E X V I I I .

J'APPRENDS avec bien du plaisir, Mademoiselle, que vous êtes sur le point de quitter votre Religion. Nous regardons avec beaucoup de pitié nos pauvres frères errans; mais j'en avois une toute particulière pour une aimable petite sœur comme vous. J'étois tout-à-

fait fâché de croire que votre ame , au sortir de votre corps , ne dût pas trouver une aussi jolie demeure que celle qu'elle quittoit ; mais enfin , vous me délivrez de cet article de ma créance , & de bonne foi je me sens soulagé. Je vous assure que le troupeau d'où vous vous étiez égarée , vous recevra fort agréablement , & que vous y tiendrez bientôt le rang de brebis favorite. On m'a mandé qu'après avoir abjuré votre hérésie , vous abjuriez aussi votre indifférence en faveur de M. le Marquis de C. C'est bien fait de quitter toutes vos erreurs en même temps , & de prendre tout d'un coup toutes les opinions saines. Après cela , vous ferez toute renouvelée , nouvelle Catholique , nouvelle mariée , nouvelle doctrine dans l'esprit , nouveaux sentimens dans le cœur. Voyez l'obligation que vous aurez à l'Eglise ; dès que vous l'aurez reconnue pour votre Mère , elle vous fera voir par expérience ce que c'est que le Sacrement de Mariage , que vous autres Hérétiques vous obstinez à ne pas reconnoître pour un Sacrement. Elle ne peut pas vous convaincre de vos erreurs d'une manière plus douce , ni en même temps plus forte. Vous

avouerez sans doute que vous aviez grand tort de contester au mariage la dignité que nous lui donnons ; & que quand il n'y auroit que cet article-là , il ne seroit pas pardonnable d'être Calviniste. Je ne veux pas entrer plus avant dans ce point de controverse ; M. le Marquis est plus savant Théologien que moi , & il vous instruira mieux. Après ce qu'il vous enseignera , vous pourrez disputer en Sorbonne. Il a fait , en vous convertissant , un trait d'une grande habileté : il a accommodé les intérêts de la Religion & les siens ; il s'assure mille plaisirs avec vous , & il faudra encore qu'en l'autre monde on lui tienne compte de ces plaisirs-là. On le récompensera d'avoir passé sa vie avec une très-jolie personne. J'attends avec impatience, Mademoiselle , les deux cérémonies , après quoi vous serez à nous & à M. le Marquis. Je le nomme le dernier ; car , ne lui en déplaît , vous appartenez à tous les Catholiques avant que de lui appartenir. Il est vrai que le dernier à qui vous appartenez , sera celui à qui vous appartenez le mieux. Nous autres , nous ne vous regardons que du côté de votre ame : mais lui , il n'est pas persuadé qu'une personne con-

fiste

siste en une ame toute seule; & il croiroit ne vous aimer qu'à demi, s'il ne vous aimoit que par-là. Je ne tiens pas son opinion mauvaise; & s'il étoit permis, bien d'autres vous aimeroient d'une manière aussi parfaite que lui.

A M A D A M E D E P.

L E T T R E X I X.

Vous êtes bien rigoureuse, Madame, de ne vouloir point consentir au dessein de M. de S.... pour Mademoiselle votre fille. Vous dites que vous n'approuvez point un mariage entre deux personnes qui sont issues de germain: mais croyez-vous que ce soit-là un obstacle pour la tendresse? Quoi! voulez-vous que M. de S.... trouve Mademoiselle de P.... moins aimable, parce qu'il est fils du cousin germain du père de Mademoiselle de P....? Ce raisonnement-là vous paroît bien fort, mais la beauté n'est-elle pas encore plus forte? A-t-on toujours la généalogie devant les yeux? Et lorsqu'on voit une personne touchante, s'avise-t-on de pen-

fer qu'on a un bifaïeul commun avec elle. En vérité, le souvenir du bifaïeul est bien loin, quand l'arrière-petite-fille est présente avec tous ses agrémens. Que reprochez-vous à M. de S....? Il est trop bon parent; au lieu d'amitié, il a de l'amour: il s'est mépris; voilà un grand malheur! Si c'est la dévotion qui vous tient, songez que tous les gens de l'Ancien Testament n'étoient amoureux que dans leur Tribu; & que mille six cents soixante & quinze ans plutôt, M. de S.... eût été obligé en conscience d'aimer Mademoiselle votre fille. Il est vrai que les choses ont changé; mais aussi on vous prie seulement de trouver bon que l'on demande le consentement de Rome sur cette affaire. Vous savez qu'on y permet les mariages entre des parens, quand leurs biens sont tellement embrouillés les uns avec les autres, qu'ils ne se pourroient séparer sans de grands procès. Véritablement M. de S.... & Mademoiselle de P.... n'auront pas cette raison à alléguer: mais ce qui vaut bien autant, ils diront que les affaires de leurs cœurs sont tellement embrouillées les unes avec les autres, qu'il n'y a pas moyen de les séparer. Si Made-

moiselle votre fille étoit une héritière en laquelle le nom finît , & qu'elle eût tout le bien de la Maison de S. . . , vous auriez regret que ce bien-là sortît de la famille , & vous tâcheriez à obtenir une dispense pour la faire épouser à un parent d'une autre branche. Mais présentement elle a de la beauté & des agrémens , qui sont plus rares que le bien , & qui sortiroient de la famille , pour n'y rentrer peut-être jamais. Pour moi , qui ai l'honneur de vous appartenir , quoique ce ne soit que par femmes , je ne laisse pas de m'intéresser extrêmement à la beauté de la Maison de P. . . . N'allez point , je vous prie , embellir une famille étrangère , en donnant Made-moiselle de P. . . . à une autre qu'à M. de S. . . , ni peut-être enlaidir votre famille , en obligeant M. de S. . . à faire un autre choix. Voyez combien toute la Maison de L. . . est laide ; il lui faut plus d'un siècle pour en revenir. Profitons de cet exemple ; puisque nous tenons de la beauté chez nous , prenons soin de l'y conserver.



A MONSIEUR DE S.

L E T T R E X X.

J'APPRENDS avec toute la joie imaginable, mon cher cousin, que votre dispense est obtenue; il ne vous en a coûté que quelque petite somme d'argent, avec laquelle vous avez réparé le malheur d'être parent de Mademoiselle de P. . . On a déclaré qu'elle pouvoit désormais ne vous regarder plus comme un homme de sa famille, & vous traiter en étranger. Mais qu'est-ce que vous traiter en étranger ? C'est être tout à vous, & ne vous refuser rien. Je voudrois bien être étranger à ce prix-là. Vous qui n'êtes plus son parent, vous serez bien distingué de ces malheureux qui le sont encore. Jouissez de la dispense que Rome vous a donnée, mon cher cousin; mais songez à quoi elle vous engage, & faites bien voir que ce n'est pas en vain que la Capitale du monde s'est mêlée de vos affaires. Une permission venue de si loin, doit opérer de grands effets ici.

Sur-tout levez à Madame de P... tout le scrupule qu'elle pouvoit avoir de vous donner Mademoiselle sa fille , & persuadez-la qu'elle ne pouvoit trouver un autre gendre qui fît aussi bien l'acquit de sa conscience dans le Sacrement ; car il la faut prendre par les endroits de dévotion.

A MONSIEUR le C. D. L. R.

L E T T R E X X I.

NE me demandez point par où j'ai su tout ce que je vais vous dire ; il suffit que je le fais , & que je puis vous donner de bons conseils. Vous aimez , & vous êtes aimé ; mais vous avez une forte de tendresse si propre à faire finir bien vite celle que l'on a pour vous , que je vous assure que vous ne ferez pas encore aimé dans deux mois. Vous ne perdez pas de vue votre Maîtresse , vous ne la quittez pas un moment ; s'il vient quelqu'un chez elle , vous lui faites bien sentir qu'il vous interrompt. Pendant des journées entières que vous la voyez , vous ne lui parlez que de

vosre amour , & vous lui en parlez d'une manière toujours languissante & passionnée. Encore un coup , si vous êtes aimé dans deux mois , je crierai miracle. La Dame a présentement des forces pour vous suivre ; mais vous aurez bientôt épuisé tout ce qui est dans son cœur , & vous serez tout étonné qu'il ne lui fournira plus rien pour vous. On n'a de part & d'autre qu'une certaine mesure de tendresse ; il la faut ménager : ceux qui ne savent pas aimer , la prodiguent imprudemment. On se plaint des absences , & on ne fait que son devoir , quand on s'en plaint. Cependant , pourvu qu'elles ne soient pas trop longues , elles font tous les biens du monde aux Amans : elles renouvellent un amour qui vieilliroit ; & s'il languissoit , elles le réveillent. Ce seroit à la vérité pousser la chose un peu loin , que de se procurer des absences tout exprès ; mais enfin , lorsque le hasard nous en procure , nous devons pester contr'elles , & soupçonner en même temps que nous pourrions bien leur avoir de l'obligation. Vous faites mal de vous servir de toute la liberté que vous avez de voir vosre aimable Maîtresse à toute heure , & des journées entières. Ce que

vous gagnez par une si grande assiduité, vous le perdrez sur la durée de votre commerce. Vous ramasserez en un jour ce qui pourroit être répandu dans toute une semaine. C'est une autre faute de la même espèce, de ne parler que d'amour à ce que vous aimez. Quelque plaisir qu'on prenne à entendre le détail de vos sentimens, il est impossible que vous ne tombiez dans une infinité de redites, & les redites ont un droit d'ennuyer qu'elles ne perdent jamais. Je gage qu'au sortir d'avec vous, la Dame, peut-être sans s'en appercevoir, respire & reprend haleine. L'art des conversations amoureuses est qu'elles ne soient pas toujours amoureuses. Il faut faire de petites sorties, après quoi les retours vers ce qu'on aime sont beaucoup plus agréables. Mais ce que je ne puis du tout vous pardonner, c'est d'être toujours languoureux. Mettez-vous dans l'esprit que les femmes veulent qu'on les aime, mais en même temps qu'on les divertisse; & que qui fait l'un sans l'autre, ne fait presque rien: & peut-être choisiroient-elles plutôt d'être diverties sans qu'on les aimât, que d'être aimées sans qu'on les divertît. La langueur a ses usages; mais quand

elle est perpétuelle , c'est un assoupissement. La conduite d'un Amant doit être sérieuse & appliquée , mais la conversation en vaut mieux d'être quelquefois badine. On persuade par l'une , & on plaît par l'autre , & le plus souvent il vaut mieux plaire que persuader. L'agrément a plus fait de conquêtes que la fidélité. Je ne fais même si avec le temps , la pauvre fidélité ne viendra point à être comptée pour un défaut. Il est toujours certain qu'elle ne suffit pas , & qu'elle a besoin d'être assaisonnée. Il vous en coûtera peu de chose pour cet assaisonnement. Soyez tel à-peu-près que vous étiez avant que d'aimer. Vous avez le vice de vous jeter trop profondément dans l'amour , & de n'être plus qu'amoureux , quand vous l'êtes une fois. Il faut aimer , & ne laisser pas de vivre. Adieu , mon cher Comte : sachez-moi gré des conseils que je vous donne ; car si je suivois mes intérêts , je laisserois finir un amour qui vous dérobe à vos amis.



*A U M É M E.**L E T T R E X X I I.*

CEn'est pas fait, mon cher Comte ; & vous n'êtes pas quitte de mes conseils. J'ai appris depuis peu que vous vous plaignez toujours , & que vous avez de la disposition à la jalousie. Ne croyez pas que je vous laisse passer ces deux choses-là. Vous êtes aimé , sans doute , & fort tendrement. Sur quoi vos plaintes sont-elles fondées ? sur ma délicatesse , direz-vous. Il est bon d'être délicat , mais il ne faut pas être chicaneur. Les plaintes de délicatesse réveillent , mais celles de chicane fatiguent. Vous êtes de ceux qui ne croient pas qu'on doive jamais convenir de son bonheur avec la personne qui le fait , & qui ne savent quel nom donner à celles qu'ils n'ont pas lieu d'appeller cruelles & inhumaines. Mais prenez garde aussi qu'on ne se fâche du peu de confiance que vous avez aux marques de tendresse qu'on vous donne , & qu'on ne trouve mauvais de n'être

pas crue sur sa parole, quand on vous dit qu'on vous aime. Il faut qu'un Amant tombe d'accord qu'il est aimé, lorsqu'il l'est; mais s'il veut absolument se plaindre, il peut se réserver une petite matière de plaintes sur le plus ou le moins de tendresse. Encore faut-il faire ces sortes de reproches avec des transports doux, & non pas avec des airs de chagrin. C'est toujours un mauvais personnage que celui d'un homme qui se plaint: on se montre par des endroits foibles, dont on doit tâcher à épargner la vue aux gens de qui on veut être aimé. Les plus insupportables de toutes les plaintes, ce sont celles qui partent d'un caractère jaloux. Si j'étois femme, toutes ces petites jalousies, qui ne signifient rien, me feroient jeter un homme par les fenêtres. Pour moi, ou j'estime assez celles que j'aime pour ne point croire qu'elles puissent partager leur cœur, ni changer; ou je les estime assez peu pour ne m'inquiéter point qu'elles le partagent, ni qu'elles changent, & par conséquent je ne suis jamais jaloux. Je fais bien qu'absolument parlant, ce que j'aime peut m'échapper; mais enfin, on prend de certaines assurances, & on dort. Si vous

croyez que l'amour doive être une frénésie, & qu'il faille que deux personnes, sous prétexte de s'aimer, se tourmentent perpétuellement, & soient des ombres vengeresses attachées aux pas l'une de l'autre, je ne vous conteste plus rien. Mais moi, j'ai des idées plus douces; je voudrois accorder l'amour avec un peu de repos. Et ne croyez point que l'on vous tienne toujours compte de vos inquiétudes, comme d'autant de marques de tendresse. L'amour en auroit l'honneur si elles arrivoient rarement; mais si elles sont fréquentes, on ne les attribuera qu'à votre chagrin naturel. Il faut un certain milieu en toutes choses, même en amour, quoiqu'il ne s'y trouve pas trop de raison.

A MONSIEUR le M. de C.

L E T T R E XXIII.

IL faut que je vous confie mes malheurs, mon cher Marquis. J'aimois, comme vous savez, Madame de L. M., & je ne l'aime plus. Elle m'en fait de s reproches; je n'entends que des plaintes

perpétuelles. Où sont mes protestations de constance & de fidélité? Que sont devenues mes premières manières? Cela me met au désespoir ; car, de bonne foi, est-ce ma faute si je ne l'aime plus? Qu'elle me rende mon amour, je ne demande pas mieux. Je serois trop heureux d'aimer encore. Je me livre, je m'abandonne à ses charmes; qu'elle fasse des blessures mortelles à mon cœur, j'y aiderai de tout mon pouvoir. Puis-je faire davantage? J'ai encore pour elle les mêmes soins & les mêmes assiduités que j'avois auparavant. Mais, dit-elle, ce n'est plus le même air. Voilà le malheur. Je ne lui puis dire de nouvelles de cet air-là, je ne fais ce qu'il est devenu. Elle m'appelle ingrat, & fort mal-à propos, ce me semble. Ce que je fais à présent pour elle me coûte beaucoup, & elle devoit m'en tenir compte, au lieu qu'auparavant elle m'en tenoit compte de ce qui ne me coûtoit rien. On ne fait guère en ce monde-ci le véritable prix des choses. Je commençai de l'aimer sans savoir pourquoi, & je fais cent efforts pour recommencer de l'aimer, qui ne partent que d'une considération extrême que j'ai pour elle. Souvent je préviens mes yeux sur sa beauté avant que de la voir; je la compare à mille & mille fem-

mes qui ne sont pas si belles ; j'étudie l'agrément de ses manières pour y être sensible ; je trouve, ou je mets de l'esprit dans les moindres choses que je lui entends dire ; enfin, après avoir bien excité mon cœur, il me semble que je l'aime ; je sens je ne fais quoi pendant un instant : mais dans l'instant qui suit, il est sûr que je ne sens rien. Mon pauvre Marquis, pourquoi faut il qu'on aime, ou qu'on n'aime pas toujours, ou qu'on n'aime pas tous deux en même temps, pour finir en même temps ? Je suis si chagrin contre l'amour, qu'à l'heure qu'il est je voudrois l'exterminer du monde.

A U M Ê M E.

L E T T R E X X I V.

ENFIN, Madame de L. M. & moi, nous avons pris une forme de vie ; nous sommes convenus de ne songer plus l'un à l'autre sur le pied d'amour, & de vivre en bonne amitié. J'étois fort content de ce traité-là ; cependant je vous assure qu'il n'est pas si aisé à exécuter que je

J'avois cru , non que j'aie des intentions de recommencer le personnage d'Amant , mais c'est que le personnage d'un homme qui a été Amant , & qui ne veut plus être qu'ami , est très-difficile. Je ne fais comment parler de nouvelles à une femme à qui j'ai tant parlé de tendresse : nos conversations me paroissent d'un ennui mortel , pour peu que je me souviennne de ces conversations vives que nous avions ; & par malheur je ne puis m'empêcher de m'en souvenir. Je ne serois point embarrassé à entretenir une autre sur le beau temps & sur la pluie ; & je le suis cruellement quand j'en veux entretenir Madame de L. M. La vue seule de son appartement me rappelle des idées qui me font trouver ridicule tout ce que je lui dis. Je vais chez elle par une sorte de devoir qui me gêne beaucoup , quoiqu'elle soit de très-bonne compagnie. J'entre dans sa chambre d'un air interdit , & je tiens encore cela des commencemens de mon amour. J'ai le sérieux d'un Amant timide , & plein d'une passion qu'il n'ose déclarer. C'est ainsi que l'on finit d'ordinaire par où l'on a commencé , & que les vieillards rentrent en enfance. La Dame de son côté a toutes les peines du monde à prendre avec moi

les manières qu'elle voudroit. Elle tâche à me traiter comme les autres gens qu'elle voit; mais, sans s'en appercevoir, elle me traite plus froidement, & m'adresse plus rarement la parole. Quand elle me l'adresse, on remarque bien qu'elle s'y est préparée, & ce qu'elle me dit est plus concerté & moins naturel. Je vois bien qu'il lui seroit plus aisé & même plus commode de me haïr que de m'aimer à demi, & que les passages les plus difficiles ne sont pas ceux qui se font d'un sentiment à un autre qui lui est tout opposé, mais à un autre qui lui ressemble. Qu'on m'eût dit, il y a un an, que j'eusse dû craindre un jour d'être tête à tête avec Madame de L. M., je ne l'eusse pas cru. Cependant quand je vais chez elle, & qu'il n'y a qu'une personne ou deux, ma plus grande frayeur est qu'on ne se lève, & qu'on ne nous laisse seuls ensemble. Que deviendrois-je, bon Dieu! & de quoi lui parlerois-je! J'ai éprouvé cet embarras une fois, je vous jure que j'en suois: il me prit comme une paralysie d'esprit, qui m'en ôta l'usage tout d'un coup; j'eus des vertiges, la tête me tourna, & je demeurai court, sans pouvoir dire à peine quatre paroles. Aussi pour faire mes visites, je prends le temps que la

foule y est, cette foule contre laquelle j'ai autrefois tant pesté. Plût au Ciel que Madame de L. M. pût s'engager dans quelque passion nouvelle qui l'occupât, & qui lui fît perdre un reste d'attention qu'elle a sur moi ! Il me semble que si elle me faisoit une infidélité complète, j'en aurois plus de liberté avec elle, & que nous en oublierions bien mieux le passé. Il faut de l'amour pour effacer tout-à-fait des traces d'amour. Je vois chez elle un Cavalier de mérite qui la trouve fort aimable ; il me feroit plaisir de me succéder. Ce que je crains, c'est que mon exemple ne fasse tort aux autres Hommes, & que je n'aie rendu la Dame plus difficile à persuader sur la fidélité. Cependant, je veux croire qu'une passion n'épuise pas un cœur, & qu'on n'est pas assez sage pour n'être la dupe de l'amour qu'une fois. A vous dire le vrai, je ne voudrois pas qu'elle eût à me reprocher qu'il a tenu à moi que notre tendresse n'ait été éternelle, & je serois bien aise qu'elle me donnât lieu de lui soutenir qu'elle avoit l'ame disposée à d'autres passions, & que je n'ai fait que prévenir son changement ; car je sens quelquefois ma conscience chargée d'avoir abandonné une fort jolie femme,

& cependant vous savez combien je suis innocent , & combien je me suis prié moi-même d'être fidèle. Adieu, mon cher Marquis ; je vous manderai si je suis assez heureux pour avoir un successeur. Vous êtes mon confident quand je n'ai plus d'amour ; tant que j'en ai , aucun mortel n'entre dans ces mystères.

A U M Ê M E.

L E T T R E X X V.

MES souhaits sont accomplis , j'ai un successeur. Quand je n'aime plus , j'ai autant d'envie de n'être plus aimé , que j'en ai d'être aimé quand j'aime. Je vous assure que j'ai désiré avec un égal empressement la tendresse & l'indifférence de Madame de L. M. Enfin , je les ai obtenues toutesdeux l'une après l'autre ; c'est tirer d'une personne tout ce qui s'en peut tirer. Je ne fais comment sont faits ceux qui peuvent aimer sans être aimés, ni ceux qui se plaisent à être aimés sans aimer ; l'amour n'est bon que dans le partage. C'est la plus plaisante chose du monde que les dispositions où

mon successeur est à mon égard. Tantôt il me hait de ce que je l'ai précédé; tantôt il me méprise de ce qu'il croit que je n'ai pu me conserver le bonheur dont je jouissois; tantôt il m'insulte, comme s'il obtenoit sur moi une préférence que je lui eusse disputée. Il voudroit bien avoir quelque lieu de croire qu'on m'a donné mon congé: mais il voit trop clairement que je l'ai pris; & cela le désespère. Je gage qu'il voudroit que je fusse son Rival, & qu'il lui en eût coûté la moitié de son bien, car il est outré du sens froid avec lequel je regarde ses empressemens & ses soins; d'autre côté, la Dame affecte de me faire voir que tout le monde ne l'abandonne pas quand je l'abandonne, & je ne fais si dans les complaisances qu'elle a pour son Amant, il n'y entre point un peu de dépit contre moi qu'elle veut me faire sentir. Peut-être ma présence vaut quelque chose à mon prétendu Rival. Il est toujours certain que la Dame voudroit bien qu'il parût qu'elle fait un choix à mon désavantage entre cet homme-là & moi; mais le moyen? Je me tiens toujours dans les termes de céder tout. Je suis assez honnête pour être fâché de ne pouvoir pas servir d'aisaisonnement à la nou-

velle tendresse de Madame de L. M. Tout ce que je puis faire , c'est de lui souhaiter une passion moins vive que celle qu'elle a eue , & à mon successeur une constance qui soit plus à l'épreuve du temps que la mienne.

A MADEMOISELLE DE T....

L E T T R E X X V I.

J'APPRENDS de tous côtés les progrès de mon Rival , Mademoiselle , & je tâche à me venger de vous. Il y a ici une Dame fort bien faite , jeune , belle , mais Flamande , que je voudrois bien aimer. Ce sont les traits les plus réguliers , le plus beau teint , la fraîcheur la plus vive du monde. Enfin , quand je puis attraper un moment où je ne songe point à vous , elle me paroît tout-à-fait aimable : mais dès que votre idée me revient , je ne fais où s'en vont ces traits , cette fraîcheur , ce teint. Votre air spirituel & vos manières fines m'ont gâté la Flandre ; je doute que je puisse désormais être amoureux en ce Pays-là. Encore si vous me répariez la perte

de mes Flamandes ! Mais elles sont perdues sans être remplacées. Je ne demanderois que vous pour remplacer toute la Nation : mais si vous êtes bien résolue à aimer mon Rival, si vous avez trouvé le secret de ne penser plus à moi, donnez-moi aussi, je vous prie, celui de ne penser plus à vous. Ou aimez-moi, ou laissez-moi aimer qui je voudrai dans ma Garnison. Ne vous présentez point toujours à mon imagination, pour enlaidir à mes yeux cette pauvre Flamande que je veux aimer. Souffrez qu'elle ait sa beauté telle quelle pourra, sans avoir rien à démêler avec la vôtre. Est-ce que je n'aimerai plus rien, parce que je vous ai vue ? Cela seroit bon si vous m'aimiez. A quoi voulez-vous que je passe ici ma vie ? Je m'occuperai de vous, tandis qu'un autre vous occupe à Paris ? Y auroit-il de la justice ? La Flamande qui pensera à moi, vaudra mieux que vous qui n'y pensez pas. Si vous me fâchez, je ferai en sorte que je la trouverai belle en dépit de votre idée ; & à force d'opiniâtreté, j'obtiendrai de moi qu'elle me paroisse aimable, même quand je me souviendrai de vous. Cependant vous me ferez plaisir, Mademoiselle, de ne m'obliger point à des efforts si violens, &

de prendre doucement le parti de sortir de mon esprit.

A L A M É M E,

Sur ce qu'elle avoit parlé de lui en dormant.

L E T T R E X X V I I.

O N m'a mandé, Mademoiselle, les faveurs que vous m'avez faites. Vous avez beau vous en défendre, vous m'aimez; le sommeil trahit vos secrets. Voilà ce que c'est que de vouloir renfermer des passions, & les cacher à ceux qui les causent. Si vous m'eussiez avoué la vôtre, je vous assure que vous eussiez été contente de ma discrétion; mais vous n'en avez voulu faire la confidence qu'à vous-même, & vous n'avez pas été assez discrète. Apprenez de-là, Mademoiselle, à ne vous fier pas tant à vous. Dites-moi de bonne grace ce que le sommeil vous fera dire sans que vous le sachiez. Ne vaudroit-il pas mieux que vous m'eussiez fait en peu de mots un petit aveu de vos sentimens, que d'en parler la nuit comme une personne in-

insensée? L'amour ne perd rien : vous lui devez cet aveu de tendresse ; il faut que vous le fassiez en quelque temps que ce puisse être. Si votre raison vous impose silence , votre raison s'endormira , & alors l'amour ne s'endormira pas. Votre sévère vertu peut répondre de vos jours ; mais de vos nuits , qui en répondra ? Les nuits appartiennent à l'amour. Aussi vous voyez que le secret de tant de jours vous est échappé en une nuit. Mais oserois-je vous demander sous quelle figure je me suis présenté à vous , pour obtenir que vous vous déclarassiez en ma faveur ? Il se pourroit trouver des occasions où je serois bien-aise de reprendre encore cette figure-là. Apparemment j'étois fier & menaçant , car je n'ai jamais rien gagné auprès de vous par des manières respectueuses & soumises. Ne dites point que ce que vous avez dit la nuit ne tire point à conséquence ; c'étoit vous qui parliez , vous seule : le jour , c'est la contrainte , c'est la cérémonie , c'est la dissimulation qui parle. Vous verrez combien je serai désormais insensible à toutes vos rigueurs du jour ; je compterai que vous vous en dédierrez la nuit. Heureux qui peut vous voir , vous autres Belles , telles que vous êtes !

A L A M É M E.

L E T T R E X X V I I I.

DEPUIS que vous avez parlé de moi en dormant , je ne dors plus , & de joie & d'inquiétude : je suis ravi de vous tenir si fort au cœur ; mais en même temps je tremble pour les mystères qui seront entre nous. Je suis assez content de votre retenue le jour , mais votre vivacité de nuit m'alarme ; vous découvrirez tous nos secrets. Comment ferions-nous, Mademoiselle , pour conduire nos affaires sûrement ? Je n'y fais qu'un moyen. Soyez le jour un peu moins réservée , vous le ferez davantage la nuit ; car il est sûr qu'il y a une mesure de choses tendres qu'il faut dire : ce qu'on en dit le jour est autant de rabattu sur la nuit. Je ne songe plus à vous faire d'infidélités : vos faveurs nocturnes m'ont tout-à-fait raffermi dans votre service ; elles ont effacé pour moi tous les teints que je voyois , amorti l'éclat de tous les yeux , gâté toutes les tailles ; je n'entends plus de choses

spirituelles : que peut-on dire , avec tous les efforts d'esprit imaginables , qui vaille ce que vous avez dit sans y penser ? Vos songes ont entièrement ruiné chez moi la pauvre Flamande ; ils lui ont fait un tort que toutes ses veilles & tous ses soins ne pourront jamais réparer. Je suis assuré qu'elle dort fort tranquillement , & que son imagination , qui ne travaille pas beaucoup le jour , est encore la nuit dans un repos bien plus parfait : or , c'est-là un défaut que je ne pardonnerois pas à la plus belle personne du monde. Je ne conçois pas à présent comment on aime une femme qui ne rêve point , & qui ne parle point en rêvant. Je refuserois Vénus , si elle n'avoit pas ce talent-là. Continuez vos rêveries , Mademoiselle ; l'amour même en est une , mais la plus agréable de toutes.



A L A M É M E.

L E T T R E X X I X.

LES terribles nouvelles que j'apprends, Mademoiselle! Vous allez épouser mon Rival. Vous dites que vous voulez me détromper de l'opinion que j'avois conçue de votre tendresse sur ce que vous aviez parlé de moi pendant le sommeil. Ah! ne valoit-il pas mieux me laisser dans mon erreur? Songez bien quelles nuits il faudra que vous donniez, pour réparer celle que vous m'aviez donnée. Hélas! la faute & la réparation ne sont pas de la même espèce. Parlez la nuit de M. de..... si vous voulez; je me résous à en passer par-là: mais ne vous enfermez pas seule avec lui dans une chambre; cela va au-delà des douces rêveries que vous m'accordiez. Si pourtant ce malheur-là arrive, j'espère que j'en serai vengé par vous-même, & qu'en dormant, vous parlerez de moi à ses oreilles: mais aussi, je crains qu'il n'ait la malice de ne vous laisser guère dormir,

de peur de vous entendre parler de moi. Vous voyez , Mademoiselle, qu'il y a bien de l'agitation dans mon esprit ; j'ai des espérances & des craintes : mais en vérité, la partie n'est pas égale entr'elles. Quelquefois je me console, dans la pensée que mon Rival ne vous a pas tant aimée que moi. Il a vu que ses soins n'approchoient point des miens ; que sa vivacité sur tout ce qui vous regarde étoit moindre que la mienne ; qu'enfin, tant qu'il ne s'agiroit que des sentimens, je l'emporterois sur lui : & quand il a été poussé à bout par ma tendresse , il a été implorer le secours de M. votre Curé. Or , franchement, je ne m'attendois pas que M. le Curé dût entrer dans cette affaire-là. Ce n'est pas-là un procédé bien galant : je ne fais si, vous qui êtes délicate, vous en êtes contente. On fait venir l'Eglise contre moi ; je n'ai rien à dire à l'Eglise. Je ne vous eusse pas fait ordonner en cérémonie de m'aimer ; aussi n'eussé-je pas cru que quatre paroles d'un Prêtre vous apprissent ce que tous mes soupirs n'ont pu vous apprendre. Mon Rival triomphe de moi à présent ; mais j'ai bien envie de voir comment lui réussiront les moyens dont il se sert

pour votre conquête. Il vous trouvera obéissante à la vérité, mais bien neuve : le Sacrement n'apprend point à aimer ; il veut seulement qu'on se laisse aimer. Votre obéissance même lui devra être suspecte, & votre vertu sera cause qu'il se défiera de votre cœur. Les personnes aussi raisonnables que vous ne sont point naturelles ; il vaut mieux vivre avec des folles, on fait ce qu'elles pensent. Je souhaite qu'il ait ce scrupule plus d'une fois, & qu'il sente que dans tout ce qu'il obtiendra de plus doux & de plus agréable, il aura toujours quelque chose à démêler avec le Curé. Pour moi, tout ce que j'ai obtenu de vous étoit toujours bien mince ; mais en récompense, je puis me vanter que cela étoit bien pur. Il n'y a point de délicatesse si raffinée qui pût y trouver la matière d'un scrupule sur le devoir ou sur l'obligation.



A L A M É M E.

L E T T R E X X X.

TOUT le mal n'est pas que vous vous mariez, Mademoiselle ; le pis est que votre mariage ne puisse ébranler ma fidélité pour vous. Je n'ai point ici d'autre instrument de ma vengeance que la belle Flamande, & c'est un instrument dont il n'est pas aisé de se servir. Il ne tient pas à moi que je ne l'aime ; je vais tous les jours chez elle dans cette intention ; je me dispose à la tendresse le mieux qu'il m'est possible : mais de son côté, elle ne seconde point mes desseins ; elle ne s'aide point. Je vois une grande figure, belle & bien taillée, & où l'Art ne peut rien disputer à la Nature ; mais c'est tant pis. Ses yeux, qui sont grands & noirs, ne savent que regarder fixement ; ils n'ont point ces tours fins & ces mouvemens délicats que donne ou l'envie de plaire, ou la joie d'avoir plu. Sa bouche, qui est & la plus petite, & la plus vermeille, & la mieux façonnée du monde, ne fait que rire ; mais elle

ne sourit point : & qu'est-ce que ces ris immodérés & souvent stupides , auprès de la douce retenue & de l'afféterie spirituelle des souris ? Si elle marche , ce n'est que pour aller où elle veut aller ; ce n'est point pour se donner des airs plus libres ou des graces plus nobles. Enfin , elle n'est belle qu'à cause qu'on est belle avec les traits qu'elle a ; & si elle n'est pas laide , ce n'est pas sa faute. Sur-tout elle dit des choses d'une naïveté qui me fait suer ; & quand je vois qu'elle ouvre la bouche , ou je prends bien vite la parole , ou je détourne la tête pour ne l'entendre point , & me tenir toujours en état d'être amoureux d'elle. Je fais combien mon amour pour elle est tendre , c'est-à-dire , aisé à blesser , & difficile à conserver : aussi je le ménage avec un soin incroyable ; je ne l'expose point à de longues conversations , moins à des tête-à-tête , qui seroient des périls dont il ne se tireroit jamais ; & avec tout cela , le pauvre amour a bien de la peine à subsister. Vous m'allez dire que j'ai grand tort de n'être pas fou de cette Flamande , moi qui ai toujours publié qu'il n'y avoit rien de si aimable que la Nature. A cela , je ne fais que répondre . sinon que si c'est la Nature ,

je ne croyois pas que la Nature fût faite ainsi. Je m'en étois fait une fausse idée , parce que je ne l'avois jamais vue. Ah ! que vous avez bien pris vos mesures pour me trahir , & dans le temps de mon absence , & lorsque j'étois dans un lieu où il n'étoit presque pas possible que je me vengeasse ! Vous n'aviez garde de me faire une infidélité dans Paris ; je vous l'eusse rendue du jour au lendemain.

A M O N S I E U R R . . .

L E T T R E X X X I .

NO T R E Ami est-il fou de songer à épouser Madame de ? Il dit pour ses raisons qu'il est gueux , & qu'elle a quinze mille livres de rente bien nettes. Hé bien , est-ce assez ? Elle n'a trait en sa personne auquel il ne fallût quinze mille livres de rente pour le réparer. Sur le pied de sa laideur , elle est fort pauvre. Mais , dites - moi , comment a-t-il fait pour la tromper ? Premièrement , il se falloit résoudre à avoir un mauvais dessein sur elle , & cette résolution ne

me semble pas devoir être aisée à prendre ; mais puisqu'il l'a prise , comment a-t-il réussi dans ses prétentions ? J'ai ouï dire à cette belle personne qu'elle n'avoit nulle envie de se marier ; mais que si elle étoit destinée à faire cette folie-là , du moins elle sauroit bien choisir un mari , qui ne songeât pas seulement à se rendre maître de son bien , mais qui eût une vraie considération pour elle. Ce mot de considération étoit modeste : mais dans le sens de la Dame , il vouloit dire de l'amour ; & puisqu'elle a une fois pensé à faire distinction entre son bien & sa personne , par quel secret a-t-on pu lui faire croire qu'on en vouloit à sa personne , & non pas à son bien ? Croit-elle avoir un mérite , dans lequel quinze mille livres de rente soient indignes d'être comptées ? Croit-elle qu'on ne les regarde que comme un simple accompagnement de ses autres perfections ? N'y a-t-il plus de miroirs au monde ? Cela me met en colère. Rendez-moi raison d'une si étrange duperie. Pour notre Ami , il faut qu'il ne soit pas timide , ni déconcerté. Aller dire à cette femme-là , qu'il l'aimoit , qu'il feroit son plus grand bonheur de passer sa vie

avec elle ! Je ne crois pas que j'eusse pu avoir la même assurance quelui. J'aurois donné à entendre à la Dame , pour la justification des démarches que j'eusse faites, & pour le soulagement de ma sincérité, que c'étoit son bien qui me tenoit ; mais que si elle m'en eût voulu rendre maître, j'eusse eu pour elle toute la reconnoissance possible. J'eusse ajouté qu'elle eût dû me choisir , parce que j'eusse empêché qu'un autre ne l'eût prise pour dupe , en lui faisant croire qu'il l'eût aimée pour ses beaux yeux. En vérité, une femme raisonnable auroit dû être plus touchée d'un procédé généreux & franc comme celui-là , que de la comédie que notre Ami a jouée. Vous m'allez dire qu'il est des femmes bien fottes : il est vrai ; mais enfin, je suis assez sot moi-même pour ne pouvoir me figurer qu'elles le soient au point qu'elles le sont : & il y a des gens que je manquerois à tromper , parce que je les voudrois tromper par des voies trop fines. Mandez-moi si la Dame s'est rendue un peu difficile à persuader. En ce cas-là , je romprois avec notre Ami , car il faut qu'il soit le plus grand fourbe du monde pour l'avoir persuadée , si elle y a apporté

porté [quelque difficulté. Je ne veux point de commerce avec un si bon Comédien.

A MADEMOISELLE DE C...

En lui envoyant un Extrait de son Baptême.

L E T T R E X X X I I .

JE puis me vanter, Mademoiselle, de vous faire aujourd'hui un présent très-considérable. Je vous donne deux années. Vous croyiez avoir vingt-deux ans, & voici un écrit en forme qui vous prouvera que vous n'en avez que vingt, car je compte que je vous donne les années que je vous ôte; & dans cette matière-là, on ne compte point autrement. Deux années, que vous croyiez qui fussent passées, ne le sont point; les voilà que je vous présente encore toutes entières. Je meurs de peur que vous ne conceviez pas assez bien de quel prix elles sont; mais, juste Ciel, qui en donneroit autant à bien des Dames que je vous pourrois nommer, quelle reconnoissance

n'en tireroit-il pas? Où est le blanc & le rouge? où sont les parures & les soins qui vaillent deux années? Il est bien juste, Mademoiselle, que vous ne fassiez usage de celles-ci que pour moi; puisque c'est à moi que vous les devez. Quand elles se seront écoulées, vous ferez ce qu'il vous plaira; je n'aurai plus aucun droit sur votre vie: mais présentement, jusqu'à vingt-deux ans, elle m'appartient; passé cela, je vous remets où je vous ai prise, sauf à nous à nous rengager encore l'un avec l'autre, si nous voulons. Mais s'il arrive que vous ne soyez pas disposée à me rendre justice, sachez, Mademoiselle, que je ne souffrirai point que personne vous aime sur le pied de vingt ans. Je dirai par-tout qu'à la vérité vous n'en eussiez pas eu d'avantage, si vous aviez voulu, mais que vous avez refusé d'avoir deux ans de moins; & que puisque vous ne m'aimez pas, il faut que vous comptiez vingt-deux ans. Vous ne songiez peut-être pas à quoi vous vous exposiez, en me rendant maître du secret de votre âge. C'est pourtant un secret que le beau sexe garde bien inviolablement, & je crois que c'est le seul. Plusieurs femmes m'ont confié les affaires de leur maison,

leurs amours même ; aucune ne m'a confié son âge. J'en ai vu d'assez raisonnables pour prendre leur parti dans les occasions avec beaucoup de fermeté & de constance ; je n'en ai pas vu qui puissent faire un assez grand effort de courage & de raison pour dire leur âge. La vérité est que plus on a d'années , plus on voit de quelle importance il seroit de n'en avoir pas tant. Pour vous , Mademoiselle , qui ne vous êtes point ménagée , vous ne savez pas combien vous tremblerez un jour qu'il ne m'échappe quelque indiscretion. Votre destinée dépendra de moi , & il n'y aura rien à quoi je ne vous contraigne , en vous'mettant , au lieu de poignard , l'extract de votre Baptême sur la gorge. Je gage que vous riez à présent de mes menaces , & que vous voyez ce temps-là si éloigné , que vous ne croyez pas que je l'atteigne : en vérité , je meurs de peur que vous n'ayiez raison.



A M O N S I E U R R.,.

L E T T R E XXXIII.

DECIDEZ MOI un peu, je vous prie, un cas de conscience qui m'embarrasse; j'ai recours à vous comme à un Docteur fort éclairé. J'aime, ou si vous voulez, je vois une assez jolie femme, jeune, & qui peut bien inspirer de l'amour par sa personne seule: sa folie est le bel-esprit; elle veut voir des gens d'esprit, elle veut avoir des commerces d'esprit, de l'esprit par-tout. Il est pourtant vrai que si elle en a jamais, elle n'en aura l'obligation qu'à l'art, & nullement à la nature. Elle a un talent de penser faux & de prendre les choses de travers qui ne paroît pas commun: elle va s'extasier sur un galimatias; dès qu'on parle, elle ouvre de grands yeux qui meurent d'envie d'entendre finesse à tout, & qui n'y en entendent point. Elle a cru que je n'étois pas tout-à-fait bête, & sur ce pied-là, elle me reçoit agréablement. J'ai été d'abord touché de sa beauté, & je me persuade que par la voie

du bel esprit, je pourrois parvenir à être aimé d'elle. Il ne faudroit que la flatter de ce côté-là; pour peu qu'on la poussât dans le panneau, elle y tomberoit bien vite: mais aussi si je l'entête du bel esprit, la voilà gâtée, elle n'en reviendra jamais. Est-il permis, pour m'en faire aimer, d'en faire une précieuse, que tout le monde fuira? C'est la meilleure petite femme que je connoisse; elle donneroit son ame pour ses Amis: qui lui ôteroit sa chimère, elle seroit fort aimable. En vérité je fais conscience de l'y confirmer. Je sais bien que dès que je la déclarerai bel-esprit, elle m'aimera; mais cela me fâche, la tête va lui tourner. Vous voyez combien j'ai l'ame bonne; il y a une certaine friponnerie établie en amour, que je n'approuve point trop. Mon Dieu, qu'elle me feroit plaisir, si elle vouloit m'aimer, sans qu'elle fût bel-esprit! Mais je ne crois pas qu'elle le fasse jamais qu'à cette condition-là. Tirez-moi, Monsieur, de la peine où vous me voyez, & envoyez-moi au plutôt une réponse décisive.



A U M É M E.

L E T T R E XXXIV.

Vous avez décidé pour la tromperie , & j'ai tâché à suivre votre décision ; mais je ne crois pas que je fasse rien de plus que les premières tentatives. La Dame a donné si naïvement dans ce que j'ai commencé à lui dire sur son prétendu bel-esprit, qu'il ne m'est pas possible de continuer. Ma sincérité a trop pâti ; j'aime mieux qu'elle ne m'aime point, que de la rendre si sotte. Vous dites qu'un autre n'aura pas la même délicatesse de conscience que moi , & qu'il vaut mieux que je profite d'une folie où quelqu'un la fera tomber tôt ou tard. Mais non , je l'avertirai bien que tous ceux qui la loueront sur le bel-esprit , la tromperont , & qu'elle ne souffre pas qu'on lui tienne de pareils discours. Vous qui m'avez conseillé, vous en parliez bien à votre aise ; vous ne sauriez croire quel supplice c'est que de tromper une personne qui n'y apporte aucune résistance. Si elle

veut se contenter d'être belle , je vais en être fou ; mais je la prierai de borner là son mérite. Je me reprocherois de lui mettre dans la tête une vision qu'elle y auroit toute sa vie , & je suis sûr que je ne l'aimerois pas aussi long-temps que la vision dureroit. Il ne seroit pas d'un honnête homme de faire une folle pour la laisser là. Je n'ai pas voulu faire faire des vers pour elle par un de mes amis qui me fournit tous ceux dont je puis avoir besoin dans mes petites affaires ; car je sais combien les vers sont dangereux pour son mal. Enfin si elle savoit les obligations qu'elle m'a , il me semble qu'elle devroit m'aimer passionnément. J'ai un soin extrême de la raison qui lui reste ; je ne fais si elle la portera encore loin : mais enfin je ne veux pas l'altérer le moins du monde , ce peu là lui est d'une trop grande importance. Adieu ; je suis assuré que nos derniers neveux auront de la peine à croire mon désintéressement.



A M A D A M E D E L. S.

L E T T R E X X X V.

Vous eussiez été bien étonnée, Madame , & la vertu de Mademoiselle votre fille vous eût été bien suspecte , si vous eussiez vu où nous étions hier elle & moi. Voici quelles étoient nos attitudes. J'avois ôté mon juste - au corps , j'allois achever de me mettre en chemise , & Mademoiselle de L. S. n'attendoit que le moment de m'embrasser , & de se jeter à corps perdu sur moi. C'est-là le fruit de la sévère éducation que vous lui avez donnée. Si vous voulez pourtant que je vous dise quelque chose pour la justifier auprès de vous , nous passions la rivière à . . . l'eau étoit fort émue , & Mademoiselle de L. S. l'étoit encore davantage. Du milieu de la rivière elle cria qu'on la remît à terre, comme s'il n'y eût pas eu aussi loin & autant de péril qu'à passer à l'autre bord. Vous savez qu'elle n'est jamais si belle que quand elle s'anime , & jamais elle ne fut si animée. Ce n'est pas l'avoir vue,

que de l'avoir vue sur terre; l'eau agitée est bien plus favorable à sa beauté. Je tâchai pourtant à la rassurer & à diminuer ses charmes, en lui disant que bien des personnes qui ne la valoient pas, avoient été reçues par des Tritons & par des Naiades, lorsqu'elles étoient tombées à l'eau. Mais la peur lui avoit tellement troublé l'esprit, qu'elle n'en crut rien; elle eut plus de confiance en moi qu'aux Naiades & aux Tritons, & elle voulut que je me misse en état de la tirer du péril à la nage. Je me déshabillai donc à demi, & je me repens bien de ne lui avoir pas dit qu'elle se déshabillât aussi-bien que moi, pour peser moins sur l'eau; je suis sûr qu'elle l'eût fait. Je ne sais si elle craignoit que je lui fisse une surprise, & que je ne me jetasse à la rivière sans elle; mais enfin elle ne me lâcha point. Comme je me voyois maître de sa destinée, j'en profitai de l'occasion; je lui fis faire vœu que si elle échappoit, elle m'aimeroit, & viendrait en pèlerinage chez moi avec Madame votre sœur, qui étoit là aussi, mais moins effrayée. Elle promit tout. Là-dessus vint une vague assez forte pour me valoir encore quelque chose de plus que ce que j'avois ob-

tenu ; & fans doute , je pouvois aller loin avec le fecours d'un faut que fit le bateau : mais je jugeai que fi on m'avoit trop promis , on croiroit être en droit de ne me tenir rien du tout , & j'eus la générofité ou la politique de me borner. Je vous assure , Madame , que je fuis fort content de la petite tempête que nous effuyâmes ; il n'y eut coup de vent qui ne fit plus d'effet que mille de mes foupirs. Les Céladons ne connoiffent les rivières que pour s'y jeter de défefpoir ; mais je les ai trouvées propres à autre chofe , & je fuis bien aife d'avoir rectifié le mauvais ufage que les Amans en faifoient. Je vous prie très-humblement , Madame , de vouloir bien tenir la main à l'exécution des vœux que Mademoifelle votre fille a faits. Elle eft fur terre en pleine fanté ; & je crains qu'il ne foit néceffaire de lui rafraîchir bientôt le fouvernir de la rivière & de moi.



A L A M Ê M E.

L E T T R E X X X V I.

J E craignois, Madame, d'être le Saint dont parle le Proverbe Italien: *Passato il pericolo, gabbato il Santo* ; mais du moins on ne s'est pas moqué de moi tout-à-fait. Madame votre sœur & Mademoiselle votre fille, vinrent avant-hier chez moi en pèlerinage. Comme elles faisoient une action de devoir, je ne voulus pas qu'elle fût accompagnée de trop de plaisirs, de peur qu'elles en perdissent le mérite. Les deux pèlerines qui ne comptoient pas sur cela, & qui s'attendoient à être reçues magnifiquement, furent bien surprises de trouver un petit repas en poisson, quoique ce fût un jour gras. Mon dessein étoit que tout leur représentât le péril dont elles étoient échappées; on ne leur servit que des poissons de cette même rivière qui leur avoit fait tant de peur, & on avoit choisi des brochets & des truites d'une grosseur à leur faire avouer qu'elles étoient bienheureuses de n'avoir pas été

mangées par ces animaux-là. Sur ce qu'elles doutoient que le moindre petit poisson qui fût là eût été de ceux qui les avoient attendues avec plaisir au fond de l'eau, je leur fis venir quatre Pêcheurs qui l'attesterent : & aussi-tôt ces Pêcheurs se mirent à danser au son de quelques violons qu'on ne voyoit point, mais qui ne paroissoient pas mauvais pour des violons de campagne. Les Dames trouverent la danse des Pêcheurs assez jolie pour se joindre avec eux, & nous fîmes un petit bal rustique. Je ne fais comment la nuit vint : peut-être les pèlerines le savent bien ; mais enfin elle vint. Madame votre sœur ne vouloit point coucher au logis, mais Mademoiselle de L. S. y consentoit volontiers ; apparemment elle n'en voyoit pas le péril, ou elle ne craint pas les périls sur terre. Son avis l'emporta ; les Dames demeurèrent, & elles firent encore vœu, l'une pourtant avec moins de frayeur que l'autre, que si leur réputation ne recevoit aucune atteinte de ce qu'elles auroient passé une nuit chez un homme, elles recommenceroient leur pèlerinage. Il reste à présent que Mademoiselle votre fille accomplisse l'autre moitié du vœu qu'elle fit sur la rivière. Elle dit

qu'elle l'accomplit , & qu'elle m'aime ; mais elle ne m'en apporte aucune preuve. Il me semble qu'il faut prouver ce qu'on avance. Croira-t-on des filles en ces matières-là sur leur parole ? Plus elles sont aimables, & moins on les doit croire légèrement.

A M A D A M E D E V.

En lui envoyant un More & un Singe.

L E T T R E XXXVII.

L'AFRIQUE s'épuise pour vous, Madame ; elle vous envoie les deux plus vilains animaux qu'elle ait produits : rien ne manqueroit à mon présent, si je vous donnois aussi un crocodile. Voilà le plus stupide de tous les Mores, & le plus malicieux de tous les singes. Je vous assure qu'il y a une de ces bêtes-là qui respecte fort l'autre, & qui en admire tous les traits d'esprit. Vous jugez bien que l'admirateur est le More. Outre que tous ceux de sa Nation croient fermement que les singes ont autant d'esprit qu'eux, mais qu'ils s'en cachent le plus qu'ils

peuvent en ne parlant point, de peur qu'on ne les fît travailler; ce More-ci a conçu une estime particulière pour le singe, par la longue habitude qu'il a eue avec lui, & il n'a de raisonnement qu'autant qu'il en a acquis dans ce commerce. Je suis bien aise que vous ayiez toujours en votre présence un Esclave qui me représentera. Il n'est pas plus à vous que moi. S'il a quelquefois besoin de quelques coups de bâton qui l'avertissent de son devoir, il m'arrive souvent aussi de ne vous pas servir trop volontiers, & d'être tenté de me révolter. Pour le singe, ne soyez pas surprise si vous l'entendez soupirer, si vous lui voyez passer les nuits sans dormir, s'il a des inquiétudes continuelles quand il ne vous verra pas, s'il mange peu, s'il ne se divertit à rien; il ne se peut pas qu'il n'ait appris toutes ces choses-là à me les voir faire.



A L A M É M E ,

Sur la mort du Singe.

L E T T R E XXXVIII.

LE singe est mort, Madame, j'y perds beaucoup ; il n'y a plus que le More qui puisse vous faire souvenir de moi. Ce pauvre animal apparemment a pris du chagrin de ce qu'il ne pouvoit pas m'imiter assez bien auprès de vous ; il n'y avoit rien qu'il n'eût pu contrefaire plus aisément que ma tendresse. Ainsi puissent crever tous ces rivaux que vous m'avez faits, & qui veulent être les singes de mon amour ! Peut-être aussi parce qu'il imitoit ma passion, il s'est attiré vos rigueurs, & en est mort de désespoir. En ce cas-là, c'est à moi à l'imiter à mon tour, à mourir après lui. On dit que vous le pleurez ; il est un peu tard de vous repentir des mauvais traitemens que vous lui avez faits : mais prenez vos mesures là-dessus, je vous prie, & ne m'obligez point à mourir, si vous avez à me regretter après ma mort. Il y a

*on de
dégout*

apparence que si vous pleurez celui qui ne faisoit que m'imiter, vous me pleureriez bien davantage. Je suis un original de tendresse, que vous auriez peine à recouvrer ; il ne s'en retrouveroit que de mauvaises copies. Ne désespérez point le More, parce qu'il me représente ; il seroit fâcheux qu'il eût encore, par cette raison, la destinée du singe. Ne sauriez-vous laisser en paix tout ce qui a le malheur d'avoir du rapport avec ma fidélité & mon attachement pour vous ? Je verse, pour la mort du singe, des larmes bien mieux fondées que les vôtres ; son aventure m'apprend ce que je dois espérer. Adieu, Madame ; songez, s'il vous plaît, que vous ne sauriez ressusciter le singe, mais que vous pouvez me conserver.

A M O N S I E U R..... }

En lui envoyant du Quinquina.

L E T T R E XXXIX.

JE vous envoie le remède Anglois :
il n'y a point de fièvre à présent qui ose
tenir

tenir contre lui ; & s'il ne vous guérit pas, apprenez que vous ne ferez guère à la mode. Je ne sache point d'honnête homme qui, s'il avoit pris du quinquina sans effet, eût la hardiesse de le dire. Cependant votre fièvre, à ce que j'ai appris depuis peu, est d'une nature particulière ; je ne fais s'il la chassera. On dit qu'elle vient du chagrin que vous avez de ce que Mad. . . . vous a fait une trahison. Etes-vous fou ? Où avez-vous trouvé qu'il faille tomber malade, parce qu'on est abandonné d'une femme ? Cela est-il de ce siècle-ci ? Vous deviez naître trois ou quatre mille ans plutôt que vous n'avez fait, avec les talens de fidélité & de constance que vous possédez. Je vous jure que si le quinquina ne servoit qu'à guérir les fièvres qui sont causées par des chagrins d'amour, le Médecin Anglois qui gagne ici tout ce qu'il veut, ne s'enrichiroit pas tant. Mais enfin puisque vous voulez être un malade extraordinaire, il faut vous traiter sur ce pied-là. J'ai à vous avertir d'une préparation que vous devez apporter avant que de prendre votre remède. Il ne vous servira de rien, s'il n'est précédé de quelques réflexions mû-

res & solides sur le caractère de la plupart des femmes, & même sur le caractère de l'amour. Vous demandez de la fidélité à votre maîtresse ; vous seriez peut-être bien fondé, si elle n'avoit jamais aimé que vous, & si vous n'aviez jamais aimé qu'elle : mais elle a eu déjà des passions qui ont fini ; & malgré une expérience si convaincante, vous vous imaginez que la passion que vous lui inspirez ne finira point ! Et quel privilège avez-vous, s'il vous plaît, par-dessus les autres ? D'ailleurs, si vous avez déjà aimé, vous devez savoir qu'on aime plus d'une fois. Pourquoi la belle fera-t-elle à son dernier attachement ? Vous n'avez qu'un sujet légitime de vous plaindre d'elle ; c'est qu'elle vous a prévenu, & qu'en matière de commerce amoureux, il y a de l'avantage à finir le premier. Il faut lui pardonner de s'en être saisi ; une autre fois, vous vous en saisirez sur quelqu'autre. Vous en ferez plus appliqué à ne vous pas laisser surprendre par une infidélité trop prompte. Malheur à la première femme que vous aimerez ! Enfin, ce n'est pas l'intention de l'amour, que les attachemens durent si long-temps : il tire des cœurs tout ce qu'il y a de plus vif ; & ensuite, pour

renouveler cette vivacité, il en change les objets. Il ne faut compter pour des plaisirs fort sensibles que les commencemens des passions, & il seroit triste que l'on commençât une fois pour ne finir plus. Prenez toutes ces pensées avec votre quinquina, & j'espère que vous vous guérirez. Quand vous serez un peu tiré d'affaire, nous vous ordonnerons un engagement nouveau, pour affermir entièrement votre santé.

A M A D A M E.....

L E T T R E X L.

MONSIEUR de... a voulu, Madame, que je lui donnasse une lettre de recommandation auprès de vous. Je ne fais s'il ne présume point trop de mon crédit, mais je veux bien m'exposer pour lui à vos refus; jugez par-là combien j'entre dans ses intérêts. Il veut que je vous prie de l'aider un peu dans ses affaires, & moi, je vous prie seulement de n'y pas nuire; je crains qu'il n'y songe plus guère quand il vous aura vue. Il

Li ij

cherche un accès chez vous, & je vous conjure d'avoir dans l'occasion la bonté de le chasser de votre chambre pour l'envoyer chez son Avocat & chez son Rapporteur. Je vous recommande, non pas son procès, mais sa liberté: s'il perdoit une fois l'un, il pourroit bien aussi perdre l'autre. Sur-tout, je vous supplie, Madame, de vouloir bien ne sourire jamais devant lui; je connois son cœur & vos souris, il n'y résisteroit jamais. De grace, laissez-lui faire ses affaires; il ne va point à.... pour vous aimer. Ne prenez point avec lui ce tour de conversation badine & enjouée, que vous entendez si bien; il n'y répondroit que trop: mais entretenez-le de l'importance d'un grand procès, des caractères de ses Juges, de la vigilance qu'il faut avoir; enfin, de choses solides & non dangereuses. Je sais qu'en vous priant de ne vous point faire aimer de lui, je vous demande quelque chose de plus difficile que si je vous priois de solliciter tout le Parlement en sa faveur. Vous n'auriez pas besoin d'efforts pour être très-bonne amie, & vous en aurez besoin pour paroître moins aimable que vous ne l'êtes naturellement. Mais aussi que ma

vanité feroit flattée , si vous m'accordiez des graces qui vous doivent tant coûter !

A M O N S I E U R D'A...

L E T T R E X L I.

P U I S Q U E vous êtes destiné à passer quelque temps à vous faites bien de me demander des conseils sur votre conduite ; je connois la Ville , je puis vous en donner d'assez bons. Je vais tâcher à vous peindre les choses , de sorte que vous pourrez tout reconnoître avec ma lettre à la main. La Ville est petite , & votre mérite est grand ; cependant , je doute que votre mérite puisse être estimé dans toute la Ville. Elle est divisée en deux partis , qui ressemblent pour l'animosité aux Guelphes & aux Gibelins. On siffle dans l'une de ces cabales ce qui est adoré dans l'autre. Je crois que bientôt elles se distingueront par les couleurs & par les armoiries. La source de cette grande haine , fut un habit que Madame du T... avoit pris beaucoup de peine à inventer. Madame

de S... en fit des plaifanteries , & fur cela elles en vinrent au point de faire déclarer tous leurs Amis , & de n'en laisser aucun dans la neutralité. Les deux Dames font à la tête des deux partis. S'il y a une Fête chez l'une , dans le même temps on en fait la critique chez l'autre : on n'a de l'esprit auprès de l'une , qu'autant qu'on fait tourner l'autre en ridicule. Dès que vous arriverez , les deux factions n'épargneront rien pour vous attirer chacune à elle ; car un Etranger qui se détermine pour l'une ou pour l'autre , est d'un grand poids , & principalement un homme de Paris : on croit qu'il représente le goût de Paris entier. Quand je dis qu'on le croit , je veux dire qu'on le croit dans la faction victorieuse ; dans l'autre , on n'en croit rien : on soutient que cet homme-là ne se connoît pas en gens ; & , fût-il de Paris , on avance hardiment qu'il y a à Paris les plus mauvais connoisseurs de France , aussi bien que les meilleurs. Ainsi , comptez que d'abord vous serez extrêmement couru ; mais que si vous faites choix d'un des deux partis , l'autre se mettra à vous examiner par tous les endroits imaginables , & même par

vosre noblesse. Si elle passe là , elle passera bien à Malte. Il n'y aura trait dans vosre vie qu'on ne rappelle : on écriroit plutôt dans tous les lieux où vous avez été , pour avoir des mémoires de vos dits & gestes. Le meilleur feroit de vous conserver toujours neutre , en faisant espérer à l'une & à l'autre faction que vous vous déclarerez pour elle ; mais j'avoue que cette conduite est très-difficile à tenir , peu de négociateurs au monde en seroient capables. S'il faut que vous vous déterminiez , voici du moins les portraits des deux chefs de parti que je vous envoie , afin que vous vous déterminiez plus aisément. Il n'est point question de beauté chez l'une ni chez l'autre des Dames ; il ne s'agit que de l'esprit , des airs du monde , & principalement des habits. Il n'appartient de parler de leurs habits qu'à leurs Marchands , qui profitent de la noble émulation qu'elles ont l'une contre l'autre sur cette matière-là. Pour l'esprit, Madame du T. . . . l'a plus vif & plus étourdi , & Madame de S. . . . plus lent & plus reposé. Aussi elles tâchent bien à profiter de leurs avantages : l'une par un ridicule perpétuel , & quelquefois assez juste , qu'elle

jette sur l'autre ; & l'autre , par un mépris affecté , qui se contente de peu de paroles , mais fort empoisonnées. Ceux qui se piquent de bel-esprit sont entrés dans le parti de la première , & la dernière a mis dans le sien ceux qui se piquent davantage d'être honnêtes gens. Si vous voulez être d'une cohue souvent fort confuse , mais aussi assez réjouissante , allez chez Madame du T. . . . Si vous voulez voir des gens plus sérieux , & lier des conversations plus régulières , & en récompense plus fatigantes & plus guindées , allez chez Madame de S. . . . Mais enfin , avant que de vous déclarer pour l'une d'elles , faites provision de plaisanteries sur l'autre. Je crois déjà deviner le parti que vous suivrez ; la cohue vaut mieux pour peu de temps : j'aimerois mieux l'autre maison pour un commerce qui devrait avoir de la suite. Adieu ; mandez-moi au plutôt comment vous vous ferez gouverné.



*A M O N S I E U R D'O...**L E T T R E X L I I.*

Vous m'embarrassez fort, mon cher cousin, en me demandant conseil sur vos affaires. D'un côté, vous êtes fort amoureux, & de l'autre, M. votre père vous menace très sérieusement de vous déshériter, si vous épousez la Demoiselle dont vous êtes amoureux. En vérité, je ne fais que vous dire. Il y a sur cette matière - là deux partis à prendre ; le parti héroïque, qui est de préférer la belle tendresse à tout ; & le parti bourgeois, qui est de ne vouloir pas perdre vingt mille livres de rentes pour une Maîtresse. C'est à vous à vous consulter. Vous avez sans doute beaucoup plus d'inclination à faire le héros ; mais la difficulté n'est pas de l'être à présent, c'est de l'être à l'avenir. Je vous conseilerois de suivre votre grandeur d'ame, si vous étiez sûr qu'elle ne vous abandonât point ; mais vous ne sauriez compter sur elle, peut-être ne la retrouverez - vous plus dès que l'affaire

fera finie. En un mot, on se lasse d'être héros, & on ne se lasse point d'être riche. Vous n'avez point vu vingt mille livres de rentes faire des inconstans, comme toutes les belles en font. Je sais que ces raisonnemens vous paroîtront assez grossiers, & qu'ils sont démentis par toute la Métaphysique amoureuse. Je suis fâché que l'expérience que j'ai du monde ne me permette pas de conserver des idées, que je trouverois, aussi-bien que vous, plus nobles & plus délicates. Ce n'est pas ma faute, si je ne crois pas que l'amour suffise pour le bonheur de quelqu'un ; j'aurois assez d'envie de le croire : mais pourquoi l'amour a-t-il trompé à mes yeux mille gens à qui il avoit promis qu'il les mettroit seul en état de se passer de tout ? Et si l'amour trompe, à plus forte raison, l'amour qui devient ménage. Vous vous figurez peut être que vous trouverez mille agrémens & mille complaisances dans la personne que vous aurez épousée, parce qu'elle devra tout à un homme qui lui aura sacrifié sa fortune ; mais prenez garde que ce ne soit-là justement ce qui gâtera votre mariage. Il pourra arriver fort aisément qu'on ne répondra pas à l'idée que vous conce-

vrez de l'obligation que l'on vous aura. Je serois bien fâché d'avoir une femme à qui je fusse en droit de faire les reproches que vous pourrez faire à la vôtre. Il me semble qu'on est bien malheureux d'avoir des matières de plaintes, outre celles que le mariage fournit naturellement. Une femme ne doit déjà que trop à son mari ; pourquoy en voulez-vous une qui vous devra encore davantage ? Songez que par-là elle sera plus mariée avec vous qu'une autre ne l'eût été, & que par conséquent elle vous rendra moins heureux. Vous ne savez pas quel supplice ce sera pour vous, que de n'oser jamais vous plaindre d'elle ; il faudra, pour soutenir avec honneur ce que vous aurez fait, que vous paroissiez toujours charmé de ses manières pour vous, même quand elles vous feront enrager dans l'ame. Pour moi, je vous avoue que je ne voudrois pas me priver de la liberté de pester hautement contre ma femme, quand j'en aurois envie. Faites un peu de réflexions sur ces raisons, mon cher cousin ; mais avant que de vous déterminer tout-à-fait, abstenez vous de la lecture des Romans. Je ne vous ai point fait un sermon à la manière d'un père ou d'un

oncle farouche, je ne suis pas assez sage pour avoir droit de prendre ce ton : cependant je crois vous avoir dit à-peu-près tout ce que vous pourroient dire des gens ou plus sages ou plus chagrins que moi.

A U M Ê M E.

L E T T R E X L I I I.

VOUS m'avez écrit en vrai style d'Amant. Selon le portrait que vous me faites de votre Maîtresse, Vénus seroit bienheureuse si elle lui ressembloit ; mais ce qui vous touche le plus en elle , est justement ce qui me seroit le plus suspect , je veux dire son esprit. Si elle en avoit moins que vous n'edites , je vous pardonnerois de vous attacher autant que vous faites ; mais je meurs de peur qu'avec l'esprit qu'elle a , elle ne connoisse trop les avantages qu'elle peut tirer de votre passion , & n'entende trop bien ses intérêts. Vous serez toujours riche , quoi qu'il arrive , du moins assez riche pour elle qui n'a rien ; cela peut donner de l'amour à une personne d'esprit. Vous devriez bien

démêler ses véritables sentimens. Vous gouverne-t elle ? Prend-elle de l'empire sur vous ? Se sert-elle de son pouvoir pour vous disposer au mariage , & pour vous affermir dans le généreux dessein d'être déshérité ? Il est vrai que je suis fou de vous faire toutes ces questions. On mène comme on veut un homme aussi amoureux que vous l'êtes , & il ne s'en apperçoit pas. Mais ne pourriez-vous point quitter pour quelques momens les yeux de votre amour , & examiner le procédé de votre Maîtresse ? Ne soyez pas charmé pour lui entendre dire qu'elle est bien malheureuse de mettre de la division entre M. votre père & vous ; qu'elle ne mérite point que vous lui fassiez le sacrifice d'un bien considérable ; qu'il vaut mieux que vous rompiez avec elle , & que vous ne la revoyiez jamais : ce ne sont-là que des discours ; & quand même ils seroient soutenus par quelques larmes , ces discours ne seroient encore rien. Mais observez , si quand elle vous représente l'inconvénient de perdre vingt mille livres de rentes pour elle , elle n'évite point d'approfondir trop la matière ; si elle ne coule point sur cela légèrement ; si dans le même temps qu'elle vous ex-

horte à suivre votre intérêt, elle ne vous insinue point adroitement des raisons de n'en rien faire; si elle se rend aisément aux prières que vous lui faites de ne vous parler plus sur ce ton; enfin si elle n'est point généreuse seulement pour le paroître, & si elle ne cherche point à en avoir l'honneur auprès de vous, sans en essuyer le danger. Elle est dans une situation où elle ne peut donner des louanges à la grandeur d'ame, qui ne soient des preuves presque sûres qu'elle vous trompe; & toutes les fois qu'en termes généraux elle vous anime à un amour sincère & déintéressé, cela veut dire que le sien ne l'est pas. Elle ne vous aime point, à moins qu'elle ne fasse de vrais efforts pour vous bannir de sa vue; & je crois qu'elle ne sauroit mieux vous marquer son peu de tendresse pour vous, qu'en vous épousant. Je vous plains, mon pauvre cousin, d'avoir à vous précautionner contre une personne que vous aimez: mais quand il ne seroit question que d'amour, la délicatesse seule vous engageroit à étudier avec soin les manières que l'on a avec vous; & outre cela, il est question de votre fortune, qui est une fort bonne raison pour vous faire redoubler votre délicatesse.

A U M É M E.

L E T T R E X L I V.

Vous vous plaignez de la persécution de M. votre père, qui par les affaires qu'il vous fait, & par les chicanes où il vous embarrasse, vous met hors d'état de vous marier de long-temps : mais pour moi, mon cher cousin, je trouve que vous lui devez être fort obligé ; il favorise votre amour & votre raison. Vous allez être par les obstacles plus amoureux & plus tendrement aimé, & peut-être par la longueur du temps, deviendrez vous plus raisonnable. Ou votre passion se fortifiera, ou votre bon sens aura le loisir de renaître. Ou vous vous marierez avec plus de joie & plus de transports, ou vous ne vous marierez point du tout. De quelque manière que l'affaire tourne, M. votre père vous aura rendu un bon office. Quand vous devriez vous marier, il seroit à propos de garder pour le plus tard qu'il se pourroit les plaisirs du mariage, qui ne vous manqueront

pas, & de faire durer ceux que vous goûtez à présent, car vous ne les recouvrirez jamais. Comme le Sacrement finit tout, il faudroit, s'il étoit possible, ne les placer que vers la fin de la vie. Je ne sais quels souhaits je vais faire pour vous; si je vous en consultois, je ne balancerois pas à vous souhaiter qu'on vous aimât toujours avec beaucoup de tendresse: mais il me semble qu'une infidélité qu'on vous feroit, vous accommoderoit mieux; elle vous dégageroit de votre amour avec honneur. Vous auriez auprès des Dames le mérite d'avoir été homme à mépriser vingt mille livres de rentes pour leurs beaux yeux, & vous auriez réellement le profit de les avoir conservées. Si votre Maîtresse vous aime, j'espère que son amour diminuera peu à peu au bout d'un certain temps, selon la destinée de toutes les passions, & qu'alors le changement que vous appercevrez en elle vous guérira; mais si elle ne vous aime pas, & qu'elle ne fasse que jouer un personnage d'Amante, elle aura assez d'esprit pour le jouer toujours. Ainsi, prenez garde à n'être pas la dupe d'une constance que vous aurez lieu de soupçonner dès qu'elle ira trop loin. Adieu,

mon cher cousin. Vous êtes dans des conjonctures bien délicates ; mais vous ne le sentez peut être pas assez. On diroit que votre destinée vous a fait exprès une situation la plus embarrassante qu'on puisse imaginer. Vous n'êtes ni assez gueux, ni assez riche. Si vous étiez plus gueux, vous n'auriez aucune matière de soupçons du côté de l'amour, vous seriez sûr qu'on n'aimeroit que votre personne ; & si vous étiez plus riche, vous n'auriez rien à ménager du côté de la fortune.

A M A D A M E D'O....

L E T T R E X L V.

IL est vrai, Madame, qu'avant votre mariage, j'ai tâché par toutes sortes de moyens d'ébranler la fidélité de M. d'O.... à votre égard ; mais faites réflexion, s'il vous plaît, que pour être toujours en état de parler contre vous, j'ai eu l'esprit de me tenir éloigné de vous, & de n'aller point dans le lieu où vous êtes. J'avois oui - dire à tout le monde que cette précaution-là étoit nécessaire pour

être votre ennemi. Le bruit commun étoit qu'il n'y avoit pas de comparaison entre vous & vingt mille livres de rentes ; mais comme je ne vous ai pas vue, j'étois en droit de ne le pas croire, car vous m'avouerez qu'un mérite qui l'emporte sur vingt mille livres de rentes est rare. Je suis ravi d'avoir écrit à M. votre époux je ne fais combien de lettres, où je lui empoisonnois l'esprit sur votre chapitre le plus adroitement que je pouvois ; sans cela je tremblerois que sa passion ne pût pas tenir contre le mariage : mais je fais à présent de quel caractère elle est, & je suis sûr que l'estime solide sur laquelle elle est fondée, durera toujours. Voyez comme je suis bon parent, Madame ; c'est l'avoir bien marqué, que de m'être déclaré contre une si aimable personne que vous êtes. Jugez ce que je ferois, si ce zèle de parent avoit présentement lieu d'agir pour vous. Je ne puis vous dissimuler une crainte que j'ai, & qui part peut-être d'une mauvaise conscience qui me reproche ce que j'ai fait. J'ai peur que quand je vous verrai, vous ne vous mettiez en tête de me prouver trop bien que l'attachement de mon parent pour vous étoit très-raisonnable. Au nom de

Dieu , Madame , point de vengeance , faisons une paix sincère ; je ne me présenterai point à vous , que vous ne m'ayiez donné parole de n'être point trop belle , ni trop pleine d'esprit.

A MADEMOISELLE DE....

L E T T R E X L V I.

Vous venez donc à Paris , Mademoiselle , j'en suis ravi ; il étoit tout à fait mal que les deux plus belles choses du monde ne se connusent point. Je vous assure que vous vous causerez une admiration réciproque. Vous prétendez peut-être cacher ici que vous soyez Provinciale , parce que vous n'avez ni l'accent , ni l'air , ni les manières de Province : mais je vous avertis que j'ai dit à tout le monde que vous n'êtes jamais venue à Paris ; je suis de la même Province que vous , j'aime ma Patrie , & je ne consentirai point que vous lui ôtiez l'honneur de vous avoir produite , & de vous avoir élevée aussi-bien qu'elle a fait. Je vous attends avec impatience pour confon-

dre des Parisiennes , qui croient que s'il se trouve de la beauté hors de Paris, il ne s'y trouve du moins ni agrément, ni politesse. Je ne fais si quand elles vous auront vue, elles voudront bien exposer leurs Amans aux yeux d'une Provinciale comme vous. Aureste, Mademoiselle, ne songez pas à conserver votre tranquillité & votre froidur en ce Pays-ci. Il entre des indifférentes dans Paris, mais il n'en sort point. Vous n'avez qu'à nous dire quelle sorte de mérite il faut pour vous toucher, nous vous le trouverons; & même si vous ne voulez pas perdre ici de temps à attendre un Amant qui vous convienne, envoyez-moi un mémoire des perfections que vous souhaitez qu'il ait, & vous verrez à votre arrivée un Cavalier de ce caractère qui ira vous offrir ses soins.



A M A D A M E D E

L E T T R E X L V I I .

JE vous jure , Madame , que si je ne favois très-certainement que Mademoiselle votre fille n'étoit jamais venue à Paris , je croirois qu'elle y auroit passé toute sa vie. Il semble qu'elle se soit - fâchée de ce qu'on lui a dit qu'elle auroit ici bien des sujets de surprise & d'admiration ; & elle regarde toutes choses avec une espèce de fierté & de dédain qui me charme : car ce sentiment est tout-à-fait aimable dans une jeune personne qui se sent belle , & qui ne veut pas que rien soit en droit de lui causer de l'étonnement. C'est parce qu'on lui avoit trop vanté Paris , qu'elle se fait un honneur de le voir avec cette indifférence ; mais en vérité Paris n'en use pas de même à son égard : je l'y avois extrêmement vantée ; & on ne laisse pas de l'y trouver très accomplie. Je ne me fusse pas hasardé à annoncer une autre qu'elle avec tant d'éloges , tant à cause de mon propre intérêt , que de celui

de la personne que j'aurois annoncée ; mais je savois que Mademoiselle de N. . . . étoit si propre à plaire à tout le monde, que le bien que je dirois d'elle avant qu'on l'eût vue , ne lui feroit point de tort. Tout ce que ie crains , c'est qu'elle ne se fasse des affaires avec des femmes, dont elle aura engagé les Amans à son service sans y penser ; je lui ai déjà bien recommandé qu'elle y prît garde , & qu'elle ne s'amusât pas à faire étourdiment des conquêtes de tout ce qui s'offriroit. Je serois bien aise , que , pour éviter cet inconvénient , elle eût choisi quelqu'un , sur qui elle jettât tout l'effet de sa beauté : mais je ne fais si les avis que vous lui avez donnés à son départ , ne seroient point par malheur contraires aux miens ; elle n'a encore voulu faire choix d'aucun Amant , non pas même pour se donner le plaisir de le tourmenter.



A L A M É M E.

L E T T R E X L V I I I.

C'EST sans doute , Madame , à Mademoiselle de N.... que nous avons l'obligation des plus grands plaisirs que nous ayions eu ce carnaval. Vous en conviendrez , quand je vous aurai fait une petite relation de ce qui se passa le mardi-gras. Nous avions imaginé une assez jolie mascarade. Notre dessein étoit de représenter les Amadis , & Mademoiselle votre fille avoit obtenu de Madame sa tante , qu'elle se masqueroit aussi bien que nous. Nous nous fîmes un vrai plaisir de la seule idée d'être habillés comme ces vieux foux qui couroient les champs pour réparer les torts , & comme ces Demoiselles scrupuleuses qui montoient en croupe derrière eux , & les suiyoient dans leurs aventures. Nous consultâmes toutes les tapisseries anciennes , pour prendre les vrais habits de ce siècle-là , & pendant dix ou douze jours il ne fut parlé d'autre chose par-

mi nous. Aujourd'hui l'un ajustoit la figure d'un heaume, demain l'autre réformoit un vertugadin. Jamais rien ne nous a plus divertis que les soins que nous donnâmes à faire faire notre équipage romanesque. Enfin le mardi-gras vint, ce jour que nous avions tant désiré pour notre mascarade. Nous nous assemblâmes le soir chez Madame de.... pour nous habiller. Je pris le harnois de Paladin avec Messieurs de..... qui étoient aussi destinés à être Chevaliers errans. Mademoiselle de N.... ne nous a jamais paru si belle que quand elle fut habillée en Oriane. En vérité c'est une beauté de tous les siècles; elle étoit charmante avec la parure de sa trisaïeule. Nous nous préparions à partir tous pleins de joie & bien disposés à courir tous les bals de la Ville. Nous nous promettions mille plaisirs pour toute notre nuit. Sur cela Mademoiselle de N.... nous dit avec un air d'enjouement, que je tâcherois de vous exprimer si vous ne le connoissiez pas : *Je vais vous paroître folle, & je le suis peut-être; mais si j'en suis crue, nous nous déshabillerons tous, & au lieu d'aller au bal, nous nous irons coucher. J'ai déjà remarqué dans beaucoup de parties de cette nature, que*
toutes

toutes les fois qu'on s'est attendu à y avoir bien du plaisir, on n'y en a point eu du tout; & que quand le dessein en a été fort agréable, l'exécution ne l'a pas été. Tout le monde condamna d'abord son avis : mais quand on y eut donné un moment de réflexion, on trouva qu'elle disoit vrai, & aussi-tôt chacun jetta une pièce de son équipage d'un côté, une autre d'un autre; enfin nous nous déshabillâmes avec un tel emportement de joie causé par la bizarrerie de ce que nous faisons, qu'il eût été impossible qu'aucun bal nous eût réjouis autant. Dieu sait combien nous plaîsantâmes sur notre dépense perdue, & sur notre Chevalerie avortée; ces folies nous menèrent si loin, que nous ne nous séparâmes qu'à cinq heures du matin, c'est-à-dire, aussi tard que si nous eussions bien couru. Voilà, Madame, ce que nous avons eu de plus agréable pendant notre carnaval. Nous avons résolu de donner désormais tous nos projets à renverser à Mademoiselle votre fille.





LETTRES GALANTES.

SECONDE PARTIE.

A MONSIEUR D'U....

LETTRE PREMIERE.



ROIREZ-VOUS ce que je vais vous dire? Notre Ami le Marquis de.... est aimé de sa femme. Vous savez avec quelle répugnance elle l'a épousé, & combien elle a eu de peine à prendre la résolution d'avoir vingt-cinq mille livres de rentes. Cependant il y a deux mois qu'ils sont mariés, & la voilà qui l'aime à la folie. D'abord elle n'en a rien marqué; apparemment elle n'a pas voulu se dé-

dire si-tôt de ce qui avoit paru aux yeux de tout le monde , & peut-être avoit-elle quelque honte de ses nouveaux sentimens. Mais enfin elle ne s'en cache plus ; elle a renoncé à toute pudeur : elle lui dit publiquement mille choses tendres , & lui donne de petits noms. Vous ne sauriez croire la mauvaise grace qu'a cet homme-là à être aimé d'une jolie femme. Cela ne lui sied point du tout , & c'est un ridicule pour lui que d'être appelé *mon cœur* par une belle bouche , & regardé amoureusement par de beaux yeux. Du temps qu'il ne faisoit que se plaindre des duretés qu'on avoit pour lui , il est vrai qu'il se plaignoit d'une manière brutale , & souvent impertinente : mais on trouvoit bon qu'il se plaignît ; c'étoit le personnage qui lui convenoit , on le lui laissoit faire : mais qu'il soit aimé , on n'y sauroit consentir. N'allez pas vous imaginer que je sois jaloux de son bonheur , & amoureux de la Dame ; je vous proteste que non : c'est seulement qu'on seroit bien aise de voir un certain ordre raisonnable dans les choses , & qu'on est blessé de ne l'y trouver pas. Quelquefois il répond à une chose trop douce & trop

obligeante qu'on lui dit , par un gros ris qui retentit dans sa vigoureuse poitrine ; & quelquefois , ce qui est plus insupportable , il prend un air sérieux qui avertit sa femme qu'il faut modérer un peu sa passion devant le monde. Je voudrois que vous l'entendissiez présentement parler sur la galanterie. Depuis l'heureux succès de son mariage , il se croit né pour l'amour ; il se mêle de débiter de certains lieux communs , dont tous les gens à bonne fortune se parent : que c'est toujours la faute des hommes , s'ils sont maltraités , & qu'il n'y a point de rigueurs éternelles , qu'on ne manque point de cœurs quand on les fait bien attaquer ; & enfin tout ce qu'on a coutume de dire en général pour se le faire appliquer en particulier. Vous jugez bien que de sa vie il n'avoit encore tenu de pareils discours. Cependant je doute fort qu'il ait autant de sujet d'être content qu'il s'imagine ; sa femme est folle de lui , elle le fera bientôt de quelqu'autre. C'est la plus dangereuse chose du monde pour un mari qui n'est pas aimable , que d'être aimé dès qu'il est mari ; il faut qu'il ait plu par des agrémens qui ne peuvent pas lui être

particuliers. Je vous réponds que Madame.... doit avoir un tempérament sur lequel la vertu du Sacrement a opéré tout aussi-tôt; & si ce tempérament favorable a trouvé un certain mérite au mari, il est à craindre qu'il ne le trouve aussi à bien d'autres. Voilà ce que c'est que le mariage. Qu'une femme n'ait pour vous que les sentimens qu'elle prend dans son devoir, cela est sûr, mais peu agréable; qu'elle en ait de plus tendres, mais que le mariage ait causés trop soudainement, cela est plus agréable, mais peu sûr. On seroit bien embarrassé à choisir; le meilleur est, je crois, de ne choisir point.

A U M Ê M E.

L E T T R E I I.

J E vous l'avois bien prédit, c'en est fait, le pauvre mari n'est plus aimé: on ne l'appelle plus que *Monsieur*, quelquefois *mon cher*, mais rarement & languissamment; & je vois un jeune homme bien fait & assidu, qui a bien

la mine d'emporter les petits noms. Je prévois même que le mari n'en fera que mieux trompé, parce qu'il a été aimé pendant quelque temps : on l'a rempli d'une opinion de son mérite qui ne lui permettra pas d'être jaloux ; ou s'il vient à l'être , Dieu fait comme on lui reprochera qu'il n'aura pas rendu justice à la tendresse qu'on lui a marquée. Ces trois ou quatre mois qu'on lui a donnés , ou l'empêcheront de se plaindre , ou serviront de réponse à toutes ses plaintes , & je vous assure qu'il les paiera bien. Mon Dieu ! que cet homme-là paroîtra haïssable à des yeux défabusés ! car il le leur paroîtra beaucoup plus qu'à d'autres , par le dépit qu'on aura de ne l'avoir pas toujours trouvé aussi sot qu'il est. Croyez qu'on lui demandera bien compte , & qu'on le punira bien sévèrement de ce qu'il aura pris la liberté d'imposer à une jolie femme , & eu la hardiesse de jouir de son amour. Tout ce qu'il pourra dire pour sa justification , c'est qu'il a été assez naturel qu'elle commençât par lui la carrière de galanterie où elle va entrer , puisqu'il a été le premier , quoiqu'indigne , qui se soit présenté à elle. En effet , il semble qu'il faille ex-

pédier promptement un mari, & aller de-là aux autres: c'est une affaire faite, & on n'y revient plus. Je crois celle-ci bien finie; si toutes les autres vont si vite, l'Histoire de Madame..... sera fort remarquable par le grand nombre des amours. Peut-être est-il à souhaiter pour le mari qu'il soit bien grand; il auroit du moins la consolation de voir que personne n'auroit fait sur le cœur de cette belle personne des impressions plus durables que celles qu'il y a faites.

A M O N S I E U R D'A...

L E T T R E III.

IL faut que je vous satisfasse, & que je vous mande tout au long ce qui se passe chez Madame de L.... depuis qu'elle est veuve. Elle ne songe, comme vous devez savoir, qu'à prendre un second mari; mais quel mari? Elle veut qu'il ait de l'amour pour elle. Elle craint que l'on n'ait des desseins sur son bien, plus que sur la personne; délicatesse très-fondée & très-raisonnable,

mais qu'elle ne devoit pourtant pas écouter. Elle observe dans ses discours de diminuer son bien autant qu'elle peut, pour empêcher les vœux & les soupirs de ses Amants d'aller de ce côté-là, & en même temps elle diminue aussi son âge : mais elle ne peut faire de tort ni à l'un, ni à l'autre ; on fait que le bien est grand, & l'âge aussi. Je voudrois que vous vissiez avec quel mépris elle traite le beau teint de Mademoiselle sa fille. Aussi-tôt qu'on en parle, elle prend la parole, pour dire que ce n'est pas-là ce qui durera dans cette jolie personne, mais que ce qui la rendra long-temps aimable, sera sa taille & sa figure. Et pourquoi cette distinction ? C'est que sa mère est encore d'une figure assez noble, & d'assez belle taille. Pour le teint, vous voyez bien qu'elle n'y peut plus prétendre. La demoiselle de son côté a un grand intérêt à empêcher que sa mère ne se remarie ; aussi elle s'y emploie avec toute l'adresse possible. S'il arrive que quelqu'un prenne des manières propres à séduire Madame de L.... & commence à faire quelque progrès auprès d'elle, tous les charmes de la fille se jettent à la traverse ; on a, pour lui faire lâcher prise

&

& pour l'attirer à soi , des secrets infail-
libles , que la beauté & la jeunesse four-
nissent : on rend la mère jalouse , & il
n'en faut pas davantage ; car quand
elle l'est une fois , elle fait autant de
bruit , & est aussi difficile à appaiser ,
que si elle n'avoit que vingt ans. Il se-
roit à craindre pour la demoiselle qu'il
ne se trouvât quelque homme de bon
sens qui allât droit à son but , & qui
ne se laissât point donner le change.
Mais heureusement Madame de L.....
n'admet que de jeunes gens à soupirer
pour elle , & de jeunes gens seront
toujours les dupes de sa fille. Je vous
avouerai que je lui ai fait pendant quel-
que temps une méchanceté. J'ai fait
semblant d'être amoureux de la mère ,
qui ne le trouvoit point trop mauvais.
Aussi-tôt voilà la fille qui met en usage
toute la plus fine coquetterie pour faire
une diversion. J'avois dessein de l'alar-
mer un peu , & je ne donnois pas dans
le piège ; mais enfin je la tirai de peine
il y a quelques jours , par une Lettre
que je lui écrivis. En voici une copie.
Je vous l'envoie . parce que cette pièce
peut servir à l'histoire du veuvage de
Madame de L.... que vous aviez envie
de savoir.

A MADemoISELLE DE L...

L E T T R E I V.

DITES la vérité, Mademoiselle ; n'êtes vous pas bien aise que je prenne la peine de vous écrire ? Vous avez si fort éprouvé ma fierté, que vous devez être infiniment sensible aux moindres grâces que je vous fais. Ne souhaiteriez-vous pas même de trouver cette Lettre-ci pleine de tendresse, & , pour tout dire, d'amour ? Je fais l'usage que vous en feriez, & je devine fort bien comme en allant porter vos plaintes à Madame votre mère, de ce que j'oserois vous écrire de pareilles choses, vous seriez ravie de la désabuser de ma fidélité. Mais n'espérez rien, je ne vous parlerai point encore d'amour ; il s'agit seulement de savoir ce que vous voulez bien qu'il vous en coûte, afin que je renonce à devenir votre beau père. Je me contenterai que vous fassiez, pour me récompenser de ne l'être point, ce que vous avez fait jusqu'ici pour m'empêcher de l'être.

Souvenez - vous , Mademoiselle , de toutes les bontés que vous m'avez marquées; vous m'y avez accoutumé , il m'est impossible de m'en passer à l'avenir : je vous connois des regards & des façons de parler que je vous redemanderai toute ma vie. Il vous sera d'autant plus aisé de me continuer toutes ces faveurs, que je vous donne ma parole de les recevoir mieux que je ne faisois. J'ai admiré votre persévérance à mon égard; rien ne rebutoit la bonne volonté que vous aviez pour moi : mais soyez sûre que vous me trouverez désormais moins fier & moins insensible. Je ne laisserai plus sans réponse les choses obligeantes que vous me direz ; & quand vous ferez des pas vers moi , je commencerai à en faire vers vous. Si vous changez de manières le moins du monde , je redeviens beau-père ; & je saurai bien m'attirer votre tendresse , par les soins que j'aurai pour Madame votre mère , lorsque je ne me l'attirerai pas par ceux que j'aurai pour vous-même. Mais, Mademoiselle, pourquoi faudroit-il prendre ces voies détournées? Pourquoi ne pourroit-on réussir auprès de vous qu'en faisant sa cour à une autre? Dès qu'on a de l'attache-

ment pour Madame votre mère, vous vous chargez de le payer : qu'on en ait pour vous, vous n'y songez pas. Il vaudroit mieux, ce me semble, remettre les choses dans leur ordre naturel ; Madame de L... récompenseroit ses Amans, & vous les vôtres, & en ce cas-là je vous promets fidélité.

A M A D A M E :

L E T T R E V.

JE vous prie, Madame, que je vous fasse une histoire assez extraordinaire, mais dont je vous garantis la vérité, & qui est nouvellement arrivée. Elle vous donnera une frayeur salutaire des forces de l'amour, & servira à vous faire voir que, dès qu'un Amant est d'une certaine persévérance, il n'y a rien de mieux à faire que de s'accommoder avec lui. La L..... étoit amoureux depuis deux ans, & n'avoit pu trouver moyen de plaire; soins, assiduités, respects, plaintes, larmes, fureur, tout avoit été inutile. A la fin, un beau jour qu'il étoit dans le cabinet de la Dame, seul

avec elle , il lui déclara que puis-
 que rien n'avoit été capable de la toucher ,
 il étoit résolu de mourir. Jusques-là il
 ne tenoit qu'un discours fort commun ;
 mais voici ce qu'il y eut de particulier :
*Et afin , lui dit-il , que vous jouissiez plei-
 nement de ma mort , & que vous ayiez le
 plaisir de la voir arriver par degrés , je veux
 mourir de faim ici dans ce cabinet ; & sur
 cela il se jette à terre pour commen-
 cer de ce moment-là à mourir. La
 Dame ne fit que s'en moquer , & le
 laissa là , fort sûre qu'il n'y seroit pas
 encore dans un quart-d'heure. Cepen-
 dant le soir arrive , la nuit vient , & il
 est encore dans le cabinet. On va le
 trouver : on lui demande s'il est fou ,
 s'il veut passer-là la nuit. Il ne répond
 pas un seul mot , & oblige la Dame à
 sortir. La nuit se passe. Le lendemain on
 retourne de bon matin l'exhorter à rési-
 pience ; il n'ouvre la bouche que pour
 répondre : *Madame , j'ai eu l'honneur de
 vous dire mes dernières paroles.* Il jette un
 regard languissant sur elle , pousse un
 soupir , & tourne la tête d'un autre côté.
 Le troisième jour , la Dame plus em-
 barrassée que jamais , lui porte elle même
 un bouillon. Dieu fait avec quel souris
 dédaigneux il le regarda. Il paroissoit*

considérablement affoibli ; il y avoit déjà je ne fais quoi d'égaré dans l'air de son visage , & quelque chose d'éteint dans les yeux. Le quatrième jour , la Dame fit des réflexions profondes sur le scandale qui alloit arriver. *Un homme mort dans mon cabinet ! mort par un désespoir ! mort de faim ! je suis perdue ; cela va faire un éclat horrible dans le monde ; on ne croira point la vérité , & on fera mille plaisanteries.* Peut-être aussi fut-elle touchée d'une marque de passion si extraordinaire. Pourquoi non ? Je croirois bien que cela fit autant d'effet sur elle que la crainte du scandale. Quoi qu'il en soit , elle l'alla trouver , & après une dernière exhortation , qu'il paroïssoit même n'entendre pas , parce qu'il étoit déjà mourant , elle lui dit que puisqu'on ne pouvoit le faire sortir de-là par aucune bonne raison , il en sortît à tel prix qu'il voudroit. Le pauvre moribond tourna languissamment les yeux vers elle , & demanda s'il avoit bien entendu , ou si ce n'étoit point un songe qui se formât dans un cerveau malade & épuisé. On lui confirma ce qu'on lui avoit dit : aussitôt la vie revint en lui ; & non-seulement la vie , mais une vivacité surprenante , avec laquelle il se fit payer de

ce qu'il alloit sortir du cabinet. Jamais il ne se fit une retraite plus honorable. Apparemment la Dame fut assez bon gré à ses charmes de ce qu'ils avoient le pouvoir de ranimer les mourans, & je ne doute pas qu'en effet ils n'aient eu bonne part au miracle : mais il est constant qu'ils en doivent partager la gloire avec un grand pain & quelques bouteilles de vin, que l'Amant avoit fait cacher adroitement sous un lit de repos qui étoit dans le cabinet ; car comme il avoit prévu sa mort, il avoit fait quelques préparatifs. Certainement, Madame, une pareille fourberie vous fait dresser les cheveux à la tête. O siècle ! ô mœurs ! dites - vous. Heureuse cependant & trois fois heureuse ; celle qui a des Amants qui savent fourber ainsi ! On a l'honneur d'avoir fait l'inexorable, & le plaisir de ne l'avoir pas été. Je gage qu'on a bien senti l'obligation qu'on avoit à notre Ami La L.... & que pour la reconnoître ; on l'a renvoyé d'autres fois avec autant de contentement & moins de faim. Que ne mérite point aussi la gentillesse de son invention ? D'autres emportent les Places qu'ils assiègent en les affamant ; lui a emporté celle à qui il en vouloit,

en s'affamant lui-même. Le stratagème est le plus joli du monde. Tout ce qu'il y a à craindre, c'est qu'une autre fois les Dames ne laissent crever les hommes qui voudront mourir; je ne crois pourtant pas que ce péril-là soit bien grand. Vous voyez dans cette Histoire qu'il eût fallu que le Cavalier se fût retiré honneusement, si les provisions eussent manqué; mais les rigueurs de la Belle ne durèrent pas aussi long-temps que le pain & les bouteilles de vin.

A M O N S I E U R D E . . .

L E T T R E V I.

LA jolie chose, Monsieur, que votre petite Parente, & que je vous suis obligé de m'avoir fait voir ce trésor avant qu'il paroisse dans le grand monde ! C'est la plus aimable figure que j'aie jamais vue; & il me semble que la simplicité dans laquelle l'ont élevée les Religieuses qui ont eu jusqu'à présent soin d'elle, relève beaucoup ses agréments. Moi, qui n'estimois pas l'éducation des Couvents, je commence

à en être charmé , & je ne fais plus comment on peut aimer une jeune personne déjà toute dressée aux manières du monde. Mademoiselle de V a sans doute beaucoup d'esprit, mais elle n'a point encore entendu parler des gens raisonnables: elle pense plus qu'elle ne peut exprimer, & je vois avec un plaisir extrême & l'effort qu'elle y fait , & le dépit qu'elle a de n'y pas réussir. Elle sent la différence de ses phrases de Couvent à celles dont je me sers , & je suis amoureux de la honte qu'elle en a. Ce n'est pas que je n'entrevoie dans cette honte quelque chose de fier , & qui semble me dire que je n'ai sur elle que l'avantage de l'expérience. Je remarque même que, quand je me suis servi de quelque façon de parler qui lui est nouvelle , & qui lui a plu , elle ne la prend pas aussi-tôt : mais elle attend quelques jours à s'en servir, apparemment pour dissimuler qu'elle ait rien appris de moi. Elle est si fâchée que j'aie présentement plus d'esprit qu'elle , qu'assurément elle en aura plus que moi avant qu'il soit peu. Je n'ai pas pu m'empêcher de faire quelquefois tomber l'entretien sur les choses du cœur ; elle n'en parle que dans un cer-

tain style tiré des Livres de dévotion qu'elle a lus, & qui, transporté du Divin au Profane, fait un effet assez plaisant : mais elle ne laisse pas d'entendre fort bien ce qu'elle dit, & je souhaiterois qu'en ce langage dévôt, elle voulût m'exprimer des sentimens qui ne le fussent pas. Elle vient toujours à la grille, accompagnée d'une révérende Mère qui ne montre point son visage, & qui, dessous un voile baissé, pousse mal-à-propos des sentences sur le mépris du monde & la vanité de nos occupations ; & cependant elle se plaint lorsque je fais mes visites, ou moins fréquentes, ou plus courtes. Ce n'est pas assurément que je lui tiennne des discours aussi édifiants que pourroit faire son Confesseur. Nous sommes déjà en quelque sorte d'intelligence, la jeune Pensionnaire & moi, sur les sottises de la révérende Mère, & il y a eu quelques signes d'yeux qui ont passé pardevant le voile noir sans être apperçus. Plaise à l'amour que notre intelligence puisse aller loin aux dépens de cette importune figure qui vient se planter devant nous ! j'en aurois en vérité un double plaisir.

A U M Ê M E.

L E T T R E V I I.

JE commence une éducation de Mademoiselle de V.... un peu différente de celle qu'on lui a donnée jusqu'à présent. Je lui ai envoyé le Roman de Cyrus, avec la permission de la Mère qui la gouverne, & il a été expédié tout entier en quinze jours. Aussi en a-t-elle les yeux tout battus; & je crois que ceux de la révérende Mère le sont aussi, car elle a voulu goûter du poisson avant sa Pensionnaire. Elle me dit hier avec un certain ton de voix glapissante, où il entroit de la vieillesse, de la tendresse, & outre tout cela, je ne fais quoi de particulier aux Religieuses: *Mon Dieu! Monsieur, ne trouvez-vous pas que cette Mandane étoit bien malheureuse lorsqu'elle avoit tant d'angoisses dans le cœur, & qu'elle ne pouvoit s'aboucher avec le grand Artamène?* Je trouvai la remarque fort proportionnée au génie d'une Religieuse, toujours gênée & captive; & la petite

Pensionnaire , qui l'entendit bien en ce sens-là , répondit brusquement : *Oui , mais Artamène étoit toujours en Campagne pour enlever Mandane ; & pour nous , personne n'y songe.* Vous voyez que l'exemple de cette Héroïne les a assez mises toutes deux dans le goût des enlèvements , & qu'un grand Artamène n'y perdrait pas ses pas : mais je ne voudrais pas l'être de toutes les deux. Cyrus a fait sur Mademoiselle de V..... l'effet que les Romains font toujours sur de jeunes personnes qui n'ont rien vu ; elle s'imagine le monde fait sur ce modèle. Je tâche de la résoudre à ne pas exiger de ses Amans tout le mérite d'Artamène , & à leur relâcher quelque chose , sur-tout ce respect outré qu'il avoit pour sa Maîtresse ; & en mon particulier je lui avoue , qu'à moins que ce caractère héroïque ne soit un peu mitigé , & amené à ma portée , je n'y puis pas prétendre , & que je serois aussi-tôt Capucin. Mais elle veut prendre à la rigueur & au pied de la lettre , tout ce qu'elle a vu dans son Livre. Il n'y a pas grand mal à cela ; le monde l'aura bientôt désabusée , & j'espère même qu'elle viendra aisément à goûter la différence qui est entre le ro-

manesque & le naturel. Peu de femmes consentiroient au rétablissement de la discipline amoureuse des Romains.

A MADEMOISELLE DE....

LETTRE VIII.

Vous voulez bien souffrir, Mademoiselle, que je me vante de vous donner de l'esprit, J'ai cru d'abord que c'étoit quelque chose de fort glorieux pour moi : mais je vois que je vous en donne tant en peu de temps, que j'en ai pas grand sujet de m'en faire honneur. La facilité que vous avez à en recevoir, diminue extrêmement le mérite qu'il y auroit à vous en communiquer. Vous qui n'êtes pas ingrate, vous me donnez en récompense ce que je n'oserois nommer dans une lettre qui doit entrer dans un Couvent. Si cependant je croyois qu'il n'y eût que vous qui dussiez la voir, je hasarderois le mot d'amour ; car je vous avoue que je n'ai pas tant de respect pour vous, que pour la Mère de..... Les jolies personnes en inspirent moins, & vous êtes

assurément bien plus jolie qu'elle. Je me plains donc à vous, Mademoiselle, de l'échange que vous voulez que nous fassions ensemble. J'aime mieux vous donner de l'esprit *gratis* ; je vous déclare que je n'ai point affaire d'amour. Ce qui me déplaît le plus, c'est que votre reconnaissance est si exacte, que vous voulez me donner un amour qui dure autant que durera l'esprit que je vous donne. A ce compte, je vous aimerois toute ma vie. Je vous rends très-humbles graces, je n'ai jamais été amoureux de cette façon-là. J'ai promis à chaque belle que j'ai quittée, que je n'en aimerois jamais d'autres plus fidèlement. Voulez-vous que je manque tout d'un coup à tant de promesses, qui étoient les seules que j'espérois de pouvoir tenir ? Ne me permettez-vous point de conserver à l'égard de tant d'aimables personnes cette espèce unique de fidélité ? Vous me rendrez infidèle à un monde de belles tout-à-la-fois. Il faut pourtant m'y résoudre, si je continue de vous voir : mais du moins récompensez-moi sur le pied de cette multitude & de Maîtresses passées, & de Maîtresses à venir que je vous sacrifie : car pendant le reste de ma vie, que je vois bien qu'il faut vous dévouer, j'étois un homme à avoir

encore quelque douzaine ou deux de passions. Vous étouffez dans mon cœur toute cette belle espérance d'amour à naître. Je n'ai point de regret à la diversité qui se fût trouvée dans ma vie ; j'eusse aimé tantôt une brune, tantôt une blonde, tantôt une personne gaie, tantôt une sérieuse : mais il me semble que vous rassemblez le mérite de tous ces différens caractères. Vous me paroissez gaie & sérieuse ; & ce qui est surprenant, j'ai tant d'envie de trouver tout en vous, que je vous trouve blonde & brune en même temps. Il vaut autant que je vous aime vous seule, que si je m'étois amusé à aimer en détail toutes ces autres personnes qui font en vous en raccourci : mais aussi, afin que l'empire d'amour ne perdît rien, il faudroit que vous m'aimassiez autant qu'elles auroient pu faire toutes ensemble. Vous êtes jeune, il seroit extrêmement glorieux que votre coup d'essai fût quelque chose de grand.



*A M O N S I E U R D E . . .**L E T T R E I X.*

JE suis perdu, mon cher Monsieur; je me suis brouillé au Couvent par une imprudence que j'ai faite. J'écrivois à Mademoiselle de V.... & je lui mandois que je hasarderois dans ma Lettre quelques mots d'amour, si la révérende Mère sa Gouvernante ne la devoit point lire; mais que je respectois cette bonne Religieuse plus qu'elle, parce qu'elle étoit assurément moins jolie. Je ne m'appergus que trop à la première visite, qu'elle avoit lu ma Lettre, comme cela ne pouvoit manquer d'arriver; & je sentis bien le chagrin où elle étoit d'avoir été trop respectée. Je crus que, pour remédier à tout, il ne falloit que lui manquer de respect: quoique cela ne fût pas aisé, je lui dis cent folies qui ne s'adressoient qu'à elle; j'attaquai ce voile baissé, par les plus impertinentes galanteries dont je pus m'aviser. Je lui dis que nous étions bien heureux qu'elle n'en pût pas mettre un sur son esprit
comme

comme sur son visage ; que l'obstination qu'elle avoit à ne le pas vouloir hauffer , ne pouvoit être qu'une marque de sa charité pour le prochain , qu'elle ne vouloit pas mettre en péril ; qu'il falloit l'en remercier en même temps qu'on s'en plaignoit. Enfin quelles sottises ne furent pas dites , & quelles sottises du moins aussi grandes ne furent pas répondues ! Il n'y a que vous qui le sachiez , ô grilles confidentes & témoins de mes peines ! Cependant je n'avançai rien , & cette bonne Religieuse ne me veut pas moins de mal pour sa beauté méprisée , que Junon en voulut autrefois à Pâris. Il est vrai que j'ai un peu plus de tort que lui ; car encore ne condamna-t il que ce qu'il avoit vu : moi j'ai condamné la Junon voilée sans l'avoir vue , heureux pourtant de n'avoir pas jugé autant en connoissance de cause que Pâris. J'ai déjà été refusé deux fois à la grille sur d'assez mauvais prétextes ; cela ne m'étoit point arrivé avant la Lettre. Toute mon espérance est qu'il viendra bientôt à la bonne Mère quelque menace d'apoplexie qui l'obligera de me pardonner. A vous dire le vrai , je crois qu'une

apoplexie toute entière feroit encore mieux.

A MADEMOISELLE DE V....

L E T T R E X.

P UISQU'ENFIN vous allez paroître dans le monde, Mademoiselle, je veux me mettre à prophétiser & lire dans l'avenir votre destinée. Imaginez-vous un grand cri qui s'élèvera dans Paris, & mille voix confuses où l'on pourra seulement distinguer : *Qu'elle est jolie ! qu'elle est belle !* Jusqu'à présent on vous a vue dans le lieu où vous avez été ; mais personne ne vous a encore regardée, hormis moi, qui certainement me suis bien acquitté sur cela de mon devoir. Tous les yeux, Mademoiselle, vont être à-peu-près pour vous comme les miens ; vous n'y remarquerez peut-être pas de différence : mais si vous permettez de mêler quelque chose de triste dans mes prédictions, les premiers jours de votre apparition une fois passés, vous ne trouverez plus

dans les yeux des autres ce qui sera encore dans les miens. Vous entendrez incessamment autour de vous une sorte de bruit sourd & de murmure confus auquel vous n'êtes pas encore accoutumée ; cela s'appelle des soupirs. Ils seront faits comme quelques-uns de ceux que vous avez déjà entendus de moi ; peut-être seulement seront-ils poussés un peu plus haut, mais ce ne sont pas-là les meilleurs. Sur-tout il tombera sur vous de toutes parts une grêle de certaines choses agréables, qu'on nomme des fleurettes ou des douceurs ; vous en ferez si accablée, qu'à peine aurez-vous le loisir de respirer : dès que vous vous en ferez défendre d'un côté, elles vous attaqueront de l'autre ; mais de peur que vous ne vous accoutumiez trop à ce langage flatteur qui ne fera que dans la bouche des hommes, je m'engage à vous rapporter fidèlement ce que diront de vous les femmes, dont les plus jolies ne manqueront pas à vous trouver les yeux trop grands, ou la bouche trop petite. Pour moi, si vous n'étiez pas présentement la seule personne de votre sexe pour qui je m'intéressasse, je ferais pu-

blier dans Paris que toutes les femmes eussent à engager leurs Amans de la manière la plus sûre dont elles pourroient s'aviser, & qu'elles veillassent de près à la garde de leurs captifs : car à votre arrivée on ne va entendre parler que de chaînes rompues. & de Maîtresses abandonnées. Je suis persuadé qu'après cet avis, il y auroit une partie des Amans qu'on se hâteroit de favoriser, & une autre partie qu'on traiteroit plus mal qu'à l'ordinaire, selon les différentes maximes qu'ont les Dames pour conserver leurs conquêtes ; je crois pourtant que la plupart des hommes y gagneroient. Enfin, Mademoiselle, il est très-certain que votre sortie du Couvent est un événement très-considérable dans le monde qui aime & est aimé, & qu'il y doit causer une grande révolution. Une jeune Divinité de seize ans, comme vous, s'y est bientôt fait connoître pour ce qu'elle est ; & dès qu'elle se fait voir, tout tombe à ses genoux. Pour moi, si je ne suis pas tombé aux vôtres avant tous les autres mortels qui vous adoreront, songez que c'est la grille qui m'en a empêché : car ce n'est point la coutume d'adorer

de loin de si jolies Divinités ; on ne tombe point à leurs genoux sans les embrasser.

A M. LE CHEVALIER DU B.

LETTRE XI.

QUE direz-vous, mon pauvre Chevalier, de ce que je vais vous attaquer sur une des plus belles choses que vous ayiez jamais faites ? Vous êtes amoureux de Madame de M. . . . Assurément ce ne sont pas les sens qui vous la font aimer, je crois qu'il n'y en a pas un seul qui ne dépole contre elle ; mais elle a beaucoup d'une certaine sorte d'esprit, & c'est-là le mérite qui vous touche. Rien n'est plus louable que ce mépris des beautés sensibles & matérielles, & ce goût vif pour les beautés spirituelles & invisibles. Il y a même beaucoup plus qu'un simple mépris pour les unes, & un goût violent pour les autres ; vous allez à ces beautés invisibles & spirituelles, au travers des laideurs matérielles & sensibles qui se présentent en votre chemin. Sans doute votre gran-

deur d'ame en éclate beaucoup davantage, & je croirois volontiers que vous êtes entré en contestation de spiritualité avec quelque ange. Cependant c'est cela même qui ne peut être approuvé dans un siècle aussi corrompu que le nôtre; ne faites point l'ange à vingt cinq ans, mon pauvre Chevalier, & sur-tout ne le faites point pour une personne aussi éloignée de l'être. Puisque vous croyez que cette femme là a tant d'esprit, imitez-la; je vous donne ma parole qu'elle ne vous aime pas pour votre esprit. En eussiez-vous autant que feu Voiture, vous auriez encore besoin auprès d'elle de la jeunesse & des agrémens dont elle est accompagnée. Prenez les maximes qu'elle a sur l'amour, & vous n'aurez bientôt plus d'amour pour elle. Vous prétendez que le commerce de cette Dame vous fera une réputation d'esprit; détrompez-vous: vous êtes jeune & bien fait, on ne prendra point le change. Peut-être parce qu'elle raille assez généralement de tout le monde, vous vous croyez au-dessus de tous ceux dont elle a plaisanté avec vous, & vous êtes agréablement flatté par l'exception que fait de vous une personne qui fait si bien démêler les ridicules. Mon cher Chevalier, gardez-

vous bien de prendre le paiement de vos soins pour un effet de votre mérite; il y a bien de la différence entre mériter & acheter. Ces manières de distinction qu'on a pour vous, vous les avez achetées, & assez cher. Encore si l'achat une fois fait, c'étoit pour le reste de votre vie, passe; mais il faut le renouveler bien souvent. Selon que je vous vois possédé de la vertueuse passion d'avoir de l'esprit, je crois que si on vous condamnoit à vous mettre dans la Philosophie ou dans les Mathématiques, vous le feriez. Du moins est-il certain que ce courage-là ne doit pas manquer à l'Amant de Madame de M.... Quelle entreprise peut-être au-dessus de lui? Adieu, mon cher Chevalier; n'estimez pas tant l'esprit, s'il se peut, & songez à en avoir à meilleur marché.

A U M Ê M E.

L E T T R E X I I.

T REMBLEZ à la vue de cette Lettre, je vais vous prêcher plus que jamais. On me mande que vos amours vous

brouillent avec tout le monde. Madame de M.... en use avec vous, comme fit Catilina avec ceux qu'il avoit engagés dans sa conjuration. Il leur fit boire du sang humain, afin qu'ils ne pussent jamais rompre la liaison qu'un si grand crime formeroit entr'eux. Madame de M.... vous fait aussi avaler tout le venin qu'elle a contre les humains en général : elle vous remplit l'esprit de ses plaisanteries que vous ne manquez pas de répéter ; & plus vous vous faites d'ennemis , plus vous êtes lié à elle. Voilà de jolis nœuds d'une tendre passion.

*Vivre avec votre Iris dans une paix profonde ,
Et ne compter pour rien tout le reste du monde.*

C'est-là apparemment ce que vous vous proposez. J'avoue que rien ne seroit plus agréable , si ce n'étoit l'Iris ; & je n'aimerois pas une paix si profonde avec elle Je vous assure que vous vous préparez une solitude qui ne différera guère de celle de la Thébaïde , sans compter les austérités que vous aurez à pratiquer. N'allez pas vous imaginer que vous en ayiez plus d'esprit ,
parce

parce qu'elle en a , & qu'elle vous aime ; je voudrois bien favoir si elle en est plus jeune , parce que vous l'êtes , vous qui l'aimez tant. J'avoue qu'on se fait de l'esprit avec les gens qui en ont , & qu'on ne se rajeunit pas avec ceux qui sont jeunes : mais vous ne vous faites pas l'esprit avec Madame de M... ; vous prenez le sien tout fait , parce que comme il vient d'une personne qui vous est extrêmement chère , vous croyez y avoir une sorte de droit , & vous vous parez des jolies choses que vous lui avez oui dire. C'est ce qui vous trompe ; elles ne prouvent non plus votre esprit , que le fard que Madame de M... met tous les jours marque sa jeunesse. Tout cela s'applique pardehors , & ne vient point du dedans. Si vous voulez nous prouver que vous ayiez profité avec elle , apprenez à dire des choses qui ne soient point d'elle ; & même afin qu'on ne vous soupçonne pas de lui rien dérober , apprenez à louer avec agrément & avec délicatesse : c'est ce qu'elle n'a jamais fait. Je gage qu'à vous-même elle ne vous a jamais rien dit de doux ni de flateur ; seulement elle jette sur le reste du genre humain des plaisanteries amères où vous n'êtes pas

compris , & vous êtes réduit à vous contenter de cela , comme des plus tendres discours qui puissent sortir d'une bouche chérie. Apparemment c'est ainsi que Tisiphone & Alecto font l'amour , lorsqu'il arrive que ces jolies Demoiselles sont en commerce de galanterie , & que les serpens dont elles sont coiffées radoucissent leurs sifflemens & tâchent à faire les yeux doux. J'espère qu'une comparaison si outrée mettra ma Lettre en sûreté , & que vous ne la sacrifierez pas à l'objet de votre flamme. Je ne serois pourtant pas fâché que vous le fîsiez ; je suis sûr qu'on vous haïroit de l'avoir seulement reçue.

A U M É M E.

L E T T R E X I I I.

ON me mande que vous avez depuis peu un Rival , & que vous ne lui voulez pas céder. Vous moquez - vous ? Connoissez-vous si peu le bonheur que votre fortune vous envoie ? Faites réflexion que vous allez être le dernier Amant de Madame de M....; car présen-

tement les amours ne se pressent plus guère autour d'elle : rien n'est , ce me semble , plus désagréable que de porter les derniers encens sur un autel qui tombe en ruine , & je ne me plairois point du tout à finir l'Histoire amoureuse d'une Dame quelle qu'elle fût. Je vous voyois extrêmement menacé d'essuyer cette honte-là , & j'en étois au désespoir pour vous ; mais voici un homme qui se présente pour vous l'épargner , & vous ne profitez pas d'une rencontre si heureuse ? En vérité je ne vous comprends pas. Peut-être que de voir la place disputée , c'est ce qui vous excite à la conserver : moi je trouve au contraire que vous devriez prendre adroitement , pour la quitter , le moment où elle est disputée ; il y auroit quelque honneur à avoir joui d'une chose dont un autre eût pu encore être jaloux , & vous rejetteriez sur votre Rival le déshonneur d'en être à l'avenir possesseur si paisible. Vous avez encore une petite réflexion à faire , c'est que si vous négligez l'occasion qui s'offre , Madame de M.... pourra bien ne la pas négliger ; & si vous ne sentez pas l'avantage d'avoir un Rival , elle sentira bien celui d'avoir un nouvel Amant.

O o ij

Vous avez vingt-cinq ans; elle en a je n'oserois dire combien, & il seroit dit qu'elle vous auroit fait une infidélité? Cela ne seroit pas supportable. Cependant il y a bien de l'apparence que ce malheur vous arrivera, si vous n'y donnez ordre. Je crois qu'elle vous trouve présentement l'esprit assez formé, & qu'elle sera bien aise de le former à quelqu'autre. Vous deviendriez un prodige, & vous seriez trop au dessus du reste des hommes, si vous étiez plus longtemps le seul qui profitassiez de ses excellentes leçons. Il est juste que ceux qui en ont besoin vous succèdent. Sérieusement on lui est bien obligé de la bonté qu'elle a de répandre assez également l'esprit.

A M O N S I E U R

L E T T R E X I V.

IL faut, mon cher Monsieur, que je vous ouvre mon cœur, & que je vous fasse part d'un chagrin très-sérieux que j'ai, dont je crains pourtant que vous ne fassiez que rire. Vous m'avez vu

extrêmement touché de Mad.... J'avois fait une exception pour elle au peu d'inclination que j'ai en général pour les personnes mélancoliques ; la mélancolie me paroïssoit promettre quelque chose de passionné & de piquant : je ne me trompois pas ; je suis venu à ne lui point déplaire , mais j'en suis bien puni. Quoique je sois pour elle d'un attachement & d'une assiduité très-exemplaires, je n'entends sortir de sa bouche que des plaintes. Il est vrai qu'elle les fait avec beaucoup d'esprit , & qu'il y paroît un grand raffinement de tendresse : mais elle en fait toujours. S'il arrive, ce qui est assez rare, qu'elle soit contente , ne croyez pas qu'elle en parle ; elle n'a point d'expressions pour la joie & pour le plaisir, cette langue-là lui est tout-à-fait inconnue : & quand par malheur je la fais appercevoir qu'elle est contente, elle commence aussitôt à se plaindre avec beaucoup d'éloquence, de ce que je lui donne si peu de sujets de satisfaction , qu'il faut que je prenne soin de les lui faire remarquer. Imaginez-vous que c'est une Ariane qui n'eût eu rien à dire à Thésée tant qu'il eût été fidèle, mais qui, dès qu'elle auroit été abandonnée dans

l'Isle déserte, eût fait merveille avec les rochers. J'ai pris la liberté de lui dire quelquefois qu'il falloit qu'on lui fît quelque perfidie signalée, pour faire paroître son génie & le mettre dans tout son jour. Cependant ses chagrins mêmes augmentent sa beauté; ils redoublent l'éclat de ses yeux, la vivacité de son teint, & en un mot lui donnent une ame nouvelle. Qu'ils seroient agréables & piquans, s'ils étoient un peu plus rares! Je ne saurois vivre avec elle, & je ne la saurois quitter. Je suis parfaitement content & de sa beauté, & de son esprit, & de son cœur; il n'y a que la rate qui me fait enrager. Lui appartient-il, à cette rate, de venir gâter l'effet de tant de belles & bonnes choses? Qui pourroit érater Mad . . . , ce seroit une personne parfaite. On dit que l'opération est possible, & qu'elle n'est pas trop dangereuse; je m'en informerai mieux, & à cette condition je lui promets une fidélité éternelle.



A U M Ê M E.

L E T T R E X V.

JE suis fort trompé, ou j'ai trouvé un bon expédient pour me démêler d'avec Mad.... sans lui donner sujet de me faire des Elégies qu'il me seroit impossible de soutenir. J'ai été prendre notre Ami S. R. chez Madame d'H. . . . à qui il s'étoit attaché, je ne fais par quel hazard, car cette cour-là est assez ennemie de toute délicatesse de sentimens, & lui, il est homme à réflexions profondes. Il a dans l'esprit de certaines chimères raffinées qui ont besoin de pâture, & je ne crois pas qu'il puisse être content d'une personne qui ne lui donne pas tous les jours sujet de rêver creux, & de se ronger le cœur. Je l'ai donc tiré d'un lieu où il étoit fort déplacé, & je l'ai conduit chez Mad. où je ne doute point qu'il ne me fasse grand tort. Il traitera l'amour sérieusement, méthodiquement, & selon toute sa dignité, au lieu que je n'en ai que des idées communes & superficielles

qui m'ont été bien reprochées. A mesure qu'il avancera, je ferai, à la faveur de mon Rival, une retraite honorable & imperceptible. L'on n'entendrait point tant de plaintes de femmes abandonnées par leurs Amans, si lorsque les Amans se sentent eux-mêmes abandonnés par leur amour, ils avoient soin de se donner des successeurs qui empêchassent que leur perte ne fût sentie, & ce ne seroit point-là du tout une infidélité; car quand je jure à une Belle de l'adorer toute ma vie, cela ne peut-il pas s'interpréter favorablement, que si je ne l'adore pas toujours, un autre l'adorera pour moi, enfin que je ne la laisserai point sans un Amant qui lui plaise? C'est-là l'essentiel. Qu'importe que cet Amant, ce soit moi ou un autre? Je me tiens sûr que Mad..... sera assez raisonnable pour agréer la substitution que je prétends faire. De pareils substitutions naturellement doivent plaire aux Dames, & même je crois que les plus fréquentes seroient les meilleures: mais de plus il me semble que S. R. & Mad.... prennent déjà feu l'un pour l'autre. Je sers extrêmement à mon Rival par l'opposition de mes maximes aux siennes. Je demeurerai mêlé dans ce

commerce tant que nous aurons besoin de cette comparaison , lui & moi , pour en profiter chacun en notre manière ; après quoi j'irai chercher ailleurs des graces qui rient , & des amours qui folâtent.

A U M Ê M E.

L E T T R E X V I.

MES desseins ne réussissent point. Mad... ne goûte plus S. R. Elle m'a dit que cet homme-là avoit l'esprit tourné de sorte à rendre fort malheureuse toute personne qui s'intéresseroit à lui d'une certaine façon. Voilà un étrange cas. Il suffit de lui ressembler pour ne lui pouvoir plaire , & elle ne s'accommode plus d'elle-même , quand elle se trouve dans un autre. Mais est-ce ma faute à moi de ce qu'elle est si peu raisonnable ? Je n'ai point songé à faire une désertion criminelle , je lui ai présenté un autre sujet en ma place. Et quel sujet encore ? Un homme choisi sur tout Paris , pour le personnage le plus chagrin qui y fût , & qui du moins est aussi capable qu'elle de

ne laisser jamais de repos à ce qu'il aime. Elle ne l'accepte pas ; elle l'acceptera si elle veut. Pour moi je prétends avoir fait mon devoir. Je soutiens que tous les gens de ce caractère doivent s'apparier les uns avec les autres, & qu'il leur doit être défendu de venir se mêler dans un monde qui est content, & où l'amour n'est connu que par ses plaisirs. Ils y troubleraient tout, si on leur promettoit d'y faire des courses. Je vois pourtant bien qu'ils auroient besoin de trouver des gens qu'ils pussent tourmenter sans être tourmentés, & sur qui ils exerçassent leur triste domination ; mais en vérité ce n'est pas à dire que nous soyons obligés de nous y soumettre. Qu'ils se fassent enrager les uns les autres. Mad... me regarde comme un trésor en mon espèce. Toute sa bile amoureuse se répand sans péril sur moi qui n'en ai point : aussi elle ne me veut pas lâcher pour S. R. que je lui offre. J'ai pourtant bien envie de lui échapper. Daigne le Ciel favoriser mon évasion !



A M O N S I E U R D E

L E T T R E X V I I .

J'ACCEPTÉ fort volontiers, Monsieur, l'emploi que vous me donnez d'être l'Historien de la vie de Mademoiselle de V.... J'y suis assurément plus propre qu'à écrire quelque vie de Héros pleine de batailles, & autres grands événemens magnifiques & désagréables. Ici il n'y en aura guère de plus considérables que des promenades, des visites, tout au plus quelque souris, ou quelque regard fin & mystérieux. Mais ne sont-ce pas-là les choses qui tiennent la plus importante place dans les archives de Paphos & d'Amathonte? C'est dommage que nous ne les ayions bien complètes, au lieu de beaucoup d'autres gros Livres d'Histoires dont je ne me soucie guère. Pour commencer donc celle de votre aimable Parente, nous la menâmes hier à *l'Opéra* pour la première fois. Figurez-vous ce que c'est que *l'Opéra* au sortir d'un Couvent. Quelle différence de l'harmonie des Re-

ligieuses à celle-là ! enfin quel passage de l'un de ces deux mondes à l'autre ! On jouoit Pŷché ; je vous assure que Mademoiselle de V..... étoit Pŷché même , enlevée comme elle dans un séjour enchanté , aussi surprise , aussi charmée qu'elle. Pour moi , au lieu de regarder la Pŷché du Théâtre , je ne regardois que celle de notre Loge , qui certainement la représentoit mieux , outre qu'elle étoit bien plus jolie ; & si j'avois été l'Amour , j'aurois député le Zéphyr à celle ci pour me l'amener , & aurois renvoyé l'autre chez ses Parens. A l'arrêt de mort de Pŷché , & à toute cette pompe funèbre qui le suit , la Demoiselle pleura après s'être long-temps contrainte. L'honneur apparemment avoit beaucoup combattu dans sa petite ame ; mais enfin l'honneur , qui n'est pas accoutumé à être le plus fort , céda , & le mouchoir fut inondé de larmes. Comme tout cet endroit-là est long , elle voulut s'en aller , ou se cacher au fond de la Loge , parce qu'elle s'imaginoit que toute l'assemblée avoit les yeux sur elle , & qu'elle étoit déshonorée pour jamais. Nous eûmes bien de la peine à la rassurer ; & tandis qu'on chantoit le *Deh ! Piangete al pianto mio* ,

que tous les instrumens de l'orchestre tiroient de longs soupirs, & que les flûtes pouffoient mille sanglots, c'étoient des éclats de rire dans notre Loge que nous ne pouvions retenir, & qui nous eussent à bon droit fait passer pour fous. Je lui reprochai qu'elle étoit bien sensible, & elle me répondoit que ce n'étoit que de la pitié: mais quand les scènes de *Psyché* & de l'*Amour* vinrent, de bonne foi elle ne le fut pas moins, & il n'étoit plus question de pitié. Un air de joie douce & vive étoit peint sur son visage, & vous jugez bien que sa beauté n'y perdoit pas; & enfin, pressée par le plaisir qu'elle ressentoit, il falloit qu'elle se soulageât par un soupir, peut-être le premier de sa vie, & sans doute d'un trop grand prix pour être donné à une fiction. J'étudiai tous les mouvemens que la nature produisit en elle; je lui vis faire pendant toute cette Pièce, qui est assez variée, comme un petit cours de sentimens, & je n'en connois guère dont son cœur n'ait fait l'épreuve dans les trois heures que nous fûmes là. Je vous le garantis pour être d'une assez bonne trempe, & je ne désespère pas que dans peu nous n'ayions d'autres nouvelles à vous en donner. Au sortir de là,

nous la menâmes souper chez Madamé votre sœur. Le repas fut des plus propres , & la Compagnie fort agréable ; cependant elle rêva toujours. Elle ne s'étoit point encore remise de toutes les petites agitations qu'elle avoit essuyées ; la musique remplissoit encore ses oreilles , *Psyché* & l'Amour n'étoient point sortis de son esprit. Nous la priâmes bien de ne pas trouver mauvais de se voir servie par des Laquais qui ne ressembloient guère à des Zéphyr ; & le soir que je la ramenai jusques dans sa chambre , je lui dis que si je ne la laissois pas dans ce moment-là au milieu d'une troupe de Nymphes , du moins je lui pouvois promettre qu'elle habiteroit toute la nuit dans le Palais enchanté , & qu'elle seroit *Psyché* plus de vingt fois. Elle m'avoua le lendemain qu'elle l'avoit été ; mais elle ne voulut point m'avouer qu'elle eût vu un grand jeune Amour bien fait , qui lui eût dit les plus tendres choses du monde. Cependant quel moyen d'être *Psyché* sans l'Amour ? Je vous laisse à juger si cela est possible.



A M O N S I E U R D E . . .

L E T T R E X V I I I .

SI vous m'en croyez, Monsieur, partez dès que vous aurez reçu ma Lettre, & venez voir votre aimable Parente apprendre à jouer du Thuorbe. Je suis assuré qu'elle vous rendra les vingt-cinq ans que vous regrettez quelquefois. Ce n'est pas qu'elle joue déjà bien de cet instrument ; elle n'a garde depuis le peu de temps qu'elle s'y exerce : mais c'est qu'on est touché de voir combien elle en jouera agréablement, & qu'on en est ému par avance. N'attribuez point cela à la prévention que j'ai pour elle ; j'entends déjà les sons qu'elle tirera du Thuorbe dans quelques mois, ils me percent déjà le cœur. Mais ce qu'elle a de très-agréable, sans y compter les espérances de l'avenir, c'est l'attitude modeste & en même temps touchante qu'elle prend en jouant. Un des plus beaux bras du monde coule sur l'instrument d'un mouvement juste & mesuré : une main, digne de ce bras, fait

voler les doigts sur l'extrémité des cordes; de beaux yeux parlent pendant ce temps-là, & disent plus que l'instrument même; & des inflexions de tête douces & placées à propos représenteroient, pour ainsi dire, tout l'air qu'elle joue, quand on ne l'entendrait pas. Lorsqu'elle jouera mieux, le Thuorbe accompagnera parfaitement son chant, mais la personne accompagnera du moins aussi-bien le Thuorbe. Peut-être que le plaisir que j'ai à la voir jouer est redoublé, parce qu'il est de bon augure de lui voir embrasser quelque chose, quoique ce ne soit qu'un Thuorbe; mais enfin je vous garantis qu'elle a la meilleure grace du monde à embrasser ce qu'elle embrasse. Ce seroit dommage qu'un si beau talent ne s'exerçât un jour sur quelques sujets animés, & de bonne foi je crois que ce n'est qu'un prélude & un essai. Elle prendra l'habitude de tenir tendrement entre ses bras quelque chose qui répondra tendrement; & comme elle deviendra toujours plus délicate sur les réponses, il lui faudra celle d'un Amant, ou tout au moins d'un mari amoureux. Venez l'entendre avant que cela arrive, & même avant qu'elle soit plus habile sur le Thuorbe; car
alors

alors vous pourriez attribuer à l'art, ou à une longue étude, la perfection dont elle seroit : mais présentement on a le plaisir de voir un heureux naturel avec qui l'art ne partage presque rien, & qui même fait effort pour se passer tout-à-fait de son secours ; & vous ne sauriez croire combien cet effort est aimable.

A U M É M E.

L E T T R E XIX.

N O T R E Carnaval n'a pas trop bien commencé, je ne fais ce qui nous arrivera à la fin. Il y a trois jours que M. le Comte de P.... donnoit le bal à Madame de la C.... Mademoiselle de V.... en fut priée, & du souper aussi. Je n'avois garde de manquer au Bal : mais ce n'étoit pas assez, je fis si bien que je fus aussi du souper. Si vous êtes assez pénétrant pour deviner la raison qui me faisois souhaiter avec tant d'empressement d'en être, je vous l'avouerai. Madame de la C..., Reine du Bal & de la fête, étoit fort parée : elle portoit

sur elle toutes les pierreries de son quartier ; & qui l'auroit enlevée , auroit pillé tout le Marais : cependant elle ne laissoit pas d'être bien. Que ce *cependant* ne vous surprenne pas , c'est que je n'aime guère l'excès de parure ni de pierreries. Mademoiselle de V.... étoit moins brillante d'emprunt , mais bien plus brillante d'elle-même. Tous les yeux se tournèrent sur elle d'une certaine façon qui étoit un manque de respect pour la Maîtresse du Bal. Je crois que de ce moment-là toute la fête fut gâtée pour elle ; aussi peu de temps après l'arrivée de Mademoiselle de V.... elle se plaignit d'un mal de tête. Ce mal de tête apparemment vouloit dire , qu'elle prioit qu'on la dispensât d'avoir le teint aussi frais & les yeux aussi vifs que votre aimable Parente. Pendant le souper , la Dame lui dit d'un air assez sérieux qu'elle la trouvoit coiffée extraordinairement : elle l'étoit en effet , mais la coiffure étoit fort jolie & fort bien entendue ; & sur cela , pas un mot de louange. L'assemblée commença , & pour la plus grande partie , elle fut composée d'assez jolies personnes. Dans les jugemens qu'on fit sur la beauté , les femmes

donnèrent la préférence à Madame de la C.... & les hommes à Mademoiselle de V.... Elle est assurément mieux donnée par les hommes ; ils sont les juges naturels des Dames , en cette matière. La plus grande foule n'étoit donc point auprès de Madame de la C.... ; aussi me sembla-t-il qu'elle dansoit d'un air dédaigneux & négligé , parce que nous ne nous rendions pas dignes qu'elle nous donnât le plaisir de la voir danser aussi-bien qu'elle eût pu faire. Je ne fais si ce fut l'agitation de la danse , ou le dépit de voir Mademoiselle de V.... si jolie & si piquante, ou un mauvais effet de sa constitution : mais enfin voilà le dernier des malheurs qui lui arrive ; voilà son nez qui se met à rougir cruellement. J'admire l'autorité qu'a un nez sur tout un visage , dès qu'il est en mauvais état ; il ne permet point que le reste soit bien. Madame de la C . . . , qui sentit avec chagrin cette importante partie s'enflammer , eût été bien aise de s'en venger sur tous les autres nez en les faisant rougir , & principalement sur le petit nez auquel je m'intéressois : mais comme elle n'en trouva point de moyen , elle tourna ailleurs sa colère ; elle fit

hauffer les luftrés, de forte que tout le monde eut les yeux battus jufqu'à la moitié du vilage. Voyez la méchanceté ! Son nez rougit ; qu'elle s'attache aux autres nez , mais ce n'étoit point aux yeux à en pâtir. Les nôtres , c'est-à-dire , ceux de Mademoifelle de V.... tinrent bon. Il n'y avoit rien ce jour-là dans toute fa beauté qui ne fût merveilleufement en état de fe défendre contre tous les stratagêmes de fes ennemies. Vous ne croirez peut-être pas ce que je vais vous dire : mais auffi ne doit-on pas fupprimer la vérité , parce qu'il eft des incrédules ? Madame de la C..... ne put donner à toutes les femmes des yeux battus , qu'elle ne s'en donnât auffi , & cela s'accordoit fort bien avec le nez rouge pour la défigurer. Monsieur de R..., qui s'étoit jufquela fort attaché à elle , la quitta dès qu'il la vit avec ces deux traits de laideur volontaire & involontaire , & vint en notre quartier où fe trouvoit un bout de nez fort joli , & peut-être les feuls yeux non battus qui fuflent dans tout le Bal. Alors Madame de la C.... défefpérée & furieufe fit ce que les Hollandois fe réfervent toujours de faire dans les dernières extrémités ; ils lâchent les

écluses , ouvrent les digues , & inondent tout le pays. Vous seriez bien embarrassé à deviner à quoi cela s'applique. C'est qu'il ne devoit point entrer de Masques dans le Bal , que l'on vouloit qu'il fût sans désordre & sans confusion. Madame de la C... fit dire à la porte qu'on les laisât entrer : l'écluse fut levée, la digue percée, & en moins d'un quart-d'heure on vit une inondation de Masques. Alors les nez rouges & les blancs, les yeux qui étoient battus, & ceux qui ne l'étoient pas, tout fut confondu. Le tumulte augmenta toujours, & il ne fut plus possible de savoir laquelle étoit la plus jolie de Madame de la C.... ou de Mademoiselle de V.... Le désordre alla jusqu'au point qu'il y eut des Masques qui se querellerent ; & il parut cinq ou six épées nues, spectacle agréable pour la fureur de Madame de la C... mais fort terrible pour la pauvre Mademoiselle de V.... qui pensa mourir de peur. Elle ne manqua pas de s'enfuir aussi-tôt, & que fait-on si ces Masques querelleurs n'étoient point apostés par Madame de la C... ? Que ne peut une femme, dont le nez est le seul qui rougisse dans tout un Bal ? Nous avons raisonné à fond sur toute cette aventure, & nous avons

résolu avec beaucoup de prudence de ne plus mener la jenne Demoiselle au Bal, sans avoir auparavant tiré promesse de toutes les femmes qui s'y devront rencontrer, qu'elles ne trouveront point mauvais de la voir plus jolie qu'elles, & sans nous être assurés par avance d'une amnistie générale pour toutes les offenses que sa beauté pourra faire à la leur.

A M O N S I E U R D E S . . .

L E T T R E X X.

Vous prétendez donc à la succession de M. des R . . . , c'est-à-dire , à épouser Madame des R . . . lorsqu'elle sera veuve? Votre prétention est hardie, non que le bon homme n'ait soixante & quinze ans , mais parce qu'il en vivra quatre-vingt-dix ; que fais je ? peut-être cent. Il y a dix ans que Madame des R . . . l'épousa ; elle n'en avoit que quinze , & elle prit la résolution de donner un an ou deux de sa vie tout au plus à amasser du bien , qui étoit la seule chose qui lui manquoit. Ce bien-là proprement , elle

ne songeoit pas à l'amasser pour elle , mais pour F . . . qu'elle ne haïssoit pas , & qu'elle devoit épouser incessamment ; car on comptoit sur une prompte retraite du bon homme. Vaine prudence humaine , s'écrieroit fort à propos un Orateur en cet endroit ci ! Le vieux mari vit encore ; il a usé la passion & la constance de F . . . , qui s'est enfin marié. Un autre lui a succédé , qui , après quelques années , a aussi renoncé à une femme dont le mari s'est si fort opiniâtré à vivre. Vous voilà sur les rangs : sur ma parole , le bon homme vous lassera comme les autres ; vous ne tâterez de son bien ni des charmes de sa veuve. Je ne doute point que la petite femme ne tâche à mettre en usage tous les moyens d'homicide qu'à une jeune personne à l'égard d'un vieillard ; mais à voir qu'il ne s'en porte pas plus mal , je juge qu'il n'est plus capable d'être tué de cette façon là , & qu'il ne fait que rire des caresses meurtrières qu'il reçoit. Combien croyez-vous qu'il se réjouisse de se voir plus de santé que vous n'avez tous de persévérance ? Il a déjà vu changer deux ou trois fois la cour de sa femme , & il est encore vivant. Il n'est nullement jaloux des soins que l'on rend à cette Belle ? Il a

sur cela une tranquillité qui me désespéreroit, si j'avois le même dessein que vous, & que je prendrois pour une insulte très-sensible. Il semble qu'il se tienne sûr de vivre & de vous pousser à bout, & de voir votre successeur. L'automne approche, & vous allez avoir des espérances plus flatteuses que jamais; vous ne soupirez qu'après les mauvaises saisons, & votre amour ne médite que catarrhes & fluxions sur la poitrine, & apoplexies. Cependant, je mets en fait qu'il se tirera de l'automne, & que la chute des feuilles ne vous apportera rien. Le vieillard est malin: il ne mourra point que la beauté de sa femme ne soit passée; il vous la laissera flétrie & consumée par une si longue attente, & finira ses jours par ces traits de plaisanterie. Pour moi, si j'étois en votre place, je ne m'engagerois dans cette passion, & ne me remplirois la tête des desseins que vous avez, qu'après une bonne consultation de Médecins, qui m'assureroient de la prochaine mort du mari, ou qui me promettoient de m'en défaire dans un certain temps. Eh quoi, il vaudroit autant être amoureux de la femme de Mathusalem. Etoit-elle jolie, que vous sachiez?

A

*A MONSIEUR DU P...**L E T T R E X X I.*

LE Comte D' est enfin marié ; mais malgré les quatre cents cinquante mille francs qu'il a déjà touchés , en attendant le reste , je vous garantis qu'il n'est guère content. Il voudroit bien faire oublier aux autres , & se faire oublier à lui-même qu'il a épousé la fille d'un Marchand , c'est à-dire , qu'il auroit bien envie qu'elle prît des airs de femme de qualité : mais la nature & l'habitude sont incomparablement plus fortes en elle que la nouvelle dignité de Comtesse. Elle n'est point accoutumée à tous ces différens Officiers qu'elle a présentement , & elle n'a pas encore bien pu apprendre à distinguer leurs fonctions. Elle fut bien étonnée la première fois qu'elle vit apporter les plats sur la table par un homme qui avoit son chapeau à la tête & l'épée au côté ; & comme on lui avoit bien dit de prendre des manières hautes & fières , elle lui dit devant tout le monde qu'il

fervît plus respectueusement , & ôtât son chapeau ; à quoi elle ajouta quelques plaisanteries sur l'inutilité de l'épée dont le Maître d'Hôtel eut bien de la peine à s'empêcher de rire , & dont le mari devint rouge depuis la tête jusqu'aux pieds. Il est tous les jours exposé à de pareilles choses , & dès qu'elle ouvre la bouche , vous le voyez qui pâlit , & qui tremble de ce qu'elle va dire. Je ne doute point que tous les jours en particulier il ne lui fasse répéter son rôle de Comtesse. Apparemment c'est à cela que s'emploie la plus grande partie du temps qu'ils passent seuls ensemble : triste condition pour celle qui reçoit les leçons ! Aussi n'en profite-t-elle pas beaucoup. Je désespère qu'il la puisse jamais dresser aux grands airs ; elle est petite , trapue , grasse , un visage large , le nez assez plat. Vous voyez bien que cette figure-là n'est point propre à être élevée aux manières de Comtesse. On eût pu faire quelque chose d'une personne maigre , qui eût eu une taille fine , & un grand nez un peu aquilin. La race des Comtes D'... n'eût pas été gâtée comme elle va l'être infailliblement. Vous y allez voir entrer un air bourgeois , qui n'en sortira de dix généra-

tions : ils auront des figures courtes, & de ces grosses jambes que vous savez que Madame . . . prend pour des dérogeances de noblesse. Ce sera bien assez, si les six ou sept cents mille francs qui entrent dans la maison D' . . . y durent autant que feront ces tailles roturières. Peut-être cependant les pourra-t-on rectifier par cinq ou six demoiselles de suite, prises dans de bonnes maisons bien ruinées ; autrement le mal est sans remède.

A U M Ê M E.

L E T T R E X X I I.

C E matin sont partis de chez moi Monsieur le Comte & Madame la Comtesse D' . . . , qui vont en pèlerinage à quatre lieues d'ici , pour tâcher d'obtenir un garçon. Ce pauvre Comte est bien malheureux ; sa vanité a toujours souffert depuis son mariage ; sa femme n'a jamais pu remplir les titres dont elle est ornée : il paroît qu'elle a succombé sous le poids , & qu'après quelques vains efforts , suivis de rechûtes continuelles,

elle a enfin renoncé , pour le reste de sa vie , à faire la Comtesse. Le mari espéroit du moins être récompensé par la fécondité ; car la fécondité est , ce me semble , une qualité bourgeoise , & il est vrai qu'elle en a assez , mais ce n'est que pour produire filles sur filles. En voilà déjà quatre qui mettent leur père au désespoir. J'ai vu le temps qu'il n'étoit pas trop dévôt ; mais il commence à croire aux Saints qui font avoir des garçons. Un certain Gentilhomme , du petit nombre des Huguenots qui nous restent encore , se trouva hier chez moi , & voulut faire au Comte D' . . . quelques mauvaises plaisanteries sur son pèlerinage , comme ces Messieurs en savent bien faire ; mais il fut repoussé avec un zèle dont le Comte a lieu d'espérer trois ou quatre garçons de suite. Il est fort en colère contre la Comtesse de ce qu'il ne peut ennoblir ses sentimens jusqu'au point de lui faire souhaiter un fils avec autant de passion qu'il en souhaite un. Il la trouve sur cela dans une indifférence tout-à-fait roturière , & peut-être soupçonne-t-il que c'est faute d'être dans des dispositions d'esprit assez élevées , qu'elle ne fait point de Comtes. La petite femme au-

roit-elle bien l'adresse de n'avoir que des filles , pour ne le pas laisser en liberté de se relâcher sur ses devoirs ? Car assurément cet article souffriroit une diminution notable , s'il avoit tiré d'elle un garçon ou deux ; mais de fille en fille , elle le menera loin. Quoiqu'elle n'ait pas beaucoup d'esprit , je croirois volontiers qu'elle en auroit assez pour cela. Les femmes entendent si bien leurs vrais intérêts ! Ce qui tourmente le plus M. le Comte , c'est qu'il a eu des Maréchaux de France dans sa famille. Laisser éteindre une Maison qui a porté de tels personnages ! Laisser mourir un si grand nom ! C'est pour en mourir soi-même ; mais peut-être aussi que les successeurs de ces grands hommes ne veulent pas être petits-fils d'un Marchand. Que fait on si ces êtres à venir ne sont point déjà délicats sur l'honneur ? Quoi qu'il en soit , le pauvre Comte est bien à plaindre d'avoir pris une femme qui ne fait ni faire la Comtesse , ni faire de Comtes. Nous verrons si le pèlerinage remédiera à ce dernier malheur ; pour le premier , je ne crois pas qu'il y puisse rien.



A M O N S I E U R D'E....

L E T T R E X X I I I.

JE ne puis jamais avoir plus de besoin d'un bon conseil, mon cher Ami, & je vous le demande de tout mon cœur. On me veut marier. Me marier ! Ne trouvez-vous pas déjà que cette affaire-là est trop sérieuse pour moi, & que je n'en suis point digne ? Je n'ai point encore eu en ma vie une seule pensée solide, & ne m'en suis pas plus mal trouvé. Faudroit il commencer à en avoir ? Mais à qui encore veut-on me marier ? A Madame d'A..., la plus sage personne qui soit au monde. Il me semble que je la vois déjà réduire ma vie à une forme régulière, m'aimer par méthode, & se prescrire la loi d'avoir des enfans tous les ans. J'ai su encore depuis peu un trait de sa vertu, qui me fait frémir. Elle avoue qu'il n'est pas possible qu'une femme de bien n'ait quelque chose à souffrir pendant un long veuvage. Il n'y a qu'une femme bien sûre, & d'elle-même, & de sa réputation, qui

ose tenir de pareils discours. Mais songez-vous que ce seroit moi qui viendrois finir son veuvage douloureux ? Qu'en dites-vous ? ne trouvez-vous point de témérité à cette entreprise ? Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que le parti, à parler raisonnablement, est très-bon en toutes manières, & que je suis réduit à la nécessité d'entrer dans une vraie délibération, & très-menacé de faire une sottise, en n'écoutant pas les propositions qu'on me fait. De plus honnêtes gens que moi les recevraient à genoux. On m'assure que la Dame voudra bien penser à moi ; peut-être se propose-t-elle comme un plaisir de m'apprendre à vivre sagement. S'il faut que cela lui réussisse, je suis perdu. Je ne fais pas ce que je deviendrai, s'il arrive qu'on me fasse avoir de la raison. J'ai songé s'il n'y auroit point lieu d'espérer que je la déréglerois plutôt qu'elle ne me morigineroit ; beau dessein à prendre en épousant une femme ! Mais je ne puis pas même me flatter de cela ; je sens qu'elle s'attirera de moi un certain respect, qui lui donnera une grande supériorité sur moi. Je ne crains point d'être gouverné, je ne crains que d'être rendu sage. On me donnera des charges, des enfans, des vues & des

dessins : je ne puis seulement soutenir cette idée-là. Que Madame d'A . . . n'a-t'elle , à l'heure qu'il est , quelque procès qui la ruine , ou quelque petite vérole qui la gâte ! Que je serois obligé à un événement qui me mettroit hors d'état de penser à cette affaire-là , sans qu'il y eût de ma faute ! Car ni je ne la veux faire , ni je ne veux avoir à me reprocher de ne l'avoir pas faite. Vous ne sauriez croire combien je suis changé depuis quatre jours que j'ai cette agitation dans l'esprit. Je n'avois jamais tant pensé ; je vois que cet exercice-là m'est extrêmement contraire.

A U M Ê M E.

L E T T R E X X I V.

MON mariage est rompu , Dieu merci : il est vrai qu'il y a de ma faute ; mais mon bonheur est sauvé devant les hommes , & je ne prétends mettre que vous seul dans ma confiance. J'allois chez Madame d'A . . . , entraîné malgré moi par la bonté de l'affaire qu'on me proposoit , tremblant , interdit , & dé-

concerté par la seule pensée qu'il s'agissoit d'un mariage. Jamais assurément la pudeur d'aucune fille n'a tant souffert de cette idée. Je m'apperçois que l'expression n'est guère forte : en voici une qui vous fera mieux entrer dans la chose. J'étois si changé, qu'à me voir & à m'entendre parler chez Madame d'A . . . , on m'eût pris pour un homme sage & sérieux. Peut-être ce changement passoit-il auprès d'elle pour une marque de l'envie que j'avois de lui plaire, au lieu qu'il ne marquoit que l'extrême appréhension que j'avois d'elle & de tout son mérite. Enfin, la personne qui négocioit l'affaire, vint après bien des cérémonies, me demander quel étoit mon bien. Sur cela, il me prit une forte tentation de le faire moindre qu'il n'est, fourberie qui se pratique rarement en fait de mariage ; mais enfin j'y étois réduit. La chose étoit conclue si je n'y donnois ordre. Le parti étoit si bon, que je ne pouvois pas le refuser ouvertement ; & je me crus fort heureux qu'il se présentât un moyen de me faire refuser, sans qu'on s'en apperçût. Je fis donc le héros, & j'avouai que mon bien n'étoit pas ce qu'on croyoit. J'avois à la vérité quelque peur que cet héroïsme ne tou-

chât la Dame. Cependant je me reposai sur la nature, qui ne se porte pas volontiers à ces excès de générosité, & je m'attendis à être refusé avec beaucoup de reconnoissance & de louanges. Cela ne manqua pas d'arriver; mais ce qu'il y a de plaisant, & que j'appris hier, c'est que la Dame calcula si mon bien & le sien mis ensemble pourroient donner une telle charge au fils aîné qui naîtroit de nous, telle autre au cadet, tel mariage à une fille: car comme elle est une personne d'un grand ordre, elle a déjà réglé dans sa tête quels seront les établissemens des enfans à venir de son second lit, & je ne fais si elle n'a pas même arrêté l'ordre de la naissance des garçons & des filles. Pour moi, je pensai mourir de joie de me voir sortir d'une si bonne affaire, & je me flatte de n'être pas si malheureux qu'il s'en pût présenter encore à moi quelque autre aussi avantageuse en toutes façons. Quand j'ai revu Madame d'A..., ç'a été avec toute ma gaieté ordinaire; & à l'heure qu'il est, que je ne songe plus à l'épouser, je m'en accommode fort. Je deviendrois même amoureux d'elle, si elle vouloit. Il est vrai qu'elle est bien sage; mais il n'y a rien que je ne fasse pour

la remercier de m'avoir refusé. Je suis fort trompé même, si elle n'a quelques agrémens nouveaux qu'elle n'avoit point avant ce refus : c'étoit la seule proposition du mariage qui empêchoit ces charmes-là de naître. Admirez un peu la grande vertu qu'il a.

A M O N S I E U R D E

L E T T R E X X V.

CROIRIEZ-VOUS bien ce que je vais vous apprendre ? Madame de , que vous trouviez si mauvais qui prît encore part à la galanterie , y triomphe , malgré ses cinquante ans. Il lui est arrivé la plus glorieuse aventure qu'elle eût jamais pu espérer : elle a reçu des coups de canne de son Amant, pour quelque soupçon d'infidélité ; & même il étoit si transporté , qu'en descendant de sa chambre , il cassa la lanterne de l'escalier. Elle est devenue insupportable de la fierté qu'elle a de se voir encore aimée d'une manière si vive ; elle soutient sans cesse que c'est la faute des femmes qui ne savent pas se faire aimer comme il faut ,

& que si elles avoient l'esprit de se bien servir de leurs avantages, il n'y a point d'hommes à qui elles ne fissent tourner la tête. Elle se louefort de Monsieur. . . . à ceux qu'elle admet dans sa confidence; elle dit qu'il a des emportemens charmans, & qu'il faudroit connoître les ressources de passion & de tendresse qui sont en lui. Représentez-vous ces discours prononcés avec une voix déjà un peu cassée & tremblante, & sortant d'une bouche où les dents commencent à être rares. Elle se croit rajeunie par ces coups de canne qu'elle a heureusement attrapés, & elle insulte à toutes celles de son âge qui n'ont pas assez de mérite pour se faire battre. Aussi j'en vois qui sont horriblement jalouses, & qui n'oublient rien pour diminuer le prix de ces coups qu'elle a reçus. Une de ses contemporaines & de ses envieuses m'a dit que, quand l'avoit battue, il venoit de perdre son argent au jeu; & que la mauvaise humeur où il étoit avoit bien contribué à lui faire lever la canne sur cette charmante personne; que pour la lanterne, c'étoit un laquais mal-adroit qui l'avoit cassée. Voyez un peu ce que c'est que l'envie, & avec quel

art elle se plaît à rabaisser tout ce qui fait honneur au prochain. Il n'y a pas jusqu'aux hommes qui n'aient reproché au pauvre sa vivacité, comme s'il n'étoit pas permis d'en avoir avec qui l'on veut, & que l'on fut obligé de rendre compte au public de l'âge qu'ont les personnes que l'on bat. Vous aurez battu une aimable vieille dans un transport amoureux, & tout le monde sera en droit de venir censurer ces coups de bâton, & de trouver à redire qu'ils ne soient pas tombés sur un assez jeune dos! En vérité, cela est étrange, & l'on est devenu de bien mauvaise humeur en ce siècle-ci. Adieu, profitez de cet exemple, usez sagement de votre canne, & souvenez-vous qu'on n'en est plus digne passé vingt-cinq ans.



A MADemoISELLE DE V....

*Lorsqu'elle avoit la petite vérole, & qu'il lui
avoit enseigné un remède qui la devoit
empêcher d'être marquée.*

L E T T R E XXVI.

J'APPRENDS avec une joie incroyable que mon remède fait son effet, & je ne puis m'empêcher, Mademoiselle, de vous écrire pour m'en féliciter. Je voudrois seulement qu'il me fût permis de suivre ma lettre, & d'aller m'exposer à gagner du mauvais air auprès de votre lit. Il est vrai que je ne risquerai pas beaucoup; je suis si accoutumé à respirer auprès de vous un air très-dangereux, que je crois que la peste ne me feroit pas de peur; tout au plus je gagnerois la petite vérole. Assurément elle tiendrait bien, & laisseroit des marques très-profondes; elle me causeroit des délires & des transports au cerveau assez fréquens; je n'en serois pas quitte pour des années entières de souffrance: mais avec tout cela, elle feroit

le plus doux plaisir de ma vie. Du moins voilà les effets qu'a produit en moi ce que j'ai pris de vous jusqu'à présent, & je ne raisonne de la petite vérole que par comparaison à une autre maladie que j'ai gagnée. Si vous avez peine à la deviner, demandez à votre Médecin quelle elle peut être; il vous le dira bien sur les symptômes que je vous mande, & ce billet pourra servir de mémoire instructif pour une consultation.

A L A M É M E.

L E T T R E XXVII.

ENFIN, Mademoiselle, tous vos miroirs vous assurent de ce que je vous avois déjà prédit, & vous avez le plaisir de voir que vous n'êtes aucunement marquée. Songez que vous me devez le plus beau teint du monde, & que les roses & les lis dont il est composé m'appartiennent. J'ai conservé ces fleurs, je les ai cultivées; seroit-ce à un autre à les cueillir ? Peut être même vous me devez vos yeux, & tous nos cœurs savent assez quels yeux ce sont que les

vôtres. Pour votre nez, il est certain que vous m'avez l'obligation de ce qu'il n'est pas grossi, & il vaudroit autant que vous me le dussiez entièrement. Ne vous offensez point de ce que je vous présente un miroir si exact de tout ce que vous me devez : vous n'êtes pas d'une générosité qui me puisse dispenser d'une pareille exactitude ; & quoique toute votre personne me soit présentement engagée, je ne fais si je pourrai faire valoir toutes mes prétentions légitimes, & si je ne trouverai pas bien des non-valeurs. N'allez pas dire qu'il n'y a tout au plus que le visage qui me soit obligé, & que tout le reste n'étoit point en péril d'être endommagé par la petite vérole. Le visage, c'est tout ; c'est par le visage qu'on est belle ; c'est lui qui est caution pour tout ce qui ne se voit pas, & même sa beauté se répand sur tout ce qui se voit. Il me semble qu'un beau bras n'est point beau, s'il n'appartient à un beau visage. Ainsi, qui a des droits sur le visage, en a sur tout ; & quand même les miens se borneraient-là, ou que l'on m'y réduiroit, je tâcherois à prendre patience : mais aussi comme un visage est propre à bien des choses, je vous avoue que je ne le dispenserois d'aucune des fonctions
dont

dont il est capable. Mes menaces ne vous font-elles point de peur, & n'eussiez-vous point mieux aimé avoir la petite vérole tout du long? Vous en eussiez rapporté un visage qui n'eût rien dû à personne. Cependant, ne vous effrayez point; je tâcherai à vous traiter de sorte que vous n'ayiez point de regret de n'avoir pas été gâtée par la petite vérole.

Je suis si généreux, que j'ai oublié à vous compter un des plus considérables articles que vous me deviez, & je suis réduit à ne le mettre ici que par apostille. Je me vois chargé de la haine de toutes les belles femmes, qui savent que mon remède vous a préservée d'être marquée. Elles avoient déjà fondé de grandes espérances sur votre petite vérole. Elles prétendoient bien qu'après cela, il n'y auroit plus rien de divin à votre beauté, & que votre visage, aussi bien que le leur, ne feroit plus que celui d'une belle mortelle; car il ne vous pouvoit arriver pis que d'en être réduite là. Il faudra que je me cache quand vous reparoîtrez. Toutes ces femmes me veulent autant de mal que si c'étoit moi qui les effaçasse, & ma condition ne seroit pas plus mauvaise, quand je serois une fort jolie fille. Comment l'en-

tendez-vous , Mademoiselle ? Ne me paierez-vous pas de l'injustice de tout votre sexe.

A MONSIEUR D'A...

L E T T R E XXVIII.

JE crois, Monsieur, que je ferai bien d'en user avec vous sur la mort de Monsieur votre beau-frère , comme j'en ai usé avec Madame votre sœur. Monsieur son mari étoit homme de grand mérite, fort estimé dans sa profession; elle vivoit fort bien avec lui: mais enfin elle est veuve & très-riche , & encore fort jeune. Je n'ai jamais pu déterminer si je lui ferois un compliment de condoléance ou de conjouissance. Selon la bienséance & la coutume, il ne pouvoit pas y avoir de doute; mais selon la vérité, il pouvoit fort bien y en avoir. Dans cette incertitude, je lui ai envoyé pour toute chose un blanc-signé. Elle m'a bien entendu , & m'a répondu en ces quatre mots , fort spirituellement à ce qu'il me semble : *Je remplirai votre blanc-signé dans six mois.*

Ne voulez-vous pas bien, Monsieur, que je vous en envoie un pareil?

A MONSIEUR DES T....

L E T T R E X X I X.

LE mariage de ma nièce, dont vous me demandez des nouvelles, nous jette tous dans un embarras très-ridicule, & pourtant très-sérieux. Je vous révélerai en confidence le secret de notre famille. La petite créature a pris son mari en aversion, & ne veut point absolument s'acquitter des devoirs conjugaux. Nous ne manquâmes pas, le lendemain des noces, d'aller dire au mari tout ce que la coutume ordonne qu'on dise de sottises; il nous reçut très-froidement: elle, au contraire, je ne l'ai jamais vue si gaie. Je ne comprenois rien à cela, sinon que je croyois que le chagrin du nouveau mari venoit des reproches secrets d'une mauvaise conscience, & que la jeune femme lui insultoit. Il est pourtant certain qu'elle eût dû en ce cas là prendre la part du chagrin. Mais j'étois bien éloigné de la vérité; c'est qu'elle

Rr ij

étoit ravie d'avoir fait enrager son mari pendant toute la nuit. Elle a cela d'heureux dans sa bizarrerie , que s'étant mariée contre son inclination , elle se fait un plaisir extrême de s'en venger , & le succès de ses vengeances lui donne une gaieté qui la rend encore plus aimable. Ma sœur , qui est fort dévote , est au désespoir de voir sa fille se damner , & se damner d'une façon si particulière , que cela en est encore mille fois plus chagrinant ; car assurément vous trouverez peu de femmes sujettes au péché que fait ma nièce. Sa mère lui a fait venir les meilleurs Théologiens de Paris , qui l'ont gravement exhortée à faire l'acquit de sa conscience , & lui ont prouvé savamment , & par de beaux passages , qu'il falloit coucher avec son mari : elle leur a toujours répondu gaiement & follement , que ce n'étoit pas là une affaire qui se dût décider par des passages , & s'est jettée dans des raisonnemens si burlesques , que ces Messieurs avoient quelquefois de la peine à garder le sérieux qu'ils étoient obligés d'avoir. A leurs doctes remontrances succèdent les tendres caresses du mari , & elle résiste également à ces différentes sortes d'atta-

ques. Il est vrai qu'il y auroit plus de sujet d'espérer quelque chose des raisonnemens des Docteurs , que des agrémens du mari ; c'est une figure qui la raffermiroit dans sa résolution, quand la théorie l'auroit ébranlée. Il se rend le plus aimable qu'il peut. Le Baigneur & le Parfumeur ont bien travaillé sur sa personne , comme les Docteurs sur l'esprit de Madame, & rien n'a encore réussi. Au moins a-t-il cela de bon , qu'il ne se décourage point ; mais je doute que l'on puisse autant espérer de la constance d'un mari que de celle d'un Amant. Ce qu'il a de plus qu'un Amant , c'est à-dire , un certain droit à ce qu'il demande , est justement ce qui lui fait tort ; il obtiendrait plus aisément ce qui ne lui seroit nullement dû. A cela près, ne seroit-il pas heureux de se trouver engagé dans une entreprise d'amour, au lieu de languir dans un froid & tranquille mariage ?



A U M Ê M E.

L E T T R E . X X X.

IL faut que je vous avoue le mauvais succès d'un artifice que j'avois pratiqué à l'égard de ma nièce pour la réduire à son devoir. Nous savions qu'elle devoit aller consulter un certain Astrologue Italien, dont une femme de ses amies lui avoit parlé. Je crus qu'il ne seroit pas mauvais de prendre les devants auprès de lui, pour lui faire dire ce qui nous conviendrait. J'allai donc trouver le Charlatan, qui d'abord me protesta fort qu'il ne lui diroit rien qu'il ne l'eût vu dans les astres; mais une petite gratification que je lui offris le fit résoudre à altérer un peu le texte à l'endroit où le grand livre du Ciel traite de la destinée de ma nièce. Comme elle a de l'esprit, je m'imaginai qu'il falloit la tromper avec adresse, & je dis à l'Astrologue de lui prédire qu'assurément elle auroit beaucoup d'enfants. Je prétendois que sur cette fausse prédiction elle désespérât de pouvoir tou-

jours résister à son mari , & se soumit aux ordres du destin ; mais elle a pris la chose tout autrement que je n'avois prévu. Elle a dit , j'aurai des enfants , ce ne sera pas assurément de cet homme ci ; j'en aurai beaucoup , je serai donc bientôt veuve , & de-là elle a conclu qu'elle n'avoit pas encore long-temps à combattre & à se défendre , & est devenue d'une opiniâtreté plus invincible que jamais. Cela même lui fournit une réponse pour ceux qui la prennent du côté de la conscience ; car elle les assure qu'elle fera quelque jour pénitence de son péché ; & quand on lui représente que peut être elle y mourra , puisqu'elle peut mourir avant son mari , elle ne fait que sourire avec un certain air de confiance fondé sur les astres. Cette pénitence qu'elle fera avec un second mari-lui plaît fort , & elle a l'ame assez bonne pour avoir beaucoup d'envie d'être bientôt en état de faire son salut. Soyez sûr que , selon son compte , sa conversion sera très-sincère , & qu'il n'y aura rien qu'elle ne fasse pour la rendre irréprochable. Elle m'a confié la prédiction , & je lui ai avoué , pour l'en désabuser , que j'en étois l'auteur : je le lui ai fait dire par l'Astrologue même ; elle croit qu'on lui

veut faire prendre le change, & s'en tient avec une grande foi au premier rapport des astres. Le pauvre mari ne fait plus où il en est, & je crois qu'il ira bientôt consulter aussi quelque Devin sur la rebellion de sa femme. Le Ciel & les Enfers entendront parler de cette affaire-là : je ne fais pas comment ils la prendront; il est certain que sur la Terre on n'en feroit quasi que rire. Les maris sont ridicules, sans qu'il y ait de leur faute, dès qu'il plaît à leurs femmes qu'ils le soient. En voici une qui déshonore le sien par excès de chasteté, invention toute nouvelle. Ne croyez-vous pas que ce sont les femmes, qui, pour se venger de certaines loix, incommodes qui leur ont été imposées par les hommes, en ont fait d'autres par lesquelles elles transportent sur les hommes le ridicule de leurs propres actions.



A U M Ê M E.

L E T T R E XXXI.

C'EST une source d'événemens plaisans que le mariage de ma nièce. Elle a été prise de vapeurs cruelles qui lui font même avoir des visions très-désagréables, comme des têtes de mort, & des cercueils; tous les Médecins qu'elle a consultés lui ont ordonné son mari. Elle a d'abord rejeté l'ordonnance bien loin, & a dit qu'absolument on lui trouvât quelqueautre remède. Nous lui avons fait comprendre qu'il n'y en avoit point, qu'il ne falloit pas s'attendre qu'une médecine fût agréable, & que le dégoût même qu'elle causoit étoit une marque du bon effet qu'elle devoit produire. Pour moi je lui offris les soins & les hommages d'un Amant après ceux de son mari, comme on a coutume de prendre un petit morceau de sucre après une médecine pour en perdre promptement le goût. Les vapeurs qui redoubloient ont fortifié nos raisonnemens; & enfin

après deux ans de mariage, est venue la nuit des noces. Le mari ne se sent pas de joie, trop heureux d'avoir été pris en médecine, & par l'ordonnance de la Faculté. Tout ce qui le fâche, c'est qu'il est un très-bon remède, & que les vapeurs ont cessé trop tôt; il craint de n'être plus nécessaire, & je soupçonne que l'autrejour il s'informa sérieusement à un habile Médecin, s'il n'y avoit point quelque secret pour donner des vapeurs aux gens qui n'en ont point; je m'en éclaircirai. La petite femme de son côté est honteuse d'être guérie; elle a presque regret à la maladie qu'elle n'a plus, & elle ne seroit pas fâchée d'avoir à reprocher à son mari qu'il ne lui auroit servi de rien; c'est peut-être une chose dont elle est incommodée que de le voir en état de triompher de ses succès, & de faire l'important. De toutes les visions déplaisantes qu'elle avoit, il ne lui est resté que celle de ce mari, qui malheureusement est plus fixe que celles qu'elle avoit dans ses vapeurs, & plus difficile à chasser. Cependant elle se croit déjà grosse, & faisant réflexion sur son aventure, elle a conçu une plus haute estime que jamais pour son Astrologue. Lui avoir prédit qu'elle auroit beaucoup

d'enfans , fans lui prédire le veuvage ! cela est merveilleux ; car dans les dispositions où elle étoit , il n'y avoit nulle apparence , & fans toutes ces têtes de mort & ces enterrements qu'elle voyoit , jamais son mari ne lui eût été rien. Est-il possible que les astres en sachent tant ? Elle voit bien que je la trompois en lui soutenant que j'étois l'auteur de la prédiction , & j'en conviens présentement , pour le bien de la chose. Assurément elle va se rendre aux étoiles & à son mari. Il faut bien avoir des enfans , pour contenter les astres qui le veulent. Elle disoit l'autre jour à une de ses amies , en lui vantant son Astrologue , qu'il n'y avoit point d'incrédulité qui pût tenir contre les choses particulières & hors de toute apparence qu'il lui avoit prédites. Que cela se répandë , il n'en faut pas davantage pour renverser deux ou trois cents têtes de femmes , & faire la fortune d'un Charlatan , qui n'y aura contribué que par une fausseté qu'on lui a suggérée.



A MONSIEUR DE L...

L E T T R E XXXII.

JE vous ai promis de vous apprendre des nouvelles du mariage de R.... Je ne fais si j'étois prévenu, & si je me suis figuré qu'il étoit effectivement comme je croyois qu'il dût être; mais je l'ai trouvé embarrassé, & presque honteux d'être marié. Il a raison; il perd toute la gloire des bravades qu'il avoit faites sur le chapitre des femmes, & d'une infinité de plaisanteries qu'il avoit débitées contre le mariage. Il nous en a voulu faire encore quelques-unes; mais de bonne foi, il les a faites de si mauvaise grace, & d'un ton si humilié, que nous avons eu pitié de lui. Le voilà convaincu d'être fragile, & plus fragile qu'un autre: il ruine sa fortune pour une petite figure, jolie à la vérité, mais qui n'en aura peut-être pas grande reconnaissance. Pourquoi aussi déclamer contre les femmes avant soixante ans? Encore seroit-ce de bonne heure. Pourquoi faire profession de ne les estimer pas quand on

sont qu'on les peut aimer ? Ce n'est pas par l'estime qu'on y est pris ordinairement : il ne leur importe pas beaucoup si les réflexions qu'on fait leur sont contraires , pourvu que le tempérament de ces raisonneurs-là leur soit favorable. Si j'étois en la place de R . . . , & que je me fusse autant engagé d'honneur que lui à ne me point marier , je haïrois bien une jolie personne de l'avoir épousée. La condition du pauvre R est d'autant plus fâcheuse , qu'afin qu'il puisse se sauver à l'égard du public , il faut que la Dame soit une héroïne en toutes façons. Elle a de la beauté , mais il lui faut encore bien de l'esprit : il n'en fera pas quitte comme les autres , pour n'être déshonoré que quand elle aura des galanteries ; il le fera même si elle n'a pas de l'esprit comme un ange , & son honneur y est également intéressé. Je serois bien fâché d'être obligé à garantir tant de perfections dans une femme. Aussi le même chagrin où seroit un autre qui apprendroit de la sienne quelque histoire peu agréable , il l'a quand il n'entend pas louer Madame de R autant qu'il voudroit. Connoissez-vous un homme plus marié que celui-là ? S'il faut qu'elle regarde d'un œil de pitié quel-

qu'un des Amans qu'elle ne manquera pas d'avoir, quel ridicule pour le mari ! Double, triple, centuple du ridicule commun. Quelle grêle de plaisanteries ! Je frémis de la situation où il est. Mon cher ami, ne perdons jamais le respect pour les femmes en général, ni pour le mariage, ni pour toutes les choses auxquelles elles peuvent s'intéresser. Nous sommes trop exposés à leur vengeance.

A MONSIEUR DE B...

L E T T R E XXXIII.

V OYONS si vous ne prendrez point pour une fable ce que je vais vous conter. Un homme dont la femme avoit quelques galanteries, devint cruellement goutteux, & un beau jour il lui parla à-peu près en ces termes : *Vous savez, Madame, que je suis assez aisé à vivre ; jusqu'ici je ne vous l'ai pas fait remarquer, mais c'est en quoi je l'ai été davantage. Vous jugez bien que j'ai dû voir ce qui se passoit entre vous, & tels & tels, qu'il lui nomma. Ah ! Monsieur, s'écria la Dame en rougissant, & d'un air fort embarrassé,*

on vous a fait de mauvais rapports. Laissez-moi dire, reprit-il avec le flegme que vous voyez à Auguste dans cette belle scène qu'il a avec Cinna au commencement du cinquième acte; & en effet, celle-ci y ressemble assez. Je sais donc toute votre histoire; j'y joue un personnage assez considérable pour la savoir. Ce n'est pas là de quoi il est question. Jusqu'à présent, vous avez suivi le grand chemin des jeunes femmes, je ne le trouve pas étrange; je m'y étois bien attendu: mais vous faisiez grace à vos Amans, lorsque vous aviez un mari qui ne leur eût peut-être cédé sur rien. Je ne doute pas que vous ne leur ayiez fait valoir cette préférence que vous leur donniez, & que vous n'ayiez eu l'art de mettre dans vos faveurs un certain air de dignité qui vous attirât toujours de la considération. Maintenant cela ne se peut plus: me voici accablé des gouttes; vos Amans croiront vous être nécessaires; vous n'avez plus de mari dont vous leur puissiez faire un sacrifice: ils vous manqueront de respect; ils vous traiteront comme la femme d'un goutteux. Je ne saurois vous en dire davantage. Songez-y: vous romprez ces sortes de commerces, si vous m'en croyez; ils ne vous conviennent plus. Le conseil que je vous donne ne peut jamais être plus

désintéressé. Je suis goutteux, je ne prends plus de part aux affaires de ce monde. Elle voulut répondre & nier encore; mais il n'en fit que rire, & l'envoya penser bien sérieusement à ce qu'il lui avoit dit. Savez-vous ce qui en est arrivé? On a honnêtement donné congé à tous ces beaux Messieurs qui avoient pris d'autres espérances, & effectivement je crois que c'est ici, pour la première fois, que la goutte d'un mari a vuidé la maison d'Amans. Selon les apparences, il en alloit pleuvoir dans celle-là. Voilà de ces événemens qu'il est impossible de deviner. Les intéressés ne se fussent pas avisés de faire des vœux pour la santé de ce mari; elle leur étoit pourtant nécessaire. Si vous me demandez comment j'ai su cette aventure, il est certain que dans un Roman j'en ferois quitte pour mettre quelqu'un derrière la tapisserie; mais quand je vous verrai, je vous dirai quelque chose de meilleur, que je ne veux pas vous écrire. Je ne fais quel effet cela fera sur vous; pour moi, j'admire le bon sens extraordinaire du mari. Tant que la femme n'a eu à son égard que les fonctions de femme, il a souffert qu'elle se soit partagée; elle n'en valoit pas moins:

mais il devient infirme, il a besoin que sa femme devienne sa garde. Une garde ne fait pas bien son devoir, si elle est partagée : il trouve moyen de jouir seul de sa femme, lorsqu'il la réduit à prendre cette qualité; il s'en refaisit, non par le caprice ordinaire de la jalousie, mais par de très solides raisons, qu'il seroit à souhaiter que tous les maris entendissent, pour enlever leurs femmes au monde galant. On seroit assez équitable pour les leur céder, quand ils auroient ces raisons à dire : mais en vérité on ne peut pas se rendre à celles qui les font agir ordinairement; aussi paroît-il assez par l'expérience, qu'on n'y a pas beaucoup d'égard. A l'heure qu'il est, la Dame dont je vous parle, passe les journées au chevet du lit de son mari, & j'ai conçu une telle estime pour lui, que je crois qu'il se fait conter par la belle les particularités de ses amours, & qu'il s'en réjouit avec elle.



*A M O N S I E U R D E S . . .**L E T T R E X X X I V .*

JE m'étonne que vous soyiez surpris de ma rupture avec Madame d'H. . . . ; vous ne songez donc point à l'horrible infidélité qu'elle m'a faite, vous ne songez point qu'elle s'est mise dans le jeu. Cette maudite Bassette est venue pour achever de dépeupler l'Empire de l'Amour, qui étoit déjà en assez mauvais état; c'est le plus grand fléau que la colère céleste put lui envoyer. Combien de gens qui avoient résisté à la maladie de l'Hombre, sont emportés par la Bassette? Madame d'H. . . . est malheureusement de ce nombre. Dès que ce jeu parut, mon amour s' alarma; car les Amans, comme vous savez, sont bien délicats. J'eus des pressentimens funestes; je priai la Dame de me faire des sermens qui me rassurassent sur la Bassette; je lui fis prononcer contr'elle des malédictions qui vous feroient dresser les cheveux à la tête, si j'osois vous les répéter; & huit jours après, la voilà qui prend pour

la Bassette une passion démesurée : on ne la trouve plus que dans un cercle infernal , où une douzaine de Démons , & autant de Furies , avec un visage enflammé & des yeux ardens , sont attentifs à une espèce d'opération magique qui s'y passe devant eux. N'y eût il que la laideur dont elle va être , il auroit bien fallu l'abandonner. Vous ne reconnoîtriez pas son teint qu'elle avoit si beau. Quinze jours de Bassette l'ont plus brouillé & y ont fait entrer plus de jaune que n'auroient fait quinze enfans , ou quinze années , & ce jeu-là peut être appelé l'art de vieillir en peu de temps. J'ai été la voir à des heures où je n'avois point à craindre la Bassette chez elle ; elle étoit seule effectivement , mais elle avoit des jeux de Bassette devant elle , & méditoit profondément sur la suite des cartes. Elle me regardoit d'une vue égarée , & il ne sortoit de sa bouche que des *alpiou* , & des *sept & le va* : quels mots en amour ! Jugez s'il y auroit une constance qui pût être à l'épreuve de tout cela. J'aurois mieux aimé que l'on m'eût donné un rival que j'aurois fait enrager en cent manières ; mais comment me venger de la Bassette ? Il lui faut céder ce que j'aime , sans es-

pérer de m'en pouvoir ressentir. Voilà ce qu'il y a de plus cruel au monde. Tout ce que je puis faire, est de prendre pour mon rival un certain homme d'assez mauvaise mine , jusqu'à présent inconnu, qui veut tailler chez Madame d'H , & qui en reçoit tous les matins des billets, par lesquels elle s'assure de lui pour l'après-dînée. Il est bien fâcheux d'avoir à prendre cet homme-là pour son rival. Mais enfin c'est toujours quelqu'un à qui on peut faire un tour quand on sera de mauvaise humeur , & cela vaut mieux que rien.

A U M Ê M E.

L E T T R E XXXV.

JE suis vengé de Madame d'H ; elle a fait de grosses pertes, qui l'ont épuisée, & même elle s'est si bien échauffé la poitrine au jeu , que son Médecin vient de la condamner au lait d'ânesse. Malade & sans argent , elle songe à me rappeler ; sa maison est devenue fort tranquille , & si je veux, les deux personnes qui y seront les plus assidues , se-

ront l'ânesse le matin, & moi le soir. Mais je délibère quelquefois si je dois renouer. C'est une tête qui a tourné dès que la Bassette s'est présentée à elle; elle m'a planté là avec une légèreté & une promptitude merveilleuse, & si je lui retrouve plus de calme dans l'esprit, elle le doit à l'ânesse. En vérité, je suis fort blessé de cette idée-là. Elle fût donc devenue tout-à-fait folle, s'il n'y eût point eu d'ânesses au monde? Pour sa beauté, il est certain que sans leur secours c'en étoit fait. J'aurois assez d'inclination à attendre qu'elle se fût entièrement rétablie, & que le lait de cette pauvre bête se fût changé aux lis & aux roses dont se compose le visage d'une Déesse; mais s'il faut qu'elle se chagrine de ce que je ne retourne pas vers elle au premier ordre, le lait d'ânesse ne lui profitera point. Ainsi, je crois après tout que ce sera bien fait de travailler à la remettre, de concert avec ce charitable animal, qui n'y a pas tant d'intérêt que moi. Si nos soins réussissent, elle redeviendra fort aimable, sur-tout quand les idées douces de l'amour auront repris leur place dans son esprit, & en auront chassé l'agitation ridicule que la Bassette y produisoit.

A MADEMOISELLE D'HER...

L E T T R E X X X V I.

J'APPRENDS que vous êtes bien embarrassée , ma chère cousine , & que vous n'avez guère de sujet de l'être. Où est, je vous prie, la difficulté ? M. le Marquis de la F veut vous épouser secrètement , & votre vertu ne s'accommode pas de ce parti - là ? Vous voudriez qu'il y eût trois bans prononcés haut & clair , ensuite des fiançailles dans les formes , & puis des noces où tous les parens vinssent dire des sottises. Ma foi , je crois que vous vous moquez. Il y a bien d'honnêtes personnes qui se marient sur une simple promesse , quelquefois sur des lettres assez sujettes à interprétation , quelquefois sur rien , à la manière de l'âge d'or , où l'on ne savoit ni lire , ni écrire , & où il falloit bien que l'on se passât de contrat. Pour vous , vous aurez contrat & Prêtre ; que vous faut-il davantage ? Si l'affaire me regardoit , je trouverois que c'en seroit trop. Vou-

lez-vous que la cérémonie , pour être dans toute son étendue , mette en péril dix mille livres de rente qu'il en coûteroit à M. de la F , à qui la vieille folle de tante , qui vous hait à la mort , pourra jouer un tour , si elle fait qu'il vous ait épousée ? C'est un raffinement de vertu bien surprenant , que d'avoir peur d'un mariage secret ; & au contraire , avec cette vertu que vous avez , vous ne devriez jamais vous résoudre à être timpanisée trois fois de suite à haute voix dans une Eglise , où l'on apprendroit à tout le monde qu'en tel temps vous rendriez M. tel maître de votre personne. Comment pourriez-vous vous montrer après cela ? Comment soutenir les regards des honnêtes gens , qui sauroient à point nommé les actions libertines que vous auriez dessein de faire , ou que vous auriez faites ? Ayez plus de pudeur , ma chère cousine ; vous ne savez peut-être pas de quoi il est question , & de-là vient que vous auriez tant d'envie de n'en pas faire mystère : mais si vous le saviez une fois , je ne crois pas que vous voulussiez que personne vous en crût capable ; surtout je ne crois pas que vous en pussiez.

fiez faire la confidence à un personnage aussi vénérable qu'un Prêtre ; vous ne la feriez sans doute qu'à M. le Marquis, parce qu'il seroit l'homme du monde le mieux disposé à vous pardonner vos foiblesses. Trouvez donc bon que l'on vous redresse un peu sur cela , & qu'on ne vous permette pas l'effronterie que vous voudriez avoir d'être mariée au vu & au su de tout le monde. Vous serez Madame de la F. . . . , & on vous appellera Mademoiselle d'Her Vous serez encore de l'aimable troupe des filles qui paroîtront vos pareilles , & le seront peut-être. Vous pourrez n'entendre point certaines choses que des indiscrets disent quelquefois , & il vous sera permis d'en rougir ; au lieu que si votre mariage étoit déclaré, il faudroit que vous prissiez un air un peu moins innocent & plus capable. Enfin , vous conserverez toutes les minauderies de fille ; cela sera délicieux pour vous : car naturellement la pudeur aime beaucoup les petites façons ; & comment ne les aimeroit-elle pas ? On dit qu'assez souvent elle leur doit tout ce qu'elle est. Vous pourrez les mettre en usage à l'égard de M. de
la

la F même : vous ferez une demi-fille pour lui ; & tant que vous ne porterez pas son nom , il vous restera quelque sorte de droit d'être un peu plus composée & plus réservée à son égard. Voilà des ragoûts de vertu que je vous propose , qui assurément doivent vous tenter. Ma chère parente , ce qui décide l'affaire bien plus solidement , c'est la succession de la vieille tante , qu'il faut conserver. Vous aurez dix mille livres de rente de plus , pour ne point porter pendant quelque temps le nom de Marquise de la F , quoique vous en fassiez les fonctions. Je crois , Dieu me pardonne , que d'autres accepteroient ce parti , même à condition de faire toute leur vie les fonctions de Marquise de la F , sans en porter jamais le nom.

A L A M É M E.

L E T T R E XXXVII.

SANS mentir , ma chère Parente , je vous tiens trop heureuse dans votre
Tome I. Tt

petit mariage clandestin. De l'humeur dont vous êtes, vous n'auriez jamais tâté de la galanterie, & en voilà pourtant une, du moins façon de galanterie, où, avec toute votre vertu, vous ne laissez pas de vous trouver embarquée. Vous savez de quel prix & de quel agrément est la difficulté de se voir, & la nécessité d'y apporter beaucoup de précaution. Vous avez le plaisir de recevoir quelquefois dans votre chambre un homme que vous avez attendu toute la journée, que vous avez quelquefois craint qui ne pût se débarrasser des obstacles qu'il rencontreroit, à qui vous avez laissé une porte entr'ouverte de votre propre main; & ce qui me paroît charmant, un homme qui entre sans bruit, qui marche doucement, ne fait point le maître de la maison. C'est être née coiffée que de ne se point départir de cette sévère sagesse dont vous faites profession, & d'éprouver ces sortes de délices, c'est-à-dire, de rassembler tous les agrémens de la vertu & du libertinage. Craignez seulement que la vieille tante ne meure; il vous en reviendrait dix mille livres de rentes mais dix mille livres de rente ne valent pas ce que vous perdriez, M. le Marquis

& vous, en cessant d'être contrainsts. Le mariage clandestin est le moins mariage, & par conséquent le meilleur. Vous ne ferez que trop tôt en plein mariage, où vous aurez le loisir de regretter votre premier état : alors vous connoîtrez la langueur, l'ennui, les bâillemens réciproques & tous les autres fruits de l'entière liberté, & vous voudriez de tout votre cœur avoir ressuscité la vieille tante. Pourroit-elle jamais croire qu'elle fût si utile à une personne qu'elle aime aussi peu que vous ? Elle se pendroit si elle le savoit. Je fais réflexion sur cela qu'il ne faut point vieillir. Quand on est vieux, on est toujours attrapé par les jeunes gens, de quelque manière que ce soit. Cette pauvre bonne femme, qui ne vous veut que du mal, vous fait entrer pendant sa vie dans un commerce de galanterie dont vous ne mériteriez pas les plaisirs ; & après sa mort, pour continuer toujours d'être votre dupe, elle vous laissera dix mille livres de rente. La voilà bien !



A MONSIEUR LE MARQUIS
DE LA F.....

L E T T R E X X X V I I I .

VOTRE aventure, Monsieur, ou plutôt celle de Madame la Marquise de la F. : . . . est toute des plus plaisantes à mon sens. On a pris tous les soins & toutes les précautions du monde pour cacher une grossesse; jamais fille n'a plus souffert que ma pauvre cousine. Enfin, la nourrice est arrêtée; le voyage se fait à la campagne sous des prétextes qui avoient épuisé tout votre esprit, & voilà deux garçons qui viennent au monde, & qui déconcertent toutes vos mesures. Ils sont tous deux résolus de séjourner en ce monde-ci. Une seule nourrice ne leur peut suffire, & la nécessité d'en trouver une seconde, éventa le secret dans tout le Village. Voilà le plus burlesque malheur qui vous pût arriver. Ne deviez-vous pas songer aussi qu'un mariage clandestin n'est pas comme un mariage ordinaire, & que les enfans s'y font deux à deux? Si le Roi vouloit

beaucoup peupler son Royaume , il n'en permettroit pas d'autres ; je crois même qu'on ne verroit quasi plus naître de filles. Vous n'en aurez apparemment qu'après la mort de Madame votre tante , & alors aussi vous n'aurez qu'un enfant à la fois ; mais jusques-là , il faut que la vertu du mariage clandestin opère. Votre secret étant en péril par la fécondité inespérée de Madame de la F , vous avez parfaitement bien fait de prendre les devants auprès de Madame votre tante , & de lui faire dire qu'il étoit arrivé une petite aventure à Mademoiselle d'Her avec le Chevalier Elle croit ce conte d'autant plus aisément , qu'elle hait beaucoup la Demoiselle ; & étant une fois prévenue , elle ne lui fera de sa vie l'honneur de croire qu'elle puisse être mariée avec vous. Il n'y a que la pauvre Marquise qui est à plaindre ; il faut que la pudeur se fasse bien à la fatigue. Mariage clandestin , deux enfans à la fois , bruit d'une galanterie avec le Chevalier , bruit qui sera reçu peut-être chez de certaines gens : voilà bien des affaires à soutenir. Il y a quelque Démon malicieux qui en veut aux personnes qui se piquent de sagesse ; c'est lui qui lui joue de ces

fortes de tours-là : il est vrai aussi qu'il est fort redouté, & qu'on ne s'expose guère à sa colère. Que sert à ma cousine toute sa prudence ? Ne la voilà-t-il pas déshonorée par le Chevalier . . . , qui n'y a pas grande part, & qui pourtant, vain comme il est, aidera de tout son pouvoir à l'histoire, quand il viendra à la savoir ? Si j'étois en votre place, je craindrois que, par l'expérience, la Marquise de la F . . . ne vint à se dégoûter de la vertu. Il est vrai pourtant que comme c'est principalement à elle qu'elle doit votre cœur, elle aura plus de peine à cesser de l'aimer.

A MADEMOISELLE D'HER...

L E T T R E XXXIX.

VOTRE mari se plaint de vous, & très-sérieusement, & il a raison. Il dit que vous ne jouez plus bien le personnage de fille, & qu'il est aisé de s'apercevoir que vous avez eu deux enfans ; qu'à d'autres qui en ont bien eu autant, il n'y paroît point du tout, & qu'il veut vous mettre à leur école pour vous

apprendre à vivre. Je vois bien que depuis le bruit qui a couru de votre aventure , vous êtes bien aise qu'on vous croie mariée ; mais sérieusement que vous importe ? Vous n'avez plus d'honneur ; c'est celui de votre mari , & de-là vient qu'il y a assez de femmes qui ne se mettent en peine de rien , parce que ce qu'elles font est plus sur le compte de leurs maris que sur le leur : mais on ne fait si vous en avez un ; on le saura quelque jour ; & en attendant , si j'étois en votre place , je prendrois plaisir à jouir des avantages d'une réputation douteuse , à entrer également parmi les femmes de bien qui vous croiront mariée , & parmi les coquettes qui ne le croiront pas. Vous ferez de ces deux mondes différens , si vous voulez , jusqu'à la déclaration de votre mariage ; car quand vous en ferez une fois venue là , & que vous aurez repris tous les dehors de la vertu , les coquettes ne voudront plus de vous , & assurément vous y perdrez ; leur monde est le plus joli. Si vous étiez charitable , vous songeriez qu'à l'heure qu'il est , il y a quelques personnes tendres & fragiles qui se flattent que vous n'êtes point mariée , & qui , sur votre exemple , se consolent d'une fécondité qui n'a peut-

être pas été si grande que la vôtre. Ne leur enviez point cette consolation, en donnant trop à entendre que vous êtes la Marquise de la F On le croit déjà assez, & on est assez disposé à vous rendre justice. Le Chevalier lui-même, à qui M. le Marquis s'étoit avisé de donner les deux enfans, quoiqu'il ait été d'abord assez flatté de ce bruit, & qu'il l'ait reçu avec toute la modestie capable de le confirmer, n'a pourtant osé s'y jouer long-temps; il a fait réflexion que la chose ne seroit pas toujours douteuse, que vous ne vous gouverniez pas de sorte que sa vanité pût tirer quelque profit de ce bruit, à la faveur de l'ambiguïté de votre conduite, & qu'il viendrait quelque éclaircissement fâcheux pour ceux qui ne se seroient pas assez défendus d'adopter les enfans d'autrui. Il a donc pris le parti de nier de la bonne sorte, & du vrai ton dont on nie ce qu'on ne veut pas qui soit cru. Reposez-vous sur l'opinion qu'on a de vous, & ne vous mettez point en peine d'y aider. Vous êtes bien heureuse que malgré vos imprudences d'honneur, la vieille tante une fois frappée, & frappée agréablement de vos prétendus amours avec le Chevalier , ne se
soit

soit pas avisée de craindre que vous fussiez sa nièce: mais n'en faites pas trop; soyez encore quelque temps sans vous piquer trop de vertu, après quoi vous vous en donnerez tant qu'il vous plaira. Ce sera une belle chose à voir quand vous aurez lâché la bride à toute votre sagesse.

A MADemoisELLE DE V...

L E T T R E X L.

DEPUIS trois jours, Mademoiselle; je ne fais que penser à la question sur quoi vous m'avez fait l'honneur de me consulter, & je ne trouve que des habillemens, ou qui vous orneront, ou que vous ornerez, mais beaucoup plus de cette dernière espèce. Je vous avouerai cependant qu'il y en a qui vous flatteront mieux les uns que les autres. Je ne suis point d'avis qu'on vous peigne en Amazone, vous avez l'air trop doux; je ne suis point d'avis non plus qu'on vous peigne en bergère, vous avez l'air trop fier; j'ai imaginé un habillement qui n'a aucun des inconvéniens qu'on pourroit

trouver aux autres, il faut qu'on vous peigne en Iroquoise. Si vous ne savez pas quelle sorte d'habillement c'est, informez-vous-en, on vous le dira. Il est vrai que cet habillement-là est difficile à soutenir, & qu'il y auroit bien peu de femmes qui y parussent avec avantage; mais ne vous mettez pas en peine, je vous répons qu'il vous siéra bien. Il est fort galant, & en même temps fort simple, deux choses qu'on a de la peine à faire rencontrer dans le même habit. Ces Iroquoises entendent bien comment il faut se mettre. Il m'est venu une petite imagination qui pourra servir à orner le tableau; c'est que comme les Iroquoises, aussi bien que Messieurs leurs maris, mangent volontiers de la chair humaine, il ne sera pas mal de mettre devant vous une douzaine ou deux de cœurs dont vous mangerez quelqu'un par manière d'amusement; cela s'accordera avec la figure d'Iroquoise que vous aurez, & avec votre caractère. Voilà, Mademoiselle, tout ce que j'ai pu imaginer de plus galant & de plus convenable; je vous avouerai que je suis fort content de l'invention qui est particulière, & je crois que vous le ferez aussi quand vous y aurez bien pensé.

A LA MÊME.

LETTRE XLI.

JE ne disconviendrai point, Mademoiselle, qu'après la figure d'Iroquoise que j'avois imaginée pour vous, la plus convenable ne soit celle de Flore, que votre Peintre vous donne. Vous êtes bien digne de l'Empire des fleurs, & nous autres nous serions bienheureux si vous vouliez vous en contenter, & ne régner que sur les roses & les violettes. Ne fera-t-on point paroître dans le tableau le Zéphyr votre Amant? Vous devez vous en accommoder assez, il n'est propre qu'à des fonctions légères, & qui ne vous alarmeront pas; le plus grand désordre qu'il vous causera, sera de mêler un peu vos cheveux, tout au plus de faire voltiger votre robe, & de se glisser adroitement entr'elle & vous: mais comme cela se fera sans scandale, & qu'il n'y paroîtra presque pas, je ne crois pas que vous le trouviez mauvais. Enfin, puisque vous dites souvent que vous n'aimez pas les

Amans si solides, le Zéphyr sera justement votre fait : cependant quand vous aurez tâté quelque temps d'un Dieu si frivole, j'espère que vous en reviendrez aux simples mortels, quoiqu'ils soient un peu plus grossiers. J'ai bien envie de savoir comment votre Peintre réussira à votre portrait, son entreprise est hardie : il y a tant de graces sur votre visage, qu'il faudroit faire un portrait de chacune en particulier; en faire un pour la douceur, un autre pour la fierté, un pour la simplicité qui est dans votre air, un autre pour la finesse qui y brille : mais de prétendre les peindre toutes ensemble, douceur, fierté, simplicité, finesse, & tout le reste, je ne crois pas que cela se puisse; je ne fais seulement pas par quel hazard la nature a pu faire un mélange si heureux, ni comment dans votre personne elle a si bien proportionné la dose de chaque agrément. Elle seroit bien empêchée à en faire autant une seconde fois. Un Peintre y aura encore bien plus de peine : quand il songera à attraper un de ces agrémens délicats que vous avez, un autre lui échappera; son pinceau en laissera passer assurément quelques-uns sans les représenter, au

lieu que mon cœur n'en laisse passer aucun qui ne soit vivement senti. Il n'y a que lui au monde qui tienne un compte exact de tous vos charmes, mais cet emploi-là est un peu dangereux.

A L A M É M E.

L E T T R E XLII.

NE l'avois-je pa bien dit , qu'il y auroit une partie des beautés de votre visage qui ne se laisseroient point peindre ? Je les connois , elles ne sont pas si aisées à gouverner ; & il s'en faut bien que l'on ne fasse d'elles ce que l'on veut. Cependant on dit que votre Peintre vous fait extrêmement valoir l'effet qu'a produit votre portrait qui a été vu chez lui , & qu'il prétend qui est le plus beau du monde , parce qu'en le voyant , M. l'Envoyé de est devenu amoureux de vous. Ce n'est pas une grande merveille. Une Allemand auroit grand tort , s'il ne se rendoit à la dixième partie de vos charmes ; & s'il falloit que vous les employassiez,

tous contre lui ? Le voilà fort assidu auprès de vous , & fort épris ; vous n'auriez qu'à faire porter votre portrait dans toutes les Cours de l'Europe , & vous verriez venir de toutes parts des Envoyés qui ne seroient que pour vous ; au lieu que celui-ci étoit venu d'abord pour des négociations , qu'à la vérité il pourra bien oublier depuis qu'il vous voit. J'entends parler de quelque dessein qu'il a de vous faire Madame l'Envoyée ; je vous déclare qu'en ce cas-là je ferai voir votre portrait aux Ambassadeurs de Maroc , afin qu'ils vous demandent pour le Roi leur Maître , & que cela fasse une diversion. Votre beauté est si fort de tous les Pays , que je ne doute point qu'elle ne fît le même effet sur les Africains , que sur les Allemands. Ne prendriez-vous point plaisir à aller faire enrager tout le Serail du Roi de Maroc , & à lui rendre trois ou quatre cents femmes inutiles ? Vous aimez à faire des malices , celle-là seroit assez jolie ; il vaudroit toujours mieux prendre ce parti-là , que d'aller se faire Allemande de gaieté de cœur.



A L A M É M E.

L E T T R E X L I I I.

A QUOI sert de feindre ? Je ne suis point fâché du petit accident qui vous est arrivé à la chasse. Il vous servira à vous faire voir que la chaste Diane ne veut point de vous. Il est assez honteux qu'une si sage Deesse vous rebute : mais enfin depuis Calisto, qui fut malheureusement découverte à un bain pour n'être pas d'une taille irréprochable, Diane a pris résolution de ne plus recevoir à sa suite de jolies Nymphes, parce qu'elle les croit toutes sujettes à caution ; elle ne vous a point acceptée, & elle vous a fait sentir que vous ne lui conveniez pas. Vénus, d'un autre côté, qui n'est pas si vertueuse & si farouche, vous tend les bras d'une manière riante & agréable. Vous n'aurez point à craindre avec elle des chûtes de cheval, ni des meurtrissures universelles ; il pourra cependant arriver qu'elle vous fera quelquefois aussi garder le lit : il y a de la peine par tout ; mais du moins quand vous garderez le lit

Viv

de par Vénus , elle vous aura fourni d'avance de quoi vous consoler ; au lieu que quand Diane vous auroit donné tous les lièvres de son Empire , assurément vous ne seriez pas payée de l'incommodité que vous souffrez présentement. Abandonnez donc ce métier-là , si vous m'en croyez ; vous y êtes trop peu propre. Je voudrois que vous eussiez pu voir comment vous vous prépariez à la chasse , ce malheureux jour que vous y allâtes. Vous aviez rassemblé toutes vos graces naturelles & acquises ; vous aviez pris un air vif , animé , & tout-à-fait aimable ; vous aviez redoublé l'éclat de vos yeux , comme s'il eût été question de tout cela pour prendre un lièvre. C'est que vous ne connoissez qu'une sorte de chasse , & que vous vous imaginez que ce qui vous a réussi avec les hommes , vous doit réussir aussi avec les bêtes. Contentez-vous de la première sorte de capture , vous n'entendez que celle-là. D'une conversation où vous aurez pris tout ce qu'il y aura eu de gens de mérite , on ne vous rapportera point dans un carrosse toute meurtrie & toute brisée , comme on fit l'autre jour de cette maudite chasse , où vous ne prîtes rien,

A L A M É M E.

L E T T R E XLIV.

JE ne doute pas , Mademoiselle , que ce ne vous soit une grande consolation dans votre mal d'avoir un Médecin aussi appliqué que Il ne s'est pas contenté de voir tout le côté sur lequel vous étiez tombée ; il a voulu absolument qu'on lui montrât l'autre aussi , pour voir s'il n'y avoit point de meurtrissures par contre - coup , & Dieu merci il n'y a rien trouvé : mais enfin cela est toujours d'une grande exactitude. Pour moi , je conseillerai à toutes les jeunes & jolies personnes de prendre ce Médecin - là. Je ne fais quelle récompense il aura pour avoir guéri vos blessures ; mais je tiens que de les avoir vues , c'est déjà une récompense suffisante. Je m'informerai à lui de quelques particularités touchant votre personne , dont je crois qu'il n'y a point d'autre mortel qui puisse parler. Apparemment vous ne l'avez pas obligé

fort étroitement au secret, & l'y eussiez-vous obligé le plus étroitement du monde, vous êtes trop belle pour que le secret vous dût être gardé. Ce n'est pas pourtant que j'aie besoin de la relation d'un témoin oculaire, je n'ai qu'à voir la Vénus de Médicis, & m'imaginer vos habits sur cette admirable figure; vous voilà. J'ai appris une chose que je vous avoue que je n'eusse jamais crue; je ne m'attendois point que dans les endroits écorchés, il y dût jamais revenir une aussi belle peau que celle qui y étoit, car la nature pouvoit-elle rencontrer si bien deux fois de suite à faire une peau? Cependant on m'assure que la seconde est toute aussi belle qu'étoit la première; vous avez une beauté bien opiniâtre, & bien à l'épreuve de toutes sortes d'accidens. Je crois, Dieu me pardonne, que si vous aviez perdu un œil, il vous en reviendrait à la place un autre aussi beau. Faites désormais tout ce qu'il vous plaira, Mademoiselle; retournez à la chasse, montez à cheval, tombez-en, il n'y a à craindre que pour votre vie, votre beauté est en sûreté tant que vous vivrez. S'il vous étoit resté de cet acci-

dent-ci des balafres & des cicatrices, qui doute qu'elles n'eussent eu leur agrément ?

A MONSIEUR DE F...

LETTRE XLV.

J'AI passé dans mon petit voyage par le Gouvernement de notre Ami Saint... & il m'a prié de vous donner de ses nouvelles. Vous allez être surpris d'apprendre que fait comme vous le connoissez, il est l'Adonis de toute la Ville, & ce qui m'en plaît, c'est qu'il est assez naturel pour en être surpris lui-même. Toutes les femmes éblouies de l'éclat de sa dignité, lui font les yeux doux ; & comme il n'avoit point-du tout été gâté par celles de Paris, il rit de tout son cœur de se voir devenu tout-à-coup les délices de toutes les Belles. Il y a dans la Ville un certain homme qui fait le beau, & qui, sans cela, le seroit assez. Il mettoit à mal tout ce qu'il trouvoit avant l'arrivée de M. le Gouverneur : mais depuis ce temps-là, on ne fait plus que médire & que plaisanter du bel

homme , afin d'encourager l'affreux Gouverneur à ne le pas craindre. Il joue dans tout cela un fort bon personnage; l'amour ne lui a jamais été rien; sa passion dominante est la raillerie, & il ressemble autant à un singe par dedans que par dehors. Ces femmes font des pas vers lui, & il recule, fondé sur sa laideur, qui ne lui permet pas, dit-il, de porter ses regards ni ses pensées sur de si belles personnes: il leur avoue, avec une ingénuité affectée, qu'il n'y a jamais eu que Madame la Gouvernante, qui est encore plus laide que lui, dont il ait pu obtenir quelque chose. Sur cela, on lui tient des discours généraux contre la beauté des hommes, & il prétend même qu'une fort jolie créature ayant été assez naïve pour lui dire, en rougissant & en baissant les yeux, qu'il n'étoit point si laid, il le lui soutint, & le prouva par le dénombrement de toutes ses laideurs. Il m'a fait remarquer une Dame qui croit avoir des droits particuliers sur lui, parce qu'elle a été Maîtresse du précédent Gouverneur: il dit qu'elle a conservé de son ancienne élévation des manières hautes, & qu'elle lui fait entendre que les autres, qui ne sont pas stylées comme elle aux affaires

du Gouvernement , ne sont pas dignes de lui. Mais les autres aussi se servent de cette raison-là même pour l'exclure du rang où elle aspire , & on insinue souvent à M. le Gouverneur qu'elle n'a à lui donner que les restes de son prédécesseur. Beau combat entre toutes ces Belles pour un si laid personnage , & qui même ne fait que s'en moquer ! Je voudrois que vous eussiez été des conversations que nous avons eues sur ce sujet en buvant ensemble. Je n'ai jamais vu son style burlesque plus vif & plus animé. Il ne pouvoit avoir une meilleure récompense de ses services , que d'être envoyé parmi toutes ces têtes folles qui lui fournissent une ample matière de se réjouir. Il n'y a en ce pays-là que les hommes qui soient sages ; car je n'en ai pas vu un seul touché de l'honneur d'être amoureux de Madame la Gouvernante ; ils n'ont point cette noble ambition.



A MONSIEUR DE LA S...

L E T T R E X L V I.

N'EMPÊCHEREZ-VOUS pas votre Ami de faire la folie à laquelle il se prépare? J'en tremble, par l'intérêt que vous me faites prendre en lui. Quoi! parce qu'il a surmonté tous les obstacles qui s'opposoient à son mariage, & qu'il est enfin possesseur de la belle... , il va rompre avec le monde, & s'enfuir à la campagne, résolu d'y passer sa vie avec elle seule, & jaloux de partager sa vue avec d'autres? Quel transport est-ce là? Le plus adorable objet qui soit dans l'univers ne se peut-il pas bien posséder au milieu de Paris? Que... attende encore quatre ou cinq ans; s'il trouve au bout de ce temps-là que la retraite & la solitude lui soient nécessaires pour jouir pleinement de son bonheur, on souffrira qu'il se retire dans les déserts avec sa Nymphé; s'il veut même, on lui donnera un terme beaucoup plus court: mais enfin, il ne faut pas compter sur un commencement de mariage; la suite

y ressemble trop peu. Dites-moi , s'il vous plaît , ils seront deux à cette campagne; s'ils ne sont tous deux également charmés , la campagne ne vaudra rien. Est il sûr du goût de cette Belle qu'il vient d'épouser ? Se contentera-t-elle de ne voir toujours que des arbres & lui ? Il faudroit , pour ce qu'il fait , pouvoir répondre , & de soi & d'un autre ; & la moitié de cela , qui est la plus aisée , est encore au-dessus de la force humaine. Il ne songe pas qu'une solitude , où il sera continuellement avec ce qu'il aime , sans aucune distraction , usera sa passion en moins de rien ; elle sera plus épuisée d'un mois de campagne , qu'elle n'eût été d'une année de séjour à la ville. Ce n'est pas ainsi que les passions doivent être conduites ; il faut étendre leur durée avec adresse , & les faire filer pour ainsi dire autant qu'on peut , en ménageant de petits repos , des intervalles , d'autres occupations même. Votre Ami n'entend guères cet art-là. Pour moi , je m'en sers , & m'en trouve bien.



A U M Ê M E.

L E T T R E XLVII.

Vous souvient-il de ce que je vous mandai, il y a deux mois? Je trouvais hier votre Ami à la Comédie. Le voilà déjà revenu à Paris, & il a fait encore bien pis; il a laissé sa femme à la campagne. Il est vrai qu'il m'a dit qu'il a une petite affaire qui ne l'arrêtera ici que quelques jours: mais voulez-vous gager que cette petite affaire ira lentement? J'ai déjà connu son refroidissement à ses manières de parler; elles sont pourtant les mêmes qu'elles étoient il y a deux mois, mais elles ne sont pas soutenues du même air. Il étoit aisé de remarquer qu'il ne pouvoit trouver de termes pour exprimer son contentement: maintenant il ne se sert que par habitude de ses anciennes expressions; il dit froidement des choses vives, & en vérité il ne les dit que pour se sauver du déshonneur d'un changement si prompt. Il sent lui-même cette différence, & évite une matière qui étoit, il y a quelque

quelque temps , la seule dont il pût parler. Il me paroît tout honteux de n'être plus si amoureux qu'il l'étoit : il emploie même en parlant de l'amour quelques termes peu respectueux ; il lui donne les noms de folie , d'entêtement , corrigés à la vérité par quelques épithètes honorables : mais il n'importe ; il ne parloit pas toujours ainsi. Je le plains ; il s'est engagé , non - seulement envers Madame , mais , ce qu'il y a de pis , envers le Public , à être toujours amoureux. Il faudroit bien que la Belie s'accoutumât à la diminution de sa tendresse , & lui fît quartier : mais le Public , qui n'y a nul intérêt , ne lui en fera point ; il exigera de ce pauvre garçon qu'il demeure à la campagne ; s'il y manque , comme assurément il y manquera , Dieu fait les plaisanteries ! Il auroit bien de l'obligation à qui lui feroit dans peu quelque procès , qui l'obligeroit à venir séjourner à Paris ; je lui conseillerois de s'y établir insensiblement , en prenant d'abord un appartement dans une Auberge , & puis , comme l'affaire traîneroit , une maison. Il faudra qu'il revienne d'un air humble , & presque demandant grace. Quelle folie aussi de s'aller confiner à la campagne , en publiant par-

tout. Je suis amoureux pour le reste de ma vie ; je n'ai plus besoin du commerce des hommes !

A MADEMOISELLE DE V...

L E T T R E XLVIII.

NE doutez point, Mademoiselle ; que je n'aie été charmé de la manière dont vous vous tirâtes hier de la périlleuse conversation que vous eûtes avec cette Demoiselle, qui venoit vous livrer un assaut de bel-esprit. Je crois bien qu'elle sortit persuadée d'avoir eu l'avantage, parce que vous aviez beaucoup moins parlé qu'elle ; mais je vous en estime davantage d'avoir su remporter sur elle une victoire qui ne l'ait pas blessée. Il y eut de votre part la plus ingénieuse malice du monde à lui laisser avoir de l'esprit tant qu'elle voulut, & à ne placer de temps en temps que des choses simples & pourtant fines, qui auroient dû la rappeler de ses hautes idées, si elle vous eût bien entendue. Sans mentir, je ne vous ai jamais trouvée plus spirituelle, ni même plus

belle , parce qu'une crainte secrète de vous laisser surpasser anima vos yeux & votre visage , & que l'application que vous aviez à jeter du ridicule sur de si beaux discours, rendit votre air plus fin. Jusqu'à présent , quand j'ai été touché de quelqu'un , je lui ai toujours donné dans mon imagination ce qui lui manquoit; j'avois regret à laisser imparfaite une belle idée qui devoit régner dans mon esprit, & que j'achevois de ma pure libéralité: mais de bonne foi, je ne vous donne rien; vous êtes la première personne que j'aie aimée telle qu'elle étoit, & qui ne m'ait rien dû de ses charmes. Aussi je ne pourrai me venger de vous comme j'ai fait de beaucoup d'autres, que je remettois dans leur état naturel, & à qui je retranchois toutes les faveurs de mon imagination, lorsque je n'étois pas content. Votre mérite tiendra toujours bon contre mes ressentimens, & je ne m'attends point à avoir jamais la consolation de vous trouver moins aimable , quand même j'aurois le plus d'envie de ne vous point aimer. Il me semble qu'il y a de l'imprudence dans l'aveu que je vous fais; mais enfin, je vous ai promis de ne vous dire jamais rien que de vrai.

Rien que de vrai en amour ! Cela n'est presque pas concevable. Il falloit que je fusse déjà bien fou , quand je vous fis une semblable promesse. Si jamais vous permettiez à ma raison de revenir un peu , je vous déclare que je prétendrois bien recommencer à mentir selon la coutume de la vraie galanterie. Jusques-là , je ne fais combien d'artifices d'amour que je puis avoir appris , me demeureront inutiles. Je savois assez bien jouer une de ces langueurs qui touchent , ou prendre de ces manières vives qui séduisent , & j'ai vu plus d'une aimable personne se passionner à mes représentations ; mais je renonce avec vous à tout mon acquit , & je vous aime comme un homme qui n'a jamais aimé que vous. Le peu qu'il s'en faut que cela ne soit vrai , ne vaut pas la peine d'en parler. Il feroit beau voir mes autres passions se comparer à celle-ci !



A L A M É M E.

L E T T R E X L I X.

JE n'ai point encore éprouvé d'empire si rude que le vôtre. Quoi ! vous dites qu'il n'est pas possible que je ne vous trompe, parce que j'ai marqué jusqu'à présent trop de plaisir à être avec vous, & qu'il n'a pas paru que je me sois ennuyé un seul moment ? Vous prétendez que cela n'est pas naturel, & qu'il y a de l'art dans mes manières. En vérité, je suis bien malheureux ; il ne me sera point permis de ne me point ennuyer, lorsqu'effectivement je suis le plus content du monde ! Comment voudriez-vous que je fisse ? il n'y a que trois ans que j'ai l'honneur de vous voir ; tous vos agrémens me sont encore nouveaux, & de la manière dont vous les savez renouveler & les faire succéder les uns aux autres, vous en avez encore pour plus de vingt ans, sans tomber dans aucune répétition de charmes. Attendez que ce temps-là soit passé, je tâcherai de faire alors ce que vous souhaitez de

moi ; je m'ennuierai. Il me semble que c'est-là se mettre à la raison. Je fais bien ce qui rend l'amour de si peu de durée ; c'est qu'on le pousse toujours au-delà du naturel. On veut être, par exemple, dans une extase perpétuelle auprès de ce qu'on aime, toujours également ravi & enchanté. La nature ne comporte point cela ; apparemment vous voulez ménager ma tendresse, en lui accordant la permission de se relâcher quelquefois. Le motif est obligeant, & vous pouvez croire que j'en sens bien le prix ; mais enfin, Mademoiselle, il n'est pas possible d'avoir la complaisance de s'ennuyer avec vous. Cherchez qui vous fasse la cour à ce prix-là. Je doute que Des... même, personnage si ennuyé & si ennuyeux, pût vous contenter.

A M. LE CHEVALIER DE L...

L E T T R E L.

Vous êtes donc sur le point d'épouser l'aimable Dévote à qui vous faites la cour depuis si long-temps, & vous renoncez pour elle à l'Ordre de Malte ?

Vous alliez vous faire un bon Religieux, & vous avez changé ces pensées pieuses en des desseins de mariage. Voilà comme les belles Dévotes sont dangereuses pour les meilleurs Religieux. Je m'étonne qu'elle ne fasse pas conscience de vous ôter à la Chrétienté, dont vous eussiez soutenu les intérêts toute votre vie contre les Ottomans; car vous ne vous souvenez plus qu'il y ait des Turcs au monde, & il ne tiendra pas à vous déformais qu'ils ne fassent bien des conquêtes. Peut-être n'a-t-elle pas songé à cela; mais si je vous voulois du mal, je lui représenterois combien vous êtes brave & vaillant, & combien l'Alcoran gagne par votre mariage. Peut-être aussi croit-elle en vous épousant & en vous convertissant, faire une caravane aussi glorieuse à la Chrétienté, que toutes celles que vous eussiez faites contre les Turcs. Mais, dites-moi, ne seriez-vous pas bien embarrassé, si, au lieu qu'on vous demandoit à Malte vos preuves de noblesse pour vous recevoir Chevalier, Mademoiselle de G... vous demandoit vos preuves de dévotion avant que de vous recevoir pour son mari? Je ne crois pas que vous en ayiez d'autres

jusqu'à présent que votre tendresse pour elle ; mais apparemment elle se contente de cette preuve-là , & en attendant qu'elle vous inspire un amour divin , elle s'accommode toujours de l'amour profane qu'elle vous a inspiré. Les Dévotes savent bien aller à leurs fins ; je gage que celle-ci , sous prétexte de vouloir vous convertir , vous aime , & que dans tous les sermons qu'elle vous fera , la vertu de fidélité conjugale ne sera pas oubliée. Au fond , comme elle aura été l'instrument de votre conversion , il sera juste qu'elle en ait le profit. Je vous assure qu'aucune conversion n'eut jamais un instrument plus agréable , & qu'il y auroit dans le monde bien plus de Dévotes qu'il n'y en a , s'il y avoit beaucoup de Dévotes comme elle. Adieu , mon cher Chevalier ; hâtez-vous d'empêcher qu'on ne puisse vous donner ce nom,



A MONSIEUR D. L...

L E T T R E L I.

LA nouvelle que vous m'apprenez est fort plaisante. Quoi ! Mademoiselle de S. P. est mariée ? Je ne la croyois point faite pour le Sacrement. L'amour, à ce que je vois, en use en grand Seigneur ; il marie les filles qui l'ont servi. Cela va donner courage aux autres ; peut-être y en aura-t-il qui, sur l'exemple de Mademoiselle de S. P., négligeront un peu leur conduite, & croiront prendre le chemin de faire fortune. Un homme qui, par sa seule valeur, sera devenu Maréchal de France, en va faire tuer dix mille autres qui aspireront à la même élévation ; & la Belle dont nous parlons va faire autant de Demoiselles de bonne volonté, qui se flatteront d'attraper à la fin un mari. Il faut qu'elle ait eu de l'esprit pour choisir juste entre tous ses amans celui qui étoit capable de l'épouser. Elle ne s'est point amusée à avoir de la vertu inutilement ; elle n'en a eu

qu'une fois , mais à propos. Il y a bien des personnes dont elle n'est pas trop estimée, qui n'auroient pas l'adresse d'en faire autant. Ce pauvre Monsieur... est à plaindre d'avoir été le seul qu'elle ait jugé digne de sa vertu ; il est vrai pourtant qu'il se l'est attiré par sa sottise naturelle, & qu'il méritoit bien qu'elle le distinguât. Je ris, quand je songe à ce que vous me dites , qu'avec un billet de quatre lignes elle le mettoit dans des ravissmens de deux mois , & qu'un jour qu'il se hasarda à lui baiser le bras , cette fière personne le menaça de le bannir pour jamais de sa présence. Je suis bien persuadé présentement qu'il ne faut que savoir placer les choses. Ces rigueurs-là étoient assez ridicules , mais bien placées ; elles ont fait leur effet. Je ne doute pas qu'après le Sacrement même, elle n'ait eu bien de la peine à se soumettre aux rigoureux devoirs d'une femme , & qu'elle n'ait rendu son mari le plus heureux de tous les Conquérans , par la difficulté de la conquête. Elle aura bien fait ; le bonheur qu'elle pouvoit lui donner avoit besoin d'assaisonnement.



A MADemoISELLE DE V....

L E T T R E L I I.

JE vous vis hier si sensible à l'*Opéra*, Mademoiselle, & hors de-là, vous me le paroissiez si peu, que je ne puis m'empêcher de vous le reprocher. Apparemment vous laissez agir votre cœur à l'*Opéra*, parce qu'il n'y a rien de vrai; & vous vous contraignez avec moi, parce qu'il y a trop de vérité dans tout ce que je vous dis. Je ne fais comment vous l'entendez; mais ce devroit être tout le contraire. J'ai beau vous dire des choses touchantes, elles ne vous font point tirer votre mouchoir de votre poche. Si du Mény les disoit, il y auroit bien des larmes versées. Est-ce qu'on ne pourra vous toucher sans vous tromper? Ce seroit une destinée assez fâcheuse pour vous & pour moi, & peut-être encore plus pour moi, qui perdrais toute espérance à votre égard. La plus jolie chose du monde est une jolie personne comme vous, qui est vi-

Y y ij

vante, c'est-à-dire qui a des sentimens ; car les sentimens & la vie c'est une même chose ; & qu'est-ce à votre avis de n'être vivante qu'à l'*Opéra* ? Songez que vous ne vivrez tout au plus que trois fois la semaine, trois heures à chaque fois, & en payant tribut à M. de Lully. Cela s'appelleroit ne vivre que par machines, & comme ces personnes infirmes qui ne subsistent qu'à force de remèdes. Il faudroit assembler un grand nombre de gens, préparer de la musique avec beaucoup d'art & de peine, faire retentir à vos oreilles je ne fais combien d'instrumens, & tout cela pour vous faire avoir quelque petit sentiment. Pour moi, si j'étois en votre place, j'en voudrois avoir plus naturellement & à moins de frais. Un homme seul suffiroit pour cela ; & pourvu que vous apportassiez de votre part de certaines dispositions, vous seriez plus vivante en voyant & en écoutant cet homme-là, que vous ne l'êtes à l'*Opéra* même. Enfin, la vie ne consiste pas à prendre de l'air dans ses poumons, & à le rendre ; elle consiste à prendre dans son cœur & à rendre des sentimens. C'est par-là que la vie de l'*Opéra* est très-imparfaite ;

vous prenez quelque chose , il est vrai ,
mais vous ne le redonnez point. Du
Mény vous a touchée ; mais je vous
déclare qu'il ne se soucioit point de
vous. Il faut vivre d'une meilleure
manière , puisqu'enfin cela se peut.

Fin du premier Volume.

T A B L E

*Des Titres & Sujets contenus dans
ce premier Volume.*

D I A L O G U E S D E S M O R T S A N C I E N S .

I. **A**LEXANDRE , PHRINÉ.
Quels caractères font le plus de bruit , pag. 5

II. MILON , SMINDIRIDE.
Sur la délicatesse. 10

III. DIDON , STRATONICE.
*Sur l'intrigue que Virgile attribue fausse-
ment à Didon. 14*

IV. ANACRÉON , ARISTOTE.
Sur la Philosophie. 18

V. HOMERE , ESOPE.
Sur les Mystères des Ouvrages d'Homère. 23

ATHENAIS , ICASIE.
Sur la bizarrerie des Fortunes. 27

D I A L O G U E S D E S M O R T S
Anciens avec des Modernes.

I. AUGUSTE , PIERRE ARETIN.

TABLE DES MATIÈRES. 535

Sur les Louanges. 32

II. SAPHO, LAURE.

S'il a été bien établi que les hommes attaquent, & que les femmes se défendent. 39

III. SOCRATE, MONTAIGNE.

Si les Anciens ont eu plus de vertu que nous. 43

IV. L'EMPEREUR ADRIEN, MARGUERITE D'AUTRICHE.

Quelles morts sont les plus généreuses. 49

V. ERASISTRATE, HERVÉ.

De quelle utilité sont les découvertes que les Modernes ont faites dans la Physique & dans la Médecine. 57

VI. BÉRÉNICE, COSME II. DE MÉDICIS.

Sur l'immortalité du nom. 62

MORTS MODERNES.

I. ANNE DE BRETAGNE, MARIE D'ANGLETERRE.

Comparaison de l'Ambition & de l'Amour. 67

CHARLES V. ERASME.

S'il y a quelque chose dont on puisse tirer de la gloire. 74

III. ELISABETH D'ANGLETERRE, LE DUC D'ALENÇON.

Sur le peu de solidité des plaisirs. 79

IV. GUILLAUME DE CABESTAN, ALBERT FRÉDÉRIC DE BRANDEBOURG.

Sur la Folie. 83

V. AGNÈS SOREL , ROXELANE.

Sur le pouvoir des Femmes. 88

VI. JEANNE I. DE NAPLES , ANSELME.

Sur l'inquiétude qu'on a pour l'avenir. 94

M O R T S A N C I E N S .

I. HÉROSTRATE , DÉMÉTRIUS DE
PHALERE.

Que les Passions sont nécessaires. 100

II. CALLIRHÉE , PAULINE.

*Qu'on est trompé autant qu'on a besoin de
l'être.* 106

III. CANDAULE , GIGÈS.

Sur la Vanité & sur l'Indiscrétion. 112

IV. HELENE , FULVIE.

Sur les grands événemens. 117

V. PARMÉNISQUE , THÉOCRITE DE
CHIO.

*Que la raison est triste , & même peut être
inutile.* 121

VI. BRUTUS , FAUSTINE.

Sur la Liberté. 128

M O R T S A N C I E N S

avec des Modernes.

I. SÉNÈQUE , SCARRON.

*Que la sagesse qui vient de la raison est
plus sûre que celle qui vient du tempéra-
ment.* 133

II. ARTÉMISE , RAIMOND LULLE.

Sur la perfection où les Hommes aspirent.

140

DES MATIERES. 537

III. APICIUS, GALILÉE.

Qu'il se peut trouver de nouvelles connoissances, & non pas de nouveaux plaisirs. 145

IV. PLATON, MARGUERITE D'ECOSSE.

Si l'Amour peut être spirituel. 150

V. STRATON, RAPHAEL D'URBIN.

Sur les Préjugés. 158

VI. LUCRECE, BARBE PLOMBERGE.

Que la gloire a plus de force que le devoir. 165

MORTS MODERNES.

I. SOLIMAN, JULIETTE DE GONZAGUE.

Qu'il y a quelque chose dans la vanité qui peut être bon. 172

II. PARACELSE, MOLIERE.

Sur la Comédie. 177

III. MARIE STUART, DAVID RICCIO.

Si l'on peut être heureux par la raison. 184

IV. LE TROISIÈME FAUX DÉMÉTRIUS, DESCARTES.

Qu'on ne se dégoûtera point de chercher la vérité, quoique sans succès. 188

V. LA DUCHESSE DE VALENTINOIS, ANNE DE BOULEN.

Comment les grandes choses se font. 194

VI. FERNAND CORTEZ, MONTEZUME.

<i>Quelle est la différence des Peuples barbares & des polis.</i>	200
<i>Jugement de Pluton sur les deux parties des Dialogues des Morts.</i>	208

T A B L E

DES LETTRES GALANTES.

PREMIERE PARTIE.

LETTRE I. <i>A Madame de G.... Déclaration d'un amour à venir.</i>	pag. 290
LET. II. <i>A Monsieur du T... qui avoit un procès, & qui étoit amoureux de la femme de son Rapporteur.</i>	292
LET. III. <i>Au même, sur la perte de son procès.</i>	294
LET. IV. <i>A M. le M. de V... sur le Chevalier.... qui aimoit une Grisette.</i>	296
LET. V. <i>A Mademoiselle de C... qui étoit nouvellement venue d'Angleterre en France.</i>	299
LET. VI. <i>A Mademoiselle de J... ; Déclaration badine d'amour.</i>	300
LET. VII. <i>A la même, sur la fierté avec laquelle elle avoit reçu la déclaration d'amour.</i>	302

DES MATIERES. 539

- LET. VIII. *A la même, sur les rigueurs qu'elle lui marquoit depuis qu'il s'étoit déclaré.* 304
- LET. IX. *A la même, sur ce qu'il alloit s'éloigner d'elle.* 306
- LET. X. *A la même; récit de son voyage, & des effets de l'absence.* 308
- LET. XI. *A Monsieur de C... sur ce qu'il étudioit la Philosophie de Descartes.* 311
- LET. XII. *A Madame D... qui prétendoit avoir entretenu quatre heures un Esprit familier, qui parloit par la bouche d'une petite fille à laquelle il s'étoit attaché.* 313
- LET. XIII. *A Mademoiselle de J... sur un procès qu'elle avoit contre son Receveur.* 317
- LET. XIV. *A la même, sur le même sujet.* 318
- LET. XV. *A la même, sur son retour auprès d'elle.* 320
- LET. XVI. *A la même, sur un Rival qu'il avoit trouvé à son retour.* 323
- LET. XVII. *A la jeune Angloise.* 324
- LET. XVIII. *A Mademoiselle de L. M. sur ce qu'elle étoit sur le point de quitter la Religion Protestante, & d'épouser un Catholique.* 326
- LET. XIX. *A Madame de P. sur ce qu'elle ne vouloit point consentir au mariage de sa fille avec un de ses parens.* 329

- LET. XX. *A Monsieur de S... sur la dispense qu'il avoit obtenue pour épouser Mademoiselle de P.* 332
- LET. XXI. *A Monsieur le C. D. L. R. sur ce qu'il étoit amoureux trop tristement.* 333
- LET. XXII. *Au même, sur son excès de délicatesse en amour.* 337
- LET. XXIII. *A M. le M. de C... Il lui confie le chagrin qu'il a de n'avoir point de Maîtresse.* 339
- LET. XXIV. *Au même, sur la manière dont il vivoit avec cette Maîtresse qu'il n'aimoit plus.* 341
- LET. XXV. *Au même, sur la joie qu'il a d'avoir un successeur auprès de la Maîtresse abandonnée.* 345
- LET. XXVI. *A Mademoiselle de T... sur l'envie qu'il avoit de se venger des infidélités qu'elle lui faisoit, en aimant une Flamande.* 347
- LET. XXVII. *A la même, sur ce qu'elle avoit parlé de lui en dormant.* 349
- LET. XXVIII. *A la même, sur le même sujet.* 351
- LET. XXIX. *A la même, sur ce qu'elle alloit se marier.* 353
- LET. XXX. *A la même, sur ce qu'il ne pouvoit se venger d'elle avec la Dame Flamande.* 356

DES MATIERES. 541

- LET. XXXI. *A Monsieur R. . . sur un de leurs Amis , qui épousoit une Vieille qui étoit riche.* 358
- LET. XXXII. *A Mademoiselle de C. . . en lui envoyant l'Extrait de son Baptême.* 361
- LET. XXXIII. *A Monsieur R. . . Il lui demande s'il se fera aimer d'une Femme dont la folie est le bel-esprit , en la confirmant dans sa folie.* 364
- LET. XXXIV. *Au même. Continuation du même sujet.* 366
- LET. XXXV. *A Madame de L. S. Récit d'un péril qu'il avoit couru sur l'eau avec Mademoiselle de L. S.* 368
- LET. XXXVI. *A la même. Récit d'un Voyage que Mademoiselle de S. avoit fait chez lui.* 371
- LET. XXXVII. *A Madame D. V. en lui envoyant un More & un Singe.* 373
- LET. XXXVIII. *A la même , sur la mort du Singe.* 375
- LET. XXXIX. *A Monsieur . . . en lui envoyant du Quinquina.* 376
- LET. XL. *A Madame . . . Lettre galante de recommandation pour un de ses Amis qui alloit plaider dans la Ville où elle étoit.* 379
- LET. XLI. *A Monsieur d'A. sur la con-*

- duite qu'il devoit tenir dans la Ville où il alloit plaider.* 381
- LET. XLII. *A Monsieur d'O... sur ce qu'il vouloit se marier contre le gré d'un père résolu à le déshériter.* 385
- LET. XLIII. *Au même. Avis pour découvrir les vrais sentimens qu'avoit pour lui la personne qu'il vouloit épouser.* 388
- LET. XLIV. *Au même. Consolation sur les obstacles que son père apportoit à son mariage.* 391
- LET. XLV. *A Madame d'O... Compliment sur son mariage.* 393
- LET. XLVI. *A Mademoiselle de N... sur ce qu'elle alloit venir à Paris pour la première fois.* 395
- LET. XLVII. *A Madame de N... sur la venue de sa fille à Paris.* 397
- LET. XLVIII. *A la même. Récit d'une Mascarade extraordinaire qu'il avoit faite avec Mademoiselle de N...* 399

SECONDE PARTIE.

- LETTRE I. *A Monsieur d'U... sur un Mari peu aimable , aimé par sa Femme dans les commencemens du mariage.* 402
- LET. II. *Au même , sur le même Mari qui n'étoit plus aimé.* 405

DES MATIÈRES. 543

LET. III. *A Monsieur d'A... sur une mère âgée , que sa fille empêche adroitement de se marier.* 407

LET. IV. *A Mademoiselle de L... qui est la jeune Demoiselle de la Lettre précédente , sur ce qu'il avoit feint , pour l'alarmer un peu , de faire sa cour à sa mère.* 410

LET. V. *A Madame... Histoire d'un homme qui , pour venir à bout de la rigueur d'une Dame dont il étoit amoureux , avoit fait semblant de vouloir mourir de faim.* 412

LET. VI. *A Monsieur d'E... sur les visites qu'il avoit rendues à Mademoiselle de V... Pensionnaire dans un Couvent.* 416

LET. VII. *Au même , sur ce qu'il avoit envoyé Cyrus à Mademoiselle de V...* 419

LET. VIII. *A Mademoiselle de ... sur ce qu'il prenoit soin de lui former l'esprit , & sur la tendresse qu'il commençoit d'avoir pour elle.* 421

LET. IX. *A Monsieur d'E... sur ce qu'il s'étoit brouillé au Couvent où étoit Mademoiselle de V... pour quelque chose de peu obligeant qu'il avoit dit d'une Religieuse.* 424

LET. X. *A Mademoiselle de V... sur ce qu'elle alloit entrer dans le monde.* 426

- LET. XI. *A Monsieur le Chevalier du B... sur son attachement pour une personne laide, âgée, mais qui avoit de l'esprit.* 429
- LET. XII. *Au même. Continuation du même sujet.* 431
- LET. XIII. *Au même. Exhortation à céder à un Rival qu'il avoit.* 434
- LET. XIV. *A Monsieur Plainte d'aimer une personne trop mélancolique & trop passionnée.* 436
- LET. XV. *Au même. Expédient dont il s'étoit servi pour abandonner honnêtement une Maîtresse mélancolique.* 439
- LET. XVI. *Au même. Plainte des mauvais succès de cet expédient.* 441
- LET. XVII. *A Monsieur d'E.... Récit de ce qui se passa la première fois que Mademoiselle de V... alla à l'Opéra.* 443
- LET. XVIII. *A Monsieur d'E... Il l'invite à venir voir Mademoiselle de V... jouer du Thuorbe.* 447
- LET. XIX. *Au même. Histoire d'un Bal, où Mademoiselle de V... avoit causé de grands événemens.* 449
- LET. XX. *A Monsieur de S... sur ce qu'il attendoit la mort d'un vieux mari pour épouser sa femme.* 454
- LET.

DES MATIERES. 545

LET. XXI. *A Monsieur du P. . . sur le mariage du Comte d' . . . avec la fille d'un Marchand, à qui il ne pouvoit faire prendre des manières de Comtesse.* 457

LET. XXII. *Au même, sur le chagrin du Comte d' . . . de n'avoir que des Filles.*

459

LET. XXIII. *A Monsieur d'E . . . Il marque l'embarras où il est de ce qu'on le veut marier très-avantageusement.* 462

LET. XXIV. *Au même. Il marque la joie qu'il a d'avoir trouvé le moyen de rompre son mariage.* 464

LET. XXV. *A Monsieur de . . . sur une Vieille que son Amant avoit battue.*

467

LET. XXVI. *A Mademoiselle de V. . . lorsqu'elle avoit la petite vérole, & qu'il lui avoit enseigné un remède qui la devoit empêcher d'être marquée.* 470

LET. XXVII. *A la même, sur l'obligation qu'elle lui a de n'être point marquée de la petite vérole.* 471

LET. XXVIII. *A Monsieur d'A . . . Compliment sur la mort de son beau-frère.*

474

LET. XXIX. *A Monsieur des T . . . Il lui raconte en quel embarras est sa famille sur une nièce qu'il a nouvellement mariée,*
Tome I.

Zz

- qui ne se veut point acquitter de ses de-
voirs. 475
- LET. XXX. *Au même. Mauvais succès
d'un artifice dont il s'étoit servi pour ré-
duire sa nièce.* 478
- LET. XXXI. *Au même. Comment des va-
peurs qu'a eues sa nièce l'ont réduite.*
481
- LET. XXXII. *A Monsieur de L... sur le
mariage d'un homme qui avoit toujours
fait profession de mépriser les femmes.* 484
- LET. XXXIII. *A Monsieur de B... His-
toire d'un mari goutt ux, qui avoit re-
tiré sa femme de la galanterie* 486
- LET. XXXIV. *A Monsieur Des... Il lui
conte comment il avoit renoncé à une
femme qu'il aimoit, parce qu'elle passoit
sa vie à jouer à la Bassette.* 490
- LET. XXXV. *Au même. Comment la Dame
avoit été obligée de quitter la Bassette,
de se mettre au lait d'ânesse, & de
songer à le rappeler.* 492
- LET. XXXVI. *A Mademoiselle d'Her...
Exhortation à se marier secrètement avec
le Marquis de la F...* 494
- LET. XXXVII. *A la même. Conjouif-
sance de son mariage secret.* 497
- LET. XXXVIII. *A Monsieur le Marquis
de la F... sur deux enfans nés à la fois,*

DES MATIERES 547

qui avoient découvert le mariage secret.

500

LET. XXXIX. *A Mademoiselle d'Her...*

*sur ce qu'elle contribuoit elle-même à faire
découvrir son mariage.*

502

LET. XL. *A Mademoiselle de V... sur le
choix de l'habillement qu'on lui devoit
donner dans un portrait.*

505

LET. XLI. *A la même, sur ce qu'on l'a-
voit peinte en Flore.*

507

LET. XLII. *A la même, sur l'effet que
son portrait avoit fait sur un Seigneur
Allemand.*

509

LET. XLIII. *A la même, sur ce qu'elle
étoit tombée de cheval à la chasse.*

511

LET. XLIV. *A la même, sur la guérison
des meurtrissures que sa chute lui avoit
faites.*

513

LET. XLV. *A Monsieur de F... sur un
la d Gouverneur qui étoit couru par les
Dames de sa Ville.*

515

LET. XLVI. *A Monsieur de F... sur un
homme qui se retiroit pour toujours à la
campagne avec une femme dont il étoit fort
amoureux, & qu'il venoit d'épouser.*

518

LET. XLVII. *Au même, sur le retour de
cet homme à Paris.*

520

LET. XLVIII. *A Mademoiselle de V...
Galanteries sur son mérite.*

522

548 TABLE DES MATIERES.

LET. XLIX. *A la même. Réponse aux plaintes qu'elle faisoit de ce qu'il ne s'ennuyoit point avec elle.* 525

LET. L. *A Monsieur le Chevalier de L... qui renonce à l'Ordre de Malte , pour épouser une jolie Dévote.* 526

LET. LI. *A Monsieur D. L. sur le mariage d'une Demoiselle pour qui on ne devoit pas apparemment prendre des vues de mariage.* 529

LET. LII. *A Mademoiselle de V... sur ce qu'elle avoit été fort sensible à l'Opéra.*

531

Fin de la Table.

149

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, les *Œuvres de M. de Fontenelle*, en onze volumes in 12, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la réimpression. A Paris, ce 20 Juin 1767.

L'ABBÉ GRAVES.

P R I V I L E G E D U R O I.

L OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos ames & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand - Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé NICOLAS DESAINT, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit de faire réimprimer & donner au Public les *Œuvres de Fontenelle* : Il Nous plaçoit lui accorder nos Lettres de renouvellement de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire réimprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de *six années* consécutives, à compter du jour de la date des Présentes : Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre & débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission

expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auroient droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Règlemens de la Librairie; & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-éminent & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-éminent & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU: le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: PAR tel est notre plaisir. DONNE à Compiègne, le cinquième jour

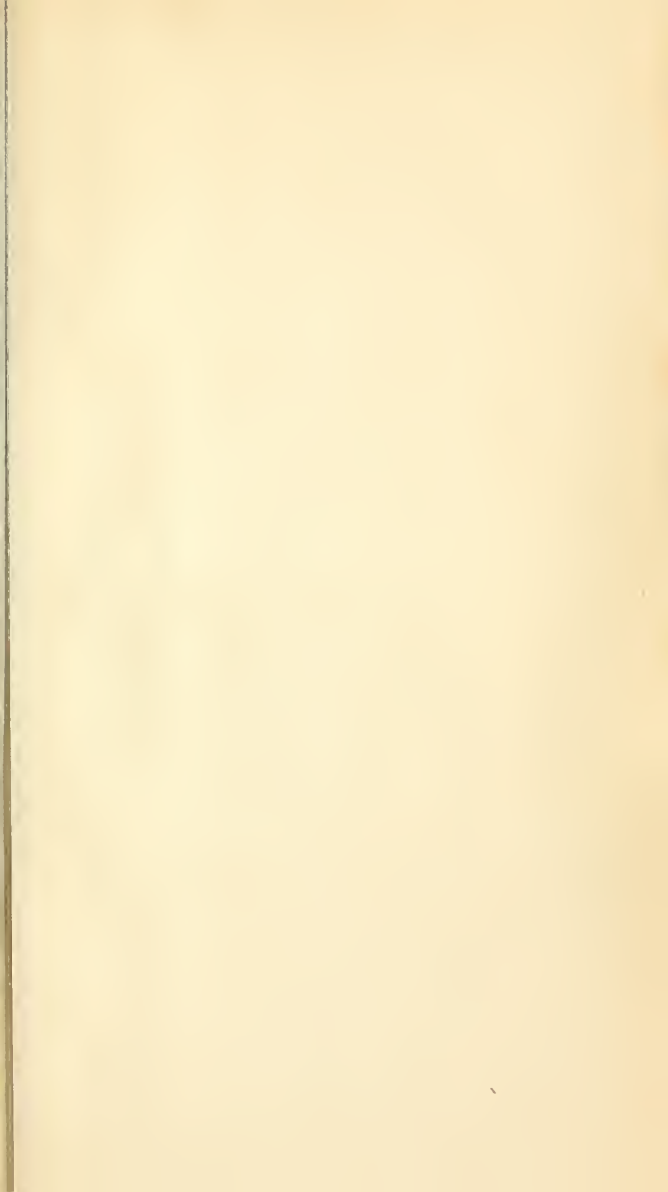
du mois d'Août, l'an de grace mil sept cent soixante-sept, & de notre règne le cinquante-deuxième. Par le Roi en son conseil. *Signé*, L E B E G U E.

Je reconnois que M. Saillant, veuve Regnard & Desventes le fils, sont intéressés au présent Privilège. à Paris, ce 10 Septembre 1767. DESAINT.

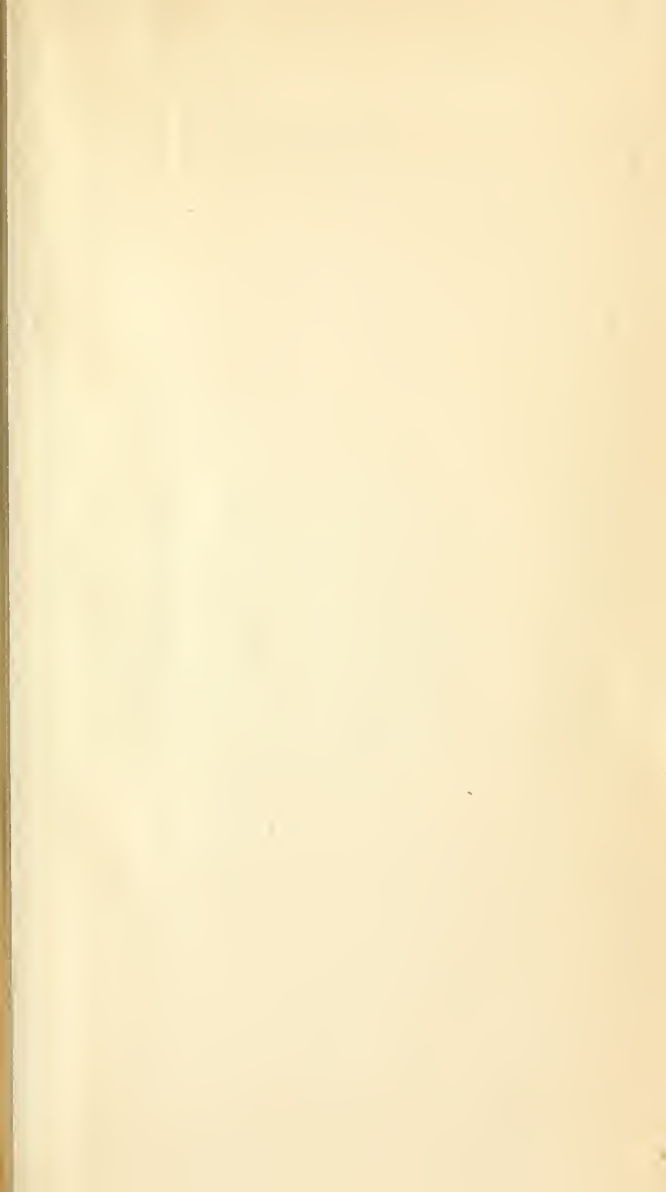
Registré sur le Registre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libr. & Impr. de Paris, N. 1425, fol. 25, conformément au Règlement de 1723. A Paris le 13 Avril 1767.

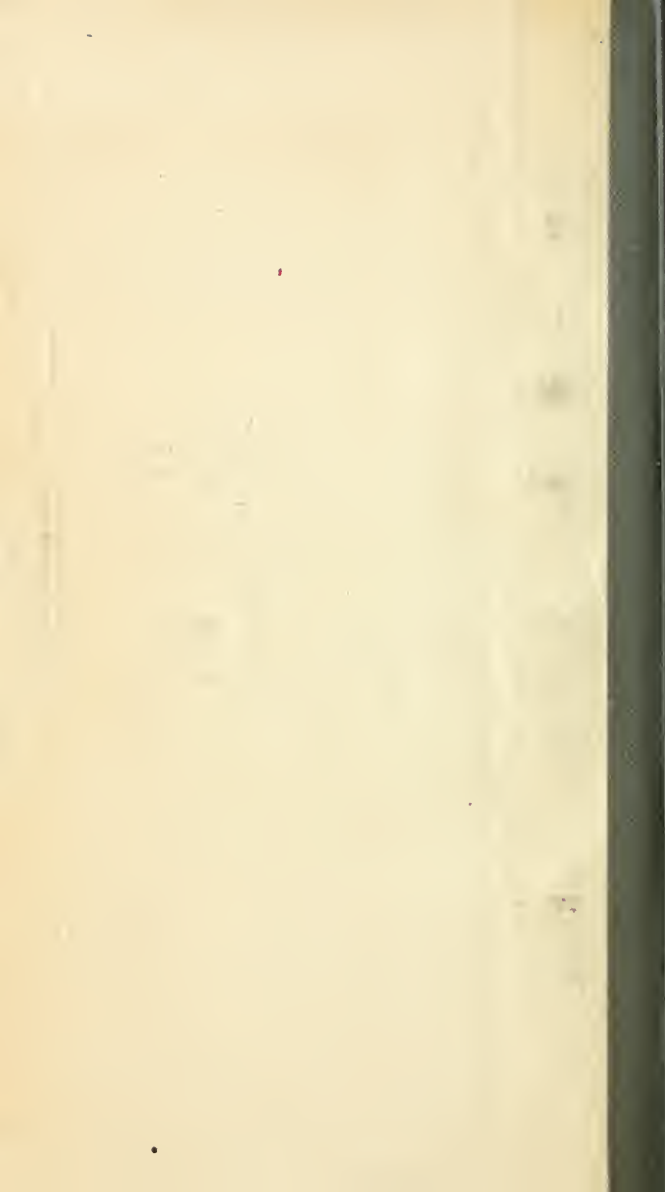
GANEAU, Syndic.











PQ	Fontenelle, Bernard Le
1797	Bovier de
F7	Oeuvres Nouv. éd.
1766	
t.1	

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

